UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01925111 5

W184
12L

39

149

27-7-67
756

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/blaisepascalt00gira

VICTOR GIRAUD
Professeur de littérature française moderne
à l'Université de Fribourg (Suisse).

BLAISE PASCAL

ÉTUDES D'HISTOIRE MORALE

LA PHILOSOPHIE DE PASCAL
UNE LÉGENDE DE LA VIE DE PASCAL : L'ACCIDENT DU PONT DE NEUILLY
PASCAL ET NOS CONTEMPORAINS
PASCAL ET LES « PENSÉES »
PASCAL A-T-IL ÉTÉ AMOUREUX?
UN NOUVEAU MANUSCRIT DU « DISCOURS SUR LES PASSIONS DE L'AMOUR »
UNE HÉROÏNE CORNÉLIENNE : JACQUELINE PASCAL
L'ÉVOLUTION RELIGIEUSE DE PASCAL

Ouvrage orné d'un portrait de Jacqueline Pascal.

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1910

3 fr. 50

BLAISE PASCAL

ÉTUDES D'HISTOIRE MORALE

DU MÊME AUTEUR

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

Essai sur Taine, son œuvre et son influence, *d'après des documents inédits*, avec des extraits de 40 articles de Taine non recueillis dans ses œuvres. 4e édition, revue et augmentée. Un vol. in-16..... 3 fr. 50

Ouvrage couronné par l'Académie française (prix Bordin).

Chateaubriand. *Études littéraires.* Un vol. in-16..... 3 fr. 50

Livres et Questions d'aujourd'hui. Un vol. in-16..... 3 fr. 50

Pages choisies de Taine, avec une introduction, des notices et des notes. 2e édition. Un vol. in-16..... 3 fr. 50

Pages choisies de Chateaubriand, avec une introduction, des notices et des notes. Un vol. in-16 (*sous presse*)..... 3 fr. 50

En Préparation :

Études de psychologie et de littérature contemporaines. 2 vol. in-16.

Le Christianisme de Chateaubriand : les origines, l'évolution, l'influence. *Etude critique sur l'histoire des idées religieuses dans la littérature française des XVIIIe et XIXe siècles.* Un vol. in-16.

AUTRES LIBRAIRIES

Pascal. *L'homme, l'œuvre, l'influence.* 3e édition revue, corrigée et considérablement augmentée. Un vol. in-16, Paris, Fontemoing.... 3 fr. 50

Bibliographie critique de Taine. 2e édition refondue. Un vol. in-8°, Paris, Alphonse Picard..... 5 fr.

Sainte-Beuve : Table alphabétique et analytique des *Premiers Lundis*, *Portraits contemporains* et *Nouveaux Lundis.* 2e édition. Un vol. in-16, Paris, Calmann-Lévy..... 3 fr. 50

Chateaubriand, Atala. Reproduction de l'édition originale, avec une *Etude sur la jeunesse de Chateaubriand*, d'après des documents inédits. Un vol. petit in-18, Fontemoing..... 3 fr.

Pensées de Pascal, édition nouvelle revue sur les manuscrits et les meilleurs textes, avec une introduction et des notes. 7e édition. Un vol. in-16. Paris, Bloud..... 1 fr. 20

Opuscules choisis de Pascal. 5e édition. Bloud..... 0 fr. 60

Pensées chrétiennes et morales de Bossuet. 4e édition. Bloud..... 0 fr. 60

Les Idées morales d'Horace. 3e édition revue et corrigée. Bloud.. 0 fr. 60

Ferdinand Brunetière. *Notes et Souvenirs*, avec des fragments inédits et un portrait. 3e édition. Bloud..... 1 fr.

Chateaubriand. *Pensées, Réflexions et Maximes*, suivies du Livre XVI des *Martyrs* (texte du manuscrit). 3e édition. Bloud..... 0 fr. 60

Pensées de Joubert. Reproduction de l'édition originale, avec la *Notice historique* du frère de Joubert. Introduction et notes. 3e édition. Bloud..... 1 fr. 20

Les Confessions de Saint Augustin, traduction d'Arnauld d'Andilly, introduction et notes. 3e édition. Bloud..... 1 fr. 20

1719-09. — Coulommiers. Imp. Paul BRODARD. — 2-10.

VICTOR GIRAUD
Professeur de littérature française moderne
à l'Université de Fribourg (Suisse).

BLAISE PASCAL

ÉTUDES D'HISTOIRE MORALE

LA PHILOSOPHIE DE PASCAL
UNE LÉGENDE DE LA VIE DE PASCAL : L'ACCIDENT DU PONT DE NEUILLY
PASCAL ET NOS CONTEMPORAINS
PASCAL ET LES « PENSÉES »
PASCAL A-T-IL ÉTÉ AMOUREUX?
UN NOUVEAU MANUSCRIT DU « DISCOURS SUR LES PASSIONS DE L'AMOUR »
UNE HÉROÏNE CORNÉLIENNE : JACQUELINE PASCAL
L'ÉVOLUTION RELIGIEUSE DE PASCAL

Ouvrage orné d'un portrait de Jacqueline Pascal. (p. 273.)

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1910

Droits de traduction et de reproduction réservés.

AVANT-PROPOS

On ne trouvera pas dans ce volume une « monographie » de Blaise Pascal. Cette monographie, que j'ai du reste esquissée ailleurs, peut-être la reprendrai-je quelque jour. En attendant, j'offre aux nombreux amis de Pascal et aux admirateurs des *Pensées* ce recueil d'études sur notre « demi-dieu ».

Ce recueil a une origine toute simple et bien modeste. Il s'est formé et composé tout seul, si je puis dire, et comme au jour le jour. Voici vingt ans que j'ai choisi Pascal comme livre de chevet ; et je ne saurais assez dire tout le bénéfice, même intellectuel, que je crois avoir retiré de ce commerce assidu. De toutes les influences que j'ai pu subir, Pascal est assurément la plus ancienne, la plus continue, la plus profonde. L'ayant si long-

temps, et non pas seulement subie, mais recherchée, mais voulue, mais aimée, je ne suis sans doute pas près de m'y dérober.

Et je ne me suis pas contenté de lire et de méditer l'auteur des *Pensées*. J'ai suivi de mon mieux depuis vingt ans tous les travaux, ou du moins les plus importants, dont il a été l'objet. J'en ai dit à la rencontre très librement mon avis. Et à propos de ces diverses publications, j'ai essayé de reprendre et de poser à ma façon quelques-unes des questions que soulève l'étude de Pascal ou de son entourage immédiat. Ces études, ces réflexions, ces recherches ont formé d'abord des articles de *la Quinzaine* et de la *Revue des Deux Mondes*, puis, tout naturellement, le juste volume que voici.

Si ce livre pouvait contribuer à entretenir parmi nous le culte raisonné et vécu de Pascal, la publication n'en serait point inutile.

VICTOR GIRAUD.

Versailles, décembre 1909.

BLAISE PASCAL

ÉTUDES D'HISTOIRE MORALE

LA PHILOSOPHIE DE PASCAL[1]

I

Il semble que tout soit dit sur le compte de Pascal, et qu'on vienne décidément trop tard pour parler de lui, et surtout pour rééditer ses *Pensées*. « Pour ce qui est du texte des *Pensées*, écrivait il y a dix ans Edmond Scherer, il n'y a aujourd'hui plus rien à faire[2]. » Scherer se trompait, et

1. *Les Pensées de Pascal* disposées suivant l'ordre du cahier autographe, texte critique établi d'après le manuscrit original et les deux copies de la Bibliothèque Nationale, avec les variantes des principales éditions, précédé d'une *Introduction*, d'un *Tableau chronologique* et de *Notes bibliographiques*, par G. Michaut (Fribourg, librairie de l'Université, 1896, in-4°, xc-469 pages). Ce volume fait partie des *Collectanea Friburgensia*. — A signaler du même auteur : *Pascal : Abrégé de la vie de Jésus-Christ* (nouvelle édition, même librairie, 1896, in-8°, VIII-59 pages).

2. *Études sur la littérature contemporaine*, t. IX, p. 176. Tout l'article est d'ailleurs à lire. Scherer connaissait bien son Pascal, et de longue date. Il en avait été dans sa jeunesse un « fervent

M. Michaut, professeur de langue et littérature latines à l'Université de Fribourg en Suisse, vient de nous le prouver d'une façon péremptoire. Initié à toutes les méthodes, rompu à toutes les exigences de la philologie classique moderne, il a pris cette fois au pied de la lettre le mot célèbre de Cousin sur nos grands écrivains du XVIIe siècle, et, traitant les *Pensées* comme un texte ancien, il nous en a enfin donné une pure et simple *édition critique*. Nous n'avons donc plus affaire ici à l'un de ces *classements*, toujours arbitraires, jamais satisfaisants, comme ceux qu'ont cru devoir adopter Port-Royal, Bossut ou Havet, soi-disant pour permettre aux lecteurs de se reconnaître dans le désordre des fragments qu'ils publiaient. Encore bien moins le nouvel éditeur a-t-il tenté, après Frantin, Faugère, Astié, Rocher et Molinier, une nouvelle et éphémère *restitution* du plan de Pascal. Estimant, et avec raison, que classements et restitutions en pareille matière sont des procédés également illusoires, et qu'il y a lieu d'y renoncer désormais, il a voulu que rien ne s'interposât plus entre Pascal et son lecteur ou son interprète; et

admirateur », et la lecture des *Pensées* lui inspirait alors de très curieuses réflexions qu'il consignait dans son *Journal d'un Égotiste*. Plus tard, il s'était bien détaché du grand écrivain: mais il avait beau ne voir un peu dédaigneusement en lui « que le plus éloquent des maîtres de morale », il ne pouvait s'empêcher de trouver « que ce diable d'homme a des séductions particulières »; il continuait, tout en s'en irritant peut-être, à subir son impérieux ascendant; et l'étude qu'il a consacrée à *la Religion de Pascal* compte parmi les pages les plus pénétrantes et les plus « suggestives » qu'il ait écrites (Voir O. Gréard, *Edmond Scherer*, p. 51-54, 124.)

grâce à ces louables scrupules d'une parfaite probité intellectuelle, nous pouvons enfin lire les *Pensées* dans l'ordre, ou plutôt dans le désordre même du manuscrit autographe. Une reproduction fidèle, impartiale, — et lisible, — du registre où furent collés les notes et fragments qu'on trouva dans les papiers de Pascal après sa mort : voilà comment on pourrait définir le caractère original, distinctif, unique, de cette belle édition. L'idée était assez simple, je l'avoue. Mais voilà cinquante ans qu'on étudie le manuscrit des *Pensées*, et personne encore ne s'en était avisé. M. Michaut a eu raison de finir par où Faugère, en 1844, aurait dû commencer.

Il y a gagné d'attacher son nom à une édition non seulement plus impersonnelle en quelque sorte, mais encore plus complète et plus correcte que celles que nous avions jusqu'ici. Les précédents éditeurs, distraits sans doute par leur désir de classer les *Pensées* ou d'en restituer le plan, avaient négligé d'en recueillir une quinzaine, que M. Michaut a retrouvées et qu'il publie aujourd'hui pour la première fois [1]. Découvrir du Pascal inédit, voilà certes qui n'est point banal. — D'autres *pensées* n'avaient pas été entièrement publiées par ses devanciers : M. Michaut en a complété le texte. — D'autres enfin qui, manifestement, formaient un tout, avaient été littéralement « écartelées » et

1. Je crois bon de donner ici l'indication exacte de toutes ces *pensées* inédites. Ce sont les *pensées* 38, 40, 251 (§ 2), 272, 388 (§ 3), 397, 466, 573, 589, 723, 829, 830, 881, 894, 954.

dispersées aux quatre coins des précédentes éditions systématiques : c'est ainsi que la *pensée* 147 formait deux fragments dans Faugère, quatre dans Molinier, et sept dans Havet. M. Michaut a rétabli l'unité primitive sur tous les points où elle avait été brisée[1]. — Il était plus difficile, plus délicat surtout, de distinguer entre elles les *pensées* différentes dans les cas, malheureusement trop nombreux, où, sur la même page, Pascal les a écrites à la suite les unes des autres. En général, le nouvel éditeur s'est acquitté de cette tâche avec une discrétion, un sens de la mesure dignes de tout éloge. — Quand il lui arrive de proposer, pour des *pensées* très obscures[2], quelque interprétation nouvelle, il le fait avec une réserve, une timidité même qui désarme la critique et l'empêche pour ainsi dire de naître et de se formuler : bien loin de reprocher à M. Michaut de n'avoir pas su ignorer, on lui saura gré au contraire d'avoir fait effort pour dissiper notre ignorance. — J'en dirai autant des leçons ou conjectures nouvelles auxquelles il a été conduit par une lecture très attentive des manuscrits. Elles ne sont pas toutes probantes, mais elles offrent souvent un caractère d'ingénieuse vraisemblance[3]. Et, en pareille matière, c'est tout ce que l'on peut demander.

1. Ces restitutions ont parfois une très grande importance. Cf., par exemple, la *pensée* 601, et la note qui la termine.

2. Cf. les *pensées* 334 et 392.

3. Cf. les *pensées* 282 et 595. — Mais M. Michaut n'aurait pas fait la conjecture qu'il propose pour la *pensée* 285, s'il avait mieux connu les termes techniques du jeu de paume.

M. Michaut n'a d'ailleurs point borné là sa tâche d'éditeur. Dans son désir de remplir jusqu'au bout tous les devoirs qui sont pour ainsi dire enveloppés dans la définition même de l'édition critique, il a voulu que son livre « permît au premier coup d'œil de distinguer le plus ou moins d'authenticité des fragments, — et comprît en outre les diverses leçons du manuscrit original, les variantes des copies, les lectures des éditions antérieures les plus importantes ». On sait en effet que les *Pensées* n'ont pas toutes même provenance : énumérant les sources auxquelles il faut puiser pour constituer ce qu'il appelle excellemment « la vulgate du texte de Pascal », M. Michaut n'en a pas compté moins de dix différentes. Il a été ainsi amené à répartir les *Pensées* en trois catégories qu'il a distinguées par trois espèces de caractères : rien n'est dès lors plus facile que de reconnaître les fragments écrits de la main même de Pascal, ceux qui, — dans le manuscrit et dans les copies, — sont écrits d'une main étrangère, et ceux qui sont tirés des textes imprimés [1]. Les italiques signalent à l'attention les passages qui ont été barrés, et dont la comparaison avec le texte qui leur a été substitué est souvent si instructive. Pour rendre cette comparaison plus facile encore, le nouvel éditeur a eu l'heureuse idée de disposer sur deux ou même trois colonnes les

1. N'a-t-on pas oublié une *pensée* qui ne se trouve ni dans le manuscrit, ni dans les copies, mais que Port-Royal a publiée (chap. xxv, n° 2)? Du moins, je ne l'ai pas retrouvée dans la nouvelle édition.

rédactions successives d'une même *pensée*, quand cette *pensée*, par sa longueur ou son contenu, lui a paru d'une certaine importance[1]. Les autres variantes, leçons ou lectures du manuscrit, des copies et des principales éditions sont rejetées avec les notes, celles-ci très sobres et presque toutes critiques, au bas des pages. Des références très précises aux éditions de Port-Royal, Bossut, Faugère, Havet et Molinier, ainsi que des « tables de concordance » mises à la fin du volume permettent de se reporter aisément de ces éditions à celle de M. Michaut, comme de la sienne aux autres. — Deux belles reproductions phototypiques du masque de Pascal, d'après des photographies communiquées par M. Gazier, une liste chronologique très détaillée et aussi précise que possible des principaux événements de sa vie, des « notes bibliographiques[2] » très abondantes et qui constituent, nous l'espérons, la première ébauche d'une *Bibliographie Pascalienne* que M. Michaut devra nous donner un jour (avec un *Lexique de la langue de Pascal*), un tableau comparatif très ingénieux représentant les principales restitutions du plan des *Pensées* : autant de nouveautés utiles qui recommandent à tous les travailleurs cette remar-

1. Cf. entre autres les *pensées* 335 et 600.

2. Je n'ai certes pas la prétention de compléter dans une note cet essai de bibliographie pascalienne. Mais puisque M. Michaut n'en a pas fait mention, je rappelle ici les très curieux commentaires sur les *Pensées* de Pascal qu'on trouve dans les fragments du *Journal intime* de Maine de Biran publiés par M. Ernest Naville (*Maine de Biran, sa vie et ses pensées*, troisième édition, Perrin, 1877).

quable édition, laquelle joint à tous ses autres mérites celui d'une exécution typographique des plus luxueuses et vraiment admirable d'élégance et de netteté.

Enfin, M. Michaut ne s'est pas contenté de fournir aux « pascalisants » un instrument de travail des plus précieux : il a placé en tête de son livre une excellente *Introduction* qu'il a intitulée : *Les époques de la pensée de Pascal*, et qui, sans les faire oublier, se lit avec plaisir et profit, même après les belles études de Sainte-Beuve et de Vinet, de Havet et de Sully Prudhomme. Ces cinquante-cinq pages sont, comme le titre l'indique, un « essai de biographie psychologique » analogue à celui que, il y a deux ans, M. Séailles a consacré à Renan. Je ne sais rien de plus sage, de plus juste, de plus persuasif que la manière dont M. Michaut pose et discute la question du scepticisme philosophique et théologique de Pascal, dont il caractérise et définit ce qu'on a si improprement appelé sa « conversion ». Les dernières lignes de cette étude en montrent bien l'esprit et le charme littéraire : « Héraclite dit que le feu divin qui compose la substance de l'univers, tour à tour grandit et décroît, s'assoupit et brille de nouveau, sans jamais cesser d'être. Telle me paraît la foi de Pascal : elle a eu son rythme, elle a eu ses attiédissements et ses ardeurs, mais jamais au fond de son âme n'a cessé de brûler cette flamme infatigable et divine : πῦρ θεῖον, ἀκάματον πῦρ. » On aimera, je pense, ce ton d'émotion sobre et comme voilé,

le seul qui convienne pour parler de Pascal. Nous voilà bien loin des déclamations de Cousin et des hypothèses plus poétiques que vraisemblables que Chateaubriand est peut-être le premier à avoir mises à la mode parmi nous [1]. Il y avait encore un peu de romantisme dans l'idée que Sainte-Beuve se faisait de l'auteur des *Pensées*. Félicitons M. Michaut de nous avoir rendu un Pascal — dirai-je plus classique? — en tout cas plus vrai.

Telle est cette édition des *Pensées*, que j'aime à croire définitive en son genre, véritable monument de patience, d'érudition discrète, consciencieuse et méthodique, de tact littéraire et de goût moral. Puisqu'elle est là qui nous invite à relire notre Pascal et à nous refaire en quelque sorte sur son compte une opinion personnelle, relisons-le donc; ne cherchons pas dans ces « brouillons immortels » un plan nouveau; mais tâchons d'en ressaisir l'esprit, et, si le mot n'est pas trop ambitieux, d'en dégager la philosophie de Pascal.

II

Il peut sembler étrange au premier abord de parler de la philosophie de Pascal. N'est-ce pas en effet Pascal qui a dit : « Se moquer de la philoso-

1. Cf. à ce sujet une très curieuse déclaration de Chateaubriand rapportée par Sainte-Beuve (*Portraits contemporains*, t. V, p. 213, 214). L'auteur du *Génie du Christianisme* garde d'ailleurs le mérite d'avoir le premier, je crois, en son siècle, bien compris Pascal, dont il a voulu reprendre et continuer l'œuvre, et dont il a heureusement commencé la réhabilitation.

phie, c'est vraiment philosopher[1] »; et ailleurs, après une critique de Descartes : « Nous n'estimons pas que toute la philosophie vaille une heure de peine[2] »? Notez que ce ne sont pas là des paroles en l'air, elles font corps avec les autres idées de Pascal, elles rentrent dans ses vues les plus générales sur le monde et sur l'homme. Et pourtant, il a une philosophie : quand on est Pascal, quand on a une raison aussi puissante et aussi exigeante que la sienne, on ne se contente pas de formuler à la légère un jugement aussi grave : on le prouve. C'est ce qu'il a fait. Et comme, selon la profonde remarque d'Aristote, même pour nier la philosophie, il faut philosopher, Pascal, quoi qu'il en eût, a dû philosopher. C'est cette philosophie que nous allons étudier.

Il est, au reste, assez difficile et fort délicat de saisir très nettement la pensée philosophique de Pascal. Pas plus que de Bossuet, on ne peut dire de lui qu'il ait eu un système philosophique à proprement parler, et, son œuvre capitale nous étant parvenue dans l'état d'inachèvement que l'on sait, voilà qui doit nous mettre en garde contre les « reconstructions » hâtives et les interprétations aventureuses. — D'autre part, Pascal n'est pas une pure intelligence : il n'a jamais séparé la spéculation de la pratique; sa vie a été le reflet fidèle et constant de sa pensée; de l'une à l'autre il n'y a jamais eu interruption, mais prolongement naturel

1. Éd. Michaut, 412; — Havet, VII, 34.
2. Éd. Michaut, 371; — Havet, XXIV, 100 *bis*.

et retentissement profond. De lui, plus que de tout autre, on peut dire qu'il philosophait avec son âme tout entière. Étudier en un mot sa philosophie, ce n'est pas simplement analyser une pensée : c'est voir vivre une âme.

Dans ces conditions, rien de plus naturel que d'éclairer tout d'abord Pascal par le dehors, de démêler les influences extérieures qui se sont exercées sur le développement de son esprit, et dans la manière même dont il en a subi le contre-coup, de chercher à pressentir, avec la vraie nature de son génie et de son âme, la nature des questions qu'il a été amené à se poser, et les solutions qu'il a tenté d'en proposer.

Les penseurs même les plus originaux subissent des influences de deux sortes : celles qui leur viennent de la vie, et celles qui leur viennent de leurs lectures. Les unes et les autres furent décisives pour Pascal. — L'éducation presque purement scientifique qu'il reçut développa d'abord singulièrement en lui « l'esprit géométrique », mais laissa subsister intacte dans son cœur la foi religieuse. Croyant dans une famille croyante, très suffisamment chrétien, quoique sans zèle excessif, il commence à se vouer avec passion aux sciences et, dans cette première période de sa vie, ne paraît pas s'être beaucoup préoccupé des problèmes philosophiques et religieux. — Mais en 1646, — Pascal a alors vingt-trois ans, — son père se casse la jambe : des gentilshommes jansénistes sont introduits dans la maison. La lecture de livres

qu'ils lui prêtent est pour le jeune homme une révélation : pour la première fois, il est mis en présence des plus hautes questions de la théologie. Un brusque revirement se produit alors en lui. Uniquement préoccupé de son salut, il néglige un moment ses études scientifiques, et il ne se « convertit » pas, comme on l'a dit; mais il sait communiquer à tous les siens le redoublement de ferveur religieuse et janséniste dont il est lui-même animé. Nous avons sur cette période de sa vie un bien curieux témoignage dans une lettre à sa sœur Jacqueline (26 janvier 1648). Pascal est à Paris. Il a rendu visite à un directeur janséniste. Il n'a rapporté de cet entretien que « confusion et trouble ». Mais il ajoute : « Je lui dis que je pensais que *l'on pouvait, suivant les principes mêmes du sens commun, démontrer beaucoup de choses que les adversaires* (de la religion) *disent lui être contraires, et que le raisonnement bien conduit portait à les croire, quoiqu'il les faille croire sans l'aide du raisonnement*[1]. » Qu'on pèse bien ces paroles de ce jeune homme de vingt-quatre ans : nous avons là, dans un raccourci lumineux, l'idée de la future *Apologie*.

Puis vient une période de vie mondaine, pendant laquelle Pascal, sans aller jamais d'ailleurs jusqu'à l'incrédulité véritable, se relâcha singulièrement du zèle religieux qui avait été le sien : il revient aux sciences, contracte des amitiés toutes « sécu-

1. *Pensées*, éd. Faugère, t. I, p. 5.

lières », et entrave plutôt qu'ils ne favorise la vocation de sa sœur qu'il avait jadis déterminée. Cette vie nouvelle lui permet du moins d'étendre le champ de son expérience et d'apprendre à connaître les hommes. Mais bientôt cette nouvelle étude trompe ses espérances. Et il est bien près de revenir complètement et sans retour à Dieu quand il écrit cette *pensée*, que je ne puis m'enpêcher de rapporter à cette époque : « Dégoûté des études abstraites (ici, je résume quelques lignes), j'ai cru trouver au moins bien des compagnons en l'étude de l'homme, et que c'est la vraie étude qui lui est propre. J'ai été trompé. Il y en a encore moins qui l'étudient que la géométrie. Ce n'est que manque de savoir étudier cela qu'on cherche le reste. Mais n'est-ce pas que ce n'est pas encore là la science que l'homme doit avoir, et qu'il lui est meilleur de l'ignorer pour être heureux [1] ? »

Cette « science que l'homme doit avoir », Pascal ne devait pas tarder à la posséder. Après la nuit de l'extase (23 novembre 1654), Pascal appartient à Port-Royal. Il est le plus rigoureux, — Scherer disait le plus « étroit », le plus « fanatique », — des pieux solitaires, le plus soumis des chrétiens : les derniers moments de sa vie sont ceux d'un saint, et la seule ambition qu'il conserve, c'est de faire profiter les autres des vérités qu'il a enfin conquises.

Science de la nature, science de l'homme,

1. Éd. Michaut, 708 : — Havet, VI, 23.

science de Dieu, voilà donc, avec des alternatives diverses, les trois phases par lesquelles les hasards de la vie ont fait passer l'âme de Pascal. On verra si sa pensée en porte la trace.

Elle porte aussi la trace des lectures proprement philosophiques que nous savons avoir été les siennes. — Des trois traditions philosophiques qui auraient pu se disputer la direction de sa pensée, l'antiquité, Montaigne et Descartes [1], on peut dire qu'aucune ne lui fut complètement étrangère. De toute la philosophie antique il ne connaît guère, il est vrai, qu'Épictète. En revanche, Montaigne lui résume tous les arguments du scepticisme des anciens. Peut-être n'est-il pas indifférent de constater dès maintenant que Pascal semble avoir ignoré les grands métaphysiciens de l'antiquité, et que les seuls auteurs auxquels il s'attache sont des moralistes : car Épictète et Montaigne ne sont pas autre chose [2]. Mais, Descartes, ce devancier immé-

1. J'omets, à dessein, Bacon, qui n'avait pas alors la réputation européenne que lui fit le siècle suivant. L'article que Bayle, dans son *Dictionnaire,* a consacré au philosophe anglais est d'une brièveté et d'une banalité dans l'éloge qui peuvent sembler singulières de la part de ce maître avéré des encyclopédistes.

2. On a souvent étudié l'influence de Montaigne sur Pascal : on n'a jamais défini très nettement celle qu'a exercée sur lui Épictète; on ne s'est même jamais bien demandé pourquoi Pascal avait fait au philosophe grec l'honneur de le considérer comme le chef des dogmatistes, de préférence à Platon, à Aristote, ou à Descartes. A étudier de près l'histoire des idées au XVIIe siècle, on y démêle comme un courant stoïcien, qui, issu sans doute de la Renaissance, s'est frayé une voie plus ou moins souterraine à travers toute la philosophie et la littérature des deux derniers siècles et du nôtre. Il y a du stoïcisme dans Balzac, dans Corneille, dans Rotrou; il y en a même dans Descartes et dans Spinoza (cf. les articles de MM. Boutroux et Brochard dans la *Revue*

diat de Pascal, comment échapper à son influence? Rien de plus curieux à étudier que les rapports intellectuels de ces deux grands hommes. Visiblement, Pascal n'aime pas Descartes. Il lui reproche son ambition philosophique, ses titres « fastueux » : *Des principes de la philosophie*, aussi vains que celui-ci : *De omni re scibili* [1]. Il traitait de rêverie, au témoignage de Mme Perier, son opinion sur la matière et sur l'espace. Il veut écrire contre lui, parce qu'il approfondit trop les sciences [2]. Il note : « Descartes. — Il faut dire en gros : « Cela se fait par figure et mouvement », car cela est vrai. Mais de dire quels, et composer la

de Métaphysique de juillet 1896). La Bruyère, Montesquieu, Vauvenargues, Rousseau surtout et Kant ont, eux aussi, subi l'influence du stoïcisme. Chose curieuse! le XVIIIe siècle vit se multiplier les éditions et les traductions du *Manuel* d'Épictète, et à presque toutes les tentatives faites par la philosophie antichrétienne du temps pour séculariser la morale, on trouve associé le souvenir admiratif des doctrines et des vertus stoïciennes (cf. Egger, *Histoire de l'hellénisme*, t. II, p. 289, 290). On sait, d'autre part, l'admiration si sincère et tant de fois exprimée d'un Renan, et surtout d'un Taine, pour les idées et le caractère des héros du Portique. Il y aurait tout un livre à écrire, — et qui pourrait être comme le pendant du beau livre que Guyau a consacré à *la Morale d'Épicure*, — sur *la Morale stoïcienne dans ses rapports avec les doctrines contemporaines*. Il est fort regrettable que Guyau n'ait pas écrit ce livre qu'il avait peut-être médité, ou, du moins, dont il avait rassemblé certains éléments (cf. l'appendice intitulé : *Stoïcisme et Christianisme : Épictète, Marc-Aurèle et Pascal*, dans l'ouvrage posthume de Guyau : *Éducation et Hérédité*, et ses deux éditions classiques de l'*Entretien avec M. de Saci* et du *Manuel d'Épictète*). Cette étude, telle que je la concevrais, devrait comprendre un chapitre sur *Pascal et le stoïcisme*. J'essaierai peut-être un jour d'écrire cet intéressant chapitre d'une histoire posthume, mais non pas inglorieuse, de la philosophie stoïcienne.

1. Éd. Michaut, 600 (22); — Havet, I, 1.
2. Éd. Michaut, 942;— Havet, XXIV, 180.

machine, cela est ridicule; car cela est inutile, et incertain, et pénible »[1]. Enfin, d'après Marguerite Perier, Pascal ne pouvait pardonner à Descartes, « car il aurait bien voulu, dans toute sa philosophie, pouvoir se passer de Dieu; mais il n'a pu s'empêcher de lui faire donner une chiquenaude pour mettre le monde en mouvement; après cela, il n'a que faire de Dieu ». A quoi tient une si constante hostilité? D'abord à ce que Pascal, nous l'avons déjà observé, a peu de goût pour la métaphysique. C'est lui qui a écrit : « Les preuves de Dieu métaphysiques sont si éloignées du raisonnement des hommes, et si impliquées, qu'elles frappent peu; et quand cela servirait à quelques-uns, ce ne serait que pendant l'instant qu'ils voient cette démonstration, mais une heure après, ils craignent de s'être trompés[2] ». Comment, dans de telles dispositions d'esprit, aurait-il pu s'intéresser très vivement aux spéculations toutes métaphysiques de Descartes? Joignez à cela l'insuffisance des considérations morales dans une philosophie qui ose, en si grave matière, parler de « provisoire » et s'y tenir. Il y avait là une lacune qui ne pouvait manquer de frapper et d'irriter Pascal. Car Pascal, comme l'ont remarqué et Sainte-Beuve et Vinet, est essentiellement un génie moral. C'est pour cette raison qu'il a surtout étudié des moralistes, Épictète et Montaigne. S'il se dégoûte du monde, c'est parce qu'il y voit la science morale peu en honneur. S'il

1. Éd. Michaut, 371; — Havet, XXIV, 100 *bis*.
2. Éd. Michaut, 544; — Havet, X, 5.

attaque les Jésuites, c'est surtout à cause de leur morale. S'il entreprend son grand ouvrage contre les athées, c'est pour les « convertir » à l'austère discipline de la morale chrétienne. Son premier soin est de réveiller en eux la préoccupation morale, et de leur faire comprendre toute l'importance du problème de l'immortalité de l'âme, cette question que Descartes élude avec une si singulière légèreté dans les lettres à la princesse Élisabeth. Enfin, quand Pascal passe en revue toutes les religions, la pureté de la morale est l'un des principaux « critériums » auxquels il a recours pour reconnaître la véritable; et, un moment même, il avait songé à la mettre en tête des preuves [1].

De là, nous pouvons déjà induire que la philosophie de Pascal sera avant tout une *philosophie morale* : c'est une idée morale qui l'inspire; c'est une morale qu'elle a pour objet de fonder. Le génie de Pascal, ses lectures, les circonstances dans lesquelles il s'est trouvé placé, tout le poussait dans cette voie.

III

« La première chose, écrit Pascal au début de son opuscule *Sur la conversion du pécheur*, la première chose que Dieu inspire à l'âme qu'il daigne

1. Cf. *pensée* 345 : « *Preuves de la religion. — Morale, doctrine, miracles, prophétie, figures* ». Cette pensée, que Faugère et Molinier ont reproduite, a été supprimée, on ne sait pourquoi, par Havet.

toucher véritablement, est une connaissance et une vue tout extraordinaire par laquelle l'âme considère les choses et elle-même d'une façon toute nouvelle. » C'est cette vue toute nouvelle qui constituera pour nous la philosophie de Pascal.

Il semblerait que les *Pensées* seules dussent nous servir pour cette reconstitution; et, à vrai dire, si nous n'avions pas les *Pensées*, nous serions assez embarrassés pour exposer une « philosophie de Pascal ». Nous aurions, sans doute, quelques aperçus isolés, mais pas de vue d'ensemble sur « les choses et sur l'âme », pour parler son propre langage. Pourtant, quand on étudie d'un peu près les œuvres du puissant écrivain, on s'aperçoit qu'il y a au fond plus d'unité dans sa pensée que peut-être ne l'a-t-il cru lui-même; on reconnaît, — et j'en ai déjà donné un instructif exemple, — que les idées qu'il a professées dans la dernière période de sa vie ne sont pas si différentes qu'on pourrait le supposer de celles de ses précédents ouvrages. C'est cette unité que je voudrais pouvoir mettre en relief. Il n'y a donc aucun inconvénient à prendre en quelque sorte les *Pensées* pour base d'opération, et à les compléter au besoin, ou à les éclairer par des rapprochements avec les autres œuvres de Pascal.

De tout temps, la philosophie s'est présentée comme une enquête sur les plus hautes questions qui puissent intéresser l'homme. Or, pour Pascal, une enquête de ce genre est nécessaire, et voici les motifs qu'il en donne : « L'immortalité de l'âme est une chose qui nous importe si fort, qui nous touche

si profondément, qu'il faut avoir perdu tout sentiment pour être dans l'indifférence de savoir ce qui en est. Toutes nos actions et nos pensées doivent prendre des routes si différentes, selon qu'il y aura des biens éternels à espérer ou non, qu'il est impossible de faire une démarche avec sens et jugement qu'en la réglant par la vue de ce point qui doit être notre dernier objet. » Et la *pensée* 898, dont j'extrais ce passage, est l'exposé le plus dramatique et le plus poignant des raisons qui légitiment ce qu'on a appelé depuis Pascal le « tourment de l'infini ».

Le problème philosophique par excellence, celui qui, à vrai dire, enveloppe tous les autres, c'est, d'après Pascal, celui de la nature et de la destinée de l'homme. Et il commence par nous dépeindre l'homme, ses contradictions, ses misères, sa petitesse et parfois sa grandeur, — avec quelle éloquence, chacun le sait[1]. De cette peinture admirable, je ne veux retenir qu'un trait. Placé à mi-côte entre l'infini de grandeur et l'infini de petitesse, l'homme est un infini par rapport au néant et un néant par rapport à l'infini. Il est naturellement un tissu des contradictions les plus étranges : il est en un mot « un monstre incompréhensible ». Mais ce monstre, les philosophes prétendent l'expliquer. Il s'agit donc d'examiner leurs prétentions. Pascal, qui, en sa qualité de géomètre, aime les simplifications à outrance, partage les philo-

1. Éd. Michaut, 335; — Havet, IV, 2.

sophes en deux classes : les dogmatiques, ceux qui prétendent, à l'aide des seules lumières naturelles, découvrir l'absolue vérité ; les pyrrhoniens, ceux qui dénient à la raison le pouvoir d'atteindre aucune vérité certaine. Les uns exaltent la grandeur de l'homme, les autres sa faiblesse. Épictète est le chef des premiers, Montaigne est le chef des seconds. Et Pascal, reprenant avec une force nouvelle les arguments des sceptiques contre le dogmatisme, humilie cette « raison imbécile » et impuissante, la convainc de sa faiblesse. Un moment, on croit qu'il va conclure avec son maître Montaigne ; et, en effet, il proclame « que le pyrrhonisme est le vrai[1] ». Mais non : cela ne peut lui suffire : « Que fera donc l'homme en cet état? Doutera-t-il de tout? Doutera-t-il s'il veille, si on le pince, si on le brûle? Doutera-t-il s'il doute? Doutera-t-il s'il est? On n'en peut venir là; et je me mets en fait qu'il n'y a jamais eu de pyrrhonien effectif parfait. La nature soutient la raison impuissante, et l'empêche d'extravaguer jusqu'à ce point[2]. » Voilà donc à quoi aboutit tout ce luxe d'appareil dialectique : à une fin de non-recevoir, semble-t-il, et au simple conseil de se fier à la « nature », en d'autres termes, de se rallier aux conclusions du sens commun.

Ne nous hâtons pourtant pas de conclure. Cette simple idée, comme jetée en passant, n'est peut-être pas aussi banale et aussi vulgaire qu'elle le paraît

1. Éd. Michaut, 695; — Havet, XXIV, 1.
2. Éd. Michaut, 536, § 11; — Havet, VIII, 1.

au premier abord. M. Paul Bourget, dans une remarquable étude qu'il a jadis consacrée à Pascal[1], compare le procédé dialectique, par lequel celui-ci fait sortir la foi du pyrrhonisme, au procédé cartésien, grâce auquel, du scepticisme en apparence le plus absolu, on fait sortir une vérité solide qui présidera à la reconstruction prochaine. Il se pourrait fort bien que cette « nature qui fortifie la raison impuissante » ne fût pas une proposition plus insignifiante que le *Cogito*. Et il faut, pour s'en convaincre, étudier maintenant les « pensées de derrière la tête » de Pascal.

Avant tout, rendons-nous bien compte de la pensée dogmatique qui, visiblement, domine l'*Apologie*. « La foi, dit Pascal à chaque instant, est un don de Dieu », non « un don du raisonnement[2] ». Dès lors, peut-on lui demander, à quoi bon tenter de « convertir » les « athées »? C'est que Pascal, reprenant ici l'idée que, dans sa première ferveur, il avait soumise à un directeur janséniste, croit que le raisonnement peut, dans une certaine mesure, frayer les voies à la grâce. « La conduite de Dieu, écrit-il, qui dispose toutes choses avec douceur, est de mettre la religion dans l'esprit par les raisons, et dans le cœur par la grâce[3]. » Et alors, voici le plan de Pascal. Après avoir démontré que la raison spéculative, la *raison pure* est impuissante à expliquer l'homme et

1. *Études et Portraits*, t. I (Lemerre, 1889).
2. Éd. Michaut, 359; — Havet, xxv, 40.
3. Éd. Michaut, 652; — Havet, xxiv, 3.

à supplanter la religion, il va démontrer que la raison commune, naturelle, — Kant dira : la *raison pratique*, — suffit pour légitimer, sinon pour établir, la vraie religion. S'il avait conclu avec Montaigne : Que sais-je? c'est alors qu'on aurait pu l'accuser de « vertige mental » ; il n'aurait pu retrouver la religion que par une sorte de coup d'État de la foi sur l'intelligence, il aurait mérité tous les reproches des néo-kantiens.

Ceci bien entendu, il semble que tout s'explique dans la marche suivie par Pascal. La raison naturelle, — dirai-je relative? — admet très bien les preuves morales, historiques. De là l'usage constant de ces preuves dans l'*Apologie*. Pascal remarque d'abord que le dogme chrétien du péché originel explique admirablement ce mélange de grandeur et de petitesse qui caractérise l'homme; et c'est là une première présomption en faveur du christianisme. Mais ce n'est pas tout. Il y a une foule de religions qui se prétendent vraies. Comment les convaincre de fausseté? Là encore, il faut recourir aux preuves morales et historiques. La pureté de la morale chrétienne, l'histoire singulière du peuple juif, les miracles, les prophéties, voilà qui prouve amplement, selon Pascal, aux yeux des gens raisonnables, la vérité du christianisme.

Supposons la foi admise par la raison pratique. Est-ce à dire qu'elle soit vraie d'une certitude absolue, comme celle que la raison pure des dogmatiques croit devoir revendiquer? Non : Pascal

ne se fait pas d'illusion à cet égard. Il sait que dans les choses morales et historiques il ne faut pas chercher la vérité rigide des sciences mathématiques. Il ne faut demander aux diverses sciences que ce qu'elles peuvent donner. Or, l'histoire ne donne que la probabilité. Il ne faut donc chercher, *rationnellement* parlant, que la probabilité dans les choses fondées sur les simples preuves historiques. Tel est le sens de cette fameuse parole de Pascal dont on a mené si grand bruit en lui prêtant une signification absolument sceptique : « S'il ne fallait rien faire que pour le certain, on ne devrait rien faire pour la religion, car elle n'est pas certaine[1] ». Remarquez toutefois qu'il ajoute : « Mais combien de choses fait-on pour l'incertain, les voyages sur mer, les batailles! Je dis donc qu'il ne faudrait rien faire du tout, car rien n'est certain; et qu'il y a plus de certitude à la religion que non pas que nous voyions le jour de demain : car il n'est pas certain que nous voyions demain, mais il est certainement possible que nous ne le voyions pas. On n'en peut pas dire autant de la religion. Il n'est pas certain qu'elle soit, mais qui osera dire qu'il est certainement possible qu'elle ne soit pas? Or, quand on travaille pour demain et pour l'incertain, *on agit avec raison.* » — Ainsi donc, la religion est humainement, rationnellement parlant, fondée sur un calcul de probabilité. Elle n'est pas certaine, parce que la raison ne nous livre aucune certitude; mais

1. Éd. Michaut, 331; — Havet, XXIV, 88.

elle est plus probable que n'importe quelle chose humaine. — Et à ceux qui se plaindraient de n'avoir pas assez de motifs rationnels pour croire, Pascal répond par cette mémorable parole : « *Dieu veut plus disposer la volonté que l'esprit. La clarté parfaite servirait à l'esprit et nuirait à la volonté*[1]. » Un acte de bonne volonté, voilà donc ce que Pascal réclame de ceux qu'il veut amener à se convertir. Il dirait volontiers comme Socrate : c'est un beau risque à courir. Mais cet acte de volonté, — qui est libre, donc méritoire, « car le cœur aime l'être universel naturellement et soi-même naturellement, *selon qu'il s'y adonne*, et se durcit contre l'un ou l'autre *à son choix*[2] », — cet acte de volonté nous fait pénétrer dans l'ordre de la charité ou de la grâce. A ce point de vue, il ne peut plus être question de probabilité : c'est la certitude pleine et entière, fruit de la grâce, qui devient la récompense de nos efforts.

Enfin, à ceux que ces probabilités toutes morales ne pourraient encore convaincre, aux utilitaires de l'époque, si je puis ainsi parler, Pascal va proposer un dernier et suprême calcul : Vous n'êtes pas chrétiens, leur dit-il. Mais le christianisme peut être vrai, je viens de démontrer qu'il n'est nullement absurde. Au cas où il serait vrai, et où vous ne l'auriez pas embrassé, c'en est fait de vous, et de votre bonheur éternel. S'il est faux, vous ne perdrez que peu de chose : à savoir les fausses joies

1. Éd. Michaut, 108; — Havet, xx, 3.
2. Éd. Michaut, 11; — Havet, xxiv, 5.

de cette vie. Or, votre condition est telle que vous devrez forcément prendre parti pour l'une ou l'autre de ces deux alternatives : être chrétiens et vous sauver, si le christianisme est vrai ; — être damnés éternellement, si le monde a tort. N'est-il pas sage et raisonnable de parier pour l'alternative qui vous assure la plus grande somme possible de bonheur, c'est-à-dire pour le christianisme ? C'est l'argument célèbre connu sous le nom de règle des partis. Il est d'ailleurs bien évident qu'ici Pascal ne s'adresse qu'à une classe d'adversaires : à ceux que je viens d'appeler les utilitaires. J'avoue que le calcul qu'il leur propose n'est pas fait pour séduire certaines âmes délicates auxquelles il répugnerait de faire, même en pareille matière, une sorte de placement à gros intérêts. Aussi Pascal, qui avait l'âme trop grande pour s'abaisser à des considérations d'ordre aussi vulgaire, n'insiste-t-il pas outre mesure là-dessus. Et l'on sent bien que ses préférences sont acquises à ceux qui croient spontanément, par sentiment, « parce qu'ils ont une disposition intérieure toute sainte, et que ce qu'ils entendent dire de notre religion y est conforme ». Il ajoute : « Il y a trois moyens de croire : la raison, la coutume, l'inspiration[1]. La religion chrétienne, qui seule a la raison, n'admet pas pour ses vrais enfants ceux

1. On notera que ces trois procédés correspondent trait pour trait aux trois ordres de réalités que distingue Pascal, dans une page célèbre que je n'ai pas citée, tant elle est connue, et qui symbolise et résume toute sa philosophie : l'ordre de la matière, l'ordre de l'esprit, l'ordre de la grâce. Évidemment, ce parallélisme n'est pas une simple rencontre.

qui croient sans inspiration : ce n'est pas qu'elle exclue la raison et la coutume, au contraire; mais il faut ouvrir son esprit aux preuves, s'y confirmer par la coutume, mais s'offrir par les humiliations aux inspirations, qui seules peuvent faire le vrai et salutaire effet [1]. »

Mais la nature humaine éprouve à accepter le joug divin une répugnance si invincible que peut-être ne se rendra-t-elle pas encore. « Et pourtant, nous ne *pouvons* pas croire » : voilà l'objection dernière, presque irréfutable, à laquelle va se heurter Pascal. Il le sait : aussi ne réclame-t-il de nous que de la bonne volonté : il nous supplie de « diminuer nos passions [2] », de « quitter les plaisirs », de « faire comme ceux qui croient », de « prendre de l'eau bénite », de « faire dire des messes », de « plier l'automate », de « nous abêtir enfin [3] » : Dieu fera le reste, et nous donnera la grâce.

En résumé, la religion est, d'après Pascal, affaire de cœur et de volonté; mais la raison y peut conduire. Je voudrais maintenant montrer que cette

1. Éd. Michaut, 33; — Havet, XXIV, 42.
2. Éd. Michaut, 6; — Havet, X, 1.
3. Au dire de M. Jules Lemaître (*Contemporains*, t. VI, p. 17), c'est Veuillot qui a donné « le plus pénétrant, le plus admirable commentaire du mystique abêtissez-vous de Pascal ». M. Lemaître a raison. Et il faut citer au moins quelques lignes de cette page trop peu connue : « En vrai catholique et en vrai philosophe, Pascal, s'adressant à l'orgueil humain fatigué de n'arriver qu'au doute, lui conseille d'abandonner ses ténébreux systèmes, de s'humilier et de prier, afin que la grâce, secondant cette part meilleure de sa raison qui lutte encore pour la foi, la fasse triompher... » (Voir la suite au tome I, p. 371, des *Mélanges* de Veuillot.)

[illegible] n'est pas isolée dans Pascal, qu'elle n'est pas seulement applicable aux questions religieuses et morales, qu'elle repose, en un mot, sur une conception très originale et très profonde de la nature humaine.

Et d'abord, qu'est-ce que Pascal entend au juste par « le cœur »? « Le cœur, dit-il, a son ordre; l'esprit a le sien, qui est par principe et démonstrations. On ne prouve pas qu'on doit être aimé en exposant d'ordre les causes de l'amour, cela serait ridicule. Jésus-Christ, saint Paul, ont l'ordre de la charité, non de l'esprit, car ils voulaient échauffer, non instruire. Saint Augustin de même[1]. » Et ailleurs : « La distance infinie des corps aux esprits figure la distance infiniment plus infinie des esprits à la charité, car elle est surnaturelle. — De tous les corps ensemble, on ne saurait en faire réussir une petite pensée : cela est impossible, et d'un autre ordre. De tous les corps et esprits, on n'en saurait tirer un mouvement de vraie charité : cela est impossible, et d'un autre ordre, surnaturel[2]. » Ailleurs encore, exprimant la même idée sous une autre forme, il écrit : « Il y a trois ordres de choses, la chair, l'esprit, la volonté[3]. » Mais voici qui devient plus étrange : « Nous connaissons la vérité non seulement par la raison, mais encore par le cœur; c'est de cette dernière sorte que nous connaissons les premiers principes, et c'est en vain

1. Id. Michaud, 136. — Havet, xvi, 16.
2. Id. Michaud, 136. — Havet, xvi, 1.
3. Id. Michaud, 137. — Havet, xvi, 18.

que le raisonnement, qui n'y a point de part, essaie de les combattre.... Car la connaissance des premiers principes, comme qu'il y a *espace*, *temps*, *mouvement*, *nombres*, est aussi ferme qu'aucune de celles que nos raisonnements nous donnent. Et c'est sur ces connaissances du cœur et de l'instinct qu'il faut que la raison s'appuie, et qu'elle y fonde tout son discours. (*Le cœur sent qu'il y a trois dimensions dans l'espace*, et que les nombres sont infinis; et la raison démontre ensuite qu'il n'y a point deux nombres carrés dont l'un soit double de l'autre[1]. *Les principes se sentent*, *les propositions se concluent*; et le tout avec certitude, quoique par différentes voies. Et il est aussi inutile et aussi ridicule que la raison demande au cœur des preuves de ses premiers principes, pour vouloir y consentir, qu'il serait ridicule que le cœur demandât à la raison un sentiment de toutes les propositions qu'elle démontre pour vouloir les recevoir.

« Cette impuissance ne doit donc servir qu'à humilier la raison, qui voudrait juger de tout, mais non pas à combattre notre certitude, comme s'il n'y avait que la raison capable de nous instruire. Plût à Dieu que nous n'en eussions au contraire jamais besoin, et que nous connussions toutes choses par instinct et par sentiment! Mais la nature nous a refusé ce bien; elle ne nous

1. Cf. dans le premier fragment sur l'*Esprit géométrique* (*Pensées*, éd. Havet, t. II, p. 283, 284) un passage très remarquable où les mêmes idées sont exprimées avec beaucoup de force. Pascal n'y parle pas du *cœur*, cette fois, mais de *la nature*, ce qui, dans sa pensée, revient absolument au même.

a, au contraire, donné que très peu de connaissances de cette sorte; toutes les autres ne peuvent être acquises que par raisonnement.

« Et c'est pourquoi ceux à qui Dieu a donné la religion par sentiment du cœur sont bien heureux et bien légitimement persuadés. Mais ceux qui ne l'ont pas, nous ne pouvons la leur donner que par raisonnement, en attendant que Dieu la leur donne par sentiment de cœur, sans quoi la foi n'est qu'humaine, et inutile pour le salut[1]. »

Il me semble que dans cette page apparaît clairement la pensée dernière de Pascal. Cœur, charité, foi, volonté aimante, instinct, sentiment, nature, voilà qui désigne pour lui une seule et même chose; et ce quelque chose est ce qu'on pourrait exprimer d'un seul mot : l'*intuition*. Mais l'intuition n'a pas seulement et uniquement droit de cité dans l'ordre religieux : elle pénètre toutes les facultés de l'homme; elle est à la base de toutes ses démarches. La raison même ne peut se passer d'elle : il faut croire en la raison et en les principes qui la constituent pour raisonner. En d'autres termes, pas d'activité, même purement intellectuelle, sans un acte de foi préalable. On voit les conséquences, et comme le point de vue s'élargit. La religion n'est pas une exception, une province isolée dans l'homme : les procédés qui lui sont propres se retrouvent au fond de toutes les spéculations humaines, et la raison discursive qui est

1. Éd. Michaut, 420; — Havet, VIII, 6.

d'un autre ordre, et d'un ordre infiniment inférieur, n'a pas plus le droit de les juger que de les rejeter.

Nous touchons si bien là le fond même, le fond intime et permanent de la pensée de Pascal, et l'interprétation que nous en proposons est si peu arbitraire, que l'examen des opuscules antérieurs à l'*Apologie*, bien loin de la contredire, la confirme et la précise. Ainsi, dans son *Discours sur les passions de l'amour*, Pascal écrit : « Il y a deux sortes d'esprit : l'un géométrique, et l'autre qu'on peut appeler de finesse. Le premier a des vues lentes, dures et inflexibles, mais le dernier a une souplesse de pensée qu'il applique en même temps aux diverses parties aimables de ce qu'il aime. Des yeux il va jusqu'au cœur et, par le mouvement du dehors, il connaît ce qui se passe au dedans[1]. » Rapprochons ce passage d'une pensée célèbre : « La vraie éloquence se moque de l'éloquence, la vraie morale se moque de la morale : c'est-à-dire que la morale du jugement se moque de la morale de l'esprit, qui est sans règles. Car le jugement est celui à qui appartient le sentiment, comme les sciences appartiennent à l'esprit. La finesse est la part du jugement, la géométrie est celle de l'esprit[2]. » Si nous comparons ces deux passages, nous voyons, d'une part, que de l'esprit géométrique et discursif dépendent toutes les sciences ; que, d'autre part,

1. Éd. Havet, t. II, p. 252. Cf. les deux fragments de *l'Esprit géométrique*.
2. Éd. Michaut, 480 ; — Havet, VII, 32.

l'esprit de finesse, qui embrasse tout « d'une vue », est valable dans tous les ordres où le sentiment intervient : à savoir les affections, les choses de l'ordre esthétique (que représente ici l'éloquence) et les choses de l'ordre moral. Est-ce que cela ne revient pas à dire qu'il y a dans les choses humaines une foule d'objets sur lesquels le raisonnement n'a pas de prise, et qu'on dénature en les analysant? On ne démontre pas l'amour, dit Pascal, et l'on ne démontre pas davantage le goût et le dévouement. Tout ce qu'on peut faire, au point de vue rationnel, c'est d'établir que ceux qui, spontanément, naturellement, aiment Dieu et leurs semblables, goûtent les œuvres d'art, et se dévouent, que ceux-là, dis-je, ont *probablement* raison d'agir ainsi? Car si tout était clair, si nous étions sûrs d'atteindre une absolue certitude dans cet ordre de questions, nous n'aurions plus aucun risque à courir : le mérite, le dévouement, le don spontané et sans réserve de la personne, à savoir ce qu'il y a de plus beau dans l'amour, tout cela ne serait plus qu'un vain mot.

IV

J'ai essayé d'exposer les principales idées philosophiques de Pascal et d'en marquer l'enchaînement logique. On voit que le trait original et profond de cette philosophie, c'est de montrer que la raison raisonnante ne se suffit pas à elle-même; qu'à la

base de toutes les opérations de notre esprit, il y a un acte de foi initial et nécessaire; que, dès lors, il n'est rien d'étonnant, lorsqu'on arrive aux problèmes les plus élevés de l'ordre esthétique, moral, et surtout religieux, que l'acte de foi devienne plus nécessaire encore. Mais ici, ce n'est plus la simple intuition des principes premiers : l'intuition s'épure, elle se rapproche de plus en plus d'une sorte de raison surnaturelle; elle devient action, elle détermine la volonté. Une philosophie morale de la bonne volonté, voilà donc la philosophie qu'a voulu édifier Pascal. Il y en a sans doute d'aussi originales et d'aussi sincères : on peut douter qu'il y en ait beaucoup d'aussi profondes, d'aussi vraiment vivantes et, pour dire le mot, d'aussi *actuelles*.

Jusqu'à ces dernières années, en effet, philosophes et savants s'accordaient à ne voir dans l'homme qu'un pur esprit. Ils professaient le plus parfait dédain pour ce qu'on appelait autrefois « les besoins moraux » de l'humanité; ils prenaient en pitié ceux qui s'intéressaient encore au tragique « problème de la destinée »; ils ne niaient pas assurément la réalité et la nécessité des questions morales, mais ils en ajournaient indéfiniment l'étude et la solution[1]. Taine écrivait un traité *de l'Intelli-*

1. Et cela, non pas seulement en France. Le philosophe allemand Wundt, « dans un intéressant article du *Mind* (octobre 1877), nous apprend que sur un ensemble de cinq cent trente-huit cours professés dans les universités de langue allemande pendant les six semestres de la période 1874-1877, trente-deux seulement ont été consacrés à la morale. Encore bon nombre de ces derniers ont-ils été professés dans les facultés catholiques autri-

gence, et nous faisait espérer un livre sur *la Volonté* qu'il ne nous a jamais donné. « Nous vivons de l'ombre d'une ombre, du parfum d'un vase vide », avouait Renan à son tour; et l'on sait comme il a fini par prendre gaiement son parti de cet inquiétant état de choses. A bien des signes, on peut reconnaître que le règne de cette philosophie tout intellectualiste est en train de s'achever. Nous voulons enfin une philosophie plus humaine qui donne satisfaction aux exigences du cœur et qui fournisse une règle à la volonté. Schopenhauer et Secrétan, pour ne parler que des morts, ont enseigné à quelques-uns des plus « libres esprits » de ce temps que l'intelligence n'est pas tout l'homme, et que « le cœur aussi a ses raisons que la raison ne connaît pas »... Une voix s'élève, de plus en plus forte, de plus en plus éloquente, de plus en plus confiante aussi : elle s'adresse aux chefs de la génération précédente, et leur crie, désabusée : « O Maîtres, vous avez voulu nous abreuver de science. Mais la science nous a trompés. Nous croyions nous connaître, et nous ne savions pas comment vivre. Vous avez cru nous rendre plus sages ; vous n'avez pas su nous rendre meilleurs. Puisque telle n'a pas été votre œuvre, il faut que ce soit la nôtre.... » Cette voix, ils l'ont entendue avant de mourir, et elle a troublé leurs dernières spéculations. Renan disait qu'il y a telle page de son œuvre qu'il n'écri-

chiennes. » (Cf. Th. Ruyssen : *la Morale dans la philosophie allemande contemporaine*, *Revue de Métaphysique et de Morale*, mars et septembre 1895.)

rait plus aujourd'hui ; et Taine déclarait qu'il regrettait de « n'avoir pas écrit sur la philosophie en latin : on risque de faire trop de mal », ajoutait-il avec sa naïveté touchante.

L'heure ne serait-elle pas propice pour revenir à Pascal, non pas sans doute pour s'y asservir, mais pour s'en inspirer? Le premier peut-être d'entre les modernes, il a posé avec une netteté saisissante, en apportant des arguments qui n'ont guère vieilli, quelques-unes des questions morales qui intéressent et passionnent le plus l'âme contemporaine. Là est la vraie raison de la maîtrise qu'il exerce toujours sur les esprits. De tous les grands écrivains du XVIIe siècle, c'est lui qui nous attire et nous émeut le plus. Nous le comprenons mieux que Bossuet lui-même; et il semble que, s'il vivait encore parmi nous, il nous comprendrait mieux aussi qu'aucun de ses contemporains.... Mais que dis-je? s'il vivait! Il vit, n'en doutons pas, au milieu de nous; il est des nôtres : sa pensée s'est comme incorporée à la nôtre. Car d'où viendrait, sans cela, l'admiration tendre et passionnée que notre siècle lui a vouée? Dira-t-on, pour en rendre compte, avec M. Bourget, que, de tous les ennemis du scepticisme, nul n'a mieux compris ses adversaires, — qu'il représente « l'âme religieuse dans ce qu'elle a de plus tragique et de plus épouvanté », — et qu'il est enfin « l'un des princes du style » ? On peut ajouter, si l'on veut, que dans ce siècle de lyrisme, on a aimé à retrouver dans un pur classique un poète religieux, digne de rivaliser avec notre

Lamartine ou notre Vigny. Et l'on peut dire enfin que cet apologiste laïque et ce géomètre de génie offrait à notre raison difficile et défiante le trop rare et séduisant spectacle d'une foi plus personnelle en quelque sorte et plus éprouvée que s'il eût été, comme Bossuet par exemple, un prêtre de profession, et qu'on eût nourri sa jeunesse, non de sciences, mais de scolastique. Mais si, sceptiques ou chrétiens, nous ne pouvons lire Pascal sans être profondément remués ou ébranlés, il y en a une raison plus profonde : c'est que nous reconnaissons en lui un de nos frères ou de nos ancêtres intellectuels : les problèmes qu'il agite, ce sont ceux qui nous obsèdent; les questions qu'il discute, il les pose dans les termes précis où nous exigeons qu'on les pose; les solutions qu'il en fournit, ce sont celles auxquelles tout l'effort de la pensée moderne nous conduit. Ainsi s'explique l'influence singulière qu'aujourd'hui, plus visiblement que jamais, il continue à exercer sur la direction de notre pensée. Cette philosophie de la volonté que de proche en proche nous voyons renaître autour de nous, c'est la sienne. Les théories toutes contemporaines de la croyance, dans leurs parties vraiment solides et durables, ce sont les siennes [1]. Quelques-uns des plus puissants

1. Cf. Jules Payot : *De la croyance* (Alcan, 1895, in-8°); — le mémoire de M. Renouvier intitulé : *Doute et Croyance* dans *l'Année philosophique* de 1895 (Alcan, in-8°); — et surtout l'article tout récent de M. Brunetière sur *les Bases de la croyance* (*Revue des Deux Mondes* du 15 octobre 1896), article qui, comme l'on sait, doit

esprits de notre époque s'inspirent manifestement de lui : M. Brunetière n'a jamais dissimulé les obligations intellectuelles et morales qu'il a contractées envers l'auteur des *Pensées*; on connaît assez les belles et pénétrantes études de M. Sully Prudhomme sur Pascal, études dont la curiosité critique n'était évidemment pas l'unique objet[1]; tout récemment encore, c'est M. Fouillée qui nous signalait entre la philosophie de M. Lachelier et celle de Pascal des rapports vraisemblablement plus curieux que fortuits[2]. Enfin M. Boutroux professe cet hiver en Sorbonne un cours qui sera tout entier consacré à la *Philosophie de Pascal*[3]. Et parmi tous

servir de préface à la traduction d'un livre déjà célèbre de M. Balfour sur le même sujet.

1. M. Gaston Paris (*Poètes et Penseurs*, C. Lévy, 1896) nous dit que M. Sully Prudhomme « a l'intention de les compléter par un essai de restauration de l'ordre logique des *Pensées* ». Nous espérons que le poète ne tardera pas trop à nous donner au complet cette étude sur *les Preuves du christianisme d'après Pascal*.

2. « La philosophie de M. Lachelier, observe très justement M. Fouillée, offre, comme l'on sait, trois parties superposées, ou plutôt trois « ordres » analogues à ceux de Pascal : mécanisme universel, finalité universelle, enfin règne de la liberté et de la grâce.... La critique la plus hardie et la plus indépendante aboutissait ainsi, chez M. Lachelier, à l'acte de foi moral et religieux; par là il représentait un état d'esprit très répandu de notre temps : il donnait satisfaction au double besoin de douter et de croire. » (*Le Mouvement idéaliste en France*, *Revue des Deux Mondes* du 15 mars 1896, p. 286, 287.)

3. C'est à M. Boutroux qu'on a eu l'heureuse idée de confier le *Pascal* de la *Collection des grands écrivains français* que dirige M. Jusserand. — Il est des écrivains qui, par la noblesse native, le sérieux profond, la probité scrupuleuse et passionnée de la pensée, sont comme prédestinés à bien parler de Pascal. Poètes ou philosophes de la « vie intérieure », on les définirait assez justement en disant d'eux que ce sont des âmes naturellement *pascaliennes*. Tel était autrefois Vinet. Et pour qui a lu M. Sully Prudhomme

ceux qui n'ont rien écrit sur Pascal, combien il en est qu'on pourrait citer, et qui, admirateurs secrets ou même disciples tout intimes de cet Épictète chrétien, se sont nourris des *Pensées*, et se les sont « converties en sang et en nourriture » ! Si l'on songe d'autre part que les nouvelles éditions des *Pensées* vont se multipliant[1], on en conclura, je pense, qu'il serait peut-être aujourd'hui téméraire d'affirmer que « Pascal a fait son temps comme apologiste chrétien[2] », — et comme philosophe.

1er mars 1897.

ou entendu M. Boutroux, — on aime à associer ces deux noms, — parler d'eux en ces termes, c'est leur rendre une stricte justice.

1. L'édition de M. Michaut est la troisième de l'année qui vient de finir. Dans celle du chanoine Didiot (Desclée et Brouwer, 1896) et du chanoine Guthlin (Lethielleux, 1896), on a essayé de reconstituer à nouveau le plan de Pascal. La librairie Leroux réimprime en ce moment les deux volumes de l'édition Faugère, depuis longtemps épuisés. Enfin, il va paraître très prochainement à la librairie Hachette une édition classique des *Pensées*, qui sera comme une réduction anticipée de l'édition des *Grands écrivains* : ces deux éditions seront l'œuvre de M. Brunschvicg, à qui nous devons déjà une étude très distinguée sur *Spinoza* (Alcan, 1894, in-8°). Nous croyons savoir que M. Brunschvicg veut *classer* à nouveau les *Pensées*.

2. C'est encore un mot de Scherer.

UNE LÉGENDE DE LA VIE DE PASCAL

L'ACCIDENT DU PONT DE NEUILLY

Ceci se passait, — car on connaît la date exacte, — le 8 novembre 1654.

Pascal était alors au plus fort de sa vie mondaine. Un jour, s'étant rendu en carrosse à quatre ou six chevaux au pont de Neuilly, à un endroit où il n'y avait point de garde-fou, les deux premiers chevaux prirent le mors aux dents, et se précipitèrent dans la Seine. Heureusement, les rênes s'étant rompues, comme par miracle, le carrosse resta suspendu au bord de l'abîme, et Pascal fut sauvé. Mais son imagination, sa sensibilité, furent vivement ébranlées par cet accident; un long évanouissement s'ensuivit, dont il eut quelque peine à revenir. Il vit là un avertissement du ciel, un décret nominatif de Dieu pour l'engager à changer de vie, à songer sérieusement à son salut. L'appel fut entendu. Quelque temps après, Pascal se retirait à Port-Royal.

Et, deux siècles plus tard, de sa grande voix retentissante, Cousin s'écriait :

« Dans les *Pensées* de Pascal il en est une rarement exprimée, mais qui domine et se sent partout, l'idée fixe de la mort. *Pascal, un jour, a vu de près la mort sans y être préparé, et il en a eu peur. Il a eu peur de mourir*, il ne veut pas mourir; et, ce parti pris en quelque sorte, il s'adresse à tout ce qui pourra lui garantir le plus sûrement l'immortalité de son âme. »

J'en suis fâché pour Victor Cousin. Mais j'ai bien peur que ce jour-là il n'ait encore mis son éloquence, — ou sa rhétorique, — au service d'une pure et simple légende.

I

Le *seul* texte, — je dis le *seul*, — sur lequel elle repose, est le suivant qu'il faut citer en son entier :

« M. Arnoul de Saint-Victor, curé de Chamboursy, *dit qu'il a appris* de M. le prieur de Barillon, ami de Mme Périer, que M. Pascal, *quelques années avant sa mort*, étant allé, selon sa coutume, un jour de fête, à la promenade au pont de Neuilly, *avec quelques-uns de ses amis* dans un carrosse à *quatre ou six* chevaux, les deux chevaux de volée prirent le mors aux dents à l'endroit du pont où il n'y avait point de garde-fou, et s'étant précipités dans l'eau, les lesses qui les attachaient au train de derrière se rompirent, en sorte que le carrosse demeura sur le bord du précipice, ce qui fit prendre

à M. Pascal la résolution de rompre ses promenades et de vivre dans une entière solitude. »

Ces lignes sont extraites d'un « manuscrit anonyme de la bibliothèque des Pères de l'Oratoire de Clermont ». Elles nous ont été conservées par le P. Guerrier, ce consciencieux oratorien qui a copié avec tant de soin un grand nombre de documents originaux concernant Pascal et sa famille, « portant le scrupule, nous dit-il lui-même, jusqu'à ne vouloir pas corriger quelques fautes de style qui pouvaient facilement être réformées ». Les recueils du P. Guerrier ont été découverts il y a quelque soixante ans par Faugère, et celui-ci en a publié toutes les pièces intéressantes dans les divers ouvrages qu'il a consacrés à Pascal et aux siens.

Ainsi donc, c'est sur la foi d'un témoignage *unique*, d'un témoignage *anonyme*, et d'ailleurs assez peu précis, d'un témoignage enfin de quatrième ou cinquième main, — car entre Pascal et nous, nous nous heurtons au moins à quatre intermédiaires, — que l'aventure du pont de Neuilly a depuis plus d'un siècle envahi comme une mauvaise herbe la biographie de l'auteur des *Pensées*. En bonne critique, s'il est un fait qui soit insuffisamment établi, assurément c'est celui-là.

II

Ne craignons pourtant pas d'insister. Toute légende a la vie dure, et celle-là en particulier : je ne suis pas le premier, et je ne serai probablement

pas le dernier à noircir du papier pour tâcher d'en venir à bout. Voyons donc tout ce qu'elle peut invoquer de présomptions en sa faveur.

Tout d'abord, il est vrai que l'anecdote n'a pas attendu l'année 1845 et la publication des papiers du P. Guerrier par Faugère pour faire son entrée dans l'histoire littéraire. Un peu avant Faugère, en 1844, Cousin, dans la première édition de son livre *Des Pensées de Pascal*, en donnait une version d'après un manuscrit qui était censé contenir la *première partie des Mémoires de Mlle Marguerite Perier*, la nièce de Pascal. L'auteur *du Vrai, du Beau et du Bien* observait déjà, mais sans en tirer aucune conséquence, que c'était là « le seul témoignage authentique qui lui fût connu sur l'aventure du pont de Neuilly ». Le texte qu'il publiait présentait d'ailleurs une variante, dont il serait un peu abusif de tirer parti pour la thèse que nous soutenons. « M. le prieur de Barillon » n'est plus ici l'ami de Mme, mais de M. Perier. Admettons qu'il l'ait été des deux, du beau-frère comme de la sœur de Pascal, — et passons. Un peu plus tard, peut-être averti par les publications de Faugère, Cousin notait que les témoignages de M. Arnoul se retrouvent dans deux manuscrits, et qu'ils y sont donnés « comme extraits d'un *manuscrit anonyme de la bibliothèque des Pères de l'Oratoire de Clermont* ». Et, cette fois, il songeait à s'étonner : « Il est vraiment bien singulier, écrivait-il, que Jacqueline Pascal, dans la lettre où elle raconte à sa sœur les motifs et les détails de la

conversion de leur frère, ne dise pas un seul mot d'un accident aussi terrible, où, si elle l'eût connu, et comment aurait-elle pu l'ignorer? elle n'aurait pas manqué de voir et de faire paraître le doigt de Dieu[1]. » Cette observation n'empêchait d'ailleurs nullement l'éloquent personnage de maintenir dans le même volume les nobles phrases que nous avons citées tout à l'heure sur Pascal et sa peur de la mort. Il est vrai que ces phrases étaient empruntées à une leçon vieille de vingt-six ans sur l'*Histoire de la philosophie du XVIIIe siècle*. Et ne fallait-il pas, même en 1857, et au risque de se contredire, ne pas perdre un beau mouvement oratoire, et rappeler à tous les lecteurs, qui auraient pu l'oublier, qu'on avait fondé l'éclectisme, convaincu Pascal de légèreté philosophique, ruiné le scepticisme, et définitivement affranchi les âmes de la peur de la mort?

Et pendant que Cousin, d'une main distraite, songeant à son « régiment », feuilletait les manuscrits de la « bibliothèque du roi », Faugère faisait le voyage d'Auvergne, y découvrait deux gros volumes in-quarto écrits de la main du P. Guerrier, en trouvait un troisième à Paris, et n'avait pas de peine à établir que ces divers recueils, « à défaut des textes originaux autographes, sont presque toujours les seuls qu'on puisse accepter comme authentiques ». Tout le reste, y compris les manuscrits compulsés et publiés par Cousin, n'est que

1. Victor Cousin, *Études sur Pascal*, cinquième édition, revue et augmentée; Paris, Didier, 1857, p. 339, 338; 219-220.

copie, et copie souvent imparfaite et infidèle. « Avec le P. Guerrier, écrivait Faugère, nous remontons à la source, et nous pouvons avoir une confiance absolue. » Et voilà pourquoi nous avons, pour l'accident du pont de Neuilly, cité le texte du P. Guerrier qui annule tous les autres, et devient ainsi jusqu'à nouvel ordre l'unique version presque originale du récit.

Car il ne servirait de rien d'observer que, bien avant et Cousin et Faugère, l'anecdote avait droit de cité quasi officiel dans l'histoire de la vie de Pascal. De fait, nous la voyons figurer *pour la première fois* dans le *Recueil de plusieurs pièces pour servir à l'histoire de Port-Royal, ou supplément aux Mémoires de MM. Fontaine, Lancelot et du Fossé* (1 vol. in-12, Utrecht, 1740); et c'est de là, nous le verrons bientôt, qu'elle s'est répandue de proche en proche jusqu'à nous. En effet, qu'est-ce que le *Recueil d'Utrecht*, ainsi qu'on l'appelle ordinairement? Si l'on en croit Faugère, — et, pour ma part, je me rangerais à son avis, — le *Recueil*, « compilé et publié par Barbeau [1], est, pour la partie qui concerne Pascal et sa famille, presque exclusivement emprunté aux manuscrits du P. Guerrier ». Il serait donc, à l'égard de ces manuscrits, exactement dans le même rapport que les copies découvertes et publiées par Cousin.

1. Faugère orthographie Barbot. Barbier, dans son *Dictionnaire des Anonymes*, attribue le *Recueil* à Barbeau de La Bruyère (1710-1781), auteur d'une *Vie du diacre Paris* et de bons *Mémoires pour servir à la Vie de la Mère Angélique*.

Il est vrai, l'opinion de Faugère est — ou paraît être — en contradiction avec une déclaration formelle de Barbeau lui-même. « Ce *Mémoire*, écrit ce dernier, a été fait sur un assez grand nombre de pièces originales trouvées parmi les papiers de Mlle Marguerite Perier, nièce de M. Pascal. » Mais suit-il de là qu'il ait eu entre les mains les pièces originales et les papiers mêmes de Marguerite Perier? J'ai peine à croire, je l'avoue, que le P. Guerrier se soit dessaisi de ces précieux papiers[1], et j'imagine que c'est précisément pour ne pas s'en dessaisir et, d'autre part, pour n'être pas seul à en profiter, qu'il en a fait ou fait faire un certain nombre de copies. J'inclinerais donc à penser, — ce qui donnerait raison à Faugère, — que Barbeau a utilisé une de ces copies et, sachant toute la conscience du P. Guerrier, il a pu parler comme il l'a fait sans qu'on soit en droit de lui reprocher son langage.

Mais admettons même qu'il faille prendre au pied de la lettre l'affirmation de Barbeau; admettons qu'il ait pu, tout comme le P. Guerrier, lire, consulter et copier à loisir les documents originaux rassemblés par Marguerite Perier. Le texte du *Recueil* dans cette hypothèse prend assurément

1. Après la mort du P. Guerrier, les papiers de la famille Perier furent conservés par les Oratoriens de Clermont avec un soin si jaloux, que l'abbé Bossut en ayant demandé communication pour son édition des *Œuvres complètes* de Pascal, ils refusèrent de souscrire à sa demande. Évidemment, ils se conformaient, en agissant ainsi, aux dernières volontés et aux constantes habitudes de leur confrère défunt.

plus d'autorité à nos yeux; on ne saurait pourtant lui en attribuer plus, ni même autant qu'aux manuscrits du P. Guerrier. Car ce dernier nous offre à l'état brut en quelque sorte les matériaux de Pascal; il ne s'interpose pas entre eux et nous; il indique l'exacte provenance de chacun d'eux, en notant même brièvement quelquefois, à la manière d'un mathématicien qui use des « exposants », la valeur et la portée respectives. Au contraire, dans le récit de Barbeau, ces éléments de contrôle, ces conditions de probabilité ou de certitude, nous font presque entièrement défaut; les principaux faits qui composent la trame de la vie de son héros ne nous apparaissent plus qu'à travers les commentaires qu'il joint et l'interprétation qu'il en propose; nous ne savons pas si les commentaires sont justes et si l'interprétation est correcte. Entre les deux témoignages, l'historien n'a pas à hésiter. Et, en tout état de cause, les recueils du P. Guerrier demeurent, après les documents tout contemporains, la source essentielle sinon unique de la biographie de Pascal. Les papiers originaux de Marguerite Perier ayant été vraisemblablement détruits pendant la tourmente révolutionnaire, la copie religieusement fidèle que nous en a laissée le bon oratorien peut à bon droit passer pour en tenir lieu.

Dira-t-on qu'il est assez surprenant que l'auteur du *Recueil d'Utrecht* ait, de sa propre autorité, accueilli une vulgaire légende, lui généralement si bien informé, si sérieux, si justement épris de

« pièces authentiques et de narration simples »? Mais, d'abord, l'honnête compilateur n'est peut-être pas ce que l'on est convenu d'appeler un modèle d'esprit critique. A l'étudier d'un peu près, on découvrirait plus d'une erreur dans son *Mémoire sur la vie de Pascal*. Pour n'en citer qu'une seule, il attribue six enfants à Étienne Pascal, contrairement au témoignage formel de Marguerite Perier qui, d'accord avec l'état civil, n'en signale que quatre[1]. Ailleurs, il commet une erreur beaucoup plus grave quand, à propos de la première conversion de Pascal, il écrit : « Il [Pascal] comprit que la religion chrétienne oblige à ne vivre que pour Dieu, à ne rechercher que lui, à ne travailler que pour lui plaire... Il résolut de terminer les curieuses recherches auxquelles il s'était appliqué tout entier jusqu'alors, pour ne penser qu'à l'unique chose que Jésus-Christ appelle nécessaire. Il ne fit plus d'autre étude que celle de la religion. » Or, c'est presque le contraire qu'il faudrait dire, et jamais l'activité scientifique de Pascal, — les faits et les textes le prouvent en toute assurance, — n'a été plus intense que dans cette première période de ferveur. — D'autre part, au moment où il écrivait, Marguerite Perier était morte, seule

1. A l'extrême rigueur, encore que je n'en croie rien, cette erreur, — comme me l'a fait observer M. A. Gazier, — pourrait n'être qu'une simple faute d'impression, et d'inattention de la part de Barbeau, puisqu'à la ligne suivante, mentionnant le nom des enfants Pascal, il n'en désigne que quatre. Cette erreur du *Recueil d'Utrecht* a passé dans toutes les éditions du *Port-Royal* de Sainte-Beuve.

dépositaire de la tradition familiale, seule capable de lui signaler ses inexactitudes ou de rectifier ses dires. Enfin il est à noter qu'il n'insiste pas, comme on a fait depuis, sur l'accident qu'il relate. « La Providence, dit-il en parlant de Pascal, disposa *divers événements* pour le détacher peu à peu de ce qui était l'objet de ses passions. » Et après avoir raconté l'accident lui-même, à peu près dans les termes que nous avons rapportés, sentant bien que ce seul fait ne pourrait suffire à expliquer la conversion de Pascal, il ajoute : « Mais il était nécessaire que Dieu lui ôtât cet amour vain des sciences, auquel il était revenu; et *ce fut pour cela sans doute* qu'il lui fit avoir une vision, dont il n'a jamais parlé à personne, si ce n'est peut-être à son confesseur. » Ainsi donc, à ses yeux, l'aventure du pont de Neuilly serait *l'une* des causes, mais non pas la cause unique et capitale de la conversion de l'auteur des *Pensées*; et même si son témoignage, ce que d'ailleurs on ne saurait admettre, avait pour nous l'exacte valeur d'un témoignage direct et contemporain, on n'aurait pas le droit d'en tirer des conséquences qu'il se refuse lui-même à déduire.

Mais je ne crois pas que, même réduite à ces termes, on puisse accepter la version du *Recueil d'Utrecht*. D'abord, nous l'avons dit, il y a lieu de se défier un peu du sens critique et de la perspicacité psychologique de l'honnête historien. En second lieu, même si l'on admettait qu'il n'a fait que nous transmettre une tradition de famille, comment concevoir que cette tradition, — en

dehors du manuscrit anonyme copié par le P. Guerrier, sur lequel nous reviendrons, — n'ait laissé aucune trace écrite avant lui? Quoi! voilà un événement qui, — c'est le moins qu'on en puisse dire, — a exercé sur la pensée et l'âme de Pascal une réelle influence, un événement qui a en partie déterminé sa conversion, — cette conversion qui a fait de lui l'un des pieux solitaires, à laquelle nous devons les *Provinciales* et les *Pensées*, et qui a fait verser à « tout Port-Royal », voyez le *Recueil d'Utrecht*, des larmes de joie et de reconnaissance, — et pendant près d'un siècle, personne n'en parle, personne n'y fait la moindre allusion : ni Pascal, ni Mme Perier, ni sa sœur Jacqueline, ni Étienne Perier, ni Filleau de la Chaise, ni Moréri, ni Bayle,... qui sais-je encore? Est-ce possible? Est-ce vraisemblable? Notez que nous avons trois récits contemporains de la conversion : celui de Jacqueline dans une lettre célèbre datée du 25 janvier 1655, celui de Mme Perier, celui d'Étienne; si les deux derniers manquent un peu de précision, le premier, qui n'était pas destiné au public, et qui suit de deux mois l'événement, laisse à cet égard fort peu de chose à désirer. Et dès lors, comment admettre, — Cousin ici a raison, — que Jacqueline, racontant assez longuement à sa sœur dans une lettre intime la conversion de leur frère, ait négligé de faire mention d'un fait qui, à tout le moins, devait lui paraître un des « événements » qu'avait « disposés » « la Providence » pour ramener Pascal à elle?

Dira-t-on qu'elle l'ignorait, et que Pascal, pour

l'accident du pont de Neuilly, en a sans doute agi comme il a cru devoir faire pour la « vision » du 23 novembre 1655, « dont il n'a jamais parlé à personne, si ce n'est peut-être à son confesseur », vision que nous ne connaîtrions pas sans la découverte qui fut faite après sa mort du fameux *Mémorial*, et dont en tout cas la lettre de Jacqueline ne fait aucune mention? Mais les deux faits n'ont entre eux aucun rapport. Si je conçois fort bien que Pascal, par une sorte de pudeur mystique, ait gardé pour lui seul le secret de sa « vision » ou, pour mieux dire, de cette visite personnelle de son Dieu, de cette sorte d'inondation toute spirituelle de la grâce[1], je ne vois pas du tout pourquoi il aurait fait mystère de cet accident providentiel à Jacqueline, sa sœur préférée, « qu'il aimait d'une tendresse toute particulière », Jacqueline, sa « convertie » d'autrefois, sa « fille spirituelle », aujourd'hui sa confidente et sa « directrice ». Observons d'ailleurs qu'il s'agit ici d'un fait public, qui a eu certainement plusieurs témoins, ne serait-ce que le cocher qui conduisait Pascal, et les « quelques amis » qui l'accompagnaient : comment leur imposer silence à tous[2]? Et Pascal, si mystérieux qu'on puisse le supposer, pouvait-il, dans ces

1. On me permettra de renvoyer sur ce point à mon *Pascal* (3e édition, Paris, Fontemoing, p. 53-54).

2 S'il valait la peine d'insister, cette simple considération pourrait suffire à faire écarter la légende. Il est inadmissible qu'un fait, — j'entends un fait important de la vie de Pascal, qui a eu plusieurs témoins, dont probablement le duc de Roannez, — n'ait pas été recueilli avant 1740 par les historiens jansénistes.

conditions, se dispenser de parler, et Jacqueline de rappeler le fait, dans sa lettre à « sa fidèle »?

Mais, dira-t-on peut-être encore, Jacqueline, dans cette lettre mémorable, ne dit pas tout. C'est ainsi qu'elle ne fait pas la moindre allusion au sermon de Singlin, — du 8 décembre ou du 21 novembre 1654, — qui, au témoignage de la seule Marguerite Perier, aurait fait une si vive impression sur Pascal et aurait même terminé ses hésitations. Allons-nous donc nier le témoignage formel de Marguerite Perier? Non certes. Et toutefois, je l'avoue, pour être bien sûr qu'elle ait interprété correctement un fait dont la réalité me paraît indéniable, j'aurais aimé avoir l'avis de Mme Perier et surtout de Jacqueline. Or, pour le dire en passant, le silence de cette dernière me ferait un peu croire qu'elle n'eût pas entièrement souscrit aux paroles de sa nièce touchant l'importance à attribuer à ce sermon. Mais sans insister davantage, et sans m'arrêter aux différences multiples que présentent, à quelque point de vue qu'on les envisage, le sermon de Singlin et l'accident du pont de Neuilly, précisément je n'aurais probablement pas songé à mettre en doute cette dernière légende, si elle pouvait invoquer en sa faveur le témoignage direct, — quoique de seconde ou de troisième main, — de Marguerite Perier.

Car enfin, la nièce de Pascal ne nous en a pas dit un seul mot. Et cela est d'autant plus curieux qu'elle aussi nous a raconté la seconde conversion de son oncle. Si elle avait connu l'accident de

Neuilly, ou, tout au moins, si elle y avait attaché la moindre importance, comment expliquer qu'elle n'en ait point parlé à cet endroit? Et, sans doute, nous n'avons pas entre les mains les autographes de Marguerite Perier : nous ne pouvons donc pas affirmer que ses manuscrits aient été entièrement muets sur ce point. Néanmoins, de toutes les hypothèses en présence, celle-là est de beaucoup la plus vraisemblable. Conçoit-on, en effet, le P. Guerrier ayant à choisir entre deux versions du récit, et préférant à celle de Marguerite Perier celle d'un manuscrit anonyme? Notez que c'est bien en ces termes que la question se pose. Il est inadmissible que, copiant un manuscrit de la nièce de Pascal, il donne pour *unique* référence... le manuscrit anonyme. Nous ne le reconnaîtrions point là. Toutes les fois qu'il transcrit les manuscrits de Marguerite, il a bien soin de nous en prévenir très scrupuleusement, ajoutant même, quand il y a lieu, un commentaire provenant de ses conversations avec la nièce du grand écrivain. Or ici, il s'abstient de tout commentaire et, pour toute indication de source, il nous renvoie à ce « manuscrit anonyme ». Évidemment, il n'a pas eu à consigner sur ce point le témoignage écrit de Marguerite. Et s'il n'est pas impossible qu'il ait recueilli son témoignage oral, le fait est qu'il n'a pas cru devoir nous l'apprendre. Pour ma part, l'absence de tout commentaire me ferait plutôt croire qu'il dut découvrir le manuscrit de sa communauté après la mort de Marguerite.

Observera-t-on que l'accident du pont de Neuilly n'est pas le seul fait de la vie de Pascal qui nous ait été transmis par ce manuscrit anonyme, et s'appuiera-t-on là-dessus pour raffermir son autorité ébranlée? On pourrait longuement discuter sur ce point. Quand, en bonne critique, une « source » nons paraît à bon droit suspecte, on est autorisé à ne point accepter toutes les informations qui en proviennent et qui ne nous seraient point confirmées par ailleurs. Mais ne poussons pas, j'y consens, aussi loin le scepticisme. Et voyons quelles sont les autres anecdotes, — auxquelles sont précisément mêlés le nom et la personne du curé de Chamboursy, — et que le P. Guerrier, à la même page de son recueil, a « extraites », — mais sans les commenter non plus, — du manuscrit anonyme. Les voici dans le texte original : « M. Pascal avait des adresses merveilleuses pour cacher sa vertu, particulièrement devant les gens du commun, en sorte qu'un homme dit un jour à M. Arnoul qu'il semblait que M. Pascal était toujours en colère et qu'il voulait jurer; ce qui est assez plaisant, mais qui ne serait pas bon à écrire. » — « M. Arnoul de Saint-Victor dit que, quand on demandait conseil à M. Pascal, il écoutait beaucoup et parlait peu. » — « M. Pascal étant allé voir M. Arnoul à Saint-Victor avec le duc de Rouannez (*sic*), vit entrer fort confusément un troupeau de moutons; il demanda à M. Arnoul s'il en devinait le nombre. Celui-ci lui ayant répondu que non, il lui dit tout d'un coup, en comptant un moment

sur ses doigts, qu'il y en avait quatre cents. M. de Rouannez demanda à celui qui les conduisait combien il y en avait; il lui dit : Quatre cents. »

Est-ce que je me trompe? Mais de ces trois anecdotes, si les deux premières ne nous révèlent rien qui soit foncièrement contradictoire avec ce que nous savons du caractère de Pascal, on aimerait cependant, pour y ajouter pleine confiance, qu'elles nous fussent confirmées par ailleurs. Et quant à la troisième, elle porte pour ainsi dire naïvement écrit sur son front son caractère de légende. A prendre les choses en gros, et sans trop les presser les unes et les autres, ce qu'elles semblent toutes quatre, — en y joignant celle du pont de Neuilly, — nous apprendre de plus sûr, c'est que le curé de Chamboursy connaissait Pascal et sa famille. Et c'est sans doute pour cela que le P. Guerrier nous les a rapportées les unes après les autres. Il les rencontre dans un manuscrit anonyme des Pères de l'Oratoire de Clermont. Oratorien lui-même, il a une tendance, — fréquente parmi les membres d'une même congrégation, — à bien accueillir, sans trop formuler de questions préalables, tout ce qui lui vient de son ordre et de sa communauté. D'autre part, il est l'arrière-neveu du grand écrivain pour la biographie duquel il recueille pieusement des documents. Il ramasse donc ces quelques anecdotes. Et, soit pour nous montrer le peu d'importance qu'il y attache, soit même, — qui sait? — pour nous laisser entendre qu'elles lui sont suspectes, il se contente de les transcrire sans com-

mentaire *tout à la fin* de la partie de son troisième recueil qui est consacrée à Pascal, se contentant de nous en indiquer l'origine anonyme, — et nous laissant libres de les interpréter comme il nous plaira. L'auteur du *Recueil d'Utrecht*, les historiens Besoigne et Clémencet ont profité les premiers de cette liberté; et si le P. Guerrier, qui vivait encore, n'a point protesté, — que nous sachions tout au moins, — c'est sans doute qu'ils ne lui ont point paru dépasser la juste mesure des conjectures permises.

Allons-nous donc pour conclure nier purement et simplement, je ne dis pas, — cela va de soi, — l'impression très vive que « l'accident du pont de Neuilly » aurait faite sur l'âme de Pascal, et l'influence qu'il aurait eue sur sa destinée, mais la réalité même du fait qui, plus ou moins grossi, dénaturé et mal interprété, aurait fait naître la légende? On le pourrait à la rigueur; et ce ne serait pas, notons-le, élever le moindre doute sur la bonne foi et le bon sens du P. Guerrier, ni même de M. Arnoul de Saint-Victor, ni même du prieur de Barillon, qui devint évêque de Luçon[1];

1. M. Eugène Ritter m'a fait tenir sur ce personnage, dont il est question dans les *Mémoires de Saint-Simon* (édition Boislisle, t. VI, p. 182), une note intéressante. Henri de Barillon, né en Auvergne le 4 mars 1639, aurait été fait prieur de Boulogne (près Blois) en 1663, puis évêque de Luçon en octobre 1671. Peut-être, puisque dans le manuscrit anonyme on parle de lui comme prieur, et non comme évêque, peut-être faudrait-il rapporter la mise en circulation de l'anecdote à une époque assez rapprochée de la mort de Pascal. — Cf. l'article de M. Eugène Ritter dans la *Revue d'histoire littéraire de la France* de juillet 1908.

ce serait tout au plus en élever un sur la justesse d'esprit, — ou d'ouïe peut-être, — de l'oratorien inconnu qui nous a transmis le témoignage du curé de Chamboursy; tout simplement, ce serait écarter de l'histoire un témoignage unique, anonyme, indirect, et qu'il est difficile de concilier avec des témoignages multiples, positifs et de toute première main. Mais sans doute il serait quelque peu téméraire d'affirmer qu'à aucune époque de sa vie Pascal n'a été victime d'un accident de voiture. Et si la chose n'est pas sûre, ne peut-on pas dire qu'elle est possible? Disons même qu'elle est probable, — pour être agréable à l'ombre de M. Arnoul. Mais avouons du moins que, si le fait a eu lieu, — à une époque d'ailleurs indéterminée, — il n'a pu avoir le caractère dramatique qu'on lui a si souvent et si gratuitement attribué; avouons qu'il n'a pas eu plus de retentissement dans la pensée et dans la vie de Pascal qu'une simple entorse ou qu'un vulgaire mal de dents, — et que, jusqu'à plus ample informé, dans toute biographie de l'auteur des *Pensées*, il serait prudent de ne plus parler de l'accident du pont de Neuilly.

III

Veut-on d'autres preuves encore? Celles-là nous pouvons les demander à l'histoire : car peut-être la meilleure manière de ruiner les légendes consiste-t-elle à en raconter l'histoire; peut-être, à les voir

naître, se développer, se préciser et s'enrichir de mille détails imprévus, se rend-on mieux compte du mince et souvent irréel fondement sur lequel elles reposent. Et il faut savoir à travers quelles vicissitudes est passée la nôtre pour venir jusqu'à nous.

Il est tout d'abord assez curieux d'observer qu'avant même d'avoir reçu, par la publication du *Recueil d'Utrecht*, une sorte de consécration officielle, elle en avait fait éclore une autre presque aussi célèbre : je veux parler de cette fameuse légende de *l'abîme*, dont Sainte-Beuve en son *Port-Royal* a fait si bien justice qu'on n'ose plus guère aujourd'hui la rééditer. C'est l'abbé Boileau, — ce n'est pas le frère du satirique, — qui, dans un volume publié en 1737 sous le titre de *Lettres sur différents sujets de morale et de piété*, l'a mise le premier en circulation. Il voulait « rassurer une demoiselle qui avait des terreurs ou des vapeurs », et il lui citait l'exemple de Pascal : « Ce grand esprit, disait-il, croyait toujours voir un abîme à son côté gauche, et y faisait mettre une chaise pour se rassurer. Je sais l'histoire d'original. » Évidemment, il avait entendu parler par un de ses amis jansénistes, peut-être M. Arnoul ou le prieur de Barillon, de l'accident et de *l'abîme* du pont de Neuilly; et nous saisissons là sur le fait l'une des mille manières, — méprises verbales, confusions involontaires, associations de mots, d'idées ou d'images, — dont se forment et fructifient les légendes. En tout cas, c'est avec raison que le

Journal des Savants d'octobre 1737, en rapportant la lettre de l'abbé Boileau, croyait devoir déclarer à propos de cette anecdote : « Nous n'en avions jamais entendu parler. »

Mais l'historiette ne devait pas être perdue. Voltaire, retour d'Angleterre, venait de commencer contre « l'infâme » la grande guerre qu'il devait poursuivre près d'un demi-siècle encore, en publiant à la fois ses *Lettres philosophiques* et ses premières *Remarques sur les Pensées de M. Pascal* (1734). Pascal était dès lors pour lui un véritable ennemi personnel. Connaît-on une bien curieuse lettre de Renan sur, ou plutôt contre Bossuet[1] ? La *Politique tirée de l'Écriture Sainte* y est qualifiée d' « ignoble parodie de la Bible au profit de Louis XIV » ; et Renan, félicitant un obscur critique « d'avoir osé attaquer avec tant de franchise et de vigueur une idole de l'admiration routinière », ajoutait : « Pour ma part, la destruction de cette superstition-là, — dans la mesure, bien entendu, où une superstition se détruit, — a toujours été une de mes idées fixes ! » Eh bien ! ce que Renan disait là du seul Bossuet, Voltaire aurait pu le dire de tout temps et de Bossuet et de Pascal. Qu'on juge de sa joie quand il découvrit, — probablement dans le *Journal des Savants*, — le texte de l'abbé Boileau !

1. Cette lettre à Alphonse Peyrat est datée du 8 avril 1855, et elle a été publiée par M. Adolphe Brisson dans le *Figaro* du 14 octobre 1892. Il est difficile en la lisant de ne pas songer à la lettre, beaucoup moins violente d'ailleurs, que Voltaire écrivait à Formont en juin 1733 pour lui demander son avis sur son projet d'une réfutation de Pascal.

Quatre ans après, le 1er juin 1741, il écrivait à S'Gravesande : « Pascal croyait toujours, pendant les dernières années de sa vie, voir un abîme à côté de sa chaise.... Vous trouverez dans les *Mélanges* de Leibniz que *la mélancolie égara sur la fin la raison de Pascal*, — Voltaire ici dénature complètement la pensée de Leibniz; — il le dit même un peu durement. Il n'est pas étonnant, après tout, qu'un homme d'un tempérament délicat, d'une imagination triste, comme Pascal, soit, à force de mauvais régime, *parvenu à déranger les organes de son cerveau.* » Voilà l'insinuation lancée : elle devait faire son chemin. Et tout cela du reste n'empêchait pas Voltaire, un an plus tard, en 1742, de revenir publiquement à la charge contre ce pauvre fou, « misanthrope sublime », et à propos d'une publication de *Pensées nouvelles*, d'imprimer une *Addition aux Remarques sur les Pensées de M. Pascal.* En 1767, dans une sorte d'appendice à son *Examen important de milord Bolingbroke*, il déclarait qu'il était « mort fou », rappelait l'histoire de l'abîme, et affirmait qu' « il était lui-même incapable d'élever ce bâtiment (son *Apologie*), non seulement à cause de son peu de science, mais parce que son cerveau se dérangea sur les dernières années de sa vie, qui fut courte ». Et enfin, comme si ce « malade », ce génie auquel on ne peut refuser le sublime, mais « le sublime des petites maisons », n'était jamais trop réfuté, — et injurié, — ou plutôt, comme si sa haute raison triomphait toujours des réfutations et des injures,

en 1778, à la veille même de mourir, c'est encore à Pascal que s'attaque Voltaire, et le dernier ouvrage qu'il publie, ce sont ses *Dernières remarques sur les Pensées de Pascal*. N'est-il pas bien significatif de voir toute la carrière philosophique du grand adversaire du christianisme exactement encadrée entre deux « réfutations » des *Pensées* de Pascal?

Mais, on l'a sans doute observé, dans les textes que nous venons de citer, — et pareillement, dans les diverses *Remarques* de Voltaire sur les *Pensées*, — s'il est bien question de « l'abîme », il n'est nulle part fait allusion à l'accident du pont de Neuilly. Voltaire a l'air de l'ignorer : aurait-il donc été homme à n'en pas tirer parti pour accabler ce « fanatique » de Pascal? Et, par hasard, n'aurait-il lu ni le *Recueil d'Utrecht*, ni les histoires de Besoigne et de Clémencet qui, en ce qui concerne l'accident, reproduisent la version du *Recueil*? Celui qui paraît lui avoir révélé l'anecdote, c'est Condorcet, qui, en 1776, pour composer son fameux *Éloge de Pascal*, avait dû vraisemblablement se reporter aux sources jansénistes. Car Condorcet semble bien être le premier qui ait très nettement associé les deux légendes. Après avoir raconté l'aventure de Neuilly, il ajoute, parlant de Pascal : « Son imagination, qui conservait fortement les impressions qu'elle avait une fois reçues, fut troublée le reste de sa vie par des terreurs involontaires. On dit que souvent il croyait voir un précipice ouvert à côté de lui. » Voltaire, en lisant ces paroles dans le livre qu'il appelait *l'Anti-Pascal*,

ou encore un « préservatif contre le fanatisme », dut, j'imagine, ne pas se sentir de joie; et il date sans doute de cette époque son mot célèbre à Condorcet : « Qu'on ne se lasse pas de répéter que, depuis l'accident de Neuilly, le cerveau de Pascal était dérangé [1] ». Et lui-même prêcha d'exemple : je renonce à compter combien de fois, dans les *Dernières remarques*, reviennent les mots de « folie », de « maladie », et autres aménités du même genre.

Et en effet, on ne se lassa pas de répéter la double légende. Bossut la consacra en 1779 de son autorité d'éditeur des *Œuvres complètes* de Pascal. Il fit même plus, l'imprudent et naïf abbé. Pris d'un soudain et maladroit désir de précision, que rien ne paraît avoir justifié, il ne craignit pas de surenchérir sur Condorcet et Voltaire : il ne se contenta pas de raconter tout simplement l'accident

1. Je n'ai pu retrouver dans la *Correspondance* de Voltaire la date exacte de la lettre. Serait-elle apocryphe? De même, M. Delègue, dans une très intéressante *Étude sur la dernière conversion de Pascal*, qui fait partie des *Mémoires lus à la Sorbonne en 1868*, et à laquelle j'ai fait plus d'un emprunt, déclare que l'accident du pont de Neuilly « est raconté dans tous ses détails et avec toutes ses conséquences » dans un article de l'*Encyclopédie* que « depuis on n'a guère fait que reproduire » : or, je n'ai pu retrouver, et en cherchant aux mots les plus divers, dans les gros in-folios de l'*Encyclopédie*, l'article auquel il fait allusion. — M. Delègue, qui, ayant lu la présente étude, se proposait de revenir à son tour sur *Pascal et l'Accident du Pont de Neuilly*, mais qui est mort avant d'avoir pu réaliser son projet, — M. Delègue a fort aimablement éclairé ma religion sur ce dernier point. Il s'agit ici de l'article *Pascal* qui se trouve non pas dans les éditions courantes de l'*Encyclopédie*, mais dans l'*Encyclopédie méthodique* (*Philosophie ancienne et moderne*, t. III), Paris, H. Agasse, an II, in-4°. Le passage en question est tout simplement extrait de l'*Eloge de Pascal*, par Condorcet, que Naigeon a réimprimé en tête de son article.

de Neuilly : il le data, ce que jusqu'alors personne encore n'avait osé faire, du mois d'octobre 1654; il tenta de reconstituer la scène; il imagina, — sans en rien dire, — de nouveaux détails; et il écrivit avec tranquillité : « On se représente sans peine la commotion que dut recevoir la machine frêle et languissante de Pascal. *Il eut beaucoup de peine à revenir d'un long évanouissement*; son cerveau fut tellement ébranlé que, dans la suite, au milieu de ses insomnies et de ses exténuations, il croyait voir de temps en temps, à côté de son lit, un précipice prêt à l'engloutir. » Ne croiriez-vous pas entendre un témoin oculaire? En vérité, voilà qui doit nous rendre indulgent aux imaginations romanesques, — et romantiques, — du Dr Lélut.

Et, depuis lors, on pourrait compter les historiens ou critiques qui, sur ce point, ne se sont point faits l'écho de Voltaire, de Condorcet et de Bossut. « Le précipice imaginaire, écrivait Villemain en 1828, le précipice imaginaire que, depuis un accident funeste, les sens affaiblis de Pascal croyaient voir s'entr'ouvrir sous ses pas, n'était qu'une faible image de cet abîme du doute qui épouvantait intérieurement son âme. » Sainte-Beuve, si fin, si avisé, si pénétrant, Sainte-Beuve lui-même, en ce qui concerne l'aventure de Neuilly et ses suites, ne fait guère que répéter Bossut et le *Recueil d'Utrecht* : il la rapporte lui aussi au mois d' « octobre ou novembre 1654 ». Et sur la foi de Sainte-Beuve, Désiré Nisard, Gérusez, d'autres encore comptaient le trop célèbre accident parmi les

causes déterminantes de la conversion de Pascal. Quelqu'un même se trouvait, je ne sais qui d'ailleurs, pour renchérir sur Bossut en amour indiscret de la précision, et pour déclarer, de sa propre autorité, que l'accident avait eu lieu le 8 novembre 1654[1] : et la date était enregistrée pieusement par plusieurs historiens et critiques.

Cependant, la légende était sur le point de subir quelques atteintes. J'ai eu entre les mains des notes manuscrites de Taine sur Pascal, datant de sa seconde année d'École normale. Il y retrace brièvement la biographie psychologique de l'auteur des *Pensées*. Arrivé à l'année 1654, les seuls événements dont il tienne compte pour expliquer sa conversion, ce sont ses visites à sa sœur, et le sermon de Singlin. En marge, il jette en passant cette indication dédaigneuse : « *Aventure du*

1. La publication de cette étude sur *l'Accident du Pont de Neuilly* a provoqué, de la part de M. G. Michaut, dans *la Quinzaine* du 16 avril 1902, la piquante réponse que voici :

« Monsieur le Directeur,

« Dans son intéressant article du 16 février, M. Giraud se demandait d'où venait la date du 8 novembre attribuée par « quelqu'un » à l'accident de Neuilly. La question m'intéressait, car j'avais imprimé cette date dans mon édition des *Pensées* (1896), et je venais de la réimprimer dans mon étude sur *les Époques de la Pensée de Pascal* (1902). J'ai donc fait des recherches; et je suis parvenu à découvrir que ce « quelqu'un » était moi, ou plutôt, — car la modestie, qui est partout de mise, l'est plus particulièrement ici, — que c'était mon imprimeur et moi, en collaboration. J'avais voulu donner la date acceptée par Sainte-Beuve (*Port-Royal*, II, 502) « octobre-novembre » ; et c'est cet « octobre-novembre » (en chiffre, 8bre-9bre), qui, par une transformation inaperçue, est devenu 8 9bre (8 novembre)... »

G. Michaut.

carrosse. Elle est douteuse. » Vers le même temps, l'abbé Maynard, dans deux volumes excellents et trop peu connus, ou du moins trop rarement cités, discute avec beaucoup de sens les divers témoignages, et s'il tourne un peu court, du moins il réduit à fort peu de chose l'influence exercée sur l'âme de son auteur par le prétendu accident. « Quoi qu'il en soit, conclut-il excellemment, de tous les faits que nous venons de discuter, l'accident de Neuilly, la vision, l'abîme, ne furent *certainement* pas la cause de la seconde conversion de Pascal, et n'eurent *aucune action sérieuse* sur ses idées et sur sa vie. » Enfin, quelques années plus tard, un professeur de province, M. Delègue, dans une *Etude sur la dernière conversion de Pascal*, qui ne semble pas avoir fait beaucoup de bruit, allait plus loin encore : il niait la réalité même du fait. « En remontant aux véritables sources, disait-il, cet accident, cette aventure n'apparaît en aucune manière. » Et je n'aurais, sans doute, pas songé à revenir sur la question si, d'une part, l'argumentation de M. Delègue et celle de l'abbé Maynard m'avaient paru aussi décisives et aussi serrées qu'elles auraient pu l'être, et si, d'autre part, ils avaient tous deux réussi à tuer la légende.

Mais le fait est qu'ils n'y avaient point réussi ; et jusqu'à ces dernières années, on la voyait refleurir, sans compter nombre d'articles de revues ou de journaux, dans presque tous nos manuels ou *Histoires de la littérature française*, dans presque toutes les éditions des *Pensées*. Ernest Havet, M. Faguet,

M. Doumic, M. Lanson, M. Michaut, M. Brunschvicg, tous parlent, plus ou moins longuement, avec plus ou moins d'insistance, de l'accident du pont de Neuilly. Et il est vrai, à mesure qu'on y regarde de plus près, on en paraît moins sûr, on s'accorde en tout cas à restreindre de plus en plus la part d'action que la fameuse aventure aurait eue sur l'âme de Pascal. « Un accident de voiture, écrivait il y a six ans dans sa remarquable *Histoire de la littérature française* M. Lanson, *un accident de voiture où il fut sauvé par miracle*, auprès du pont de Neuilly, *très certainement aussi* l'évolution naturelle de ses idées, et enfin l'insoluble mystère, — psychologique ou théologique, — de la grâce amenèrent la crise définitive. » Et quatre ans plus tard, dans un très intéressant article de la *Grande Encyclopédie* sur *Pascal*, le même M. Lanson écrivait : « Pascal se convertit. Là encore, il faut se garder de la légende. L'accident du pont de Neuilly, *si l'anecdote est authentique*, n'a pas l'importance qu'on lui a quelquefois prêtée. » On voit la différence d'attitude. Et je ne désespère pas du tout de voir quelque jour M. Lanson, dans le livre qu'il nous doit sur Pascal, se ranger définitivement à l'avis de M. Boutroux qui, récemment, dans un volume consacré tout entier à l'auteur des *Pensées*, plus hardi que la plupart des historiens de Pascal, — j'en puis parler, j'ai été l'un d'eux, — a raconté la conversion du grand écrivain sans dire un seul mot du légendaire accident du pont de Neuilly.

16 février 1902.

PASCAL ET NOS CONTEMPORAINS

Il m'est arrivé d'écrire que la pensée contemporaine est comme hantée et obsédée par Pascal; et l'idée et la formule ont, comme il était naturel, soulevé çà et là quelques protestations. Loin de les retirer, je voudrais essayer de les justifier l'une et l'autre un peu plus longuement que je ne l'ai pu faire encore; et cela, de la seule manière qui convienne, en ramassant des faits et en laissant parler des textes. Il va sans dire d'ailleurs que le Pascal dont je parle, c'est le Pascal des *Pensées*, non pas celui des *Provinciales*, admirable écrivain certes, logicien et pamphlétaire de génie, mais dont l'œuvre a un peu vieilli et nous offre, semble-t-il, un intérêt surtout historique et littéraire. La meilleure preuve, c'est qu'on ne réimprime guère les *Provinciales* : et si l'on veut un point de comparaison instructif, éloquent, on n'a qu'à songer précisément aux éditions récentes des *Pensées*.

Celles-ci sont légion, et il y en a de toutes sortes :

éditions savantes, philologiques ou critiques; éditions classiques; éditions philosophiques ou rationalistes; éditions confessionnelles, catholiques ou protestantes. Pour nous en tenir aux dix dernières années seulement, je compte au moins six éditions *nouvelles*[1], et qui toutes, ou presque toutes, à des titres divers, méritent d'être consultées : l'édition Gidel, l'édition Didiot, l'édition Guthlin, l'édition Michaut, l'édition, ou plutôt les éditions Brunschvicg, l'édition, ou plutôt les deux éditions Margival.

Trouvera-t-on cette statistique et cette bibliographie trop peu probantes, ces données trop matérielles, ces chiffres et ces faits insuffisamment révélateurs? Dira-t-on qu'il y a là une simple coïncidence toute fortuite, et que d'ailleurs la présence des *Pensées* de Pascal sur les divers programmes d'examens peut suffire à expliquer cette remarquable floraison d'éditions récentes? — On pourrait au moins répondre que, depuis que Villemain, pour jouer un tour à la célèbre Compagnie, a fait

1. Dans le même laps de temps, je ne trouve à signaler pour les *Provinciales* qu'une seule édition vraiment nouvelle, la petite édition classique de l'abbé Vialard, chez Poussielgue (1894). L'édition des *Grands Écrivains français* (chez Hachette), dont le dernier volume a paru en 1895, avait été commencée par Faugère en 1887. Cinq sur six de ces éditions nouvelles des *Pensées* ont paru *en moins de deux ans* (1896 et 1897). Et sans parler des éditions stéréotypées, comme celles de Lahure, de Louandre, de Havet, qui sans doute ont continué à se vendre, — cette dernière accuse précisément un 5e tirage en 1897, — il faut encore signaler en 1897 également, chez Leroux, une réimpression de l'édition que Faugère avait publiée en 1844, chez Andrieux, et qui, comme l'on sait, a fait date dans l'histoire de la constitution du texte des *Pensées*.

placer les *Provinciales* au programme de l'enseignement secondaire, elles n'ont guère cessé d'y figurer, qu'elles y figurent à l'heure actuelle, et que pourtant on ne voit pas les éditions du fameux pamphlet se multiplier comme celles des *Pensées*. Mais faisons comme si nous acceptions l'objection, et, pour le moment, consentons à ne point séparer l'une de l'autre les deux grandes œuvres du grand écrivain. Une chose paraît bien certaine : c'est que Pascal, depuis quelques années, est, de la part des esprits les plus divers, l'objet d'une attention particulière. Les professeurs d'Université, — et non pas seulement des « littérateurs », mais des philosophes de carrière, — le prennent volontiers pour sujet de leurs cours. En une seule année, 1897, à Paris, dans nos trois grands établissements d'enseignement supérieur, à la Sorbonne, à l'École normale, au Collège de France, on pouvait entendre parler de Pascal M. Boutroux[1], M. Lanson, M. Nourrisson; en province, à l'Université de Lyon, tel était aussi le sujet du cours d'histoire de la philosophie qu'avait choisi M. Alexis Bertrand. L'un de ces cours, celui de M. Boutroux, fut presque un « événement parisien » : par l'autorité de sa parole, par la sincérité et l'involontaire émotion de son accent, par l'intérêt passionnant aussi de son sujet, le maître retenait autour de sa chaire un nombreux, un fidèle auditoire : on allait « en Pascal » comme il y a deux siècles on allait « en

1. Je crois savoir qu'un autre philosophe, M. Lévy Bruhl, avait eu l'intention, en 1897 également, de traiter de Pascal.

Bourdaloue ». De ces cours d'importants travaux sont sortis : le livre, — qu'on a déjà traduit en anglais, — de M. Boutroux sur Pascal, divers articles de M. Lanson; et ces travaux n'ont pas peu contribué à renouveler la « littérature » pascalienne.

Celle-ci, au demeurant, depuis une quinzaine d'années, s'enrichit presque tous les jours. Il faudrait sans doute plusieurs pages pour dénombrer tous les articles, brochures ou livres qu'on a, au cours de cette fin de siècle, consacrés à l'auteur des *Pensées*. Quelques-uns des maîtres les plus distingués de la critique et de la pensée contemporaines ont tenu à honneur de s'expliquer sur son compte : Scherer et M. Bourget, Ravaisson et Joseph Bertrand, Sully Prudhomme et M. Brunetière. Ces deux derniers sans doute n'ont pas dit leur dernier mot sur ce grave sujet : Sully Prudhomme nous a promis tout un livre sur *les Preuves du Christianisme d'après Pascal*, et je crois que l'orateur de combat qu'est M. Brunetière n'a pas renoncé à nous parler longuement quelque jour de « celui de nos écrivains qu'il aime et respecte le plus ». On a fondé récemment une *Revue Bossuet* et une *Revue Bourdaloue* : si l'on fondait aussi une *Revue Pascal*, ce ne sont pas les « pascalisants » qui manqueraient pour l'alimenter.

Ouvrons quelques-uns de ces livres et de ces articles que Pascal a visiblement inspirés; ouvrons-en d'autres encore, où, à première vue, rien ne trahit l'influence même lointaine de l'apologiste des *Pensées*. Voici un roman tout récent, d'une inspiration

très profondément et très violemment antichrétienne, *la Maison du Péché*, par Mme Marcelle Tinayre : l'auteur assurément n'aime point Pascal; mais elle l'a lu d'assez près, et cela non pas seulement parce qu'elle le cite, mais parce qu'elle l'interprète non sans intelligence, et l'intérêt du livre est fait en partie de la curieuse répulsion qu'éprouve l'écrivain à l'égard des conceptions pascaliennes : l'une des plus belles scènes du roman se passe dans la vallée de Port-Royal, et l'idée n'a pu en venir à l'auteur qu'après une lecture de Pascal. C'est d'un tout autre ton qu'un autre romancier, M. Art Roë, dans un livre d'une excellente et saine inspiration, « argumente » contre Pascal; mais il faut avouer que, si l'on n'était point prévenu, ce n'est pas dans *Pingot et moi* que l'on irait chercher des objections à l'auteur des *Pensées*; et pourtant, il y en a, et elles ne sont pas méprisables. Et je pense enfin que M. Maurice Barrès songeait un peu à lui-même quand il faisait dire à l'un de ses héros : « Cette exaltante Tolède, voilà la complémentaire désignée pour un être dégoûté au point que, dans les arts, seuls l'eussent éveillé les violents raccourcis de Pascal et de Michel-Ange, *qui eurent, eux aussi, l'âme solitaire et tendue.* » Visiblement, le souvenir de Pascal, — qu'il connaît bien et sur lequel il a écrit de curieux articles, — le hantait tandis qu'il écrivait : *Un amateur d'âmes*; et, du reste, à trois reprises il le nomme.

Voilà pour les romanciers, et voici pour les poètes. On connaît les vers vigoureux, frémissants,

d'un pessimisme aussi romantique que peu chrétien, que Mme Ackermann a consacrés à Pascal et qu'elle a dédiés à Ernest Havet. Rappelons-en quelques-uns :

Quels assauts! quels élans! jamais lutte pareille
Ne s'était engagée à la clarté des cieux.
Nous les avons toujours dans l'âme et dans l'oreille,
Ces cris et ces défis du jeune audacieux :
N'était il pas vainqueur? à l'instant, ici même
N'a-t-il point prononcé la parole suprême,
Et résolu d'un mot l'énigme d'ici-bas?
Un tel aveuglement nous trouble et nous étonne.
Non, non, pauvre Pascal, tu n'as vaincu personne;
Ta réponse est absurde, et le Sphinx n'en veut pas.

. . . . . .

Un dernier mot! Pascal; à ton tour de m'entendre
Pousser aussi ma plainte et mon cri de fureur.
Je vais faire d'horreur frémir ta noble cendre,
Mais, du moins, j'aurai dit ce que j'ai sur le cœur.

. . . . . .

A quoi bon le nier? dans tes sombres peintures,
Oui, tout est vrai, Pascal; nous le reconnaissons :
Voilà nos désespoirs, nos doutes, nos tortures,
Et devant l'Infini ce sont là nos frissons.

Ce sont là des aveux auxquels Voltaire n'aurait point consenti. Le nom de Pascal revient souvent aussi dans les vers de Sully Prudhomme :

Pascal, qui tourmentant ton grand cœur attristé,
En sublimes efforts épuises ton génie
Pour terrasser le doute et mettre en harmonie
La misère de l'homme avec sa majesté....

N'est-ce pas là un Pascal bien romantique encore? Mais qu'importe à notre objet? L'hom-

mage n'en est pas moins respectueux ni moins significatif.

Ainsi parlait le maître, et l'ironie austère
Qui parfois acérait ses lèvres sur la terre
En avait disparu, n'ayant plus à sévir,
Et mon esprit au sien se laissait asservir.

C'est Faustus qui parle ainsi de Pascal dans *le Bonheur*; et Faustus représente assurément ici le délicat et douloureux poète des *Vaines tendresses*, dans ce beau poème philosophique où il fait une si large place à l'auteur des *Pensées*. Si, d'ailleurs, on en pouvait douter, on n'aurait qu'à ouvrir les curieuses études en prose que Sully Prudhomme a consacrées à Pascal et à ses écrits : « Ce qu'il nous importait surtout de reconnaître, *c'était la relation proche ou lointaine des idées de Pascal avec les idées modernes*, et celles que nous avions pu nous former nous-même, sur les questions capitales remuées si puissamment par lui ». Et ailleurs : « Que son ombre nous pardonne d'avoir peut-être mal dégagé sa pensée, en faveur de notre pieux effort pour le comprendre, en faveur de notre humble hommage à son multiple génie, où la nature semble avoir allumé autant de flambeaux qu'elle a de provinces mystérieuses, depuis l'espace infini où gravite la matière jusqu'aux abîmes de la conscience humaine! » Quel accent! quelle piété! Et un Platon aurait-il mieux parlé de Socrate?

Philosophes et savants, historiens et critiques, théologiens et apologistes ont eux aussi payé au

grand chrétien leur juste tribut d'hommages. « C'est en rhétorique, nous dit M. Gaston Paris, que James Darmesteter connut Tacite et *Pascal, les deux auteurs favoris qui ne quittèrent plus sa table jusqu'à sa mort.* » Et le même écrivain, un peu plus loin, à propos d'un vers d'André Chénier qui, dans une promenade avec Alexandre Bida, leur vint aux lèvres à tous deux et lui valut l'amitié du célèbre artiste, nous fait cette touchante confidence : « J'ai dû une autre amitié qui m'est chère à une pareille surprise à propos d'un mot de Pascal, qui, prononcé en même temps, avait rempli de larmes les yeux des deux interlocuteurs. » Cette amitié, pour le dire en passant, ne serait-elle pas celle de Sully Prudhomme?

Ne nous lassons pas de multiplier les témoignages et les aveux. « Le premier livre qui passionna ma jeunesse, ce fut le livre des *Pensées*, sans nul doute parce qu'il me faisait assister dans l'âme de Pascal, en la traduisant en paroles de flamme, à cette lutte entre la raison et la foi, entre la conscience et la science dont je commençais moi-même à souffrir. » Cette phrase est d'un théologien protestant, Auguste Sabatier, et dans un livre qui a fait un certain bruit, il y a quelques années, l'*Esquisse d'une philosophie de la religion d'après la psychologie et l'histoire*. « Les ouvrages de Vinet, écrit de son côté un historien, M. Gabriel Monod, les ouvrages de Vinet ont été, avec les *Pensées* de Pascal, les livres qui ont le plus influé sur ma vie morale. » Et un savant à son tour, dont on a pu

rapprocher la précocité de la vocation scientifique de celle de Pascal, Joseph Bertrand, composait il y a dix ans tout un livre, un peu inégal, mais assez curieux, « pour s'incliner profondément devant la gloire » du grand savant chrétien.

Sont-ce là cependant des admirations toutes platoniques, expression à peine diversifiée d'une simple curiosité critique? « L'étude des doctrines de Pascal, disait il y a cinq ans en pleine Sorbonne un éminent philosophe, M. Boutroux, l'étude des doctrines de Pascal n'est pas pour nous affaire de curiosité. En même temps que nous cherchons à approfondir la pensée d'un grand homme, nous nous proposons de *penser à sa suite et sous son influence*, de manière à avancer dans la connaissance de la vérité. » Et parmi tous ceux que nous avons cités, il en est bien peu, je pense, qui désavoueraient cette noble parole : on le sent bien à leur accent : accent d'impatience parfois, et en même temps que d'admiration, d'irritation secrète contre un grand esprit qui, « même s'il ne convainc pas, éclaire, et qui nous force à réfléchir et à défendre notre foi contre la foi contraire par des raisons ». Il y a trois ou quatre ans, l'auteur d'un fort beau livre sur Bossuet, M. Gustave Lanson, écrivait dans la *Préface* de *Pages choisies* du grand orateur ces curieuses paroles : « Il faut lire ces pages comme on lit Pascal : ce n'est pas assurément pour être janséniste qu'on s'applique aux *Provinciales* et aux *Pensées*, mais pour éprouver son âme moderne et sa croyance personnelle au

choc d'une impérieuse et profonde pensée, dont il faut à la fois se servir et se défendre. » On sait peut-être que c'est un « contact intime et prolongé avec le génie de Pascal » qui, au témoignage de son propre fils, de simple déiste qu'il était, a rendu Ernest Havet « radicalement irréligieux ». Pour emprunter à M. Jules Lemaître une de ses expressions les plus justes et les plus pittoresques, on pourrait dire de Havet que c'est Pascal qui « l'a contraint à sortir tout le XVIIIe siècle qu'il avait dans le sang ». A y regarder de près, il me semble bien qu'il avait déjà exercé la même espèce d'influence sur Sainte-Beuve.

Mais cette sorte de victoire n'est pas la seule que Pascal ait remportée sur les esprits contemporains. Un homme fort distingué, que Taine, qui avait été son élève, avait en très haute estime, et auquel nous devons un bon livre récent sur Pascal, Adolphe Hatzfeld, passait pour avoir été converti au catholicisme, — il était d'origine israélite, — par la lecture assidue des *Pensées*. Bien d'autres sans doute ont été, sinon convertis par lui, — et pourquoi pas? — tout au moins raffermis, éclairés dans leurs croyances et leurs « raisons de croire ». Je suis convaincu pour ma part que celui qu'il appelle « le grand Pascal » a été pour quelque chose, — les plus fortes parties de *l'Étape* me le feraient croire, et en particulier tout ce qui dans le livre est comme la mise en œuvre d'une psychologie de la conversion, — que Pascal, dis-je, est pour quelque chose dans l'évolution religieuse de

M. Bourget : « J'ai beaucoup lu Pascal », nous dit-il quelque part, et il ne nous le dirait pas que cela se verrait à ses articles et à ses livres : songez à la Préface et aux dernières pages du *Disciple*.

Quant à M. Brunetière, de même qu'il nous a dit « ce qu'il a appris à l'école de Bossuet », il nous dira sans doute un jour « ce qu'il a appris à l'école de Pascal[1] » : mais en attendant, ses écrits

1. En réimprimant cette série d'études sur Pascal, je n'ai pas cru devoir les refondre, et sans autrement me soucier des répétitions ou des contradictions peut-être qu'on y pourra rencontrer, je les ai laissées, par un scrupule de sincérité qu'on voudra bien me pardonner, telles qu'elles ont, au jour le jour, jailli spontanément de ma plume : je me suis contenté de très rares et insignifiantes retouches de style, et aussi de corriger quelques menues inexactitudes ou erreurs. Cependant, quand les questions soulevées par moi auront provoqué quelques discussions ou recherches intéressantes, il y aurait sans doute quelque affectation de ma part à paraître ignorer ces données nouvelles, et l'on me permettra, çà et là, en note, de les signaler brièvement, afin que d'autres travailleurs puissent en faire leur profit à leur tour.

Ce que je disais là de Brunetière n'était pas une vaine conjecture. On a retrouvé, parmi ses papiers, l'esquisse rapide d'une série de leçons sur Pascal qu'il se proposait de faire... au Collège de France, s'il y avait été nommé. Il avait beaucoup songé à ce cours, et il en parlait quelquefois. Il avait même noté, dans son exemplaire du livre de Renouvier, *Philosophie analytique de l'histoire* (t. IV, chapitre IV, p. 65), la page suivante qui devait lui servir comme « début des leçons sur Pascal » :

« Depuis l'étude qu'en fit V. Cousin, les éditions des *Pensées* se sont multipliées avec un tel succès, que cet inimitable modèle du rendu adéquat des idées par l'écriture, enfin restitué dans la perfection de l'original, reste comme un appel adressé à tout penseur obligé, pour ainsi dire, de fixer sa propre attitude en méditant celle que ce génie extraordinaire a prise vis-à-vis des questions fondamentales de foi et de science. On prend position soi-même dans les problèmes, en jugeant la pensée, en entrant plus ou moins dans le sentiment de celui qui, plus qu'aucun autre homme connu, a mis son cœur à les approfondir. *Pascal est devenu comme un auteur de notre temps*, et dominant à la fois tous les autres comme n'en étant pas et leur parlant un langage au-dessus du

parlent déjà assez net et assez haut. Pascal me paraît, — avec George Eliot[1], Auguste Comte et Darwin, — l'une des grandes influences qu'il a, je ne dis pas subies, mais acceptées, mais recherchées, mais aimées. Comptez combien de fois le nom et les idées, — très fortement repensées, — de Pascal reviennent dans les *Discours de combat*. Dans un article vieux de près de trente ans, et qu'il n'a pas recueilli en volume, je note cette phrase, déjà très caractéristique de ses préoccupations religieuses d'alors : « Ce qu'il y a de certain, c'est que la poésie, comme aussi bien l'art en général, comme la philosophie, *comme la religion, traversent en ce moment une crise* dont il serait présomptueux de vouloir prédire ce qui en sortira. » Quelques années plus tard, dans un article sur le *Problème des Pensées*, il raillait avec virulence un imprudent éditeur de Pascal, et il lui reprochait avec une vivacité singulière de « ne pas se douter qu'il y a des expressions que l'on ne saurait employer, par respect pour l'importance des problèmes qu'agite l'âme de Pascal, et, disait-il, j'ajoute : par respect pour le nom de Pascal ». C'est encore dans un article

leur. *Lui-même n'avait guère été de son siècle.* On peut s'en rendre compte en voyant par la comparaison du manuscrit authentique au texte de la publication qu'en firent les religieux de Port-Royal, avec altérations et mutilations, combien ils sentirent que cette apologie de la religion dépassait les vues et les habitudes des hommes attachés à la tradition ecclésiastique, la leur propre, et la portée d'esprit des libres-penseurs. »

1. Ce nom va peut-être surprendre quelques lecteurs; mais il n'a pas été mis là au hasard, et M. Brunetière n'est d'ailleurs pas le seul écrivain français sur lequel le grand romancier anglais ait eu une secrète, une heureuse action.

sur Pascal que, sept ans plus tard, il laissait échapper cette parole significative : « Mais pour les *Pensées*, quelle qu'en soit la valeur comme apologie du christianisme, le problème qu'y agite l'âme passionnée de Pascal n'a pas cessé d'être celui qu'*il faut* que tout être qui pense aborde, discute et résolve *une fois au moins dans sa vie.* » Et un peu plus tard encore, il terminait par ces lignes éloquentes un article parfois un peu discutable sur les *Provinciales* : « Il n'y aura jamais dans la langue française de plus éloquente invective que les *Provinciales*; de plus beau livre que les fragments mutilés des *Pensées*; et de plus grand écrivain, *que l'on doive plus assidument relire, plus passionnément aimer, et plus profondément respecter que Pascal.* » Et enfin, dans une page plus récente, d'un tour et d'un accent tout pascaliens, ne semble-t-il pas que l'auteur du célèbre article *Après une visite au Vatican* nous fasse entrevoir des raisons personnelles de croire que l'auteur des *Pensées* n'eût point désavouées, puisque ce sont exactement les siennes : « La communion parfaite avec les arbres.... Oui, ce sont de fort jolies choses, mais il y a des gens qui n'y trouvent pas *l'apaisement de leur inquiétude. Surgit amari aliquid* : ils ne reculent pas plus que d'autres devant les exigences ou les obligations de la vie, mais *une angoisse intérieure ne les tourmente pas moins....* Il y en a quelques-uns que l'*Exposition du système du monde* ou l'*Histoire comparée des langues sémitiques distraient*, mais ne *consolent* pas de s'ignorer eux-

mêmes. Et s'il y en a qui, dans les occupations de la vie même ou dans le *divertissement* du laboratoire, entendent *murmurer* en eux la parole célèbre : « La science des choses extérieures... » — On nous apprendrait que l'évolution religieuse de M. Brunetière s'est faite dans la méditation et comme en marge de l'œuvre de Pascal, que nous n'en serions nullement surpris.

Et les philosophes chrétiens à leur tour, les apologistes de profession, sentant bien cette sorte d'harmonie préétablie entre la pensée de Pascal et la pensée contemporaine, comprenant bien que l'œuvre du grand écrivain leur offrait un admirable terrain d'entente avec leurs adversaires et, si je l'ose dire, un merveilleux tremplin apologétique, eux aussi se sont mis, ou plutôt remis à son école, et lui ont emprunté, avec sa méthode, nombre d'arguments et d'idées. « Longtemps satisfaite, dit excellemment à ce propos M. Boutroux, longtemps satisfaite des systèmes d'apologie qui s'appuient principalement sur la raison pure et sur l'autorité, l'Église catholique voit se produire, dans son sein, de remarquables efforts pour chercher les *premières* raisons de croire, non plus dans les objets de la foi, mais dans l'homme et dans sa nature. Selon cette méthode, la condition première de toute démonstration de la religion serait l'éveil, en l'âme humaine, du désir de posséder Dieu, désir qui, à la vérité, en fait le fond, mais qu'opprime notre vie sensible. Il s'agirait de démêler, dans la nature même, l'exigence du surnaturel. Or,

c'est en partie *sous l'influence de Pascal*, lu et médité en toute simplicité, *que se développent ces côtés de l'apologétique chrétienne.* » Ce témoignage d'un observateur impartial est sans doute la vérité même. Les *Pensées* de Pascal sont une des lectures que Newman, « au seuil de la conversion », conseillait à une inconnue qu'il dirigeait, et qu'on a pu ingénieusement comparer à Mlle de Roannez[1]. Et n'est-ce pas un évêque, un noble et généreux et savant archevêque qui, tout récemment, dans une admirable *Lettre sur l'apologétique*, lettre toute pleine de l'esprit de Newman et de celui de Pascal, — le nom de Pascal y revient à plus d'une reprise, — s'exprimait en ces termes :

« D'ordinaire, Dieu « prépare les vérités reli-« gieuses à ceux qui l'aiment ». Elles appartiennent à un monde à part, à une région inexplorée où la raison proprement dite ne pénètre guère. C'est que la raison, la froide raison, principe fécond de toute science humaine, n'est pas apte à tout comprendre. Le cœur aussi a ses droits imprescriptibles renfermés dans un sanctuaire inviolable et que la raison est incapable de juger pleinement. Comment, en effet, pourrait-elle apprécier sainement l'amour, la générosité, l'oubli de soi, le dévouement, l'enthousiasme, l'abnégation, le sentiment délicat de l'honneur? Elle est toute dépaysée quand elle s'aventure sur le domaine du sentiment; elle ressemble à une voyageuse de nuit qui

1. Voir Lucie Félix-Faure, *Newman, sa vie et ses œuvres*, p. 80-81.

erre au hasard en pays étranger. Ne nous étonnons pas. Serait-il possible, en effet, au moyen du raisonnement, de connaître la saveur d'un fruit qu'on n'aurait pas goûté, le parfum d'une fleur qu'on n'aurait pas respirée? Les puissances intellectuelles et les sentiments religieux sont d'ordre tout différent. L'activité, la sagacité de l'intelligence, la profondeur des pensées, le sentiment du beau, un sens exquis des arts et de la littérature sont des dons excellents, mais sans lien nécessaire avec les sentiments religieux. D'autre part, toutes les vertus chrétiennes réunies, comme l'humilité, la patience, la mortification, ne rendront jamais par elles-mêmes un homme capable de parler une langue étrangère ou de pénétrer les secrets de la science. La raison est assurément la plus grande force, le plus puissant levier, mais elle a besoin d'un auxiliaire plus puissant aussi, le cœur, qui seul peut comprendre le mystère d'amour, de souffrance, d'expiation qu'est l'Évangile et le christianisme. Saint Paul ne nous dit-il pas que la doctrine de Jésus crucifié est un scandale pour la raison des Juifs et une folie pour la raison des Grecs? Ne séparons donc jamais les raisons de la raison des raisons du cœur que la première ne comprend pas toujours [1]. »

A propos de quelques lignes extrêmement

1. *Lettres de S. G. Mgr Mignot, archevêque d'Albi, au clergé de son diocèse sur les Études ecclésiastiques*, in-4°, Albi, Almeric, 1900. *Troisième lettre : l'Apologétique contemporaine*, p. 22-23 (recueilli dans les *Lettres sur les Études ecclésiastiques* du même auteur, Paris, Lecoffre, 1909).

remarquables de M. Gaston Paris, M. Émile Faguet disait un jour qu'il voudrait les mettre en note à quelques-unes des *Pensées* de Pascal[1]. J'en dirais volontiers autant de cette belle page, d'une inspiration et d'une langue même si parfaitement *pascaliennes* : elle est de Mgr Mignot.

Partant de si haut, l'exemple ne pouvait manquer de gagner de proche en proche. Et de proche en proche, en effet, tous ceux qui, depuis vingt-cinq ou trente ans, sans répudier certes les procédés et les conquêtes de l'apologétique ordinaire, ont essayé d'adapter les données de la vérité religieuse à l'état précis et actuel des esprits et des âmes, tous ceux-là, dis-je, encouragés d'ailleurs par les succès qu'ils obtenaient, par les aveux qu'ils arrachaient, se sont nourris de Pascal et ont essayé de lui ravir le secret de sa méthode et sa puissance de persuasion. Quelqu'un sans doute essaiera un jour de déterminer avec plus de précision qu'on ne saurait le faire ici tout ce qu'il est entré exactement de Pascal dans l'œuvre philosophique et apologétique de M. Ollé-Laprune et de M. Georges Goyau, de M. l'abbé Birot et de M. Fon-

1. Cette page de M. Gaston Paris vient trop bien à l'appui de ce que j'essaie de prouver, pour que je ne me donne pas le plaisir de la citer ici : « Qu'est-ce qu'une religion, qui n'admet pas l'intervention de Dieu dans la vie, qui, par conséquent, ignore la prière et qui ne promet pas une vie future pour réparer les injustices de celle-ci? *Tant qu'il y aura des âmes qui ne pourront pas se contenter de la science ou plutôt de l'ignorance humaine*, qui ne pourront pas se résigner à naître pour mourir et à mourir sans savoir pourquoi, elles n'appelleront religion que ce qui leur donnera une explication du monde et une promesse de bonheur infini. En mettant fin au messianisme terrestre, en proclamant que son

segrive, de M. Maurice Blondel[1] et de l'abbé Laberthonnière, de l'abbé de Broglie et de l'abbé Brémond, de M. Bazaillas et de M. l'abbé Denis, de combien d'autres encore! Mais que Pascal soit bien, — avec Newman, — leur maître incontesté à tous, c'est ce que l'un d'eux, l'abbé Laberthonnière, a établi en des pages décisives et pénétrantes sur *l'Apologie et la méthode de Pascal*. J'en détache ces quelques lignes significatives : « Ce qui caractérise Pascal, c'est qu'il a conçu une apologétique sous une forme rigoureuse, pressante, scientifiquement ordonnée, où le christianisme ne se présenterait que comme une explication de la vie. Et à ce titre, nous semble-t-il, *il est une date dans le développement de la pensée chrétienne à travers les siècles*.... Assurément nous ne prétendons pas que Pascal ait dit le dernier mot en apologétique. Ce dernier mot, personne ici-bas ne le dira : car il n'appartient à personne d'épuiser l'infini. Nous avons beau admirer son œuvre, nous jugeons néanmoins qu'il y a toujours lieu *de la revivre et de la refaire pour la comprendre, pour la renouveler et pour la compléter*. La vérité et la vie ont des profondeurs que l'homme

royaume n'est pas de ce monde, *le christianisme a détaché à tout jamais la religion de la science et de la politique : il lui a créé un domaine propre* qui existe désormais en dehors et au-dessus des autres, et le seul où elle soit vraiment elle-même. » C'est à propos de James Darmesteter que M. Gaston Paris s'exprime ainsi (*Penseurs et Poètes*, p. 32-33).

1. Dans un intéressant article des *Études* (août 1901, p. 321) sur *la Dialectique de M. Blondel : les Sources de la nouvelle méthode*, le P. X. Moisant a une bonne page à ce sujet. Voir aussi L. Birot, *le Mouvement religieux*, *Études et Discours* (Paris, Lecoffre, 1901, p. 97, 130, 221, 226-228, 258, 280).

n'achèvera pas de sonder. Ce que Pascal a visé dans l'homme, ce n'est pas quelque chose d'accidentel, ce ne sont pas des opinions d'un moment, des systèmes caducs, des théories à la mode, c'est la réalité même de sa vie, ce sont les conditions de son existence terrestre qui, sous des changements se produisant à la surface, étaient hier ce qu'elles sont aujourd'hui et ce qu'elles seront demain. Et voilà justement pourquoi son œuvre ne saurait vieillir[1]. »

Et enfin, dans ces derniers temps, il s'est rencontré quelques savants qui, partant des données les plus récentes de la science expérimentale, utilisant d'autre part les derniers résultats des profondes recherches à la fois psychologiques et métaphysiques auxquelles Ravaisson et M. Lachelier, M. Boutroux et M. Bergson se sont parallèlement ou successivement livrés, mettant à profit enfin leur connaissance à la fois théorique et pratique du catholicisme, combinant en quelque sorte ces trois éléments différents, et opérant, si je puis dire, la puissante synthèse des conclusions de leur triple expérience, scientifique, philosophique et religieuse, ont abouti à une conception extrêmement originale et séduisante des rapports de la science, de la philosophie et de la religion. Et cette philosophie « nouvelle », ou plutôt renouvelée, de la liberté, ce « positivisme nouveau », comme il s'inti-

1. *Revue du Clergé français* du 1er février 1901, p. 474, 495, 497 (recueilli dans les *Essais de philosophie religieuse* du même auteur, Paris, Lethielleux, 1903).

tule volontiers lui-même, réalisant ainsi une parole presque prophétique de Ravaisson[1], il a, pour une large part, ses origines dans l'auteur des *Pensées*. « Comme philosophie anti-intellectualiste, nous dit l'un de ses plus distingués représentants[2], *elle peut se réclamer* d'un Duns-Scot et *d'un Pascal*, elle se rattache à la lignée des grandes doctrines mystiques, elle est l'entrée définitive de l'esprit chrétien dans le domaine des pures spéculations.... » Et

1. « A bien des signes, écrivait Ravaisson dans les dernières pages de son mémorable *Rapport sur la philosophie en France au XIX*e *siècle*, à bien des signes, il est permis de prévoir comme peu éloignée une époque philosophique dont le caractère général serait la prédominance de ce qu'on pourrait appeler un réalisme ou positivisme spiritualiste, ayant pour principe générateur la conscience que l'esprit prend en lui-même d'une existence dont il reconnaît que toute autre existence dérive et dépend, et qui n'est autre que son action. »

2. Édouard Le Roy, *Sur quelques objections adressées à la nouvelle philosophie* (*Revue de Métaphysique et de Morale* de mai 1901). Voir du même auteur dans la même *Revue* de mars 1901 l'étude intitulée *Un positivisme nouveau*; et surtout, dans les numéros de juillet-septembre-novembre 1899 et janvier 1900, les trois importants Mémoires intitulés *Science et Philosophie*, qu'il y aura lieu de compléter par une communication faite par le même écrivain au *Congrès international de philosophie* de 1900 (*la Science positive et les philosophies de la liberté*, Bibliothèque du Congrès, tome I). Renan disait avec raison de M. Lachelier qu'il était « l'inventeur du mouvement tournant philosophique le plus surprenant des temps modernes depuis Kant ». On dira peut-être un jour de M. Le Roy qu'il est, avec M. Bergson et M. Blondel, l'inventeur du mouvement tournant philosophique le plus surprenant qu'il y ait eu depuis M. Lachelier et M. Boutroux. — Au moment même où je corrige les épreuves de ces pages, M. Édouard Le Roy est en train de donner pleinement raison à ce que je disais ici de lui. Les très belles conférences qu'il prononce cet hiver à l'École des hautes études sociales, — et qui, je l'espère bien, formeront bientôt un beau livre — sur *l'Attitude et l'Affirmation catholiques* sont non seulement toutes pleines de Pascal : elles sont la reprise et l'adaptation à notre temps du dessein qu'avait formé Pascal en concevant son *Apologie*.

notez que celui qui parle ainsi, c'est un chrétien sans doute, mais c'est un savant aussi, un savant de profession, un savant qui a été conduit à ses conceptions par ses travaux scientifiques, un savant qui, à l'exemple de Pascal, dont il est manifestement et personnellement nourri, entend bien « remplir tous nos besoins » et « non pas restreindre, mais agrandir le domaine du connaissable ». « Le mouvement critique dont je parle, écrit-il en propres termes, offre ceci de particulier que, loin d'avoir été pour ainsi dire appelé du dehors par des préoccupations métaphysiques et morales (bien qu'il ait peut-être des conséquences dans ces deux domaines), *il s'est produit à l'intérieur de la science*, sous la pression de besoins internes, au contact même des faits et des théories. *Ses auteurs furent des praticiens* qui ne pouvaient pas songer et n'ont pas songé en effet à sacrifier la moindre partie de la science au bénéfice de quoi que ce soit d'autre. Il faut prendre leur effort comme un effort de sincérité plus scrupuleuse, comme un effort pour penser plus profondément leur savoir. »

Or, n'est-il pas bien remarquable que la conception que ces « praticiens » se forment des divers « ordres » de réalités et de connaissances, ce soit précisément celle que Pascal avait si fortement esquissée en des pages célèbres des *Pensées*? La théorie pascalienne des trois ordres, — théorie qu'avait déjà pressentie saint François de Sales, que d'autres après Pascal, Maine de Biran, M. La-

chelier, ont eux aussi reprise, — ils l'ont retrouvée, précisée, développée ; et ainsi cette conception si riche et si profonde, qui légitime, en les ordonnant et en les hiérarchisant, la diversité des points de vue et des attitudes mentales, cette conception que Pascal, de par sa triple autorité et sa triple expérience de savant, de penseur et de chrétien, a marquée d'une si robuste empreinte, se trouve aussi celle qui paraît le mieux convenir aux multiples opérations, aux divers besoins, aux justes exigences de la pensée contemporaine. Pascal aurait reconnu l'une de ses pensées maîtresses dans ces lignes qui expriment en raccourci la doctrine de ces nouveaux « positivistes » :

« 1° Il existe trois doctrines représentatives de la réalité donnée : le sens commun, la science et la philosophie.

« 2° Ces trois doctrines se rapportent respectivement à trois différents points de vue : celui de l'action corporelle et des relations sociales, celui de l'analyse réductrice et du discours rigoureux, celui de l'intuition synthétique et de la vie intérieure.

« 3° A chaque point de vue correspond une attitude mentale spécialement adaptée : tout problème est susceptible d'être envisagé sous l'un quelconque de ces biais, mais chacun de ceux-ci ne peut donner que certains résultats [1].

1. Cf. Pascal : « La multiplicité des opinions vient de ce que les hommes ne se placent pas tous au même point de vue et n'éclairent pas tout du même jour ».

« 4° Les démarches des trois méthodes se rattachent, non pas à trois domaines juxtaposés, mais à trois orientations successives de l'esprit; elles se rejoignent et se réconcilient dans l'unité vécue de la conscience profonde.

« 5° Tout repose, en dernier ressort, sur la liberté de l'esprit : ceux-là donc qui repoussent ou méprisent l'une quelconque des trois disciplines indiquées se classent et se jugent par là même. »

Et encore : « La philosophie même suffit-elle? A son plus haut sommet, elle nous laisse en face d'un problème nouveau. Comment assurer l'efficace du vouloir dans la culture intérieure et la direction de soi-même? Comment fonder l'unité concrète et réelle de l'histoire? Comment établir de façon effective la solidarité humaine et la communion des esprits? c'est le *problème religieux*. Ce problème apparaît finalement comme le problème souverain, puisqu'à sa solution se suspend tout l'univers. » — Ce sont là des idées qui remontent en droite ligne à Pascal. Et à voir l'émotion que ces idées non pas nouvelles, mais rajeunies, ont excitée au camp des purs rationalistes, les aveux et les concessions qu'elles leur ont arrachés, on peut croire avec ceux qui les ont conçues qu'elles « inaugurent un mouvement dont il serait difficile aux plus perspicaces de prévoir dès maintenant toutes les conséquences ».

Je n'ai pas à conclure. Je n'ai prétendu qu'à établir un simple fait : l'espèce d'obsession et d'impérieux ascendant que Pascal exerce sur la

plupart de nos contemporains. Je n'avais qu'à rassembler des faits et des textes. Chacun pourra, — et peut-être aurais-je pu moi-même, — au hasard de ses rencontres, de ses souvenirs et de ses lectures, en augmenter le nombre. J'aurais voulu les choisir plus probants, plus significatifs encore. Si insuffisante que soit cette enquête, elle aurait pourtant sa raison d'être, si elle pouvait conduire aux *Pensées* quelques nouveaux lecteurs.

16 juin 1903.

PASCAL ET LES « PENSÉES[1] »

Enfin, nous les avons, ces « brouillons immortels », comme les appelait si bien Sainte-Beuve. Ils nous sont enfin livrés, et divulgués, dans le désordre et dans l'intimité saisissante de l'original autographe, avec les surcharges, les ratures, les renvois, les innombrables obscurités de cette écriture tourmentée et douloureuse. Et l'on ne saurait trouver une occasion meilleure, à la lumière des publications récentes, pour revenir à cet émouvant Pascal, pour essayer, une fois encore, de deviner l'énigme qu'il nous propose.

I

S'il nous fallait dénombrer ici tous les travaux, — éditions, articles ou livres, — dont Pascal a été

1. *Pensées* de Pascal, *Fac-similé du manuscrit* 9202 (Fonds français) *de la Bibliothèque Nationale* (Phototypie de Berthaud frères). Texte imprimé en regard et notes, par Léon Brunschvicg. Un vol. in-folio, contenant 258 planches en phototypie, avec 258 pages de texte. Paris, 1905, Hachette.

l'objet depuis quinze ou vingt ans, on serait étonné de voir combien de fidèles parmi nous entretiennent le culte de cette grande mémoire. Je doute que Taine et Renan eux-mêmes depuis leur mort aient donné lieu à autant de commentaires, suscité autant d'exégèses. Qu'on en juge par ce simple fait : en l'espace de moins de deux années, 1896-1897, il a paru jusqu'à *cinq* éditions *nouvelles* des *Pensées* et deux réimpressions; en moins de *six* ans, de 1899 à 1905, *six* volumes, *six* études d'ensemble consacrées à Pascal ont vu le jour. Pascal serait-il donc en passe de détrôner Voltaire ou Molière dans cette ferveur et cette communauté d'admiration que l'on professe d'ordinaire pour le grand écrivain qui représente le mieux le génie d'une race? Et commencerions-nous à être aussi fiers de l'auteur des *Pensées* que les Italiens le sont de leur Dante et les Anglais de leur Shakspeare?

Ce qui est sûr, en tout cas, c'est que ces publications diverses ont renouvelé sur bien des points un sujet qu'on aurait pu croire épuisé, et qui, en réalité, est inépuisable comme les questions qu'il soulève. Car, à supposer que l'on sache un jour tout ce qu'il est possible de savoir de la personne de Pascal et de son rôle historique, son œuvre est trop humaine et trop vivante encore pour qu'on ne discute pas à l'infini sur elle. Mais cette œuvre même, et l'homme qui l'a réalisée, nous ne les connaissons pas encore comme nous voudrions, comme nous pourrions peut-être les connaître ; et ce que nous demandons d'abord aux « pascalisants »,

c'est de nous faire pénétrer plus profondément dans l'intimité de la pensée et de la vie de leur héros.

Des deux grandes œuvres que nous a laissées Pascal, les *Provinciales* et les *Pensées*, la première est celle qui a le moins provoqué le zèle des récents éditeurs. Cependant, depuis l'édition que Havet, en 1885, a donnée comme pendant à son édition des *Pensées*, deux grandes éditions des *Provinciales* ont vu le jour[1]. La première est celle que Prosper Faugère a publiée dans la *Collection des Grands Écrivains de la France*[2], et qu'il n'a pas eu le temps d'achever. Il faut bien avouer qu'elle est assez loin de valoir l'édition des *Pensées* que le même Faugère avait publiée en 1844, et qui, assurément dépassée depuis, marque pourtant une date importante dans l'histoire posthume de ce livre mémorable. On peut adresser deux principales critiques à cette édition des *Provinciales* : elle ne se suffit pas entièrement à elle-même, et elle est établie sur un assez mauvais texte. L'auteur se proposait bien, à dire vrai, de revenir, dans un volume ultérieur, qui eût été consacré à l'*Histoire de la vie et des*

1. M. Brunetière a publié aussi en 1891, à la librairie Hachette (5e édit., 1902), avec une Introduction, des notes et un appendice, une très intéressante édition classique des *Provinciales* (Lettres I, IV et XIII, et extraits des autres). On discuterait volontiers ici quelques-unes de ses conclusions, si elles ne se trouvaient pas déjà un peu modifiées dans quelques lignes trop brèves de son *Manuel de l'Histoire de la littérature française*.

2. *Œuvres de Blaise Pascal*, nouvelle édition d'après les manuscrits autographes, les copies authentiques et les éditions originales, par M. Prosper Faugère. Paris, Hachette, in-8°; t. I, 1886; t. II, 1895.

œuvres de B. Pascal, sur certaines questions qui auraient pu aussi bien, et peut-être mieux, être traitées dans l'*Introduction* des *Provinciales*; mais il y a pourtant certains éclaircissements, certaines pièces justificatives que ses notes ou ses appendices auraient dû nous fournir, et que nous avons le regret de n'y pas trouver. De plus, au lieu de choisir, pour le publier, l'un des trois textes avoués par Pascal, — celui de l'édition originale in-quarto de 1656-1657, celui de l'édition in-douze de 1657, celui de l'édition in-octavo de 1659, — Faugère s'est avisé de reproduire le texte d'une copie manuscrite qu'il avait acquise et qui est manifestement défectueuse. En revanche, il nous a donné d'intéressants détails sur l'histoire bibliographique des *Provinciales*, et il a eu la bonne idée de rechercher et de publier les divers textes des casuistes visés ou cités par Pascal, nous permettant ainsi de contrôler nous-mêmes les pièces du procès pendant entre Pascal et ses adversaires.

Dans l'intervalle de cette publication, un autre éditeur des *Pensées*, M. Molinier, revenait à Pascal et nous donnait une édition des *Provinciales*[1], qui, si elle n'est peut-être pas définitive, pourrait bien être la meilleure édition que nous ayons encore du célèbre pamphlet. Mieux inspiré que Faugère, il nous ramenait au texte, — assez difficile à reconstituer dans son intégrité, — de l'édition originale, le seul dont Pascal puisse revendiquer

1. *Les Provinciales de Blaise Pascal*, avec une Préface et des notes, par Auguste Molinier. 2 vol. in-8°. Paris, Lemerre, 1891.

entièrement la responsabilité; il y joignait des notes copieuses et précises, et une longue Introduction que feront bien de consulter tous ceux qui voudront recueillir sur la question des *Provinciales* et de la casuistique un avis calme, motivé et vraiment désintéressé. Le « rationalisme » de M. Molinier, qui ne s'étale pas ici d'une façon aussi complaisante que dans la *Préface* de son édition des *Pensées*, nous le rend moins suspect que ne l'est tel autre éditeur des *Provinciales*, l'abbé Maynard par exemple. Se plaçant sur un terrain rigoureusement historique, M. Molinier a prouvé, faits et textes en mains, que ce ne sont pas les Jésuites qui ont inventé la casuistique, qu'elle est contemporaine non pas seulement du christianisme, mais de la morale même, qu'elle a donc, historiquement et moralement, humainement même, pourrions-nous dire, sa raison d'être, et que si, dans le détail, Pascal a été, le plus souvent, d'une grande exactitude littérale, si même, psychologiquement, l'attitude qu'il a prise s'explique fort bien, il n'en est pas moins vrai que, sur le fond des choses, la raison et la justice ne sont pas toujours de son côté. On ne saurait, selon nous, être plus impartial et parler avec plus de bon sens; et cette *Préface* est à lire, — surtout après celle que Havet a mise en tête de son édition des *Provinciales*.

Le problème bibliographique des *Provinciales* est, somme toute, assez simple. Il n'en va pas de même de celui des *Pensées*. Les *Provinciales* sont un ouvrage achevé et publié par Pascal lui-même;

les *Pensées* sont des fragments posthumes, des notes souvent inachevées, des matériaux épars. Il s'agit donc de savoir quel est le meilleur ordre à suivre pour les publier. Il s'agit, sans faire violence à la pensée de Pascal, de la rendre aussi accessible, aussi intelligible que possible aux lecteurs modernes.

En réalité, deux méthodes sont possibles pour éditer les *Pensées*. Ou bien l'on essaiera de retrouver le plan que voulait suivre Pascal dans son *Apologie*, et l'on disposera les divers fragments suivant l'ordre présumé de l'auteur. Ou bien, de propos délibéré, on renoncera à restituer le plan de Pascal, et l'on se contentera de classer les *Pensées* suivant leurs « affinités électives » sous certaines rubriques générales[1]. Ce dernier procédé, qu'avait adopté Port-Royal, a été repris par Bossut dans l'édition qu'il a donnée en 1779, et le classement de Bossut, tout imparfait qu'il fût, s'est imposé à la plupart des éditeurs qui n'ont pas prétendu reconstituer le plan de l'*Apologie*. C'est l'arrangement de Bossut que nous retrouvons dans l'édition Havet, et l'édition Havet jouit encore

1. On notera que ce procédé se ramène en fait, et dans une certaine mesure, presque toujours au précédent. Il faut bien disposer les différentes sections suivant un certain ordre, et même, à l'intérieur de chaque section, il faut bien arranger les *Pensées* suivant une progression déterminée. Et l'on est ainsi presque insensiblement amené à figurer aux yeux, avec plus ou moins de rigueur, l'ordre général qu'on suppose avoir été celui de l'*Apologie* pascalienne. Cela est très frappant, sinon dans le classement adopté par Bossut, du moins dans le classement de Port-Royal, et dans celui de M. Brunschvicg dont nous parlerons tout à l'heure. Et dans ces limites, d'ailleurs, rien n'est plus légitime.

aujourd'hui d'une telle autorité que la disposition qu'elle consacre n'a sans doute pas cessé d'être en honneur et de recruter des adeptes.

De fait, c'est bien ce classement traditionnel, — à peine modifié sur certains points, — que nous offrent deux éditions « classiques » récentes : l'une, de M. Ch. Gidel, l'autre, de M. Margival. L'édition de M. Gidel, qui n'est qu'une édition d'extraits[1], vaut surtout par un commentaire très abondant et très nourri. Celle de M. Margival[2], — M. Margival est l'auteur d'un livre un peu paradoxal peut-être, mais fort curieux, sur *Richard Simon et la critique biblique au XVIIe siècle*, — celle de M. Margival a bien des mérites. Les notes en sont intéressantes et ingénieuses; l'auteur y a joint une petite grammaire et un petit vocabulaire de la langue des *Pensées* qui, en attendant de plus amples travaux, rendront de réels services; enfin, il a fait précéder son édition d'une remarquable étude sur Pascal et sur les *Pensées*; et quel est l'admirateur de Pascal qui ne lui pardonnerait son pieux effort pour rendre l'*Apologie* parfaitement orthodoxe et pour en exorciser toute trace de jansénisme?

Deux autres éditeurs récents des *Pensées* ont été plus hardis, — ou plus téméraires. « La dernière chose, a dit Pascal, qu'on trouve en faisant un ouvrage est de savoir celle qu'il faut mettre la pre-

1. *Pensées de Pascal*, choix et extraits, édition destinée aux classes, par M. Ch. Gidel. Paris, 1894, 1 vol. in-18, Garnier frères.
2. Pascal, *Pensées*, édition classique par M. l'abbé Margival. Paris, Poussielgue, 1897, in-12; 3e édition revue et corrigée, 1903.

mière. » On n'a pas assez médité ce mot. On a oublié qu'au témoignage d'Étienne Perier, Pascal « disait souvent qu'il lui fallait *dix ans de santé* pour achever son œuvre », et que, peut-être, dans les notes et fragments qui nous sont parvenus, n'avons-nous pas les résultats du labeur d'*une seule année* de vraie santé. On n'a pas vu, d'autre part, que nous ne possédons pas *tous* les matériaux recueillis par Pascal. Enfin, et surtout peut-être, on s'est abstenu de se reporter au manuscrit autographe dont la vue, même superficielle, devrait suffire à décourager toute entreprise de restauration posthume[1]; et l'on a voulu restituer encore le vrai plan, le plan définitif de l'*Apologie*, que Pascal n'avait sûrement pas arrêté. Dans un esprit bien différent, MM. Didiot et Guthlin se sont voués à cette œuvre, et il faut avouer que la « table des matières » qu'ils nous présentent a assez belle apparence. Seulement, il ne faut pas trop dépasser la table des matières; surtout, il ne faut pas se demander ce que Pascal eût pensé de cette disposition qu'on lui inflige encore. L'abbé Guthlin, dont l'ouvrage est posthume[2], avait d'ailleurs beaucoup étudié, beaucoup médité, beaucoup vécu Pascal, qu'il voudrait, comme l'abbé Margival,

1. Voir à ce sujet, dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 août 1879, ou dans la première série de ses *Études critiques*, l'article décisif de M. Brunetière sur *Les Pensées de Pascal*.

2. *Les Pensées de Pascal*, édition philosophique et critique, enrichie de notes et précédée d'une Introduction par A. Guthlin. Paris, Lethielleux, in-18; 1896. — Voir, sur l'abbé Guthlin, l'étude de M. Léon Lefébure, dans ses *Portraits de croyants au XIXe siècle*. Paris, 1905, Plon.

orthodoxiser, si je puis ainsi dire, le plus possible; et le pénétrant *Essai sur l'Apologétique de Pascal*, qu'il a placé en tête de son édition, compte parmi les bonnes pages qu'on ait écrites sur la question. Quant à M. le chanoine Didiot[1], « ce n'est pas seulement une nouvelle édition qu'il a voulu faire; c'est une nouvelle réfutation sans phrases des erreurs qui déparent l'un des plus beaux essais de la raison humaine et de l'apologétique chrétienne. » Et il tient parole. Voici quelques-unes de ses notes : « C'est justement le contraire qui est vrai... Pascal se trompe.... Toujours la même erreur.... Ce genre de raisonnement ne se rapproche-t-il pas beaucoup du sophisme?... Ne soyons pas si pessimistes.... » — M. le chanoine Didiot, on le voit, est optimiste, — sauf en ce qui concerne Pascal.

Cependant, parmi toutes ces restitutions, réimpressions et réfutations, le texte des *Pensées* de Pascal en restait au point où l'avait laissé M. Molinier en 1879. Un travail demeurait à faire, qui n'avait jamais été tenté, et dont l'idée était pourtant assez simple. Aussi bien, les amis de Pascal l'avaient-ils eue, et, pour diverses raisons, il est regrettable qu'ils ne l'aient pas réalisée. « Comme il y avait, nous dit Étienne Perier, plusieurs manières de l'exécuter (le dessein qu'on avait formé de donner au public les fragmens des *Pensées*),

1. *Pensées de Blaise Pascal*, dans leur texte authentique et selon l'ordre voulu par l'auteur, précédées de documents sur sa vie et suivies de ses principaux opuscules, édition coordonnée et annotée par M. le chanoine Jules Didiot. Un vol. in-8°. Paris et Lille, 1896, Desclée et de Brouwer.

l'on a été quelque temps à se déterminer sur celle que l'on devait prendre. La première qui vint dans l'esprit, et celle qui était sans doute la plus facile, était de les faire imprimer tout de suite dans le même état où on les avait trouvés. » Mais on ne s'y tint pas; et Faugère qui, le premier, en 1844[1], a tout ou presque tout publié, ne s'y est pas tenu davantage : il a mieux aimé reconstituer après Frantin le plan de l'*Apologie*. Pourtant, le travail, moins glorieux en apparence, était, en réalité, plus utile et plus fécond en curieux résultats. Il a largement payé de sa peine celui qui, plus de deux siècles après Port-Royal, s'y est le premier patiemment appliqué. Dans un volume qui fait partie du recueil des publications académiques de l'Université de Fribourg en Suisse[2], M. G. Michaut a

1. L'édition des *Pensées, fragments et lettres de Blaise Pascal* que Faugère avait publiée en 1844 chez l'éditeur Andrieux, et qui était devenue introuvable, a été réimprimée en 1897 à la librairie Leroux, avec des additions et corrections préparées par l'auteur avant sa mort en vue d'une seconde édition. Le texte a été revu et corrigé de nouveau d'après le manuscrit autographe; trois *pensées* omises ont été ajoutées; un nouveau texte de l'*Entretien avec M. de Saci*, extrait d'un manuscrit des *Mémoires* de Fontaine, a été reproduit; on y a joint enfin, avec des notes nouvelles, l'*Abrégé de la Vie de Jésus-Christ*, par Pascal, le testament du grand écrivain, et plusieurs fac-similés de son écriture. Même après les progrès accomplis par les derniers éditeurs, cette édition reste encore utile à consulter.

2. *Collectanea Friburgensia*, fasc. VI. *Les Pensées de Pascal* disposées suivant l'ordre du cahier autographe. Texte critique établi d'après le manuscrit original et les deux copies de la Bibliothèque Nationale, avec les variantes des principales éditions, précédé d'une Introduction, d'un tableau chronologique et de notes bibliographiques, par G. Michaut. Un vol. in-4°. Fribourg, Veith, et Paris, Fontemoing, 1896.

entrepris de publier : d'abord, et avant tout, le précieux manuscrit autographe des *Pensées* conservé à la Bibliothèque Nationale, et cette fois, dans l'ordre, ou plutôt dans le désordre même où nous l'a laissé en 1711 l'abbé Perier, neveu de Pascal; puis tous les fragments qui nous sont fournis par d'autres sources[1]. Il a de plus relevé avec un soin extrême toutes les variantes qu'il a pu déchiffrer dans ces divers manuscrits, et toutes les leçons des principaux éditeurs précédents; il a distingué par des différences de caractères l'écriture de Pascal des écritures étrangères qui ont envahi même le manuscrit original, et des textes simplement imprimés. En un mot, il a traité les *Pensées* comme les philogogues traitent d'ordinaire les textes anciens : il en a procuré l'édition proprement *critique*.

Par ce moyen, et grâce à cette méthode, deux principaux résultats ont été obtenus. En premier lieu, un certain nombre de *Pensées*, — une quinzaine environ, — que les éditeurs jusqu'alors avaient sans doute laissées tomber au cours de leurs classements ou de leurs restitutions, ont été retrouvées par M. Michaut dans le manus-

1. Ces sources autres que le manuscrit original sont au nombre de quinze. Ce sont : les deux copies de la Bibliothèque Nationale, les deux manuscrits du P. Guerrier, le portefeuille du médecin Vallant, trois autres manuscrits, dont l'un a été possédé par Sainte-Beuve, l'édition de Port-Royal, l'édition Bossut, la *Vie de Pascal*, par Mme Perier, les manuscrits qui reproduisent les documents réunis par Marguerite Perier, le *Traité de l'éducation d'un prince*, de Nicole, et ses *Essais de morale*, la *Logique de Port-Royal*.

crit autographe[1], et publiées par lui pour la première fois; quelques autres ont été complétées. D'autre part, il a prouvé d'une manière irréfutable que, dans leur zèle parfois intempestif de restitution ou de classement, tous ses prédécesseurs avaient morcelé et dispersé un peu partout des fragments qui, manifestement, formaient un tout continu. Il lui a suffi pour cela de les lire et de les publier à la suite les uns des autres, selon les indications mêmes du manuscrit. Tel développement, par exemple, a été mutilé en *neuf* tronçons par Havet : encore ces neuf tronçons n'ont-ils été répartis qu'en deux articles différents; mais tel autre morceau, fragmenté en six tronçons par Faugère, en sept par Molinier, a fourni à Havet *neuf* pensées différentes qui ont été dispersées en *cinq* articles divers[2]. Que dire d'un pareil émiettement que rien ne justifie? Et le désordre même du cahier autographe ne serait-il pas préférable?

Un dernier éditeur, M. Léon Brunschvicg, ne l'a point pensé. Il lui a paru que, dans ce désordre même, il n'était pas impossible d'introduire sans arbitraire un certain ordre. Il ne pouvait être ques-

1. Voici peut-être la plus intéressante de ces *pensées* inédites :

« Toute condition et même les martyrs ont à craindre, par l'Écriture.

« La peine du purgatoire la plus grande est l'incertitude du jugement. *Deus absconditus.* »

Cette *pensée* avait été retrouvée après coup par Faugère qui se proposait de la reproduire dans sa seconde édition.

2. Havet, sans prévenir du reste son lecteur, n'a pas craint de mutiler le *Mystère de Jésus*, et d'en détacher, pour les placer ailleurs, cinq *pensées* qui en font, sur le manuscrit, partie intégrante.

tion pour lui de « reconstituer » à nouveau, et dogmatiquement, le plan de l'*Apologie*, — ces prétentions assez naïves des anciens éditeurs semblent bien avoir décidément fait leur temps; — d'un autre côté, — « et sur ce point, déclare avec raison M. Brunschvicg, la publication de M. Michaut a fait une lumière décisive », — il était impossible de s'en tenir au classement, au morcellement, pour mieux dire, de l'édition Havet. Il restait donc à tenter un nouveau classement qui, fondé sur une étude plus approfondie des manuscrits, se bornerait à ne pas briser l'unité des fragments écrits par Pascal, à les rassembler suivant les divers sujets auxquels ils paraissent se rattacher. Il s'agissait « de rechercher de quelle façon ils se rapprochaient les uns des autres par l'identité de leur contenu, de quelle façon ils se liaient entre eux pour offrir une continuité logique ». Cette délicate opération, Pascal l'avait en quelque sorte commencée lui-même, car « non seulement, à maintes reprises, il avait marqué lui-même par l'indication d'un titre le chapitre auquel le fragment devait se rapporter; mais il avait aussi jeté quelques points de repère qui nous renseignent sur le but du chapitre et sur la liaison des fragments qui le composent. » M. Brunschvicg a poursuivi et complété ce travail avec une conscience, une ingéniosité et un tact dont on ne saurait trop le louer. « La modestie même de notre ambition, écrit-il, nous permettait d'espérer que nulle part nous ne trahirions la pensée de notre auteur, que nous pourrions rendre

intelligible la lecture intégrale des *Pensées*, que nous aurions en un mot rempli en conscience notre devoir d'éditeur. » Ce témoignage, il peut en toute sécurité se le rendre à lui-même. Les quatorze sections entre lesquelles il a réparti les *Pensées*, et qu'il a disposées suivant un ordre à tout le moins très habile, paraissent bien correspondre aux principaux stades, aux divers moments successifs de la pensée apologétique et de l'argumentation de Pascal[1]; et, de l'un à l'autre, il existe une « continuité logique » indéniable. Et assurément M. Brunschvicg n'a pas, dans le détail, entièrement échappé à tout arbitraire, à toute incertitude. Il est telle *pensée*, ou tel groupe de *pensées* qui figurerait tout aussi bien dans telle section que dans telle autre. Mais cela était inévitable. Et, d'ailleurs, l'auteur en convient lui-même de si bonne grâce, qu'il y aurait sans doute quelque injustice à insister là-dessus. On peut dire que, dans ce nouvel arrangement des *Pensées*, la part de l'arbitraire est, somme toute, réduite au minimum; et, s'il y a un classement qui, jusqu'à nouvel ordre, annule tous les autres, c'est celui-là.

C'est M. Brunschvicg qui s'était chargé de procurer l'édition des *Pensées* dans la *Collection des Grands Écrivains de la France*. M. Brunschvicg est

1. Ces quatorze sections sont les suivantes : I. *Pensées sur l'esprit et sur le style;* — II. *Misère de l'homme sans Dieu;* — III. *De la nécessité du Pari;* — IV. *Des moyens de croire;* — V. *La Justice et la Raison des effets;* — VI. *Les philosophes;* — VII. *La Morale et la Doctrine;* — VIII. *Les Fondements de la Religion chrétienne;* — IX. *La Perpétuité;* — X. *Les Figuratifs;* — XI. *Les Prophéties;* — XII. *Preuves de Jésus-Christ;* — XIII. *Les Miracles;* — XIV. *Fragments polémiques.*

philosophe de profession. Il a publié des articles et des livres où il apparaît dans un courant d'idées si différent de celui où nous introduit Pascal[1], que l'on pouvait craindre qu'il n'y eût une dissonance trop visible et trop choquante entre Pascal et son éditeur. Cette crainte, que l'exemple de Havet et de Molinier n'était pas pour diminuer, s'est heureusement trouvée presque entièrement vaine. « On est tenté, écrit M. Brunschvicg, de regretter que Havet, critique si clairvoyant des *Remarques* de Voltaire, se soit laissé entraîner par sa passion de la vérité jusqu'à se faire le juge et trop souvent le contradicteur de Pascal. » Il serait difficile d'adresser, — même sous cette forme si discrète, — pareil reproche à M. Brunschvicg. Si çà et là, en de brefs et rares passages, — car il s'échappe rarement, et sa pensée comme son style sont la fluidité et la prudence mêmes, — si çà et là il laisse percer sa tendance intime, s'il a aussi quelque pente à mettre

1. M. Brunschvicg est, entre autres ouvrages, l'auteur d'un petit livre intitulé *Introduction à la vie de l'esprit* (Paris, Alcan, 1900) où l'on trouve tout un chapitre consacré à *la Vie religieuse*, laquelle est définie par lui d'une façon bien singulière. S'il veut bien conserver encore parmi les vertus proprement religieuses la charité, il faut voir de quel ton tranchant de dédain tranquille il répudie et la mortification et l'humilité, — « l'humilité qui abaisse et qui tue ». Pour lui, « le premier fruit de la charité, c'est la tolérance. » Mais la tolérance rencontre en face d'elle les « religions particulières », qui ne sont pas seulement « de purs systèmes d'idées », mais des « groupes d'individus qui *se sont réunis en vue de la domination sociale* ». « Devant cette négation de l'esprit, déclare M. Brunschvicg, la tolérance, qui est l'affirmation de l'esprit, se transforme : *elle devient l'intolérance de l'intolérance.* » — C'est exactement le mot de Voltaire dans la *Relation du bannissement des Jésuites de la Chine* : « Je suis tolérant; et je vous chasse tous parce que vous êtes intolérants ».

en un relief peut-être excessif le jansénisme des *Pensées*, et surtout à exiler bien arbitrairement Pascal sur « son rocher solitaire », à l'y laisser « sans postérité philosophique » et « sans postérité religieuse », il faut reconnaître qu'en général cet « historien de Pascal qui ne veut être qu'historien » a rempli sa mission de manière à satisfaire les plus difficiles. Son édition[1], — qu'il a dédiée à M. Ludovic Halévy, — est à bien des égards un modèle d'information exacte et précise, d'intelligence historique et critique, de goût littéraire.

Nous avons indiqué les mérites du classement qu'a opéré M. Brunschvicg après une revision très attentive et une lecture nouvelle du manuscrit des *Pensées*. Mais M. Brunschvicg ne s'en est pas tenu là. Il nous a donné en note toutes les variantes que ses prédécesseurs et lui ont successivement relevées sur l'autographe ; et s'il n'a pas cru devoir recueillir un aussi grand nombre de leçons non manuscrites que M. Michaut, le choix qu'il nous en offre est encore suffisamment complet pour que les travailleurs eux-mêmes n'aient pas grand'chose à y regretter. De plus, il a accompagné la publication des *Pensées* d'un commentaire perpétuel où, naturellement, il utilise les travaux de ses devanciers, mais où il les complète sur bien des points par ses recherches et ses interprétations personnelles. Ces notes sont excellentes de ton, et l'effort qu'y déploie

1. *Pensées de Blaise Pascal*, nouvelle édition collationnée sur le manuscrit autographe et publiée avec une introduction et des notes, par Léon Brunschvicg, 3 vol. in-8°, Paris, Hachette, 1904.

l'auteur pour comprendre et pour expliquer Pascal est souvent des plus heureux. « Le *Mystère de Jésus*, dira-t-il par exemple, défie tout commentaire. Nulle part peut-être n'éclate d'une façon plus profondément touchante le caractère unique et incomparable du christianisme : la concentration autour d'une personne réelle des sentiments les plus élevés et les plus universels qu'il y ait dans le cœur de l'homme, l'esprit de renoncement et l'esprit de charité. » On aimera sans doute cette justesse émue et cette sobriété d'accent. Au reste, pour le fond, le commentaire de M. Brunschvicg est d'un historien, et même d'un philosophe plutôt que d'un philologue. Ce qu'il a voulu déterminer avant tout et mettre pour ainsi dire sous nos yeux, ce sont les sources de la pensée de Pascal[1]; ce sont les textes, — plus nombreux qu'on ne croit généralement, — dont Pascal s'est inspiré; il a jugé avec raison que « des rapprochements de ce genre nous permettent presque de nous asseoir nous-mêmes à la table où travaillait Pascal ». Enfin, il a fait précéder son édition d'une longue *Introduction*, qui contient, avec la réunion des principales pièces justificatives nécessaires à la complète intelligence des *Pensées*, — notons-y au passage l'heureuse reproduction du *Discours*, trop oublié, de Filleau de la Chaise, —

1. Sur cette question, si importante et si délicate, des sources et lectures de Pascal, M. Brunschvicg a, dans son *Introduction*, une trentaine de pages très instructives et fort pénétrantes : on est pourtant un peu étonné qu'il n'y ait pas tenu compte d'Épictète, que Pascal lisait, non pas, comme on le croit d'ordinaire, dans la traduction de Du Vair, mais dans celle du P. Goulu.

une étude très nourrie sur les *Pensées*, leurs origines et leur histoire[1]. Les pages où M. Brunschvicg a essayé de ressaisir, avec le dessein général de l'*Apologie*, ce que l'on pourrait appeler, ce qu'il veut même que l'on appelle la philosophie de Pascal[2], sont à lire, même après celles que Ravaisson, jadis, a consacrées à cette question[3]; et je ne saurais, pour ma part, en faire un plus grand éloge.

M. Brunschvicg avait publié, avant sa grande édition des *Pensées*, une petite édition classique des *Opuscules et Pensées* qui mérite d'être ici signalée[4]. La disposition en est des plus ingé-

1. L'*Introduction* nous offre d'abord une histoire très attentive des différentes éditions des *Pensées* qui se sont succédé depuis 1670 jusqu'à nos jours. Il eût été bon d'y signaler une édition en deux volumes petit in-18, datée de 1785, et intitulée *Pensées et Réflexions extraites de Pascal sur la religion et la morale* (Paris, imprimerie de Monsieur, chez Royez, libraire). L'auteur est l'abbé Ducreux, chanoine honoraire d'Auxerre; avant Frantin, l'abbé Ducreux a voulu rétablir le plan véritable de Pascal : il avait d'ailleurs consulté les manuscrits.

2. « Tout homme, dit excellemment M. Brunschvicg, tout homme est philosophe qui a su dominer et ramener à l'unité l'ensemble de ses conceptions scientifiques, psychologiques, sociales et religieuses. Pascal a-t-il parcouru, par un progrès de pensée dont il a déterminé les étapes, l'intervalle qui sépare l'expérience du Puy de Dôme et le miracle de la Sainte-Épine? A-t-il relié l'une à l'autre, pour en faire l'objet d'une même synthèse, la conduite de l'homme dans le monde et la conduite de Dieu vis-à-vis de son Église? A-t-il, en un mot, conçu dans son intégralité le monde intellectuel? S'il l'a fait, il y a lieu de décrire le monde de Pascal, comme on ferait pour le monde de Malebranche ou de Spinoza, de Schopenhauer ou de Hegel. » (P. CIII-CIV.)

3. Voir la *Revue des Deux Mondes* du 15 mars 1887.

4. Blaise Pascal, *Opuscules et Pensées*, publiés avec une introduction, des notices et des notes, par M. Léon Brunschvicg. 1 vol. petit in-18, Paris, Hachette, 1897; 3e édition, revue et corrigée, 1904.

nieuses. Les lettres et opuscules divers de Pascal[1], — sauf les écrits strictement scientifiques et théologiques, — y sont enchâssés, à leur date respective, dans une longue étude historique très lucide et très complète qui ramasse et utilise tous les principaux renseignements qu'on nous a transmis sur l'œuvre et sur la personne de Pascal[2]. Quant aux *Pensées*, elles sont publiées, mais sans les variantes, dans l'ordre indiqué précédemment, et avec un bon commentaire, dont les parties essentielles se retrouvent d'ailleurs dans celui de la grande édition. Et les mérites de cette disposition et de ce commentaire font de cette édition la meilleure des éditions courantes des *Opuscules et Pensées* de Pascal.

Enfin, M. Brunschvicg a tenu à honneur de compléter et de couronner cette remarquable série de travaux par une importante publication qui, souvent souhaitée des admirateurs et amis de Pascal, amorcée même, il y a une douzaine d'années, par M. Clédat, n'avait encore pu être menée à bonne

1. Parmi les éditions partielles récentes des *Opuscules* de Pascal, il y a lieu de mentionner celle de M. Charles Adam (Hachette, 1887), l'édition critique de l'*Abrégé de la Vie de Jésus-Christ*, par M. G. Michaut (Fribourg, Veith, et Paris, Fontemoing, 1896), et du même auteur une édition du *Discours sur les passions de l'Amour* (Fontemoing, 1900). M. Joseph Bédier, dans ses *Études critiques* (Colin, 1903), nous a donné un excellent texte critique de l'*Entretien avec M. de Saci*.

2. Pourquoi M. Brunschvicg (p. 15), quand il en vient à parler du légendaire accident du pont de Neuilly, a-t-il conservé la date du 8 novembre 1654, qui provient, — M. G. Michaut s'en est expliqué dans une lettre qu'a publiée *la Quinzaine* du 16 avril 1902, et que nous avons reproduite plus haut, — d'une erreur de lecture commise par ses imprimeurs?

fin. Il s'agissait de reproduire en phototypie le manuscrit original des *Pensées* et d'en multiplier ainsi à volonté les exemplaires. La maison Hachette, qui, depuis qu'elle existe, a tant fait pour les Lettres françaises, a repris et lancé l'idée, ouvert une souscription et réussi à intéresser à l'entreprise un nombre suffisant de pascalisants et d'amateurs. Ce beau travail, dont la direction a été confiée à M. Brunschvicg, vient de paraître; et l'exécution en est si parfaite que nous pouvons désormais nous donner l'illusion d'avoir sous les yeux le célèbre manuscrit 9202 de la Bibliothèque Nationale. D'un côté, on a reproduit, en une suite de planches d'un admirable relief, les pages successives de l'original autographe[1]; et, en regard, avec l'indication des variantes et des ratures, avec des renvois aussi aux principales éditions antérieures, un texte imprimé qui nous offre comme la traduction lisible des fragments, souvent malaisément déchiffrables, dont la photographie nous a rendu la vision. Et, sans doute, l'on ne saurait prétendre que cette publication nous révèle un Pascal tout à fait nouveau, ni qu'elle dispense de recourir aux bonnes éditions des *Pensées* : elle n'annule même pas l'édition Michaut, « dont les services,

1. Un seul fragment a dû être laissé de côté, en raison de l'état du manuscrit, le fragment 79 de l'édition Brunschvicg. On y a joint en appendice, à titre de pièces de comparaison, — car on sait que le manuscrit original n'est pas tout entier de l'écriture de Pascal, — les reproductions photographiques d'une lettre de Pascal à Huygens, datée du 6 janvier 1659, d'une lettre de Mme Perier au médecin Vallant, et deux folios de la *Copie* donnée par Marguerite Perier au P. Guerrier.

dit très bien M. Brunschvicg, ne sont pas épuisés ». Mais, outre qu'elle permet à chacun de nous, suivant le mot de M. Brunschvicg encore, « d'améliorer sa connaissance du texte et de le porter à son plus haut point de vérité[1] », il semble que l'intérêt qu'elle nous présente ne soit vraiment pas un intérêt de pure curiosité. Oui, il semble que quelque chose de la grande âme tragique et frémissante de Pascal ait passé et soit demeuré littéralement incrusté dans ces lignes inégales, impatientes, fiévreuses. — « Certitude, certitude, sentiment. Joie. Paix. » Quand on voit, dans le *Mémorial*, ces mots visiblement écrits après coup d'une écriture hâtive et comme triomphale, ou encore cette simple ligne, où la plénitude heureuse du sentiment intérieur est figurée aux yeux du corps d'une manière si parlante : « Joie. Joie. Joie. Pleurs de joie », — il semble que l'on saisisse de plus près et que l'on recueille plus directement l'écho de cette ardente et profonde parole. Ailleurs, c'est le fragment du *Pari*, si surchargé, si raturé, presque illisible, et dont la physionomie extérieure redouble, pour ainsi parler, le caractère si puissamment dramatique. Ailleurs encore, sur une même page, à quelques lignes du célèbre morceau du *Roseau pensant*, d'une haute, noble et sereine

1. Par exemple, voici dans le *Mystère de Jésus* un petit détail de rédaction dont les précédents éditeurs de Pascal ne paraissent pas s'être avisés, et qui peut avoir son intérêt : « Je te suis présent par ma parole dans l'Écriture ». Pascal avait d'abord écrit : « dans la *Bible* ». Puis il a effacé le mot *Bible*, et il a écrit tout à côté : *l'Écriture*.

écriture, cette autre *pensée*, dont la forme visuelle elle-même a quelque chose de poignant et de sinistre : « Le dernier acte est sanglant, quelque belle que soit la comédie en tout le reste ; on jette enfin de la terre sur la tête et en voilà pour jamais [1]. » Pascal avait d'abord écrit : *pour l'éternité*; et, comme si le mot *jamais* sonnait plus inexorable, il l'a substitué à l'autre d'un énergique trait de plume. Et enfin, voici cet étonnant *Mystère de Jésus*, que Faugère nous a fait connaître le premier, si éloquent, si émouvant d'aspect et de vision. Les phrases sont séparées les unes des autres par des traits horizontaux, comme pour mieux marquer les divers moments de la mystique méditation, et, si l'on peut ainsi dire, l'intime succession des strophes lyriques. Les lignes montent et s'élancent comme une prière. Dans le premier feuillet, se détachant sur un espace vide, comme pour mieux exprimer aux regards l'isolement et l'abandon de Jésus, d'une écriture appuyée et douloureuse, cette phrase qui attire et qui retient l'attention : « Il souffre cette peine et cet abandon dans l'horreur de la nuit. » Plus loin, l'écriture se fait toute fine et menue, et comme tout intérieure, pour traduire la miséricordieuse et ineffable parole : « Console-toi, tu ne me chercherais pas, si tu ne m'avais trouvé. — J'ai pensé à toi dans mon agonie; j'ai versé telles

1. Rappelons sur cette *pensée* l'excellent commentaire de Havet : « Cela est classique et shakspearien tout ensemble; rien n'est plus discret et rien n'est plus fort. Pascal sans doute a rapporté cette pensée d'un cimetière, le bruit des pelletées tombant sur la bière lui était resté au cœur... »

gouttes de sang pour toi.... » Et quel élan aussi dans la forme de l'admirable reprise : « Seigneur, je vous donne tout! » — Assurément il ne suffit pas, pour bien parler de Pascal, d'avoir vu et étudié son écriture ; mais il semble pourtant qu'à contempler ses brouillons, on entre mieux dans la familiarité de son génie et dans l'intimité de son âme.

II

Pour y mieux entrer encore, il ne sera pas inutile de se reporter aux principales études que, depuis une vingtaine d'années, on a publiées sur l'auteur des *Pensées*. La critique et l'histoire n'auraient aucune raison d'être si, en même temps qu'un témoignage souvent involontaire rendu sur lui-même par le critique ou par l'historien, elles n'étaient une contribution à l'intelligence de plus en plus approfondie et de plus en plus complète des grandes œuvres du passé. Or, sans parler ici des introductions, presque toutes intéressantes et souvent même très suggestives, que les éditeurs dont il vient d'être question ont mises en tête de leurs éditions respectives, sans parler non plus des articles ou chapitres de livres récents qu'on a consacrés à Pascal[1], nous pouvons au moins retenir

1. Signalons pourtant parmi les plus importantes de ces études, outre l'article déjà cité de Ravaisson, celui de Scherer sur *la Religion de Pascal*, écrit en 1887, à propos de l'*Essai* de M. E. Droz *sur le Scepticisme de Pascal* et recueilli dans ses *Études sur la littéra-*

les livres proprement dits qui ont été écrits sur lui. Savants et poètes, lettrés et philosophes se sont tour à tour expliqués sur son compte. Il y a lieu de recueillir leurs dépositions.

Voici tout d'abord un savant, — un savant dont la précocité intellectuelle n'a pas été sans analogie avec celle de Pascal, — qui a écrit tout un livre pour « s'incliner profondément devant la gloire » du grand écrivain [1]. Le livre est assez déconcertant. On s'attendait à ce qu'un homme qualifié comme l'était Joseph Bertrand répondît enfin à la question posée, il y a vingt ans, par M. Brunetière : « A quel rang ses inventions placent-elles

ture contemporaine (t. IX); celui de M. Brunetière, *Jansénistes et Cartésiens*, dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 novembre 1889, et recueilli dans la 4e série de ses *Études critiques*; celui de M. Rauh sur *la Philosophie de Pascal*, dans les *Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux* de 1891; le chapitre sur *Pascal* de M. A. Gazier, dans la grande *Histoire de la littérature française*, publiée sous la direction de feu Petit de Julleville, à la librairie A. Colin, et, dans ses *Mélanges de littérature et d'histoire* (Paris, 1904, Colin), l'étude sur *Pascal et Mlle de Roannez*; l'article de M. Lanson sur *Pascal* dans la *Grande Encyclopédie* et, dans la *Revue d'histoire littéraire de la France* d'avril 1900 et de janvier 1901, ses deux articles sur *les Provinciales et le livre de la Théologie morale des Jésuites* et *Après les Provinciales*; le très curieux chapitre de Renouvier sur *les Pensées de Pascal au XIXe siècle* dans sa *Philosophie analytique de l'histoire* (t. IV, Paris, Leroux, 1897); l'étude extrêmement pénétrante de M. l'abbé Laberthonnière sur *l'Apologétique et la Méthode de Pascal* dans ses *Essais de philosophie religieuse* (Paris, 1903, Lethielleux); l'article de M. Lachelier intitulé *Notes sur le Pari de Pascal*, dans la *Revue philosophique* de septembre 1900; enfin, dans la *Revue de Fribourg* de février et mars 1904, les deux articles de M. Emile Faguet sur *Pascal amoureux*. — Ajoutons une assez curieuse brochure de M. Edmond Chamaillard sur *la Poésie et les Poètes devant Pascal* (Paris, 1904, Gougy), où l'influence de Corneille sur Pascal est fort nettement mise en lumière.

1. *Blaise Pascal*, par Joseph Bertrand, 1 vol. in-8°, Paris, C. Lévy, 1891.

Pascal dans l'histoire de la science? Quelle portée d'esprit scientifique, quelle puissance de réflexion, quelle capacité d'invention devons-nous reconnaître en lui? » Or, de toutes les questions que peut soulever l'étude de Pascal, celle-ci est presque la seule que Joseph Bertrand ait à peu près négligé de discuter. Ce grand savant était ainsi. Il aimait trop la littérature. Il mettait une sorte de coquetterie, — son *D'Alembert* en était déjà une preuve, — à parler de toute autre chose que de son métier. Il avait trop pris à la lettre le mot de Pascal : « Il faut qu'on n'en puisse dire, ni : Il est mathématicien, mais il est honnête homme... ». Et l' « honnête homme » en lui nous privait délibérément des informations que nous demandions au « mathématicien ». Comme d'ailleurs le simple lettré dans Joseph Bertrand ne valait pas le savant, personne depuis Montesquieu peut-être n'ayant écrit d'une manière plus dispersée, plus décousue et plus successive, il suit de tout cela que cet hommage au génie de Pascal n'a pas toute la signification qu'il aurait pu avoir et que nous étions en droit d'attendre. Non sans doute que tout soit non avenu dans ce livre. Il y a çà et là, et même en matière scientifique, plus d'une observation ingénieuse, plus d'une formule heureuse à glaner; et il est aussi assez piquant et très instructif de voir ce géomètre prendre contre Pascal la défense de la casuistique et des casuistes. Mais enfin, il faut bien avouer que, si nous ne connaissions Pascal que par ce volume, nous nous en ferions une idée fort incomplète.

Avec M. Sully Prudhomme[1], c'est un poète, mais un poète philosophe qui s'attaque à Pascal. M. Sully Prudhomme, en effet, n'est pas seulement le poète des *Solitudes* et des *Vaines tendresses*; il est aussi l'auteur d'une étude sur le *Problème des causes finales* et d'un livre intitulé : *Que sais-je? Examen de conscience philosophique*. Il a publié en tête d'une traduction en vers du premier livre de Lucrèce une longue *Préface* qui a été remarquée et louée par Renouvier. « Ce travail, disait de son côté Scherer, est tout simplement l'un des essais les plus hardis, les plus rigoureux et les plus lucides que la spéculation contemporaine ait produits. Que le même écrivain ait écrit les *Solitudes* et rédigé la *Préface* dont je parle, c'est l'un des faits extraordinaires de notre temps. » J'ai peur qu'on n'en puisse dire autant de son récent ouvrage sur *la vraie Religion selon Pascal*. Le livre, à dire vrai, est moins un livre qu'un recueil d'études composées à des dates différentes et parfois, à ce qu'il semble, d'inspiration assez diverse. De là des redites et un certain manque d'unité que l'auteur, — qui est le scrupule et la probité mêmes, — n'a point cherché à masquer ou à faire disparaître, mais qui nuisent un peu à la parfaite clarté de l'ensemble.

On peut distinguer dans cet ouvrage trois prin-

1. *La vraie Religion selon Pascal* : Recherche de l'ordonnance purement logique de ses *Pensées* relatives à la religion, suivie d'une analyse du *Discours sur les Passions de l'amour*, par Sully Prudhomme. Un vol. in-8°, Paris, Alcan, 1905.

cipaux éléments : d'abord, un nouvel essai de restitution de « l'ordonnance purement logique » des *Pensées* relatives à la religion; puis, une étude sur la « psychologie » de l'auteur des *Provinciales*; et enfin, un jugement sur la « religion » de Pascal et sur le dogme catholique. La restitution tentée par M. Sully Prudhomme est intéressante, comme toutes les tentatives du même genre; mais, comme toutes les tentatives du même genre aussi, elle comporte une large part de « subjectivisme »; et, dans l'ensemble, elle paraît moins satisfaisante que celle de M. Brunschvicg, laquelle, d'ailleurs, on ne sait trop pourquoi, a l'air d'être ignorée du poète. Ses réflexions sur Pascal ne manquent parfois ni d'ingéniosité, ni de pénétration : on les voudrait seulement plus liées et eyprimées sous une forme plus ramassée et plus vigoureuse. Mais c'est surtout dans la discussion des théories pascaliennes et des conceptions chrétiennes que ce travail paraît contestable, et, pour dire le mot, assez faible. Il y aurait, pour et contre le catholicisme, autre chose à dire que ce qu'en a dit M. Sully Prudhomme. Il est trop facile, pour critiquer tel ou tel dogme, d'en aller chercher la définition dans le *Catéchisme du diocèse de Paris*, et, sans autrement s'enquérir des interprétations et des commentaires de la théologie traditionnelle, des explications de la théologie positive, de raisonner sur cette simple formule, et d'en faire apparaître ce qu'on croit y voir d'intime contradiction. Cette méthode rappelle de trop près les procédés simplistes de la critique

religieuse du XVIIIe siècle, et l'on éprouve quelque peine à voir un esprit aussi délicat et aussi élevé que celui du poète de *la Justice* s'y attarder et s'en satisfaire. Ajouterons-nous que la conception de la science qu'il oppose aux données de la révélation chrétienne est entièrement périmée de nos jours, et qu'elle est abandonnée de tous les savants qui pensent? Il semble donc que, sur ces divers points, sur quelques autres encore, M. Sully Prudhomme n'ait pas suffisamment renouvelé les positions de sa jeunesse. « Bien que l'auteur de cet essai, nous dit-il, n'ait pas persévéré dans ses premières croyances, dans ses premiers actes de foi irréfléchis, son ouvrage pourra être lu sans aucune prévention par les chrétiens demeurés fidèles à leurs Églises respectives. » Le scrupule est touchant; et touchant aussi le désir qu'exprime le poète que son entreprise d'une restitution de l'ordre logique des *Pensées* soit « très profitable à ces chrétiens ». Elle l'eût été bien davantage, et pour tout le monde, si, rencontrant devant lui « la question controversée du conflit entre le dogme catholique et la raison », il l'avait reprise et discutée dans les termes exacts où elle se pose à la pensée contemporaine.

Venant à parler dans sa *Préface* de l'édition des *Pensées* publiée par M. G. Michaut, M. Sully Prudhomme s'exprime ainsi : « Cet ouvrage, précédé d'une lumineuse introduction, nous a fourni un précieux contrôle. » M. Michaut a depuis réimprimé en un volume à part, en l'enrichissant de

nombreuses notes et de précieux appendices l'étude sur *les Époques de la pensée de Pascal*[1] qui formait l'*Introduction* de sa grande édition des *Pensées*. Cette étude, d'une allure un peu lente, mais solide, judicieuse et bien informée, constitue l'une des meilleures biographies psychologiques que nous ayons encore de l'auteur des *Provinciales*. M. Michaut a essayé de faire la synthèse de tout ce que l'on savait de positif et de précis sur Pascal, et de retrouver, à travers ces documents qu'il interprète et qu'il commente avec beaucoup de sagacité, la succession des divers états d'esprit et d'âme par lesquels a passé le grand écrivain durant sa vie si courte et si remplie tout ensemble. On pourra, sur certains points de détail, pousser peut-être plus avant que M. Michaut et creuser plus profondément; on pourra, sur d'autres, discuter quelques-unes de ses conclusions; dans l'état actuel des faits connus et des textes, il sera difficile de ne pas lui donner le plus souvent raison et de ne pas reconnaître presque toujours la sagesse de ses interprétations. Et comme d'ailleurs il nous fournit tous les moyens de vérifier ses dires, cet excellent travail demeure comme le point de départ à peu près indispensable de toutes les études ayant Pascal pour objet.

Nous n'en dirons pas tout à fait autant du livre que M. Souriau a consacré à Pascal dans la *Collec-*

1. G. Michaut, *les Époques de la pensée de Pascal*, 2e édition revue et augmentée, 1 vol. in-16, Paris, Fontemoing, 1902.

tion des classiques populaires[1]. Non qu'il n'y ait dans ce livre une étude fort consciencieuse du sujet, un vif et louable désir d'impartialité, et, çà et là, des renseignements et des observations dont on peut faire son profit. Mais l'auteur y soutient une thèse qui paraît bien paradoxale. M. Souriau a fait une découverte : il a trouvé que Pascal était janséniste, et c'est par le jansénisme qu'il explique tout Pascal, et en particulier les *Pensées*. Il ne va pas « jusqu'à dire que, si Pascal avait eu le temps de parfaire son ouvrage, toute la fin eût été comme une suprême *Provinciale* », et il convient que « ce serait une pure hypothèse en l'air ». Mais, en fait, il n'établit pas une très grande différence entre les *Provinciales* et l'*Apologie*; et il écrit en propres termes : « Les *Pensées* sont surtout une exposition du jansénisme exaspéré, un nouvel *Augustinus* revu et considérablement aggravé; » il déclare que « le *pascalisme* s'éloigne autant du christianisme que le soleil d'hiver, vu au travers des brouillards de la Normandie, diffère du plein soleil du Midi, en été ». En un mot, il fait des *Pensées*, pour une large part, une pure et simple reprise des *Provinciales*. Et il aboutit à cette conclusion : « A la reconstitution traditionnelle de l'*Apologie*, qui en faisait une superbe église gothique, originale, audacieuse, illuminée par de larges et éclatantes verrières, grande ouverte à la foule des fidèles,

1. *Pascal*, par Maurice Souriau. 1 vol. in-8°, Paris, 1897; Société française d'imprimerie et de librairie.

qu'elle appelle par le chœur de ses cloches sonnant gaîment à toute volée, je propose de substituer la vision suivante : le monument achevé se dresse devant nous, formidable, comme une abbaye du moyen âge : moitié temple et moitié forteresse. On prie à l'intérieur, dans des cryptes où d'étroites ouvertures, meurtrières plutôt que fenêtres, laissent filtrer une lueur triste; mais surtout la garnison, peu nombreuse, se bat en désespérée contre l'ennemi du dehors, tandis que du beffroi tombe comme un gémissement la note lugubre du glas. Ce n'est pas la bannière fleurdelisée de l'Église qui flotte sur le donjon : c'est le drapeau noir du jansénisme. » Cette « vision » a de quoi séduire une imagination de romantique; mais pourquoi faut-il que ni la lecture intégrale des *Pensées*, ni les témoignages contemporains ne puissent nous permettre de nous en accommoder[1]?

1. M. Souriau veut à tout prix que l'unique raison qui ait fait écarter par la famille de Pascal le *Discours* de Filleau de la Chaise soit le silence de ce dernier sur l'intention polémique de l'*Apologie*, et s'il regrette qu'Étienne Perier dans sa *Préface* « n'indique pas avec une absolue netteté toute l'idée maîtresse du livre », il y relève avec joie la discrète allusion aux jésuites, et il voit dans ces quelques lignes « le passage capital où la famille va rétablir bon gré mal gré la pensée essentielle de l'*Apologie* ». La conjecture est ingénieuse; mais on voudrait savoir sur quels témoignages, sur quels textes précis elle s'appuie. C'est là, selon nous, interpréter d'une façon bien arbitraire ce mot d'une lettre de Mme Perier au médecin Vallant sur le *Discours* de Filleau de la Chaise, qui « ne contenait rien, déclare-t-elle, de toutes les choses que nous voulions dire, et en contenait plusieurs que nous ne voulions pas dire ». A cette interprétation de M. Souriau il nous suffira d'opposer ce fragment d'une lettre de Brienne à Mme Perier : « *Vous souhaitez qu'on dise positivement* que ce sont de petits morceaux de papier qu'on a trouvés mal écrits, et que

Tout autre est le *Pascal*[1] que Adolphe Hatzfeld a publié dans la *Collection des Grands Philosophes*. Fin lettré, philosophe même de vocation, lexicographe de rare valeur, Hatzfeld était un esprit de haute distinction et de vaste culture, et qui peut-être, extérieurement du moins, n'a pas donné toute sa mesure ni rempli tout son mérite. Taine, qui avait été l'un de ses premiers élèves, faisait de lui le plus grand cas : « Si je réussis plus tard, lui écrivait-il un jour, ce sera grâce à vos leçons, car vous m'avez appris à travailler et à conduire mon esprit, et vous me serez utile dans l'avenir autant que dans le présent. » Et plus tard encore : « J'ai passé par bien des mains, mais mon premier maître a laissé sa marque dans ma pensée et dans mes écrits. » D'origine israélite, il passait pour avoir été converti au catholicisme par Pascal. Peu après l'édition Faugère, il avait proposé à Cousin de publier en collaboration avec lui les *Pensées* dans l'ordre indiqué par Étienne Perier. Le projet n'avait pas abouti; mais Pascal n'en était pas moins demeuré l'un de ses auteurs favoris, l'un de ceux avec lesquels il avait le plus vécu. La mort,

c'étaient les premières expressions des pensées qui lui venaient lorsqu'il méditait sur *son grand ouvrage contre les athées*; que ni lui ni personne n'a repassé dessus que pour les mettre en ordre seulement, qu'on a encore les originaux en la manière qu'on les a trouvés, etc. On dira tout cela.... » — Il n'est pas ici, on le voit, question des jésuites, lesquels, assurément, eussent été visés dans l'*Apologie*, mais accessoirement, et non pas essentiellement: et, conformément à la tradition, c'est donc bien « contre les athées » avant tout que Pascal se proposait de diriger tout le principal effort de son argumentation.

1. *Pascal*, par Ad. Hatzfeld, 1 vol. in-8, Paris, Alcan, 1901.

malheureusement, si elle ne lui a pas laissé le temps d'achever son livre, ne lui a pas permis de le revoir et d'en corriger les épreuves, ni, par conséquent peut-être, de le porter à son dernier point de perfection. Tel quel, l'ouvrage est d'un réel intérêt. D'abord, l'étude de l'œuvre scientifique de Pascal y a été confiée à un spécialiste, le lieutenant Perrier, dont les observations viennent très heureusement compléter les indications trop brèves du chapitre de Joseph Bertrand sur *Pascal géomètre et physicien*. Nous y voyons très clairement que si, par son œuvre proprement dite, Pascal n'est que « le premier parmi les seconds », par la puissance et la capacité du génie, il est au tout premier rang des grands savants, et de la race même des Descartes et des Newton. Quant au travail propre de Hatzfeld, il témoigne, çà et là, peut-être avec quelque excès, d'une double préoccupation. En « soumettant au contrôle des textes les différentes opinions » qui ont cours sur le compte de Pascal, il a été très frappé de l'unité et de la continuité que lui ont paru présenter la vie et la pensée du grand écrivain ; et c'est cette unité et cette suite qu'il s'est particulièrement efforcé de mettre en lumière. L'idée ne laisse pas d'être assez juste ; mais, pour se donner plus complètement raison, n'est-il pas arrivé au biographe d'atténuer un peu ce que nous croyons savoir de « la période mondaine » de la vie de son héros? D'autre part, à l'inverse de M. Souriau, Hatzfeld a cru voir entre les idées des jansénistes et celles de Pascal plus d'oppositions que

de ressemblances, et il essaie d'établir l'entière « conformité de l'*Apologie* à la doctrine de l'Église ». Dût-on trouver que, sur ce point encore, il exagère quelque peu, il y a lieu de tenir compte de ses observations, qui sont d'un homme très informé des questions religieuses. Et d'ailleurs, si Pascal revenait au monde, lui qui se proposait, au témoignage de Nicole, d'adoucir et d'humaniser la dure doctrine janséniste de la grâce, il est vraisemblable qu'il approuverait mieux cette interprétation que celle de M. Souriau.

Le livre d'Adolphe Hatzfeld fait partie, avons-nous dit, de la *Collection des Grands Philosophes*. On a, de nos jours, une tendance, parfaitement justifiée, selon nous, à considérer l'auteur des *Pensées* comme un « grand philosophe », et c'est sans doute pourquoi l'on voit des philosophes de profession s'y appliquer si volontiers. C'est un éminent philosophe, M. Émile Boutroux, qui nous a donné le *Pascal* de la *Collection des Grands Écrivains français*. M. Boutroux est, comme l'on sait, l'auteur de remarquables et profondes *Études d'histoire de la philosophie*, et, surtout peut-être, d'un petit livre sur la *Contingence des lois de la nature*, qui a fait date dans l'histoire de la pensée contemporaine. Son livre sur *Pascal*[1] est sorti d'un cours de deux années professé à la Sorbonne, et qui a eu un très vif et très légitime succès : l'intérêt passionnant du sujet, la réputation du profes-

1. *Pascal*, par M. Émile Boutroux, 1 vol. in-16; Hachette, 1900.

seur, sa pénétrante et scrupuleuse méthode, l'émotion contenue de sa parole y attiraient, y retenaient un nombreux et attentif auditoire. La courte *Préface* de son livre est touchante, et en indique bien l'esprit : « Pascal, avant d'écrire, se mettait à genoux, et priait l'Être infini de se soumettre tout ce qui était en lui, en sorte que cette force s'accordât avec cette bassesse. Par les humiliations il s'offrait aux inspirations. — Il semble que celui qui veut connaître un si haut et rare génie dans son essence véritable doive suivre une méthode analogue, et, tout en usant, selon ses forces, de l'érudition, de l'analyse et de la critique qui sont nos instruments naturels, chercher, dans un docile abandon à l'influence de Pascal lui-même, la grâce inspiratrice qui seule peut donner à nos efforts la direction et l'efficace. » L'historien s'est si bien abandonné à l'influence de Pascal, il s'est si bien identifié avec lui qu'à chaque instant, dans la trame de son style, des réminiscences, des tours, des pensées de Pascal viennent s'enchâsser et se fondre, et que parfois on a comme l'illusion d'entendre Pascal se raconter lui-même. Cette identification qui, à l'ordinaire, produit les plus heureux effets, et donne à tout le volume une couleur et un accent très *pascaliens*, n'a-t-elle pas, d'ailleurs, çà et là, entraîné quelques inconvénients? Sur la question des *Provinciales*, par exemple, on est tenté de trouver que M. Boutroux épouse bien aisément la cause de son auteur ou, du moins, l'on voudrait qu'il en eût un peu moins

l'air : ne va-t-il pas jusqu'à paraître justifier le mot célèbre de Pascal, et qu'on lui a reproché avec raison : « Je ne suis pas de Port-Royal »? On eût souhaité peut-être aussi que le dédoublement de ces deux pensées eût lieu à la fin, et qu'après avoir si profondément pénétré et compris Pascal, l'historien, le philosophe portât sur la personne et sur l'œuvre de Pascal un ferme et décisif jugement de fond. Enfin, n'est-il pas arrivé parfois à M. Boutroux d'interpréter avec une certaine hardiesse conjecturale les états d'âme successifs de Pascal? Je ne suis pas absolument sûr, pour ma part, que la conversion définitive de Pascal ait été tout à fait telle que M. Boutroux l'a « reconstituée » dans le très beau, dans l'admirable chapitre qu'il a consacré à cette question. Mais ce sont là des objections de détail qui n'entament en rien la haute et rare valeur de l'ensemble. Quand on songe aux difficultés de toute sorte, — difficultés d'exécution surtout, — que rencontrait le dessein de M. Boutroux, on ne peut qu'être frappé de l'aisance avec laquelle il les a le plus souvent surmontées. Il est toujours délicat de se placer pour ainsi dire dans une âme étrangère pour en étudier et pour en revivre la vie intérieure ; et, quand cette âme est celle de Pascal, l'entreprise a de quoi décourager les plus hardis. M. Boutroux a eu cet heureux courage, et le portrait qu'il nous a tracé de son héros est au total le plus complet, le plus intime en quelque sorte, et le plus ressemblant que nous ayons encore.

III

Dans les dernières pages de son livre, M. Boutroux soulève discrètement une question qui se pose comme d'elle-même au terme de cette revue des derniers travaux relatifs à Pascal. Pourquoi a-t-on tant écrit depuis quelques années sur l'auteur des *Pensées*? Pourquoi a-t-on tant de fois réédité ses œuvres? Pourquoi, en un mot, l'étudie-t-on de nos jours avec une ferveur et une piété si singulières?

Un fait tout d'abord est à signaler, que nous avons déjà noté au passage. Visiblement, ce qui attire nos contemporains dans l'œuvre de Pascal, ce sont les *Pensées* beaucoup plus que les *Provinciales*. Certes, les *Provinciales* demeurent une œuvre de tout premier ordre; mais il est indubitable qu'elles ont un peu vieilli. En dehors de l'intérêt littéraire et historique qu'elles nous présentent toujours, et qui est considérable, il semble que les « honnêtes gens » d'aujourd'hui aient moins de raisons de se passionner pour elles que ceux du temps de Pascal. Il nous faut un certain effort pour entrer pleinement dans l'état d'esprit qu'elles requièrent et qu'elles entretiennent. Les questions qu'elles agitent nous paraissent moins essentielles, moins vitales, moins actuelles qu'on ne l'a parfois prétendu. Surtout, nous sommes moins sûrs qu'autrefois que, sur le fond du débat, Pascal ait toujours raison contre ceux qu'il a si éloquemment

combattus. Les problèmes ont changé d'aspect depuis vingt ans. Des travaux comme ceux de Molinier et de Joseph Bertrand, d'Henry Michel et de M. Thamin ont déplacé les points de perspective. Quand nous rencontrons ce mot de Havet : « Casuistique et morale relâchée sont choses inséparables », nous sourions, et nous nous demandons s'il a non seulement étudié, mais simplement compris la question même qu'il tranche. Il y avait une casuistique stoïcienne; il y a une casuistique kantienne; et ni le stoïcisme, ni le kantisme n'ont jamais passé pour être des « morales relâchées ». Ce sont là préjugés de « victimes du Deux-Décembre » que nous ne pouvons plus partager. Trop neuf dans ces sortes de questions, et entraîné d'ailleurs par l'esprit de parti, Pascal, malgré tout son génie, n'a pas, philosophiquement parlant, réalisé l'œuvre d'éternelle justice et d'absolue vérité dont on l'a loué imprudemment quelquefois. Et s'il n'était l'auteur que des *Provinciales*, qui sait, si, dans un avenir assez prochain, on le lirait, — en dehors des historiens et des critiques, — beaucoup plus qu'on ne lit, de nos jours même, la *Satire Ménippée* ou les *Pamphlets* de Paul-Louis Courier?

Mais il est, — heureusement pour lui et pour nous, — l'auteur des *Pensées*. Et c'est bien décidément à cette œuvre inachevée que vont les préférences, les admirations, le culte pieux des générations montantes. Et la question que nous posions tout à l'heure reparaît sous une forme nouvelle.

Pourquoi aimons-nous le Pascal des *Pensées*? Pourquoi ni les éditions qu'on nous en donne, ni les interprétations qu'on nous en propose n'épuisent-elles notre curiosité, ne lassent-elles notre attention, et n'usent-elles notre patience?

Il semble que ce qui nous attire dans les *Pensées*, ce soit tout d'abord l'incomparable maîtrise de l'écrivain. « L'homme, a dit Pascal, est plein de besoins : il n'aime que ceux qui peuvent les remplir tous » ; et peut-être, dans cette saisissante et profonde formule, nous a-t-il livré le secret de ce style dont personne en notre langue n'a égalé la puissance et la variété. Le style de Pascal, — et c'est peut-être la meilleure définition qu'on en puisse donner, — a ceci d'admirable qu'il « s'accommode à tous nos besoins », et qu'il les « remplit » tous. Logique, ironie, éloquence, poésie, mépris, colère, pitié, tendresse, il prend tous les tons; toutes les formes de la pensée, toutes les nuances du sentiment, il les exprime avec une aisance, avec une justesse et avec une force qui tiennent véritablement du prodige. Nous autres, médiocres écrivains que nous sommes, notre expression reste toujours en deçà et au-dessous de notre pensée : elle en est un pâle reflet, un écho lointain et affaibli, et nous nous lamentons de ne savoir rendre avec des mots ce que nous croyons sentir en nous de profond et de rare. Pascal, lui, a l'expression *adéquate* : c'est la pensée même qui, comme la déesse antique, jaillit tout armée du cerveau de l'écrivain. De là la vigueur ramassée de ce style;

de là sa force de persuasion et d'émotion, et ce que je voudrais pouvoir appeler sa capacité de vibration et d'ébranlement. Il est telle parole de Pascal qui entre en nous avec une telle force irruptive que, de longues annés durant, aux heures de rêverie solitaire, nous l'entendons retentir encore au fond de notre âme. — « Ceux qui croient que le bien de l'homme est en la chair, et le mal en ce qui le détourne du plaisir des sens, *qu'ils s'en soûlent et qu'ils y meurent.* » Je défie bien quiconque a lu ceci pour la première fois de n'en avoir pas reçu comme une véritable secousse physique. C'est le geste réprobateur du Dieu d'Israël qui abandonne son indigne créature; c'est l'accent irrité du prophète hébreu qui repousse et qui condamne. — Et ceci : « Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie. » Peut-on, avec moins de mots, plus fortement exprimer l'épouvantement et l'abandon de l'homme qui cherche Dieu dans « tout l'univers muet » et qui ne l'y trouve pas? — Ailleurs enfin, ce sont les paroles ineffables du « Dieu d'amour et de consolation » qui pacifie et qui relève : « Console-toi, tu ne me chercherais pas, si tu ne m'avais trouvé.... Je pensais à toi dans mon agonie, j'ai versé telles gouttes de sang pour toi.... Veux-tu qu'il me coûte toujours du sang de mon humanité sans que tu donnes des larmes?... Je t'aime plus ardemment que tu n'as aimé tes souillures.... » — Quelle poésie, quelle douceur et quelle tendresse! Quelle âme que celle qui trouve de pareils accents! Et quel prestigieux écrivain que

celui qui sait en prolonger en nous le contagieux frémissement!

Il y a un trait par où le style de Pascal intéresse particulièrement peut-être notre sensibilité contemporaine. Nous n'avons pas impunément traversé le romantisme et le naturalisme. Au contact des œuvres sorties de ces deux écoles, nous avons contracté une invincible horreur du style abstrait. Nous voulons que les écrivains s'adressent à notre imagination en même temps qu'à notre raison; nous exigeons d'eux qu'ils mettent sous nos yeux les choses mêmes dont ils parlent; et plus les images qu'ils nous en fourniront seront nettes, vives et familières, plus nous leur saurons gré de correspondre ainsi à nos goûts et à nos désirs. Et cela est si vrai que, parmi les grands écrivains du passé, nos préférences vont précisément à ceux qui, d'instinct, ont réalisé notre idéal d'aujourd'hui : elles vont à Saint-Simon et à La Fontaine, à Molière et à Bossuet; elles vont surtout à Pascal. Celui-ci l'avait bien prévu. « La manière d'écrire d'Épictète, de Montaigne et de Salomon de Tultie [à savoir Pascal lui-même] est la plus d'usage, qui *s'insinue le mieux*, qui demeure plus dans la mémoire, et qui se fait le plus citer, *parce qu'elle est toute composée de pensées nées sur les entretiens ordinaires de la vie.* » C'est cela même. Rien d'artificiel et de convenu dans ce style; rien d'académique et de compassé; tout y est concret, et tout y est vivant. La brusque familiarité des tours, la hardiesse saisissante et l'éclat des images, le réa-

lisme même de l'expression, tout cela nous attire et nous ravit, et nous pardonnons à Port-Royal d'avoir cru devoir orner un peu cette simplicité et parer cette négligence, puisque les scrupules mêmes des pieux solitaires ont permis aux éditeurs modernes de retrouver et de nous rendre sinon un nouveau Pascal, du moins un Pascal plus vivant encore, plus naturel et plus intime, et dont la langue même fût en conformité plus étroite encore avec celle que nous parlons.

La conformité n'est pas moins étroite, elle est plus significative encore entre les idées de Pascal et les nôtres. Si grand cas que nous fassions du style, nous en faisons un plus grand encore de la pensée; et nous admirerions moins Pascal s'il n'était pas, selon le mot d'un de ses interprètes, M. Brunschvicg, « un penseur tel que les temps modernes n'en ont pas eu de plus profond ». Qu'on ouvre au hasard le recueil des *Pensées*. On y rencontre à profusion des mots qui frappent par leur profondeur et leur justesse, et dont il semble que la réflexion n'épuisera jamais le sens et la portée. Observations sur l'homme et sur la vie, sur la nature et sur la science, sur la morale et sur la société, sur l'art et la philosophie, on trouve de tout cela dans ce petit volume, et tout cela exprimé avec une vigueur de concision, avec un je ne sais quoi de direct, de plein et de définitif qui en redouble la puissance suggestive. A quoi bon citer? A quoi bon rappeler des formules qui sont dans toutes les mémoires? Il semble vraiment que cet

homme soit allé au fond de toutes les questions qui peuvent intéresser l'homme, et que, de chacune de ses explorations à travers le monde moral, il ait rapporté des lumières nouvelles. Plus on voudra réfléchir par exemple à la célèbre distinction entre l' « esprit géométrique » et l' « esprit de finesse », ou à la théorie des « trois ordres », plus on les trouvera riches de signification, plus l'on verra s'en dégager d'infinies conséquences. Mais il y a plus. Pascal ne s'est pas contenté de formuler « sous l'aspect de l'éternité » des idées vraies d'une vérité éternelle ; il était doué d'une telle force de pensée, il avait une telle capacité d'invention qu'il lui est arrivé non seulement de pressentir, mais encore d'exprimer avec une singulière netteté des conceptions toutes contemporaines. — On a rapproché non sans raison le procédé logique de Pascal qui consiste essentiellement à opposer deux thèses contradictoires, deux vérités partielles et incomplètes, et à en chercher la justification dernière dans un point de vue supérieur qui les domine en les unifiant, de la dialectique de Hegel qui procède également par thèse, antithèse et synthèse; et ce n'est pas la seule idée hegelienne que l'on trouverait dans Pascal. — Voici maintenant du Darwin ou du Spencer : « Les pères craignent que l'amour naturel des enfants ne s'efface. Quelle est donc cette nature sujette à être effacée? La coutume est une seconde nature, qui détruit la première. Mais qu'est-ce que nature? Pourquoi la coutume n'est-elle pas naturelle? *J'ai grand'peur que*

cette nature ne soit elle-même qu'une première coutume, comme la coutume est une seconde nature. » — Voici du Taine : « *Talent principal, qui règle tous les autres* » : c'est exactement la fameuse théorie de la *faculté maîtresse*. — Les discussions récentes sur « les faillites partielles de la science » sont comme enveloppées dans plus d'une *pensée*, notamment dans celle-ci : « La science des choses extérieures ne me consolera pas de l'ignorance de la morale au temps d'affliction ; mais la science des mœurs me consolera toujours de l'ignorance des choses extérieures. » On pourrait multiplier les rapprochements et les exemples. En vérité, ce penseur mort il y a plus de deux siècles nous est plus contemporain que tel autre qui vit encore. Comment ne le lirions-nous pas avec passion? Nulle pensée n'est plus excitatrice et plus fécondante ; nulle n'éclaire de plus vives lueurs tous les problèmes qu'elle a remués ; et nous retrouvons en elle, sous la forme la plus précise et la plus actuelle, l'écho de toutes nos préoccupations.

C'est dire que, plus encore que le grand écrivain et le profond penseur, ce qui nous attire en lui, c'est le philosophe religieux et l'apologiste. Car le Pascal des *Pensées*, il ne faut pas l'oublier, est avant tout un apologiste du christianisme. C'est là que, dans son œuvre, tout devait converger ; c'est à une démonstration de la vérité de la religion que tout devait aboutir ; c'est à renouveler et à fortifier nos raisons de croire qu'il voulait travailler ; c'est à toucher des « libertins », à convaincre des

« athées », à conquérir à son Dieu de nouvelles âmes, c'est à *convertir*, en un mot, qu'il voulait faire servir tous les dons qu'il sentait en lui. « Si ce discours vous plaît et vous semble fort, sachez qu'il est fait par un homme qui s'est mis à genoux auparavant et après, pour prier cet Être infini et sans parties, auquel il soumet tout le sien, *de se soumettre aussi le vôtre pour votre propre bien et pour sa gloire* ». Que parlions-nous tout à l'heure de son génie de style et de sa profondeur de pensée! Pascal estime que tout cela « ne vaut pas une heure de peine ». Ou plutôt, si, plus que personne, il a ambitionné la gloire de bien écrire, c'est qu'il sait quelle est la valeur persuasive du style; s'il a exprimé sur toutes sortes de questions des idées fortes et neuves, c'est que ces idées étaient un acheminement à la grande démonstration qu'il voulait tenter. Mais tout cela est pour lui un moyen, et non une fin. Son objet propre, essentiel, c'est l'étude du problème religieux et apologétique; c'est à poser ce problème dans toute sa force et dans toute sa rigueur, c'est à en élucider toutes les données, à en éclairer tous les aspects qu'il a employé toutes les ressources de son incomparable génie. A force de sincérité et de logique, ruiner ou diminuer tout au moins les difficultés de croire, rapprocher de lui l'incrédule, et, dans la mesure où un homme peut travailler au salut de ses frères, frayer et préparer les voies à la grâce, voilà manifestement ce qu'a voulu faire Pascal, et ce qui a été pour lui, dans les dernières années de cette vie

douloureuse, « l'œuvre uniquement nécessaire ».

Et c'est précisément ce qui nous le rend particulièrement cher. Il est devenu banal d'observer que le problème religieux préoccupe étrangement la pensée contemporaine. Autant, il y a vingt-cinq ou trente ans, ces questions intéressaient peu ceux qui se piquaient de penser, autant aujourd'hui elles sont devenues actuelles et vivantes. Une philosophie aussi timide qu'elle était verbeuse, aussi superficielle qu'elle se croyait habile, l'éclectisme, — puisqu'il faut l'appeler par son nom, — avait cru supprimer le problème en accumulant les nuages, et en multipliant les phrases. Elle démontrait l'existence de Dieu, — et quel Dieu! celui de Béranger, le « Dieu des bonnes gens », pour tout dire, — dont elle limitait d'ailleurs prudemment la puissance; elle prouvait l'immortalité de l'âme; elle fondait une « religion naturelle »; elle esquivait d'ailleurs la question de la révélation et celle de la transcendance du christianisme; l'ombre de Platon et celle d'Aristote, celle de Descartes et celle de Bossuet étaient invoquées ensemble ou tour à tour, et l'on tenait pour des « sceptiques » tous ceux qui, dans le passé, se montraient réfractaires à la foi nouvelle. Pendant près d'un demi-siècle, la langue dont on a pu dire qu'il y a une probité attachée à son génie abrita toutes ces équivoques. Quand on se réveilla de ce long sommeil philosophique, on s'aperçut que les questions religieuses, bien loin d'avoir été comme définitivement éconduites des préocupations des hommes, reparaissaient plus

graves et plus angoissantes que jamais. De tous côtés on se reprit à les étudier avec une singulière ardeur. Il n'est personne de nos jours qu'elles laissent indifférent. Les esprits les plus dégagés de toute attache confessionnelle, au lieu d'en nier l'importance, comme ils n'y eussent point manqué jadis, sont les premiers à donner l'exemple d'une étude sinon toujours impartiale, du moins toujours passionnée et toujours attentive; et, sous nos yeux, des hommes politiques, — on sait avec quel succès, — s'improvisent tous les jours théologiens ou canonistes. Faisant écho à ce mouvement général des esprits, on a même vu se produire en ces dernières années quelques-unes des évolutions morales les plus curieuses dont l'histoire des idées ait gardé le souvenir. On peut en sourire ou s'en plaindre : on ne peut nier, — car il y a des *faits* qui sont indéniables, — que l'inquiétude religieuse soit un des traits dominants de notre temps.

Dans ces conditions, il était inévitable que l'on revînt à Pascal. Pascal avait été l'une des victimes de l'éclectisme. Cousin avait eu le mérite de remetttre en honneur le texte original des *Pensées*; mais, avec sa fougue habituelle, il s'était aussitôt empressé de dénoncer le « scepticisme » de leur auteur; et, sans prendre garde à l'équivoque du terme, on l'en avait cru sur parole. On ne s'était pas rendu compte que Pascal n'était « sceptique » qu'à l'égard de l'éclectisme; et, de fait, il n'était pas besoin d'être clairvoyant pour lire à presque toutes les pages des *Pensées* la condamnation for-

melle des théories favorites de Victor Cousin. « Le déisme, presque aussi éloigné de la religion chrétienne que l'athéisme qui y est tout à fait contraire » : voilà de ces *pensées* que Cousin n'a jamais pu pardonner à Pascal, et il était naturel que Pascal, le vrai Pascal, bénéficiât de la juste réaction qui s'est produite contre la pseudo-philosophie de Victor Cousin. D'autre part, à étudier comme on le fait à notre époque les questions religieuses, on ne pouvait manquer d'interroger l'homme qui, peut-être dans les temps modernes, les a posées avec le plus de force et de profondeur. Un théologien protestant, Auguste Sabatier, n'a-t-il pas pu dire : « Une histoire des destinées des *Pensées* de Pascal serait l'histoire à peu près complète de la philosophie religieuse en France dans les trois derniers siècles? » Et un philosophe catholique, l'abbé Laberthonnière, de s'écrier à son tour en parlant de Pascal : « Et qui donc a scruté comme lui, avec une pareille hardiesse, les fondements de toutes choses, et surtout les fondements de la religion? » Et cela est vrai. Sur la question de la croyance, sur celle des rapports de la raison et de la foi, des différents ordres de connaissances et de certitudes, sur celle de la révélation et du surnaturel, bref, sur toutes les questions qui sont comme à la base de toute enquête de ce genre, Pascal abonde en vues qui rejoignent exactement les conclusions actuelles de la psychologie et de la philosophie religieuses. Voici, par exemple, une remarque qui ruine par avance la plu-

part des objections dont a vécu la critique du XVIIIe siècle et celle même du XIXe[1] : « Une religion purement intellectuelle serait plus proportionnée aux habiles; mais elle ne servirait pas au peuple. La seule religion chrétienne est proportionnée à tous, étant mêlée d'intérieur et d'extérieur. » C'est la gloire de Pascal d'avoir si profondément repensé sa religion que son œuvre s'est comme insérée dans la définition de la religion même.

Un autre trait le rapproche encore de nous. Il est incontestable que nous savons gré à Pascal, non seulement d'avoir deviné et formulé, en matière religieuse, nos conceptions toutes contemporaines, mais encore d'avoir traité ces questions non pas en théologien de profession, mais en « honnête homme ». « Ceux-là honorent bien la nature, écrit-il quelque part, qui lui apprennent qu'elle peut parler de tout, et même de théologie. » Il sentait bien que c'était là une partie de sa force. « Lorsqu'on entend les prédicateurs, disait un jour Bossuet, je ne sais quelle accoutumance malheureuse de recevoir par leur entremise la parole de l'Évangile, fait qu'on l'écoute plus nonchalamment. On s'attend qu'ils reprendront les mauvaises mœurs; on dit *qu'ils le font d'office*; et l'esprit humain indocile y fait moins de réflexion. Mais quand un homme *que l'on croit du monde*, simplement et sans affectation, propose de bonne foi *ce qu'il sent de Dieu en lui-même, quand il ferme la bouche*

1. Voir à ce sujet le livre récent du P. Tyrrel, traduit en français par M. Augustin Leger, *la Religion extérieure*, Paris, Lecoffre.

à un libertin qui fait vanité du vice, ou qui raille impudemment des choses sacrées, encore une fois, chrétiens, qu'une telle conversation, assaisonnée de ce sel de grâce, a de force pour exciter l'appétit et réveiller le goût des biens éternels! » Pascal est venu réaliser le vœu de Bossuet. Il a vécu dans le monde; il sait comment s'y posent les questions, et quel tour il faut donner à son argumentation pour se faire écouter et pour convaincre. Il a vu des « libertins » réels et vivants; il a discuté avec eux; il connaît leur état d'esprit; il s'est rendu compte que les syllogismes de l'École n'ont le plus souvent sur eux aucune prise; et il estime, — car il est géomètre et logicien, — qu'ils ont parfois raison de penser que tel ou tel d'entre ces raisonnements sont dépourvus de toute force probante. Ces arguments-là, lui, Pascal, il les sacrifie sans pitié; et à ceux qu'il conserve, il donne un air de nouveauté et d'imprévu, qui en redouble la puissance de persuasion. De là cet accent tout chrétien, certes, mais très laïque de son *Apologie* ; de là cet air d' « honnêteté », et cette probité intellectuelle qui dédaigne les triomphes trop faciles, et d'ailleurs illusoires, et qui, loin de dissimuler les difficultés, les souligne et les accuse, plus éprise de vérité et de franchise que d'habileté, moins soucieuse de réfuter des abstractions que de conquérir des âmes. De là enfin ce je ne sais quoi de vécu, de concret, de *positif*, qui répond d'une manière si complète aux exigences de notre réalisme. Par delà les livres et les sophismes à discuter, Pascal a vu des

hommes à réduire; et il a jeté sur ses contemporains un regard si aigu et perçant que, par delà les hommes de son temps, il a atteint ceux du nôtre.

Pascal a bénéficié enfin du mouvement tournant que nous voyons se produire dans l'apologétique contemporaine. Pour mieux répondre aux préoccupations croissantes de la pensée laïque, l'apologétique, — des discussions récentes ont mis ce fait très nettement en lumière, — l'apologétique, en ces dernières années, a renouvelé ses procédés et rajeuni ses méthodes. Elle a pris résolument contact avec la philosophie moderne, et elle a constaté qu'en bien des cas cette philosophie, dont on avait tant médit sans toujours la bien connaître, avait travaillé non pas contre elle, mais pour elle. Elle a donc emprunté à cette alliée involontaire un peu de son esprit et quelques-unes de ses conclusions. A cette école, elle a appris à laisser tomber certains arguments vieillis qui n'ont peut-être jamais bien porté, mais qui, assurément, ne portaient plus; elle s'est pénétrée d'une dialectique plus souple, plus vivante, moins abstraite, plus conforme au mouvement même de la pensée d'aujourd'hui; enfin, et surtout, elle s'est rendu compte de l'absolue nécessité pour elle de donner pour fondement à toutes ses démarches ultérieures une solide et précise enquête psychologique. Que Pascal n'ait pas été étranger à cette orientation nouvelle de l'apologétique, c'est ce qui ressort d'une simple constatation de fait : tous les apologistes contemporains qu'on lit, et qui agissent, et qui sont

pris en considération par leurs adversaires, qui même parfois arrachent à ces derniers de précieux aveux, sont visiblement nourris de l'auteur des *Pensées*, se plaisent à le citer et à se recommander de lui. Mais quand Pascal n'aurait eu aucune espèce d'influence directe sur eux, ils ne pouvaient manquer, un jour ou l'autre, de se reconnaître pour ainsi dire en lui. L'attitude intellectuelle et morale que nous venons de définir, c'est en effet exactement celle que Pascal avait prise dans l'*Apologie* dont nous n'avons que des fragments. « L'idée mère de cette *Apologie*, a très bien dit Vinet, c'est de partir de l'homme pour arriver à Dieu ». C'était là une vue de génie, très féconde en lointaines conséquences, et qui fait de Pascal, dans l'histoire de l'apologétique, un nom aussi considérable que celui de Socrate dans l'histoire de la philosophie. Car la révolution que, selon une très heureuse formule, Socrate est venu opérer en philosophie, il l'a opérée, lui, Pascal, dans un autre domaine ; il a fait descendre l'apologétique du ciel sur la terre. Et dans cet effort, il a porté une telle supériorité de génie, une telle sincérité et une telle pénétration de pensée, un sentiment si vif et si puissant des besoins et des exigences de l'homme moderne, que ce livre, tout inachevé qu'il soit, est peut-être encore, à l'heure actuelle, la plus forte et la plus agissante des *Apologies du christianisme*, et qu'en tout cas, les *Apologies* actuelles ou futures semblent ne devoir remplir tout leur objet que dans la mesure où elles reprendront et réalise-

ront le dessein de Pascal, et où elles se rapprocheront de l'œuvre qu'il avait rêvée.

Voilà, semble-t-il, quelques-unes des raisons qui font de Pascal celui peut-être de nos grands écrivains que nous aimons le mieux et le plus profondément, et des *Pensées* le livre que bien des esprits, à l'heure actuelle, considèrent comme le plus beau de la langue française, comme le plus représentatif des hautes qualités de notre race. Quand Gœthe déclarait Voltaire « le plus grand écrivain que l'on pût imaginer parmi les Français », il se trompait, et il oubliait au moins Pascal : ni pour la force et pour l'éclat du style, ni pour la profondeur et la noblesse de la pensée, Voltaire n'est comparable à Pascal. A ceux qui seraient tentés de nous accuser de légèreté et de prosaïsme, nous pouvons répondre par ce mince recueil des *Pensées*. Depuis plus de deux siècles qu'il a vu le jour, il n'a pas pris une ride. Que dis-je ! Il semble que, de jour en jour, nous en comprenions mieux la richesse de signification et l'étonnante portée, et que, de jour en jour aussi, un plus grand nombre d'âmes y viennent puiser l'aliment quotidien de leur vie morale. Nul écrivain parmi nous ne méritait mieux cet honneur : car, s'il m'est permis de reprendre ici et d'appliquer à Pascal lui-même la plus belle et la plus touchante parole qui soit tombée de cette plume merveilleuse, nul n'a versé plus généreusement le sang de son humanité dans son œuvre.

1er août 1905.

PASCAL A-T-IL ÉTÉ AMOUREUX?

A PROPOS D'UN NOUVEAU MANUSCRIT

DU *DISCOURS SUR LES PASSIONS DE L'AMOUR*

Il n'y a guère qu'un demi-siècle qu'on se pose la question.

Je ne crois pas qu'avant la publication, par Victor Cousin, du *Discours sur les passions de l'amour*, on se soit jamais avisé sérieusement de croire ou de dire que Pascal ait été amoureux.

Mais depuis que Cousin, de sa voix grandiloquente, a proclamé l'auteur des *Pensées* « jeune, beau, plein de langueur et d'ardeur, impétueux et réfléchi, superbe et mélancolique », depuis qu'il a vu « ses grands yeux lancer des flammes », l'idée des amours de Pascal a fait du chemin dans les esprits, et elle a pour elle des autorités imposantes. Si quelques « pascalisants » y résistaient, ou y résistent encore, — Sainte-Beuve, Ferdinand Brunetière, M. Gazier, M. Michaut, M. Lanson peut-

être, M. Brunschvicg, — d'autres l'acceptent et la défendent avec plus ou moins d'entrain : Faugère, Havet, Molinier, Ravaisson, le regretté Sully Prudhomme, M. Boutroux, pour ne pas citer les moindres. On sait que Mme Ackermann a composé sur cette donnée un épisode d'un curieux petit poème. Tout récemment, M. Émile Faguet a consacré à *Pascal amoureux* un chapitre — affirmatif — du livre de fine psychologie, de verve ingénieuse, spirituelle et un peu narquoise, — livre amusant comme le plus amusant des romans, — qu'il a intitulé : *Amours d'hommes de lettres*[1]. La question sera traitée encore dans un livre fort remarquable sur Pascal dont j'ai les bonnes feuilles entre les mains, et qui va prochainement paraître[2]. Elle est, on le voit, et plus que jamais, à l'ordre du jour. Et peut-être y a-t-il lieu de la reprendre avec quelque détail.

Je crois, ou du moins j'espère l'aborder sans préjugé d'aucune sorte. Que Pascal ait été vraiment amoureux, cela ne le diminuerait point à mes yeux, — tout au contraire. Il ne me déplairait même nullement, — dût-on m'accuser d'un peu de romantisme persistant, — que l'auteur des *Pensées*, qui a connu, éprouvé tous les grands sentiments

1. *Amours d'hommes de lettres*, par M. Émile Faguet. 1 vol. in-16; Société française d'imprimerie et de librairie. 1907. — Ces « hommes de lettres » sont Pascal, Corneille, Voltaire, Mirabeau, Chateaubriand, Lamartine, Guizot, Mérimée, Sainte-Beuve, George Sand et Musset.

2. *Pascal et son temps*, par M. F. Strowski; t. II, l'*Histoire de Pascal*, 1 vol. in-16; Paris, Plon.

de l'humanité, eût connu aussi celui-là, avant d'en faire le sacrifice à son Dieu. Son « cas » en serait peut-être plus significatif et plus complet.... Mais il ne s'agit pas ici de nos préférences ou de nos reconstructions personnelles. Voyons les faits.

I

Et tout d'abord, le *Discours sur les passions de l'amour* est-il bien de Pascal?

Cousin, lui, n'en doutait pas: ne l'avait-il pas découvert? « Dès la première phrase, déclarait-il, *je sentis Pascal*, et ma conviction s'accrut à mesure que j'avançais. Les preuves surabondent pour quiconque a eu un commerce intime avec les *Pensées*.... N'est-ce pas là sa manière ardente et altière, tant d'esprit et tant de passion, ce parler si fin et si grand, *cet accent que je reconnaîtrais entre mille?... Il faut donc* que ce fragment soit de Pascal; il est signé de ce nom à toutes les lignes. »

La conviction de Cousin a été contagieuse. Elle a gagné à peu près tous les éditeurs et commentateurs de Pascal. De Victor Cousin à Sully Prudhomme, et de Faugère à M. Michaut, on a généralement cru qu'il fallait attribuer à l'auteur des *Pensées* le *Discours sur les passions de l'amour*. Et M. Faguet a pu écrire : « Le *Discours sur les passions de l'amour* est de Pascal. Je serai bref sur ce point, la contestation étant faible, et les contestants, pour ainsi parler, n'existant plus... Je répète

que personne, à ma connaissance, ne conteste actuellement que le *Discours sur les passions de l'amour* soit de Blaise Pascal. »

Deux critiques cependant, — et ce sont les seuls que je sache, — sans d'ailleurs instituer une discussion en règle, semblent avoir eu des doutes plus ou moins formels à cet égard. Le premier en date est M. Gazier, dans une étude vieille de trente ans, et qu'il a recueillie depuis dans ses *Mélanges de littérature et d'histoire*[1] : « Il n'est pas absolument certain, écrivait-il, que Pascal soit l'auteur de cet admirable *Discours*, si heureusement découvert par Victor Cousin ». Ferdinand Brunetière, un peu plus tard, déclarait « qu'il ne voyait pas la marque de Pascal empreinte si manifestement ni si profondément dans le *Discours sur les passions de l'amour*, et qu'au surplus, il n'est pas prouvé que ce *Discours* soit vraiment de Pascal. Les manuscrits eux-mêmes, ajoutait-il, se bornent à le lui attribuer[2]. »

1. A. Gazier, *Pascal et Mlle de Roannez, les Prétendues amours de Pascal*, dans *Mélanges de littérature et d'histoire*, Paris, A. Colin, 1906. — Je dirai tout à l'heure tout ce que ces pages doivent à M. Gazier.

2. Voir dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er septembre 1885, ou dans la 3e série des *Études critiques*, l'article intitulé *De quelques travaux récents sur Pascal*. Et dans son *Manuel de l'histoire de la littérature française* (1898), Ferdinand Brunetière revenait très brièvement sur la question, et, parlant incidemment du *Discours*, il s'empressait d'ajouter : « en admettant que Pascal en soit l'auteur ». — M. G. Lanson, de son côté, après avoir écrit dans son *Histoire de la littérature française*, 1894 (p. 445) : « De ce temps serait ce *Discours sur les passions de l'amour* qu'on lui attribue », — formule qui semble impliquer quelque scepticisme, — s'est prononcé depuis très nettement pour l'affirmative : « Le *Discours*

Les argumens sur lesquels on s'appuie pour admettre l'authenticité du *Discours* sont de deux sortes. Les uns sont d'ordre tout littéraire, pour ne pas dire tout subjectif. On examine le fragment en lui-même; on est frappé des ressemblances de forme ou de fond qu'il présente avec les *Pensées*, et qui sont en effet assez nombreuses et fort curieuses. Bref, on reprend et l'on développe, avec plus ou moins d'ingéniosité ou d'éloquence, les fougueuses intuitions de Cousin que nous rappelions tout à l'heure; et volontiers on s'écrierait avec lui : « Je *sens* Pascal ».

Avouerai-je qu'à y bien réfléchir, tout cet « impressionnisme » me frappe peu? Certes, je suis sensible autant que personne à tout ce que l'on déploie d'esprit de finesse pour « reconnaître » du Pascal dans le *Discours*; et même, s'il faut être franc, je ne résiste pas sans effort aux tentantes suggestions que l'éloquence de Cousin, l'ingéniosité critique de Havet, de M. Brunschvicg, ou de M. Michaut dans leurs éditions, la verve persuasive de M. Émile Faguet détermineraient aisément dans mon esprit[1].

Mais le moindre grain de mil
Ferait bien mieux mon affaire,

sur les passions de l'amour, qui est bien de lui », écrit-il dans son article *Pascal* de la *Grande Encyclopédie*, 1898.

1. Ce ne sont pas là, comme on pourrait le penser, de vaines précautions oratoires. M. Faguet surtout a été bien près de me faire partager sa conviction. J'avais parlé dans la 1re et la 2e édition de mon livre sur *Pascal, l'homme, l'œuvre, l'influence* (Fontemoing, 1898 et 1899) de « l'authenticité probable, mais non certaine

je veux dire le moindre mot, le moindre témoignage d'un contemporain de Pascal, quel qu'il soit, ou de Marguerite Perier, ou même de l'auteur du *Recueil d'Utrecht*. Or, ici, rien de tel, comme nous le verrons tout à l'heure. En réalité, ce sont choses infiniment délicates et hasardeuses que ces sortes d'attributions posthumes, quand on est obligé de se fier aux seules données du goût individuel. « Nous sacrifierons volontiers, écrivait jadis à ce propos Sully Prudhomme, nous sacrifierons volontiers cet argument tiré du style; dans les productions de l'art, les parfaites ressemblances fortuites sont rares, mais les habiles pastiches ne manquent pas, et nous sommes obligé de convenir que les qualités de forme ne sont pas des marques de fabrique indiscutables; en peinture, par exemple, de fréquents débats l'attestent suffisamment. Encore moins alléguerions-nous la répétition, dans ce *Discours*, de certaines sentences du recueil des *Pensées*; on nous répondrait qu'un faussaire ne devait pas négliger ce facile moyen de faire illusion. » L'observation est d'une parfaite justesse. On a pu tout dernièrement, avec une probabilité qui confine à la certitude, restituer à Fénelon une partie de sa correspondance avec Mme Guyon; mais il y avait là des indices qui portaient pour ainsi dire avec eux leur preuve matérielle [1]. Ces cas sont extrême-

du *Discours* ». Après avoir lu l'article de M. Faguet, j'ai eu le tort de me corriger, et, dans la 3e édition (1904), d'affirmer « l'authenticité probable, presque certaine » du morceau.

1. Voir, à cet égard, *Fénelon et Mme Guyon, Documents inédits*, par M. Maurice Masson, 1 vol. in-16; Hachette, 1907. Pour

ment rares. Je sais d'autre part un érudit qui, rencontrant dans un recueil manuscrit de la Bibliothèque Nationale un très beau et très éloquent panégyrique de saint Thomas d'Aquin, tout à fait digne de Bossuet, avait cru d'autant mieux pouvoir l'attribuer au grand orateur, que celui-ci a prononcé sur le même sujet un discours que nous avons perdu : au moment de faire part au public de sa découverte, il trouva le panégyrique imprimé tout au long dans les œuvres de... Fromentières. Quand on a dans son souvenir quelque mésaventure de ce genre, on devient quelque peu prudent, pour ne pas dire quelque peu sceptique, et, pour attribuer après coup aux grands écrivains des œuvres dont ils n'ont pas revendiqué la paternité, on exige des preuves d'un ordre moins strictement littéraire, des garanties plus extérieures et plus positives.

Ces garanties existent-elles en ce qui concerne le *Discours sur les passions de l'amour*? On l'affirme volontiers. Mais avant de discuter ces affirmations

démontrer que des lettres de Fénelon, publiées en 1768, par le pasteur Dutoit-Mambrini, et dont on avait mis en doute l'authenticité, sont bien de l'auteur du *Télémaque*, M. Masson, dans sa fine et savante *Introduction*, a tiré très heureusement parti de ce fait que les lettres en question contiennent des allusions précises à certains faits que Dutoit n'a pu connaître, et qui nous ont été révélés par des documents mis au jour après sa mort : l'argument est en effet décisif. Pour établir d'une manière aussi péremptoire l'authenticité du *Discours*, il faudrait découvrir — et je ne crois pas que l'on y parvienne, — entre certaines des *Pensées* retrouvées *au cours du XIXe siècle* et certains passages du *Discours* des rapports si étroits, que l'identité de l'auteur s'imposerait.

ou ces preuves, il est deux observations qu'on ne peut s'empêcher de faire, et qui, je le sais, ont donné à penser, ou à douter, à plus d'un lecteur du *Discours*.

Il y a d'abord un fait qui doit dominer tout le débat, et qui ne laisse pas d'être un peu inquiétant. Pendant près de deux siècles, le *Discours sur les passions de l'amour* est resté complètement inconnu. Personne, ni dans l'entourage immédiat de Pascal, ni dans le milieu janséniste, ni parmi ses innombrables lecteurs, admirateurs ou adversaires, au XVIIe, au XVIIIe et dans la première moitié du XIXe siècle, personne, que nous sachions, absolument personne n'en parle, personne n'y fait la moindre allusion. Cousin est bien le premier, sinon à l'avoir découvert, du moins à en signaler publiquement l'existence. Cette ignorance, ce silence ne sont-ils pas bien extraordinaires? C'est là un fait, je crois, unique dans l'histoire littéraire de Pascal. Tous ses autres écrits, même ceux qui furent longtemps perdus, comme son *Abrégé de la Vie de Jésus-Christ*, par exemple, nous sont signalés par l'un de ceux qui s'intéressaient à sa gloire ou à son œuvre. Le *Discours* seul fait exception. Si c'est un pur hasard, voilà un hasard bien malencontreux.

Autre coïncidence un peu gênante. Le *Discours* est seul de son espèce dans l'œuvre tout entière de Pascal. Si épurée qu'en soit l'inspiration, ces quelques pages forment un curieux contraste, je ne dis même pas avec les traités scientifiques du

grand écrivain, ou avec le *Mystère de Jésus*, mais avec les plus spirituelles des *Provinciales* et les plus « mondaines » des *Pensées*. Qu'il y ait dans l'œuvre de Stendhal, ou dans celle de Senancour, ou dans celle de Michelet, un traité de l'*Amour*, nous n'en sommes point étonnés. Mais dans celle de Pascal! S'il est vrai, suivant le mot du poète, que

Quelques *crimes* toujours précèdent les grands crimes,

— précèdent, ou suivent, — nous sommes un peu surpris que Pascal, ayant d'ailleurs si bien réussi, n'ait point récidivé, et qu'il n'ait pas, dans sa vie, d'autre « péché de jeunesse ».

Et assurément, tout est possible, et, comme l'a dit un autre poète,

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

Seulement, dans ce cas, le vrai, pour s'imposer à l'esprit, doit présenter des titres doublement éprouvés. Et ceux du *Discours* à la créance des lecteurs de Pascal doivent être vérifiés de fort près.

Cousin, lui, avait vite fait de trancher la question. « Ce n'est point une simple conjecture de mon esprit, déclarait-il superbement. D'autres avant moi, au XVIIe siècle, des gens liés avec Port-Royal, qui connaissaient Pascal et sa famille, les bénédictins, lui ont attribué ce fragment.... » Et il concluait : « Je ne veux point pousser plus loin la démonstration; le fragment est donc bien

de Pascal. On le croyait à Saint-Germain, l'ouvrage lui-même le prouve; ce n'est point une supposition vraisemblable, c'est un fait indubitable. »

Ce n'est même pas une supposition vraisemblable. L'opinion des bénédictins de Saint-Germain-des-Prés nous échappe absolument, et Cousin s'en serait bien aperçu, s'il avait étudié d'un peu plus près le manuscrit d'où il a tiré le texte du *Discours*. Ce manuscrit faisait partie, non pas du tout, comme il l'affirme, avec sa fougue habituelle d'inexactitude, du *Résidu de Saint-Germain*, mais bien, comme le faisait observer un peu aigrement Faugère, un an après, du *Fonds de Saint-Germain-Gesvres*. Il portait alors le numéro 74 : il porte aujourd'hui, sur les *Catalogues* de la Bibliothèque Nationale (*Fonds Français*), le numéro 19303. Or, voici l'origine du fonds de Saint-Germain-Gesvres[1]. Louis Potier, cardinal de Gesvres, ayant légué à Saint-Germain-des-Prés en 1736 sa riche bibliothèque, — qui semble avoir compris environ deux cents manuscrits, — les bénédictins de la célèbre abbaye en prirent livraison le 9 décembre 1745; et, à partir de ce moment, à Saint-Germain, comme plus tard à la Bibliothèque Nationale, jusqu'en 1865, les manuscrits de Gesvres avaient appartenu, ainsi qu'en témoignent les *ex libris*, à B.-H. de Fourcy. Le nôtre est précisément de ceux-là. Il résulte de tout ceci jusqu'à l'évidence, — et la simple vue du manuscrit est à cet égard convaincante, — que les

1. Léopold Delisle, *le Cabinet des manuscrits de la Bibliothèque Nationale*, in-folio, Imprimerie nationale : t. II, 1874, p. 46-47, 61.

indications et renseignements qu'il fournit ne sont nullement imputables aux bénédictins, pas plus d'ailleurs qu'ils ne le sont au cardinal de Gesvres : ils ne le sont même pas à M. de Fourcy, mais simplement au copiste *anonyme* qui a travaillé pour lui. Les moines de Saint-Germain se sont sans doute contentés de recueillir, avec les autres, le manuscrit qui contenait le *Discours*, de le cataloguer, et de le placer sur leurs rayons. S'ils l'ont lu, ou feuilleté, ils se sont abstenus de nous dire ce qu'ils en pensaient, et à qui ils en attribuaient les diverses pièces.

Quant à M. de Fourcy lui-même, — dont nous ignorons également l'opinion, et s'il en avait une, — il est, m'écrit M. Gazier, absolument inconnu dans le monde janséniste : ni les *Nécrologes*, ni les *Nouvelles ecclésiastiques* ne le mentionnent. Les seuls renseignements que j'aie pu trouver sur son compte sont les suivants. Balthazar-Henri de Fourcy appartenait, comme d'ailleurs le futur cardinal de Gesvres, à une grande famille parlementaire. Né le 24 juillet 1669, il fut nommé abbé commendataire de Saint-Vandrille-en-Caux, diocèse de Rouen, en 1690, et reçu docteur en théologie de la Faculté de Paris, « de la maison et société de Sorbonne », le 2 août 1696. Il était chevalier de Malte depuis 1673[1]. Comme il est

1. Bibliothèque Nationale. Département des manuscrits. *Dossiers bleus*, 280. — M. Ch. H. Boudhors, dans la revue *l'Enseignement secondaire*, a depuis donné quelques nouveaux détails, sans très grande importance d'ailleurs, sur ce Balthazar-Henri de Fourcy.

naturel, les questions théologiques devaient l'intéresser vivement, et il semble avoir recueilli de toutes mains des documents sur ces questions. Je note, parmi les manuscrits qui proviennent de sa bibliothèque, un *Traité de la prédestination*, par un auteur protestant, des *Mélanges sur le jansénisme*, la *Véritable tradition de l'Église sur la prédestination et la grâce*, par M. de Launoy, « docteur en théologie de la maison et société de Navarre[1] ». Avait-il acquis tous ces manuscrits, au fur et à mesure que l'occasion s'en présentait? Ou bien faisait-il prendre des copies des pièces qu'il voulait conserver? C'est ce que l'on ne saurait dire.

Quoi qu'il en soit, et pour en revenir au seul manuscrit qui nous occupe, il y a lieu d'en donner une description plus minutieuse et plus exacte que celle qu'en a donnée Victor Cousin. Ce manuscrit, de format petit in-quarto, que le catalogue date du XVIIIe siècle, est à proprement parler un recueil factice où l'on a réuni et relié après coup cinq pièces différentes de format analogue. Ces pièces qui, rappelons-le, sont de simples *copies*, sont intitulées ainsi, d'après les indications de la première page, qui sert de *Table des matières* : 1° *Système de M. Nicole sur la Grâce*; 2° *Si la dispute de la grâce n'est qu'une dispute de nom*; 3° *Discours sur les passions de l'amour, par M. Pascal*; 4° *Lettre de M. de Saint-Évremond sur la dévotion feinte*; 5° *Introduction à la chaire*. Ces cinq morceaux,

1. *Catalogue général des manuscrits de la Bibliothèque nationale. Ancien Saint-Germain français*. t. III, 1900: Ernest Leroux (p. 299).

d'étendue fort inégale, — le recueil a 165 pages, numérotées d'un seul côté, mais écrites au recto et au verso, — sont tous d'écritures différentes, sauf le *Discours* et la *Lettre de Saint-Évremond*, qui sont de la même écriture, et qui ont été copiés sur un papier identique et d'un filigrane différent de celui des autres pièces. Le titre général, au dos du manuscrit, — la reliure est du temps, — est le suivant : NIC[OLE] DE LA GR[ACE] AUTRE[S] PIÈC[ES] M[ANUSCRITE]S. En tête du *Discours*, de la même main et de la même encre que le texte même du *Discours* : *Discours sur les passions de l'amour. On l'attribue à Monsieur Pascal.* L' « attribution », on le voit, n'a rien de très sûr d'elle-même; et elle est, — on ne saurait trop insister là-dessus, — le fait d'un copiste anonyme[1]. Si l'auteur, également anonyme, de la *Table des matières*, — elle est d'une autre écriture que tout le reste du recueil, — a été plus affirmatif, il est visible que la seule raison qu'il en ait eue a été de faire court, et il a abrégé le titre du *Discours*, comme il a abrégé les titres des autres pièces qui composent le recueil. Ne disons pas, comme on le dit couramment encore, que les bénédictins ou les jansénistes ont cru que le *Discours* était de Pascal. Un seul homme, que nous sachions, avant Victor Cousin, l'a cru, ou du moins nous a dit que d'autres le croyaient, — quels sont ces autres, il a négligé de nous le

1. Le mot *l'attribue* a été écrit en surcharge par-dessus un commencement de mot barré. Je ne note ce détail que pour être exact, et je ne songe à tirer de là aucune espèce de conséquence.

dire; — et cet homme, il est possible, quoique peu probable, qu'il ait été bénédictin, ou qu'il ait été janséniste; mais le fait est que nous n'en savons rien; et tout ce que nous savons de lui, c'est qu'il s'est fait le copiste anonyme du *Discours sur les passions de l'amour* et d'une *Lettre* de Saint-Évremond.

Cette *Lettre*, — je laisse à dessein de côté les autres pièces du recueil, qui sont d'une autre écriture, et donc d'une autre provenance, — cette *Lettre* est bien de Saint-Évremond : elle figure dans les *Œuvres* imprimées du célèbre épicurien, et on la trouvera déjà, étrangement mutilée d'ailleurs, au tome II de l'édition in-quarto de 1692[1] : elle est adressée *A Mme D. D. B. C.* Elle est d'un caractère assez énigmatique. L'auteur parle-t-il sérieusement? On pourrait le croire par endroits. Ou bien se moque-t-il plutôt? Il se pourrait qu'il ne l'eût pas très nettement démêlé lui-même. La langue en est parfois assez ferme; d'autres fois, la forme, qui veut être légère, est bien lourde et bien contournée. Le fond en est un peu maigre : c'est une suite de variations sur les diverses sortes d'*Arsinoé*. En voici le début :

A ce que j'apprends, Madame, vous voulez devenir dévote. J'en rends grâces à Dieu de tout mon cœur, ayant plus besoin en vos entretiens de la pureté des sentiments que vous allez avoir que de ceux qui pourraient vous être inspirés par le commerce des hommes. Je vous conjure comme intéressé avec le ciel de prendre une dévotion véri-

1. P. 486.

table, et pour rendre votre dévotion telle que je la veux, il sera bon de vous dépeindre celle de nos dames telle qu'elle est, afin que vous puissiez éviter les défauts qui l'accompagnent....

Et plus loin :

Ces beautés bizarres qui se donnent à Dieu pensent avoir éteint de vieilles ardeurs qui cherchent secrètement à se rallumer, et leurs amours n'ayant fait que changer d'objet, elles gardent pour leurs dernières souffrances les mêmes soupirs et les mêmes larmes qui ont exprimé leurs vieux tourments; elles n'ont rien retranché des premiers troubles d'un cœur amoureux, des craintes, des saisissements, des transports; elles n'ont rien perdu de ces chers mouvements, des tendres désirs, des tristesses délicates et des langueurs précieuses....

J'en ai connu qui faisaient entrer dans leur dévotion le plaisir du changement, et qui, se dévouant à Dieu, goûtaient une joie malicieuse de l'infidélité qu'elles pensaient faire aux hommes.

Ailleurs, enfin :

En quelques-unes, Dieu est un nouvel amant qui les console de celui qu'elles ont perdu; en quelques autres, la dévotion est un dessein d'intérêt et le mystère d'une nouvelle conduite. Vous en verrez de sombres et de retirées qui préfèrent les Tartufes aux galants bien faits, quelquefois par le goût d'une volupté obscure, quelquefois elles voulaient s'élever au ciel de bonne foi, et leur faiblesse les fait reposer en chemin avec les directeurs qui les conduisent....

Tout cela est d'un tour assez « libertin », comme on disait alors, — si libertin même que l'éditeur de 1692 n'avait pas osé tout imprimer[1]. Si le

1. La *Lettre* est publiée intégralement au tome I de l'édition de 1705 des *Œuvres meslées de M. de Saint-Evremond* (Londres,

copiste était janséniste, ou même bénédictin, ou même simplement clerc, on conçoit très bien que, attiré par le grand nom — supposé — de Pascal, il nous ait conservé le *Discours* : on ne comprend pas du tout qu'il ait pris la peine de copier ces quelques pages de Saint-Évremond. La conjecture la plus vraisemblable que suggère tout cet ensemble d'observations est peut-être la suivante. Un copiste laïque, et très laïque, sans rapports, que nous sachions, avec le monde janséniste, a eu communication de deux pièces qui circulaient sous le manteau dans la société polie ou épicurienne de la fin du XVIIe siècle. L'une était bien de Saint-Évremond. L'autre présentait, en certaines de ses parties, de si curieuses analogies avec quelques-unes des *Pensées* alors connues, que certains, sans y regarder de trop près, sans se poser même la question de pastiche possible, ou d'imitation involontaire, ont pu prononcer à ce sujet le nom de Pascal. Il nous a transmis ces deux pièces; il s'est fait l'écho des propos, plus ou moins consistants, qu'il avait entendus. On a relié ces deux morceaux

chez Jacob Tonson) et dans les éditions suivantes. Elle est intitulée simplement à Madame de ***. L'édition de 1705, « publiée sur les manuscrits de l'auteur » par Silvestre et Des Maizeaux, est la première édition officielle et avouée de Saint-Évremond. « Il faut encore remarquer, disait la *Préface*, que dans les éditions de Paris, on a supprimé, ou du moins défiguré tous les noms, et *qu'on a retranché bien des endroits qui paraissaient trop libres.* » — Il y a donc tout lieu de croire que la copie de la *Lettre* dont nous nous occupons est antérieure à 1705 : car quel intérêt aurait-on eu, après 1705, à faire la copie d'une pièce qu'on pouvait lire tout au long sur l'imprimé? Et peut-être la copie du *Discours sur l'Amour* est-elle également antérieure à cette date.

avec trois autres pièces de format analogue et relatives à des questions religieuses. Et le recueil ainsi composé est allé échouer dans la bibliothèque de l'abbé de Fourcy, puis dans celle du cardinal de Gesvres, puis à Saint-Germain-des-Prés, et enfin à la Bibliothèque Nationale. Et l'on voit combien il est inexact de dire avec Havet : « Qui donc, parmi les personnes attachées à Port-Royal ou à la famille Perier, et qui conservaient les traditions de la petite Église, qui donc se fût avisé de dire ou de laisser croire qu'un discours *sur l'Amour* fût de Pascal, s'il y avait eu moyen de croire le contraire? » ou avec M. Brunschvicg : « Quel est le janséniste qui se serait soucié de le recopier et de le conserver, ou qui se serait amusé à faire un pastiche de Pascal sur cette matière de l'amour? » Nous ne pouvons pas même affirmer, et rien ne nous permet de supposer qu'un seul janséniste ait connu l'existence de ce *Discours*.

Et enfin, voici, pour confirmer tous nos doutes, un fait nouveau d'une extrême importance, et qui, si je ne m'abuse, change singulièrement les données du problème. Le manuscrit étudié par Cousin et utilisé par tous les éditeurs successifs, — ou plutôt, car ils ne s'y sont guère reportés, par Faugère et par M. Brunschvicg, — ce manuscrit n'est pas le seul que nous possédions du *Discours*. Il en existe un autre à la Bibliothèque Nationale, et qui semble avoir été découvert à la Bibliothèque même aux environs de 1860. Le texte en est beaucoup plus satisfaisant à tous égards que le texte courant,

dont il diffère sur une cinquantaine de points; et surtout, chose assez curieuse, *le nom de Pascal n'y est même pas prononcé*. Quelle est l'exacte provenance de ce manuscrit? C'est ce qu'il est assez difficile de dire. Le catalogue imprimé le date du XVIIIe siècle. Il paraît bien, comme le 19303, une pure et simple copie : mais l'écriture, la ponctuation, la disposition même des matières en sont beaucoup plus soignées. Cette copie, comme l'autre du reste, a-t-elle été faite sur l'original, ou sur une autre copie? Est-elle antérieure à l'autre? ou contemporaine? ou postérieure? Ce sont là des questions dont la solution nous échappe, au moins présentement. Tout ce que l'on peut dire, encore une fois, c'est que la version qui nous est ici présentée par ce second manuscrit[1] est incontestablement

1. *Catalogue général des manuscrits français de la Bibliothèque Nationale. Nouvelles acquisitions françaises*, Ernest Leroux, 1900, t. II, p. 110. — Ce second manuscrit est coté 4015. C'est un tout petit volume in-18, de 52 pages : il avait d'abord été classé, et peut-être trouvé parmi les imprimés. La reliure en est toute moderne : évidemment, il a été paginé et envoyé à la reliure par la personne qui l'a découvert. Il comprend deux pièces : d'abord, et d'une très belle écriture, le *Discours* : en tête, comme titre, simplement, *Discours sur les passions de l'amour*. Les différentes *pensées* ou maximes qui composent le *Discours* sont séparées les unes des autres, non seulement par des alinéas beaucoup plus intelligemment distribués que dans le manuscrit rival, mais encore par de petits traits verticaux à la fin de chaque paragraphe. A la suite du *Discours*, d'une autre encre et d'une autre écriture et d'un autre papier, une petite pièce de vers, qui, manifestement, en était primitivement indépendante, et qui est intitulée le *Pater noster des Jésuites*. C'est une méchante rapsodie gallicane ou janséniste à l'adresse du roi d'Espagne Philippe IV, et qui remonte apparemment à la régence d'Anne d'Autriche. En tête, une petite croix, comme en font d'ordinaire les prêtres

meilleure, et, vraisemblablement, plus conforme à l'original que celle du manuscrit découvert par Victor Cousin. Des mots omis, ou mal lus, ou mal transcrits par l'autre copiste, et que l'on avait dû conjecturer, sont, dans ce nouveau texte, restitués en leur teneur authentique. Des phrases inintelligibles, et à propos desquelles on avait fait des prodiges de subtilité pour arriver à ne les point entendre, apparaissent ici d'un clarté limpide. On lisait, par exemple, jusqu'alors : « Quoique ce soit une même passion, il faut de la nouveauté; l'esprit s'y plaît; et qui sait *se la* procurer sait se faire aimer ». Il faut lire désormais : « Et qui sait *la* procurer [la nouveauté] ». On lisait encore : « Dans l'amour, ces deux qualités [le naturel et la vivacité] sont nécessaires : il ne faut rien de *force*, et cependant il ne faut *rien* de lenteur ». Qu'on lise avec le second copiste : « Il ne faut rien de *forcé*, et cependant il ne faut *point* de lenteur »,

quand ils écrivent. En voici, à titre de curiosité, la première strophe :

Philippe, Roi de tous les hommes,
Nous ne serons jamais muets
De confesser tous que nous sommes
Tes chers enfants, et que tû es
Pater noster.

Ce manuscrit m'aurait très probablement échappé, si M. Gazier, qui a bien voulu m'aider au cours de mes recherches, avec une obligeance et une activité dont je ne saurais trop lui exprimer toute ma gratitude, ne l'avait découvert comme par hasard, en feuilletant les catalogues manuscrits de la Bibliothèque, et ne m'en avait signalé l'existence et l'intérêt. Puisque M. Gazier n'a pas voulu tirer parti lui-même de sa découverte, il est de toute justice que l'on sache que je lui en suis redevable.

et tout s'explique. Ailleurs enfin, nous lisions, non sans quelque trouble : « L'amour n'a point d'âge : il est toujours naissant. Les poètes l'ont dit; c'est pour cela qu'ils nous le représentent comme un enfant. Mais sans *lui* rien demander, nous le sentons[1]. » Il faut lire, ce qui offre un sens : « Mais sans *leur* rien demander [aux poètes], nous le sentons ». On pourrait multiplier les exemples. Ceux-là suffiront peut-être à établir l'incontestable supériorité, sinon l'antériorité, du second texte par rapport au premier. Et ne peut-on pas, à tout le moins, s'étonner qu'un copiste aussi consciencieux, si réellement le *Discours* était de Pascal, n'en ait pas été informé, et n'en ait pas fait mention?

Mais, dira-t-on sans doute, si le *Discours sur les passions de l'amour* n'est point de Pascal, de qui est-il[2]? Nous ne sommes point tenus de le recher-

1. Le dernier éditeur du *Discours sur les passions de l'amour*, M. G. Michaut, s'est évertué, après M. Brunschvicg, à expliquer ce passage; et voici l'explication qu'il nous proposait : « Cela veut-il dire, se demande-t-il : L'amour a dans notre âme une éternelle jeunesse; il a toujours la nouveauté d'un sentiment qui vient de naître. Mais, tout enfant qu'il soit, nous ne le sentons pas moins, nous le subissons, sans avoir à lui demander compte de sa durée, de son âge? » Notre nouveau texte, on le voit, rend toute cette ingéniosité d'interprétation inutile.

Il n'y a guère qu'un point où le texte de l'ancien manuscrit me paraisse réellement supérieur au texte nouveau; et la divergence s'explique par une faute d'inattention du copiste qui a simplement passé une ligne. Il a écrit : « Les auteurs ne nous peuvent pas bien dire les mouvements de l'amour de leurs héros : il faudrait qu'ils fussent héros eux-mêmes ».

2. Notons un petit détail de langue sur lequel il serait puéril de vouloir échafauder tout un système, mais qui peut contribuer, s'il est tout à fait exact, à renforcer l'opinion de ceux qui inclineraient à croire que le *Discours* n'est pas de Pascal. « C'est

cher; et nous y sommes même tenus d'autant moins qu'ici les indices positifs nous font entièrement défaut, et que les hypothèses les plus diverses peuvent se donner carrière. Pour ne citer que des noms connus, le *Discours* est-il de Saint-Évremond, de Méré[1], de Miton, — et pourquoi pas de La Bruyère? N'est-il pas plutôt d'un esprit, sinon « supérieur », tout au moins extrêmement distingué, et qui, nourri de Pascal et de Descartes, — car M. G. Michaut, dans son édition du *Discours*[2], a fort bien montré qu'il y avait dans ce morceau presque autant de Descartes que de Pascal, — et doué d'ailleurs d'un très joli tour de style, comme tant de gens, même obscurs, de son temps, — on

de là, y lisons-nous, c'est de là que *ceux de la cour* sont mieux reçus dans l'amour que *ceux de la ville.* » — Je ne crois pas avoir rencontré l'expression « la ville » opposée à « la cour » avant 1660 : il me semble, — et M. Huguet, dans son tout récent et précieux *Petit Glossaire des classiques françaises du XVII*e *siècle*, Paris, Hachette, 1907 [article *ville*], me confirmerait dans cette impression, — il me semble que ce tour date du règne personnel de Louis XIV. Et le *Discours*, s'il est de Pascal, ne pouvant pas être postérieur à 1654, on voit la conséquence, — que je ne veux point tirer, n'étant pas assez sûr de mon fait.

1. L'attribution au chevalier de Méré, — l'idée m'a été suggérée par quelqu'un qui devrait bien la reprendre et la développer publiquement, pour le plus grand plaisir des lecteurs du *Journal des Débats*, puisqu'elle est de M. Chantavoine, — cette attribution pourrait s'appuyer sur ce fait que la fameuse distinction entre l'esprit géométrique et l'esprit de finesse, qui figure et dans le *Discours* et dans le traité *de l'Esprit géométrique* et dans les *Pensées*, semble bien avoir été empruntée par Pascal à Méré. Toutefois, — et j'emprunte cette observation au livre de M. Strowski dont j'ai parlé plus haut, — il y a lieu de noter que la formule même « esprit géométrique » et « esprit de finesse » n'est nulle part dans Méré, et qu'on ne la trouve que dans Pascal, — ou dans ceux qui ont lu Pascal.

2. Paris, Fontemoing, 1900.

écrivait si bien au XVIIe siècle! — n'a pas pu, ou voulu, ou daigné remplir tout son mérite d'écrivain? Bien hardi, ou bien téméraire qui voudrait choisir entre ces multiples hypothèses. Elles n'offrent toutes pas beaucoup moins de consistance que celle qui a fait attribuer le *Discours* à Pascal, — et que nous ne rejetons pas définitivement de l'histoire, mais que nous écartons simplement, que nous ajournons plutôt, comme insuffisamment établie.

Car allons-nous, pour conclure, et par un dogmatisme à la fois analogue et contraire à celui de Victor Cousin, allons-nous nier que Pascal puisse être l'auteur du *Discours sur les passions de l'amour?* Nous nous en garderons bien! La chose n'est certes point métaphysiquement impossible; mais, historiquement, elle n'est point prouvée. Fondée sur de simples ressemblances littéraires, et sur l'autorité, d'ailleurs fragile et peu confiante en elle-même, d'un témoignage unique et d'un témoignage anonyme, l'hypothèse a contre elle des présomptions très fortes. « Il faut savoir, a dit Pascal, douter où il faut, assurer où il faut, en se soumettant où il faut. » En l'espèce, nous doutons. Ni littérairement, ni même moralement, le *Discours* n'est assurément indigne de l'auteur des *Pensées*, voilà tout ce que l'on peut dire. Mais qu'en fait il soit de lui, c'est ce que, dans l'état actuel des faits et des textes, rien ne nous permet d'affirmer.

II

Supposons qu'il soit un jour établi, sans contestation possible, que le *Discours sur les passions de l'amour* est bien de Pascal. Suivrait-il de là que Pascal eût été amoureux? M. Faguet le pense, et il n'est pas seul à le penser; mais personne n'a tenté de cela une démonstration plus ingénieusement persuasive. « Le *Discours sur les passions de l'amour*, déclare-t-il, n'est pas un jeu d'esprit et une gageure; il prouve que Pascal a été amoureux, et très vivement; il a un accent parfaitement personnel; il est tantôt une dissertation, tantôt une véritable confidence. » Et s'attachant à la partie du *Discours* qu'il considère « comme une confidence continue », il la cite, il la commente, avec infiniment d'esprit, et de bonne grâce, et de malice aussi, « sollicitant » de temps à autre les textes, multipliant les « évidemment », les « raisonnable », les « il faut », pour obtenir l'adhésion de son lecteur; et il conclut avec assurance :

Le *Discours sur les Passions de l'amour* est donc une confidence : c'est même un fragment autobiographique. On en peut tirer ceci, *sans craindre de s'égarer le moins du monde* : Pascal a été amoureux, — il a été amoureux d'une personne de condition supérieure à la sienne, — il s'est cru aimé ou a cru que la personne, au moins, n'était point indifférente à son affection, — il ne s'est jamais déclaré, — il a passé par les alternatives de bonheur et de tristesse (je dis de bonheur parce que, comme dit La Roche-

foucauld : « Le plaisir de l'amour est d'aimer ») que cette situation comporte toujours, — finalement il a été désespéré : les dernières lignes du discours sont un cri tragique.

Voilà ce dont je crois être sûr...

Voilà ce dont je suis un peu moins sûr que M. Émile Faguet.

Tout d'abord, — et M. Faguet est bien obligé d'en convenir, et il n'aurait pas besoin d'ailleurs d'un aussi abondant et ingénieux commentaire, s'il en était autrement, — l'aveu formel, la confidence proprement dite et non voilée fait entièrement défaut dans le *Discours*. Et dès lors, n'y a-t-il pas une remarque préalable qui s'impose? En matière de sentiments, les mots n'ont guère qu'une valeur très relative, et celle-là précisément que veut leur attribuer la personne qui les emploie. Des âmes très passionnées s'expriment parfois dans la langue la plus impersonnelle et la plus raisonnable du monde, et elles disent ou font entendre à ceux à qui elles s'adressent, et qui les connaissent, tout ce qu'elles veulent signifier. D'autres âmes, au contraire, très froides et même sèches, s'expriment dans une langue exubérante et tumultueuse qui donnerait aisément le change à ceux qui ne les connaîtraient guère. En d'autres termes encore, il faut connaître les vrais sentiments d'une âme pour les retrouver à travers son langage; et, pour avoir le droit d'affirmer que le *Discours sur les passions de l'amour* est l'œuvre d'un amoureux, il faudrait qu'on sût *par ailleurs* que l'auteur du *Discours* a été réellement amoureux. Et cela fait un cercle,

comme dit quelque part Pascal, d'où il paraît, présentement, bien difficile de sortir.

Veut-on voir d'ailleurs combien les interprétations auxquelles on se livre, en pareil cas, sont nécessairememt conjecturales, hasardeuses, toutes subjectives, et, partant, toujours sujettes à caution? — « Quand nous aimons, — écrit l'auteur du *Discours*, — nous nous sentons tout autres que nous étions auparavant. Ainsi, nous nous imaginons que tout le monde s'en aperçoit : cependant, il n'y a rien de si faux. Mais parce que la raison a sa vue bornée par la passion, l'on ne peut s'assurer et l'on est toujours dans la défiance. Quand on aime, on s'imagine que l'on découvrirait la passion d'un autre. Aussi, on a peur. » Et M. Faguet de s'écrier : « Est-ce qu'il ne vous semble pas qu'ici non seulement Pascal dit *je* à chaque ligne; mais qu'il vit devant nous et qu'on le voit dans toute sa délicate timidité et dans toute son inquiétude? » — si Pascal, — ou l'auteur du *Discours*, — a été amoureux au moment où il écrivait, M. Faguet a raison. Mais si, d'aventure, il ne l'était pas? A voir froidement les choses, il me semble que ces quelques lignes, qui peuvent être assurément d'un amoureux, peuvent être tout aussi bien d'un psychologue désintéressé, qui a vécu dans le monde, a observé des amoureux, et a réfléchi sur « les passions de l'amour ». L'expérience personnelle n'est pas ici nécessaire. Ailleurs, on lit dans le *Discours* : « L'égarement à aimer en divers endroits est aussi monstrueux que l'injustice

dans l'esprit. » — « Mot d'un amoureux, reprend M. Faguet, mot d'un amoureux qui ne saurait aimer qu'une personne. Le mot *monstrueux* (seul, du reste, dans toute la phrase) trahit le sentiment personnel, à cause de sa violence. Un simple moraliste aurait dit tout simplement : « L'incons- « tance est l'injustice du cœur ». — Voilà qui est fort joliment dit, et l'on voudrait que M. Faguet eût pleinement raison. Mais quoi! si on lui disait que le mot prouve tout simplement la délicatesse morale de l'auteur du *Discours*, rien de plus, et rien de moins, je ne vois pas bien ce qu'il pourrait répondre[1]. On en est réduit, on le voit, dans des discussions de ce genre, à entrechoquer des impressions toutes subjectives, et qui, à notre insu, sont toujours déterminées par l'idée *à priori*, — ou peu s'en faut — que nous nous formons, d'après les textes, sans doute, mais surtout d'après la psychologie et d'après l'histoire, de Pascal amoureux ou non amoureux.

M. Faguet, il est vrai, et il est de toute loyauté de le reconnaître, M. Faguet a un texte assez important pour lui. C'est celui-ci : « Les auteurs ne nous peuvent pas bien dire les mouvements de

1. Sans compter que le mot *monstrueux* n'a peut-être pas ici le sens « violent » et exclusivement moral que nous lui donnons de nos jours. Il signifie souvent, au XVIIe siècle, étonnant, stupéfiant, choquant pour la raison. Cf. Bossuet : « Les Juifs, peuple monstrueux, qui n'a ni feu, ni lieu, sans pays et de tous pays » (*Sermon sur la bonté et la rigueur de Dieu*); — Pascal : « C'est une chose monstrueuse de voir dans un même cœur et en même temps cette sensibilité pour les moindres choses et cette étrange insensibilité pour les grandes. » (*Pensées*, édition Brunschvicg, III, 194.)

l'amour de leurs héros : il faudrait qu'ils fussent héros eux-mêmes. » — « Si Pascal, écrit à ce propos M. Faguet, si Pascal avait voulu nous dire formellement : Dans cet écrit, je parle de moi, il ne l'aurait pas dit d'autre sorte. Il vient de s'apercevoir qu'il analyse l'amour et un certain amour et qu'il en décrit les mouvements avec une précision qu'il n'a trouvée dans aucun auteur, et il se dit : Ce n'est pas merveille. Il aurait fallu qu'ils fussent auteurs et héros. Moi, je suis précisément le héros de mon livre. » — Il faut en convenir, le mot peut parfaitement s'interpréter ainsi. Mais ne saurait-il s'interpréter tout autrement[1]? Supposons l'auteur du *Discours* non amoureux : ses analyses des « passions de l'amour », si fines et si délicates qu'elles soient, sont loin de le satisfaire pleinement; il cherche la raison de cette insuffisance verbale; il la trouve dans le fait même qu'il n'est point amoureux, et il l'exprime de la façon que voici : « Les auteurs ne nous peuvent pas bien dire les mouvements de l'amour de leurs héros; il faudrait qu'ils fussent héros eux-mêmes ». Cette interprétation est-elle par hasard trop subtile? En voici une autre plus naturelle, j'en conviens. L'auteur du *Discours* n'est pas amoureux; mais il se fait une haute idée de l'amour et du langage de l'amour; il a lu les romans contemporains, le *Grand Cyrus*, la

1. Je n'abuserai pas contre M. Faguet du fait que le texte de cette phrase n'est pas très bien établi et, ainsi que je l'ai indiqué tout à l'heure, j'admets très volontiers que le texte courant, suivi par M. Faguet, soit le meilleur.

Clélie[1], — car notez que, dans son texte, il paraît bien s'agir de personnages fictifs et d'écrivains d'imagination; — il a été écœuré des propos de fade galanterie qui s'y trouvent échangés, et il en juge comme feront bientôt Molière et Boileau, — Boileau qui semble n'avoir jamais été amoureux lui non plus, et qui eût fort bien signé la pensée ci-dessus, puisqu'il l'a, à la lettre, mise en vers :

C'est peu d'être poète, il faut être amoureux.

En vérité, cette interprétation est aussi naturelle, et peut-être plus conforme au texte que celle de M. Faguet; et je ne vois pas qu'on ait des raisons péremptoires de lui préférer cette dernière.

Aussi bien, n'y a-t-il pas, dans le *Discours* même, certains passages qui semblent aller directement contre les conjectures et les commentaires de M. Faguet? En voici un, que M. G. Michaut a relevé très justement dans son édition : « Nous connaissons l'esprit des hommes, et par conséquent leurs passions, par la comparaison que nous faisons de nous-mêmes avec les autres. Je suis de l'avis de celui qui disait que dans l'amour on oubliait sa fortune, ses parents et ses amis : *les grandes amitiés vont jusque-là.* » — « Si Pascal, dit à ce propos M. G. Michaut, si Pascal applique ici la méthode d'investigation psychologique qu'il vient de formuler, sa phrase ne signifie-t-elle pas qu'il en juge de l'amour par l'amitié, et, par con-

1. J'emprunte ces exemples et l'idée de cette interprétation à une note de l'excellente édition de M. G. Michaut.

séquent, qu'il trouve bien en lui l'amitié, mais non l'amour? » Il me paraît difficile, je l'avoue, d'interpréter autrement ce passage; et, sans affirmer qu'un amoureux n'a jamais pu l'écrire, — car qu'en savons-nous? — j'y verrais bien plutôt l'aveu d'une « grande amitié » que la confidence d'un véritable amour[1].

D'une manière toute générale d'ailleurs, je ne vois pas, même dans les passages les plus personnels, en apparence, du *Discours*, ce qui implique ou postule, de toute nécessité et de toute évidence, une expérience directe et intime de la part de l'auteur. « Qui parle si bien et avec tant d'émotion de l'amour, l'a ressenti », écrivait Taine, dans des notes inédites qu'il a laissées sur Pascal. Est-ce bien sûr? Rappelons-nous ce que nous disait si justement tout à l'heure l'auteur, quel qu'il soit, du *Discours :* « Nous connaissons l'esprit des hommes, et par conséquent leurs passions, par la comparaison que nous faisons de nous-mêmes avec les autres. » En d'autres termes encore, nous avons tous, tant que nous sommes, tous les germes, plus ou moins développés, de toutes les passions en nous-mêmes; et en prolongeant en quelque sorte par l'imagination, jusqu'à leur complet épanouissement virtuel, ces passions commençantes ou réprimées, en comparant celles que nous éprouvons

1. Dans la *Revue latine* du 25 décembre 1907, M. Faguet, interprétant ce mot « les grandes amitiés » comme s'il y avait « les grands amours », a discuté l'interprétation que je proposais ici. J'ai répondu à M. Faguet dans la *Revue latine* du 25 janvier 1908.

avec celles d'autrui, telles que l'observation sociale nous les révèle dans leurs effets extérieurs, nous pouvons nous figurer très exactement ces passions que, nous autres, nous ne ressentons guère, dans leur réalité intime et vivante. Et voilà pourquoi tous les grands peintres du cœur humain n'ont pas eu besoin d'éprouver pour leur propre compte les passions dont ils nous ont laissé des descriptions si saisissantes. Ni Molière, ni Balzac, que nous sachions, n'ont eu quelque pente à l'avarice; en ont-ils moins bien su faire vivre devant nous Harpagon et le bonhomme Grandet? Il en va de même, — et peut-être à plus forte raison, — des passions de l'amour. Un peu de réflexion sur soi, un peu d'expérience de la vie et des hommes suffisent pour nous les représenter à nous-mêmes avec une vérité fort satisfaisante; une certaine finesse psychologique, un certain tour d'imagination et de style suffisent pour les représenter aux autres. Et l'auteur du *Discours*, — et surtout s'il avait du génie, et s'il s'appelait Blaise Pascal, — a fort bien pu, sans être amoureux lui-même et sans avoir recours à son expérience personnelle, disserter avec esprit, avec pénétration, avec profondeur, avec émotion même sur les passions de l'amour.

« Le *Discours*, conclut M. Brunschvicg, est loin de prouver que Pascal ait été véritablement amoureux; quelques expressions témoignent de sentiments trop finement décrits pour ne pas avoir été éprouvés [cela même est-il sûr?], mais il ne s'y agit que des commencements de l'amour, d'un atta-

chement idéal. Tout le reste est une dissertation subtile et abstraite, qui fait infiniment plus de part à l'art de plaire dans la conversation qu'à la passion véritable; cette analyse tout intellectuelle n'a pu être écrite qu'avec un sang-froid parfait, et peut-être est-elle née d'une gageure tenue contre Méré ou quelque autre de ses amis, qui aurait mis le mathématicien qu'était Pascal au défi de traiter galamment de l'amour? » Je suis, à quelques nuances près, de l'opinion de M. Brunschvicg. Le *Discours*, que nous n'avons pas le droit d'attribuer à Pascal, a fort bien pu être écrit par un amoureux; il a pu l'être tout aussi bien par un homme qui ne l'était pas. En lui-même, il ne nous apprend rien de précis sur la « vie sentimentale » de son auteur, quel qu'il soit.

Mais M. Faguet va plus loin encore. Il s'en prend à une œuvre qui, cette fois, est incontestablement de Pascal, aux *Pensées* elles-mêmes, et, tout en déclarant formellement que « le Pascal du temps des *Pensées* » n'est plus amoureux, n'ayant alors « absolument qu'une passion, la passion de Dieu », il soutient que « bien des mots, dans les *Pensées*, sont d'un homme qui a aimé, qui ne s'en souvient peut-être plus, mais qui a aimé, et qui ne pourrait guère écrire ces mots-là, s'il n'avait aimé ».

La thèse est originale et je crois bien que M. Faguet est le premier à l'avoir soutenue. Mais aurait-il eu l'idée de la soutenir, si le *Discours* ne la lui avait inspirée? J'en doute un peu, pour ma

part. Il me semble bien qu'historiquement, je l'ai déjà dit, l'idée d'un Pascal amoureux est postérieure à la découverte du *Discours sur les passions de l'amour*, est issue, si je puis dire, de cette découverte même. Nous avons de ceci une preuve assez significative dans le *Port-Royal* de Sainte-Beuve. Quand Sainte-Beuve fit à Lausanne, en 1837 et 1838, son cours sur Port-Royal, et, un peu plus tard, en 1842, quand il publia le second volume de son grand ouvrage, arrivé à la « vie mondaine » de Pascal, il parle fort simplement de « cette vie éparse et réfléchie », sans faire la moindre allusion aux « amours » du grand écrivain. Évidemment, comme tout le monde alors et auparavant, il ne s'était même pas posé la question. Mais deux ans se passent; Cousin découvre le fameux *Discours* et l'interprète comme on sait; Faugère et d'autres avec lui renchérissent encore sur Victor Cousin en hypothèses et en extravagances. Sainte-Beuve n'en est pas ébranlé : il donne en 1860 une seconde édition *refondue* de son livre sans modifier en rien sur ce point ses positions premières. Et ce n'est qu'en 1867, dans la troisième et définitive édition de son *Port-Royal*, que, *sans rien changer à son texte*, il ajoute simplement en note les savoureuses lignes que voici :

D'autres ont essayé de prêter à Pascal des faiblesses amoureuses, en se fondant sur son fameux *Discours* retrouvé, où il disserte des *Passions de l'amour*. Il est bien vrai qu'il en parle comme quelqu'un qui n'est pas sans quelque expérience et qui s'y est essayé. Il est évident, par

endroits, qu'il analyse et décrit sur soi-même et d'après nature. *Pourtant je vois dans ce Discours encore plus de raisonnement et d'envie d'aimer que d'amour.* Corneille et ses amants de théâtre ont passé par là. On n'en dirait pas de même pour La Bruyère : il est impossible, à lire certains passages de son livre, qu'il n'ait pas réellement et beaucoup aimé, aimé par le cœur et non par la tête. Pascal, dans les courts instants où il s'en occupa, semble avoir été plutôt un ambitieux d'amour. Il avait, très vraisemblablement, conçu un commencement d'inclination pour une dame de condition supérieure, et il en raisonne avec bien de l'esprit. Au fond, c'est froid. Anacréon a dit quelque part qu'il reconnaît aussitôt les amants à je ne sais quelle *petite marque* qu'ils ont à l'âme : je ne trouve pas cette *petite marque* dans Pascal.

Ce n'est pas là, comme on peut voir, le langage d'un homme qui croit bien fermement aux « amours » de Pascal, et on l'eût fort étonné sans doute si on lui eût fait voir, dans les *Pensées* mêmes, la trace manifeste des amours du grand écrivain. Or, voici quelques-unes des *Pensées* qui sont pour M. Faguet le signe « que Pascal est un homme qui a aimé et qui s'est reproché d'avoir aimé, preuve qu'il a aimé vivement, et qu'il s'en souvenait subconsciemment » : — « Il n'aime plus, écrit Pascal, cette personne qu'il aimait il y a dix ans. Je crois bien : elle n'est plus la même, ni lui non plus. Il était jeune et elle aussi; elle est tout autre. Il l'aimerait peut-être encore, telle qu'elle était alors. » — « Ceci, demande à ce propos M. Faguet, ne vous paraît-il pas avoir quelque air de confidence? » — Il me semble que le moraliste le moins passionné est parfaitement capable d'une

observation de ce genre. — « Le cœur, dit ailleurs Pascal, le cœur a son ordre, l'esprit a le sien, qui est par principes et démonstrations. On ne prouve pas qu'on doit être aimé en exposant d'ordre les causes de l'amour; cela serait ridicule. » — « Ou je ne suis pas, déclare ici M. Faguet, psychologue pour une obole, ce qui du reste est parfaitement possible, ou cela est d'un homme qui, très raisonneur, très doué d'esprit géométrique, *a songé*, étant amoureux, *à prouver* qu'il devait être aimé et à « exposer d'ordre » les raisons de la chose; puis qui, n'étant pas un sot, a haussé les épaules et dit : « Cela serait ridicule ». — M. Faguet est peut-être psychologue trop ingénieux et trop subtil. Le « très peu voluptueux » Boileau, s'il était plus philosophe qu'il ne l'est, aurait pu, ce me semble, avoir une réflexion de cette sorte; cette *pensée* suppose simplement que l'on ait vu un peu aimer autour de soi, et que l'on ait réfléchi aux choses de l'amour.

Et il en va de même pour toutes les *pensées* que cite et commente M. Faguet. Il est possible qu'elles soient d'un homme qui a aimé. Il est également possible qu'elles soient d'un homme qui n'a jamais personnellement connu l'amour. Qui tranchera le débat? Ce que nous savons, — ou devinons, — *par ailleurs* de la vie intime de Pascal.

III

La vie intime et même la vie extérieure de Pascal ne nous sont malheureusement pas connues comme nous voudrions qu'elles nous le fussent. Les documents directs et personnels que nous possédons sur elles sont rares, souvent fragmentaires, et il faut presque toujours les compléter et les interpréter à l'aide de conjectures et d'hypothèses. Pareillement pour les documents extérieurs, si précieux qu'ils soient d'ordinaire, surtout quand ils proviennent de Jacqueline Pascal, de Mme Perier ou de sa fille, ou même de l'auteur du *Recueil d'Utrecht*. Et les éditeurs ou les historiens même les meilleurs ne se font pas faute de combler à coups d'imagination les lacunes innombrables des textes.

C'est ainsi qu'on ne s'est point contenté, sur la foi du *Discours sur les passions de l'amour*, de croire que Pascal, à un moment donné de sa vie, avait été amoureux, et amoureux même d'une « dame de condition supérieure ». On a voulu préciser, et comme il se trouvait que nous possédions quelques fragments de lettres de Pascal à la sœur d'un duc et pair, Mlle de Roannez, on a cru que c'est elle qui avait inspiré le *Discours*. C'est Faugère qui, en 1844, a inventé cette aimable histoire. De plus, comme les lettres de Pascal à Mlle de Roannez sont, à proprement parler, des

« lettres de direction », et que, visiblement, Pascal a agi sur la jeune fille pour achever de la détacher du monde, Faugère est allé jusqu'au bout de son invention, et « avec la naïveté la plus bouffonne que j'aie jamais rencontrée », — c'est M. Faguet qui s'exprime en ces termes un peu durs, mais non point injustes, — il nous a représenté Pascal « donnant ce spectacle sévère et touchant d'un chrétien revenu de toutes ses illusions et disputant au monde, pour la donner à Dieu, une personne qui ne pouvait pas être à lui ».

Il faut le regretter pour Faugère, et pour quelques autres, toutes les probabilités sont pour qu'il n'y ait pas un seul mot de vrai dans toute cette histoire.

Des textes versés en effet au débat par M. Gazier, dans une étude décisive, il ressort jusqu'à l'évidence : d'abord, que si Pascal connaissait Mlle de Roannez avant le mois d'août 1656, ce qui n'est pas sûr, quoique assez probable, il ne la connaissait que fort peu, et que donc il n'eut guère alors le loisir de devenir amoureux d'elle; — en second lieu, qu'il fut complètement étranger au dessein tout spontané qu'elle forma de se donner à Dieu et à Port-Royal; — et enfin que, s'il intervint un peu plus tard, avec autorité, violence et douceur tout ensemble, ce fut sans doute sur la prière de son ami, le duc de Roannez, mais sans aucune espèce d'arrière-pensée personnelle et avec le plus complet désintéressement mystique. M. Gazier reproche à Pascal, — et j'ai jadis été de son avis, —

« d'avoir manqué peut-être de clairvoyance, de n'avoir pas compris que ces désirs de retraite n'étaient pas aussi forts qu'ils paraissaient l'être ». A relire aujourd'hui la vie douloureuse et troublée de celle qui devait être un jour la duchesse de La Feuillade [1], je me demande si Pascal n'avait pas mieux vu que toute une famille qui la persécuta de si longues années, que la vraie « vocation » de cette pauvre âme inquiète et faible était bien le cloître, et non pas ce monde qu'elle voulait fuir, et où elle ne vécut que pour souffrir. En tout cas, soyons assurés qu'il ne l'eût pas « dirigée », s'il l'avait réellement aimée, — toute l'argumentation de M. Faguet est sur ce point le bon sens même, — et, comme le dit très bien M. Brunschvicg, « la conjecture devient inconvenante autant qu'elle est gratuite ».

C'est aussi bien ce qu'on a fini par sentir. Il n'est aujourd'hui personne qui soutienne sérieusement que Pascal ait été amoureux de Mlle de

1. Il y a toute une « littérature » sur Pascal et Mlle de Roannez Outre les études, déjà mentionnées, de M. Gazier et de M. Faguet, on peut consulter M. G. Lyon, *la Conversion de Mlle de Roannez*, Pau, 1879; De Lescure, *Pascal et Mlle de Roannez* (*Correspondant* du 25 août 1881); C. Adam, *Pascal et Mlle de Roannez* (*Revue bourguignonne de l'enseignement supérieur*, 1891); J. Calvet, *Pascal directeur de conscience* (*Revue du clergé français* du 15 juin 1901); enfin et surtout les précieux *Mémoires de Godefroi Hermant*, publiés récemment par M. A. Gazier (Paris, Plon), en particulier le tome III (liv. XVII, chap. XXI, et liv. XVIII, chap. I et IV), qui contient plusieurs lettres de Mlle de Roannez. Les fragments de lettres de Pascal à Mlle de Roannez que nous possédons actuellement ont été découverts à peu près en même temps par Cousin et par Faugère, et c'est Cousin qui le premier les a publiés au complet dans ses *Études sur Pascal* (1843). Le *Recueil d'Utrecht* en avait déjà publié une, et Bossut un fragment d'une autre, avec des variantes qui n'ont point passé dans les éditions modernes.

Roannez. Tous ceux qui ont cru à cette légende et qui l'ont propagée, — Faugère, de Lescure, Ricard, Derôme et Molinier, — sont morts, et, à ce qu'il semble, la légende avec eux. Voici ce que déclarait Havet dès 1853 : « Il est clair qu'une femme du grand monde toucha le cœur de Pascal, c'est pour elle que furent écrites ces pages (le *Discours*) ; elle ne les a jamais vues peut-être, mais Pascal les écrivait comme si elle eût dû les voir. Il mettait là ce qu'il n'osait dire. Quant à deviner quelle a été cette femme, c'est ce qui paraît impossible et ce que je n'essaierai pas. » « La fréquentation des femmes de haute culture, écrivait simplement Ravaisson, il y a vingt ans, la fréquentation des femmes de haute culture dut contribuer pour beaucoup à affiner la rare intelligence de Pascal, et un amour digne de lui paraît s'être emparé alors de son cœur : c'est ce dont témoigne le *Discours*, qui a été retrouvé par M. Cousin, sur *les Passions de l'amour* [1]. » Et Sully Prudhomme, à son tour, un peu plus tard, s'il croyait possible de « faire l'histoire psychologique de la passion qui occupait alors Pascal », reconnaissait que « l'objet comme le roman nous en demeurent inconnus [2] ». « Il est vraisemblable, dit enfin M. Boutroux, que Pascal a aimé, et même qu'il a aimé une personne de condition supérieure à la

1. Voir, dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 mars 1887, l'article sur *la Philosophie de Pascal.*

2. *Examen du Discours sur les passions de l'amour* dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 juillet 1890.

sienne. Mais il est gratuit de supposer, avec M. Faugère, que cette personne était la sœur du duc de Roannez. Aucun trait ne la désigne [1].... » On croit donc encore assez souvent, nous le voyons, que Pascal, pendant la période mondaine de sa vie, a été amoureux; mais on avoue qu'on ne sait pas de qui.

Quelle était cette femme, assez noble, assez belle,
Pour soumettre à son joug ce cœur fier et rebelle?
Les hommes ici-bas jamais ne le sauront.
L'image fugitive à peine se dessine;
C'est un fantôme, une ombre, et la forme divine,
En passant devant nous, garde son voile au front [2].

1. *Pascal*, par M. Émile Boutroux, Hachette, 1901, p. 61.

2. Mme Ackermann, *Pascal*. M. d'Haussonville a conté, dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 octobre 1891, l'instructive histoire des variations de ce poème sous l'influence, peut-être trop docilement acceptée, d'Ernest Havet. — Dans l'un des livres les plus involontairement amusants que j'aie jamais lus, je trouve ceci, qui exprime assez bien ce que j'appellerais volontiers la forme vulgaire et banale de la légende (Dr Binet-Sanglé, *les Lois psycho-physiologiques du développement des religions : l'Évolution religieuse chez Rabelais, Pascal et Racine*, Paris, Maloine, 1907, in-16; p. 182) : « Cependant, la tristesse de Pascal s'atténue et il rentre dans la vie normale. Il compose son *Traité du vide et de la pesanteur de l'air*, son *Discours sur la condition des grands*, son *Discours sur les passions de l'amour*. Il écrit à Fermat sur l'analyse mathématique, voit le monde, se divertit en compagnie du chevalier de Méré, mathématicien, mais aussi grand joueur. *Il aime. Il redevient homme.* » — Ce dernier trait n'est-il pas admirable? Je recommande la lecture de ce livre, — qui eût fait la joie de Flaubert, — à ceux qui voudraient se rendre compte du curieux alliage que forme, dans certains esprits, le fanatisme antireligieux, quand il est uni à la plus touchante ignorance en matière de philosophie et d'histoire et au verbalisme pseudo-scientifique. Le Dr Binet-Sanglé est « professeur à l'École de psychologie », et son livre fait partie, ainsi qu'une « étude de psychologie morbide » du même auteur sur *les Prophètes juifs*, d'une Bibliothèque de l'École de psychologie, laquelle est publiée sous la direction du Dr Bérillon,

Il ne me semble pas que, même sous cette forme atténuée et raisonnable, on puisse accepter la légende : elle me paraît en contradiction avec tout ce que nous savons de la vie et de la psychologie de Pascal.

Observons d'abord, — et ceci est assez grave, — que non seulement tous les documents contemporains sont absolument muets là-dessus, mais encore que, durant près de deux siècles, parents, éditeurs, biographes, historiens, amis et ennemis de Pascal gardent à cet égard le silence le plus complet. Encore une fois, il a fallu la découverte du *Discours sur les passions de l'amour* pour qu'on s'avisât de l'existence même du problème.

Examinons cependant les faits et les textes qui, en dehors du *Discours*, ont pu contribuer à donner quelque consistance à cette légende. La vie mondaine de Pascal, cette courte période de « divertissement » qui va environ de 1649 à 1654, nous est, on le sait, assez mal connue. Pascal ne nous a point laissé à cet égard de confidences, et ses biographes les plus autorisés sont, sur ce point, beaucoup moins précis que nous ne le souhaiterions. Nous savons qu'il vit le monde, qu'il joua,

médecin-inspecteur des asiles d'aliénés, professeur à l'École de psychologie, directeur de la *Revue de l'hypnotisme*. Cette « Bibliothèque », afin qu'on n'en ignore, se propose de publier prochainement un livre du Dr Félix Regnault sur *les Miracles de Jésus*, et surtout un livre du Dr Bérillon lui-même sur *les Femmes à barbe*, « étude psychologique et sociologique ». Ce dernier ouvrage manquerait assurément à toutes les promesses de son titre, s'il n'était pas appelé à révolutionner de fond en comble la « psychologie » et la » sociologie » contemporaines.

et en compagnie de ses amis d'alors, le chevalier de Méré, Miton, le duc de Roannez, il semble avoir mené assez grand train. A Port-Royal, on a jugé avec une sévérité toute janséniste sa conduite pendant ces années de dissipation mondaine. La mère Agnès déclarait qu' « il n'y avait pas même lieu d'attendre un miracle de la grâce, en une personne comme lui ». Sa sœur Jacqueline, dans la lettre célèbre du 25 janvier 1655 où elle raconte à Mme Perier la seconde conversion, va jusqu'à écrire, mais en résumant, il est vrai, les paroles de son frère : « Il m'avoua qu'il fallait qu'il eût eu en ces temps-là d'*horribles attaches* pour résister aux grâces que Dieu lui faisait, et aux mouvements qu'il lui donnait ». Ailleurs, en écrivant à « son très cher frère » (19 janvier 1655), elle lui dit : « Il me semble que vous aviez mérité en bien des manières d'être encore quelque temps importuné de *la senteur du bourbier* que vous aviez embrassé avec tant d'empressement. » Ce sont là de bien gros mots ; et Cousin, si intéressé qu'il fût à en tirer parti, nous met justement en garde contre l'exagération de ce langage de moniale. « Si on ne doit pas, écrit-il, prendre trop au tragique ces *horribles attaches* dont parle ici Jacqueline avec l'exagération janséniste, il est bien permis d'y soupçonner des habitudes tout à fait mondaines, bien que sans dérèglement, et peut-être une noble affection, une chaste et haute amitié. » Au reste, les écrivains jansénistes ont d'eux-mêmes remis toutes choses au point : « Il se mit

dans le monde, écrit Mme Perier. Mais, quoique, par la miséricorde de Dieu, il se *soit toujours exempté des vices*, néanmoins, comme Dieu l'appelait à une grande perfection, il ne voulut pas l'y laisser. » Et ailleurs : « Non seulement il n'avait point d'attache pour les autres, mais il ne voulait point du tout que les autres en eussent pour lui. Je ne parle pas de ces attaches criminelles et dangereuses : car cela est grossier, et tout le monde le voit bien; mais je parle de ces amitiés les plus innocentes. » Parlerait-elle ainsi, si Pascal avait eu, même dans sa vie mondaine, quoi que ce fût à se reprocher touchant la règle des mœurs? Marguerite Perier dit à son tour : « Il fut contraint de revoir le monde, de jouer, et de se divertir. Dans le commencement, cela était modéré; mais insensiblement le goût en revint, il se mit dans le monde, *sans vice néanmoins ni dérèglement*, mais dans l'inutilité, le plaisir et l'amusement. » Et enfin, l'honnête auteur du *Recueil d'Utrecht* résume en quelque sorte les débats de la très judicieuse façon que voici : « Il se livra tout entier à la vanité, à l'inutilité, au plaisir et à l'amusement, *sans se laisser aller cependant à aucun dérèglement.* » On ne saurait mieux dire, et mieux corriger les mystiques imprudences du langage de Jacqueline Pascal.

Est-ce là tout cependant? Et, à défaut de « libertinage » au sens moderne du mot, les documents contemporains ne nous feraient-ils pas saisir, dans la vie mondaine de Pascal, la trace d'un attachement féminin quelconque, et, comme le

disait élégamment Cousin tout à l'heure, d'une « noble affection, d'une chaste et haute amitié »? « L'amour, dit ailleurs Cousin, l'amour alors ne passait point pour une faiblesse : c'était la marque des grands esprits et des grands cœurs. Rien donc de plus naturel que Pascal n'ait pas su ou n'ait pas voulu se défendre d'une impression noble et tendre, et que lui aussi, comme Descartes, il ait aimé. » Il y aurait au moins cette différence que les amours de Descartes allèrent... jusqu'à l'enfant, inclusivement : car l'on sait que de sa liaison avec une dame hollandaise du nom d'Hélène, le philosophe eut une fille naturelle, Francine, qu'il perdit de bonne heure, et dont la mort lui causa un grand chagrin. Rien de tel, sans aucune espèce de doute, dans la vie de Pascal, à moins que l'on ne veuille prendre exactement au pied de la lettre les « horribles attaches » et le « bourbier » dont parle Jacqueline, ce qui serait peut-être manquer un peu d'esprit de finesse. « Il suffit d'ailleurs, dit très justement M. Lanson à ce sujet, de considérer l'état de santé de Pascal et la description que sa nièce nous fait de ses incommodités dans ce temps-là, pour être assuré de l'innocence de ses mœurs. » Mais l'amour peut être heureusement autre chose; et il s'agit uniquement de savoir si Pascal, durant sa vie mondaine, a connu cette « impression noble et tendre » qui, pour une âme comme la sienne, eût été l'essentiel, et même le tout de l'amour.

Or, les deux seuls faits, à ma connaissance,

— en dehors du *Discours*, — qui pourraient, dans une certaine mesure, légitimer cette hypothèse, sont les suivants. Dans ses *Mémoires sur les grands jours d'Auvergne*, Fléchier nous représente Pascal fort empressé auprès d'une jeune personne de Clermont, « qui est, dit-il, la Sapho du pays, et qui est assurément l'esprit le plus fin et le plus vif qu'il y ait dans la ville ». Mais Fléchier écrivait en 1665, une quinzaine d'années après les événements auxquels il fait une allusion assez peu précise; l'autorité de l'aimable et galant prélat, surtout en matière d'anecdotes provinciales dont il n'indique pas la provenance, et dont il se fait l'écho peut-être embelli, et, en tout cas, un peu malicieux, n'est pas de celles qui s'imposent sans réplique à l'historien; d'autre part, les biographes de Pascal discutent encore la question de savoir si cette anecdote se rapporterait au séjour que fit Pascal en Auvergne en 1649, ou à celui qu'il fit vraisemblablement en 1651 ou 1652[1]; et enfin,

1. Pascal passe aussi pour avoir composé et écrit de sa main au dos de deux tableaux de Fontaine-le-Comte, aux environs de Poitiers, les deux pièces de vers que voici. Elles dateraient de son voyage en Poitou, en 1652 :

Les plaisirs innocents ont reçu pour asile
Ce palais où l'art semble épuiser son pouvoir :
Si l'œil de tous côtés est charmé de le voir,
Le cœur à l'habiter goûte un bonheur tranquille.
On y voit dans mille canaux
Folâtrer de jeunes Naïades,
Les Dieux de la terre et des eaux
Y choisissent leurs promenades;
Mais les maîtres de ces beaux lieux
Nous font oublier et la terre et les cieux.

De ces beaux lieux, jeune et charmante hôtesse,
Votre crayon m'a tracé le dessin.

l'on a pu se demander, — c'est M. Lanson, — s'il « ne s'est pas fait une confusion, soit dans la tradition locale, soit dans l'esprit de Fléchier, entre Pascal et un de ses cousins, qui se nommait Blaise aussi ». Voilà bien des doutes et bien des « questions préalables ». Fussent-elles toutes résolues, et de manière à confirmer pleinement le témoignage de l'auteur des *Mémoires*, il faudrait encore se demander si l'esprit n'était pas plus profondément intéressé que le cœur dans les relations, — assez peu prolongées, du reste, à ce qu'il semble, — de Pascal avec la « Sapho » clermontoise. Mais voici un témoignage beaucoup plus direct, important et décisif. Marguerite Perier nous dit, en propres termes, que son oncle « prit la résolution de suivre le train commun du monde, c'est-à-dire de prendre une charge et *se marier*. Et, ajoute-t-elle, *prenant ses mesures pour l'un et pour l'autre*, il en conférait avec ma tante, qui était alors religieuse, qui gémissait de voir celui qui lui avait fait connaître le néant du monde, s'y plonger de lui-même par de nouveaux engagements. Elle l'exhortait souvent à y renoncer; mais l'heure n'était pas encore venue; il l'écoutait et ne *laissait pas de pousser toujours ses desseins*[1]. » On pourrait objecter, je le sais bien,

J'aurais voulu suivre de votre main
La grâce et la délicatesse.
Mais pourquoi n'ai-je pu, peignant ces dieux en l'air,
Pour rendre plus brillante une aimable déesse,
Lui donner vos traits et votre air?

1. Le *Recueil d'Utrecht* et Racine, dans son *Abrégé de l'histoire de Port-Royal*, parlent aussi de ce projet de mariage.

qu'on peut parfaitement songer à se marier, sans être amoureux, que ce fut là, apparemment, un de ces projets en l'air, comme nous en formons tous, sans objet précis, et qui ne dut pas être bien sérieux, puisqu'il ne fut pas suivi d'effet. Néanmoins, cela nous prouve que les préoccupations féminines n'ont pas été entièrement étrangères à Pascal, et que, à de certains moments, tout au moins, son état de santé ne lui paraissait pas incompatible avec le mariage. Ces observations sont nécessaires à présenter, et il y a lieu de les retenir.

Une chose cependant, dans tout cela, paraît bien établie. Qu'il y ait eu, dans le cas de Pascal, entre 1649 et 1654, des dispositions, des velléités amoureuses, il est possible, il est parfaitement possible; mais on ne voit pas, — car il faut décidément écarter le nom et la personne de Mlle de Roannez, — on ne voit pas, même en accordant pleine créance à Fléchier, et en attribuant à l'auteur des *Pensées* le *Discours sur les passions de l'amour*, on ne voit pas qu'il ait eu, dans sa vie, aucun attachement précis, déterminé, bref, qu'il ait été réellement amoureux.

Et assurément, de ce que les faits et les textes connus sont muets là-dessus, il ne suivrait pas nécessairement et, pour ainsi dire, *in abstracto*, que le fait n'eût pas eu lieu. Nous ignorons tant de choses, importantes peut-être, et qu'en tout cas nous voudrions connaître, de la vie de Pascal! Je crois pourtant le fait très improbable pour la raison, selon moi très forte, que voici :

Il me semble qu'un fait de ce genre, s'il se fût produit, nous eût été révélé. Il nous eût été révélé, soit par l'entourage immédiat de Pascal[1], soit par ses biographes, soit même, — et peut-être surtout, — par ses ennemis. Quoi donc! un écrivain qui, de son vivant même, a passionné si vivement l'opinion contemporaine, l'auteur des *Pensées*, l'auteur des *Provinciales* surtout, a eu dans sa vie une « faiblesse » nulllement condamnable, j'en conviens, — mais qui peut prêter à des commentaires malicieux, ou même malveillants; et personne ne s'en avise, personne n'en parle! Les Jésuites, qui savent tout, qui sont partout, qui s'insinuent partout, et qui n'ont pas toujours, — voyez le P. Rapin, — tous les scrupules de délicatesse que l'on voudrait, — les Jésuites ne relèvent pas cette histoire et ne cherchent pas à l'exploiter! Quelle admirable charité chrétienne est la leur! Charité d'autant plus inattendue de leur part que l'un des leurs, pour répondre aux *Provinciales*, s'était bien déjà permis d'insinuer « que le secrétaire de Port-Royal avait donné de justes sujets de croire qu'il n'était pas si chaste que Joseph, et que, s'il n'avait pas été dépouillé d'une autre façon que ce patriarche, peut-être il n'aurait pas fait tant d'invectives contre les casuistes, de ce qu'ils n'obligent pas les femmes à restituer à ceux qu'elles

1. Veut-on toute ma pensée? Si Pascal avait été vraiment amoureux, Jacqueline eût été profondément jalouse, — telle Henriette Renan à l'égard de son frère; — elle eût beaucoup souffert, elle eût « gémi », comme nous disait sa nièce tout à l'heure, — et elle nous l'eût fait savoir.

ont dévalisés par leurs cajoleries ». Ils s'en sont tenus là. Et Voltaire, Voltaire, l'ennemi personnel de Pascal et de Bossuet, Voltaire, qui s'écrie quelque part : « Va, va, Pascal, tu as un chapitre sur les prophéties où il n'y a pas l'ombre de bon sens, attends, attends! » — Voltaire qui a si bien su dénicher et lancer la légende du mariage de Bossuet, et, pour Pascal, celle de l'abîme et celle de l'accident du pont de Neuilly, Voltaire qui sait tant de choses d'original, Voltaire lui-même, ne trouve rien à dire là-dessus! Cela n'est-il pas paradoxal et invraisemblable [1]?

Dira-t-on peut-être qu'un fait d'ordre aussi intime, il est tout naturel que Pascal l'ait gardé en quelque sorte pour lui seul, ou du moins qu'il n'ait pas franchi le cercle étroit de la famille et des amis les plus sûrs? Mais, précisément, Pascal n'aurait pu le garder entièrement pour lui, et c'est à notre avis se méprendre du tout au tout sur la psychologie du grand écrivain que de l'admettre. Passionné comme nous le connaissons, si Pascal avait aimé, réellement aimé, — je ne veux pas dire dans l'ordre des sens, mais dans l'ordre du cœur, — il n'eût pas

1. Me permettra-t-on de faire observer que cet argument de simple bon sens pourrait suffire, à lui tout seul, à ruiner la thèse que soutient, depuis quelques mois, dans la *Revue de Paris*, en de retentissants articles, M. Félix Mathieu, à propos de l'expérience du Puy-de-Dôme, et que nous voyons de jour en jour s'effriter pièce par pièce? — on trouvera sur cette question, dans le livre de M. Strowski, de nouveaux détails et des faits décisifs. — Si Pascal avait été, ainsi qu'on le prétend, un plagiaire et un faussaire, *cela se saurait* de longue date, et les ennemis de Pascal n'auraient pas attendu M. Félix Mathieu pour nous l'apprendre.

aimé à moitié; il eût « aimé fortement », comme dit l'auteur du *Discours sur les passions de l'amour*; il se serait donné tout entier; sa « grande âme » n'eût été capable que « d'un amour violent », pour employer encore les termes mêmes du *Discours*; toute l'ardeur de sa nature, de son « esprit si vif et agissant », tout l'emportement de sa sensibilité se seraient livré carrière, auraient passé dans cette passion nouvelle, comme elles ont passé dans toutes les passions simultanées ou successives qui se sont partagé sa trop courte existence, dans sa fièvre d'invention scientifique, dans sa tendresse pour sa sœur Jacqueline, dans sa foi religieuse enfin. Il eût agi, il eût parlé, il eût écrit; et comment de toute cette flamme quelques étincelles ne seraient-elles point parvenues jusqu'à nous? On croit voir des traces d'une passion contenue dans certains fragments du *Discours*; mais la passion de Pascal n'eût point été contenue; et si le *Discours* est de lui, il prouve que Pascal n'a point été amoureux. Allons plus loin encore. Pascal amoureux n'était point homme à se reprendre, ou, si l'on préfère, à « se guérir » en quelques jours. Sa passion amoureuse serait fatalement entrée en lutte avec sa foi religieuse renaissante; et dans une âme comme la sienne, vibrante, exaltée, douloureuse et méthodique, le conflit intérieur eût été aussi dramatique et aussi sanglant que l'imagination la plus éprise de tragédies morales pourrait le souhaiter ou le rêver. Et de ce drame intime nous ne trouverions aucune trace

dans les *Pensées*, aucune dans les témoignages contemporains! N'est-ce pas là le comble de l'invraisemblance? Et si Pascal avait été réellement amoureux, est-ce que cela ne « se saurait » pas?

La vérité, si je ne m'abuse, est celle-ci. Né, je le crois, avec un cœur très tendre, avec une sensibilité très vive et très ardente, que la maladie vint encore aiguiser et exaspérer de très bonne heure, Pascal, avant 1649, avant l'époque où « il se mit dans le monde », pour suivre l'avis des médecins, Pascal n'a eu que deux grandes affections dans sa vie, son père et sa sœur Jacqueline, « qu'il aimait, nous dit Mme Perier, *d'une tendresse toute particulière* ». Son père mort, son autre sœur Gilberte étant mariée, sa sœur Jacqueline lui reste seule. Mais Jacqueline, qu'il avait lui-même « convertie » au jansénisme, Jacqueline a pris la résolution inébranlable d'entrer à Port-Royal. On sait tous les obstacles que mit alors Blaise à ce dessein que, plus que personne, il avait contribué à faire naître : la vie nouvelle qu'il mène alors, le relâchement de son zèle religieux, surtout, ce me semble, la profondeur et l'humanité jalouse de son affection fraternelle, expliquent ce brusque changement d'attitude : il avait espéré que sa sœur vivrait avec lui, et, si je puis dire, qu'il l'aurait tout entière pour lui tout seul.

Mais Jacqueline une fois entrée au couvent, un grand vide se fait dans son cœur, un vide que ni les « divertissemens » mondains, ni les travaux scientifiques, ni les amitiés masculines ne par-

viennent à remplir. La sécheresse mystique qu'il éprouve alors, et ce que Jacqueline appellera bientôt son « grand abandonnement du côté de Dieu », s'accompagnait, j'imagine, de vagues élans de tendresse inquiète, d'aspirations ardentes à un sentiment nouveau qui viendrait animer et peupler sa solitude morale, apaiser la douloureuse et intime détresse de son âme. S'il est permis de reprendre ici la célèbre expression de saint Augustin, *il eût aimé à aimer*. De là ses projets de mariage ; de là ses observations et ses réflexions sur les choses du cœur qu'il a consignées, sinon dans le *Discours*, puisqu'il n'est pas sûr qu'il en soit l'auteur, tout au moins dans les *Pensées* ; de là peut-être aussi certains troubles secrets, et aussi vite réprimés que nettement ressentis, et qui expliqueraient les infinis scrupules dont nous parle et dont s'étonne plus tard Mme Perier, et la vigilance inquiète de l'ascète chrétien en ses dernières années pour tout ce qui regarde la chasteté [1]. Évidemment, il est étrangement curieux et anxieux des choses de l'amour ; et, dans la mesure où, en cet ordre d'idées, pressentiments, aspirations, désirs vivifiés par l'imagination et fécondés par le génie, peuvent suppléer à l'expérience personnelle directe, on peut dire que cette expérience n'a point manqué à Pascal.

1. On peut rapprocher de ces textes de Mme Perier dans la *Vie* de son frère (édition Brunschvicg des *Pensées et Opuscules*, 4e édition revue, Hachette, 1907, p. 28-29), la célèbre *pensée* (n° 11, p. 324) : « Tous les grands divertissements sont dangereux pour la vie chrétienne... ».

C'est dans cet état de trouble extrême, de sensibilité émue et insatisfaite, si propice aux grandes crises de l'âme, que Dieu eut, après Jacqueline, « pitié » de son serviteur, et lui rendit « l'attrait » mystique qu'il lui avait si longtemps refusé. Blaise Pascal reprit peu à peu le chemin de Port-Royal; et cette fois, ce fut Jacqueline, la sœur toujours tendrement aimée, qui fut l'instrument de cette conversion nouvelle. On sait le reste : la nuit du 23 novembre 1654, — « Certitude, certitude. Sentiment. Joie. Paix », — la polémique des *Provinciales*, le miracle de la Sainte-Épine, le dessein fermement conçu et douloureusement poursuivi des *Pensées*[1]... Et ici, une question se pose qu'on n'a guère posée, ce me semble, et qui est peut-être la raison dernière de la justification générale des pages qui précèdent. L'apologétique de Pascal aurait-elle eu cette profondeur d'humanité, cet

1. On dispute encore, comme chacun sait, sur l'origine exacte de l'*Apologie* rêvée par Pascal. Faut-il en rapporter l'origine au miracle de la Saint-Epine? ou à la seconde conversion? ou à la première, — comme je le croirais très volontiers pour ma part, — ou enfin, comme quelques-uns l'ont prétendu, à la période mondaine? — Je trouve à cet égard une curieuse indication dans un article de M. Eugène Griselle sur *Pascal et les « Pascalins », d'après des jugements contemporains* (*Revue de Fribourg*, juillet 1907). Les « Pascalins » sont un terme un peu méprisant dont se servait le fougueux janséniste Bridieu, archidiacre de Beauvais, pour désigner les admirateurs et les disciples de Pascal. Or, voici, d'après un manuscrit du temps, le témoignage de Bridieu en ce qui concerne l'origine des *Pensées* : « M. Pascal a fait ses fragments contre huit esprits forts du Poitou, qui ne croyaient point en Dieu : il les veut convaincre par des raisons morales et naturelles ». — Pascal fit effectivement, nous le savons, un voyage en Poitou, avec Méré et le duc de Roannez, dans le courant de l'année 1652.

accent vécu, intime et concret, cette haute portée toujours active, s'il n'avait pas traversé, durant quelques années peut-être, la crise sentimentale que nous avons essayé de décrire? Pascal n'a aimé d'amour que son Dieu, c'est entendu; mais son Dieu eût-il été essentiellement pour lui un « Dieu d'amour et de consolation », un « Dieu *sensible au cœur* », si ce Dieu n'avait pas été, dans la réalité de sa vie intérieure, le grand « consolateur » de son « cœur » malade, s'il n'avait pas répondu pleinement aux aspirations, aux effusions inassouvies de sa sensibilité[1]? L'amour divin n'est assurément point l'amour humain, et l'on ne saurait trop protester contre les assimilations grossières où s'aventurent parfois certains carabins aussi novices en matière de mystique que de psychologie générale. Mais enfin, et sous peine de tomber dans la plus conventionnelle et la plus abstraite des logomachies, il faut bien reconnaître que ces deux sentiments ont entre eux plus d'un trait commun; qu'ils procèdent tous deux d'un même besoin de sortir de soi et d'échapper à sa personnalité éphémère; que l'un peut conduire à l'autre; et ce ne sont pas d'ordinaire les cœurs secs qui se laissent séduire aux attraits du mysticisme. Pascal n'était pas, — tant s'en faut, — un cœur sec. Il a connu, il a éprouvé l'amour humain sous presque toutes ses formes : l'amour filial, l'amour fraternel,

1. Cf. dans les *Pensées* (éd. Brunschvicg, n° 479) : « S'il y a un Dieu, il ne faut aimer que lui, et non les créatures passagères. »

l'amitié; et l'amour enfin sans épithète ne lui a pas été pleinement étranger, puisqu'il a dû en souhaiter les ardeurs et en sentir les approches. Et cette expérience lui a été singulièrement profitable. Pour avoir vécu, vraiment vécu de toute notre vie humaine, il a merveilleusement compris que l'homme n'est pas, comme on l'enseigne dans les écoles, un être qui pense, mais un être qui sent; que le fond de l'homme n'est pas la raison, mais ce qu'il appelle profondément le « cœur »; que c'est là qu'il faut toucher, si l'on veut agir sur lui et l'entraîner aux démarches décisives; que la religion tout entière ne serait qu'un vain mot ou qu'une vaine philosophie abstraite, si elle ne s'adressait avant tout à ces parties essentielles de l'âme. Et c'est pour avoir compris cela et pour l'avoir exprimé en formules saisissantes, et, si je puis dire, toutes chargées de vie éternelle, que Pascal demeure, après plus de deux siècles écoulés, le maître toujours vivant de l'apologétique chrétienne...

Et ce n'est là, je le sais bien, qu'une hypothèse, comme en sont toujours, hélas! toutes nos constructions historiques. Notre misérable science, quoi que nous fassions, se jouera toujours à la surface de l'âme individuelle qu'elle prétend deviner, et qu'elle voudrait percer de part en part. Et surtout quand cette âme est celle de Pascal, trop de choses en elle nous échappent invinciblement. Donc, ce n'est qu'une hypothèse, et on ne la donne que pour telle. Telle qu'elle est pourtant,

il me semble qu'elle s'adapte assez exactement aux faits connus, et qu'elle a certaines vraisemblances pour elle. Et c'est la seule en un mot qui me paraisse entièrement conforme à ce que nous savons de l'âme ardente, de la vie douloureuse, de l'âpre et puissant génie du grand Pascal.

15 octobre 1907.

APPENDICE

LE NOUVEAU TEXTE DU « DISCOURS SUR LES PASSIONS DE L'AMOUR »[1]

— L'homme est né pour penser; aussi n'est-il pas un moment sans le faire; mais les pensées pures, qui le rendraient heureux, s'il pouvait toujours les soutenir, le fatiguent et l'abattent. C'est une vie unie à laquelle il ne peut s'accommoder; il lui faut du remuement et de l'action, c'est-à-dire qu'il est nécessaire qu'il soit quelquefois agité des passions, dont il sent dans son cœur des sources si vives et si profondes.

— Les passions qui sont le[2] plus convenables à l'homme, et qui en renferment beaucoup d'autres, sont l'amour et l'ambition : elles n'ont guère de liaison ensemble; cependant on les allie assez souvent; mais elles s'affaiblissent l'une l'autre réciproquement, pour ne pas dire qu'elles se ruinent.

— Quelque étendue d'esprit que l'on ait, l'on n'est capable que d'une grande passion : c'est pourquoi, quand l'amour et l'ambition se rencontrent ensemble, elles ne sont grandes que de la moitié de ce qu'elles seraient s'il

1. Je crois devoir reproduire ici, dans son intégralité, le texte du *Discours* tel que nous le donne le ms. 4 015; je rejette en note les variantes du ms. 19 303.

2. *Var.* 19 303 : qui sont *les* plus convenables....

n'y avait que l'une ou l'autre. L'âge ne détermine point ni le commencement, ni la fin de ces deux passions; elles naissent dès les premières années, et elles subsistent bien souvent jusques[1] au tombeau. Néanmoins, comme elles demandent beaucoup de feu, les jeunes gens y sont plus propres, et il semble qu'elles se ralentissent avec les années; cela est pourtant fort rare.

— La vie de l'homme est misérablement courte. On la compte depuis la première entrée au[2] monde; pour moi je ne voudrais la compter que depuis la naissance de la raison, et depuis que l'on[3] commence à être ébranlé par la raison, ce qui n'arrive pas ordinairement avant vingt ans. Devant ce terme[4] l'on est enfant : et un enfant n'est pas un homme.

— Qu'une vie est heureuse quand elle commence par l'amour et qu'elle finit par l'ambition! Si j'avais à en choisir une, je prendrais celle-là. Tant que l'on a du feu, l'on est aimable; mais ce feu s'éteint, il se perd : alors que la place est belle et grande pour l'ambition! La vie tumultueuse est agréable aux grands esprits, mais ceux qui sont médiocres n'y ont aucun plaisir; ils sont machines partout. C'est pourquoi, l'amour et l'ambition commençant et finissant la vie, on est dans l'état le plus heureux dont la nature humaine est capable.

— A mesure que l'on a plus d'esprit, les passions sont plus grandes, parce que les passions n'étant que des sentiments et des pensées, qui appartiennent purement à l'esprit, quoiqu'elles soient occasionnées par le corps, il est visible qu'elles ne sont plus que l'esprit même, et qu'ainsi elles remplissent toute sa capacité. Je ne parle que des passions de feu, car pour les autres, elles se mêlent souvent ensemble, et causent une confusion très incommode; mais ce n'est jamais dans ceux qui ont de l'esprit.

— Dans une grande âme, tout est grand.

1. *Var.* 19 303 : *jusqu'au* tombeau....
2. *Var.* 19 303 : entrée *dans* le monde....
3. *Var.* 19 303 : depuis *qu'on* commence....
4. *Var.* 19 303 : devant ce *temps*...

— L'on demande s'il faut aimer. Cela ne se doit pas demander, on le doit sentir. L'on ne délibère point là-dessus, l'on y est porté, et l'on a le plaisir de se tromper quand on consulte.

— La netteté d'esprit cause aussi la netteté de la passion ; c'est pourquoi un esprit grand et net aime avec ardeur, et il voit distinctement ce qu'il aime.

— Il y a deux sortes d'esprits, l'un (de) géométrie[1], et l'autre que l'on peut appeler de finesse. Le premier a des vues lentes, dures et inflexibles; mais le dernier a une souplesse de pensée qu'il applique en même temps aux diverses parties aimables de ce qu'il aime. Des yeux il va jusques au cœur, et par le mouvement du dehors il connaît ce qui se passe au dedans. Quand on a l'un et l'autre esprit tout ensemble, que l'amour donne de plaisir! Car l'on[2] possède à la fois la force et la flexibilité de l'esprit, qui est très nécessaire pour l'éloquence de deux personnes.

— Nous naissons avec un caractère d'amour dans nos cœurs, qui se développe à mesure que l'esprit se perfectionne, et qui nous porte à aimer ce qui nous paraît beau sans que l'on nous ait jamais dit ce que c'est. Qui doute après cela si nous sommes au monde pour autre chose que pour aimer? En effet, l'on a beau se cacher à soi-même[3], l'on aime toujours. Dans les choses même où il semble que l'on ait séparé l'amour, il s'y trouve secrètement et en cachette, et il n'est pas possible que l'homme puisse vivre un moment sans cela.

L'homme n'aime pas demeurer avec soi ; cependant il aime : il faut donc qu'il cherche ailleurs de quoi aimer. Il ne le peut trouver que dans la beauté ; mais comme il est lui-même la plus belle créature que Dieu ait jamais formée, il faut qu'il trouve dans soi-même le modèle de cette beauté qu'il cherche au dehors. Chacun peut en remarquer en soi-même les premiers rayons ; et selon que l'on s'aperçoit que ce qui est au dehors y convient ou s'en éloigne, on se

1. *Var.* 19 303 : l'un *géométrique*, et l'autre....
2. *Var.* 19 303 : car *on* possède....
3. *Var.* 19 303 : *on* a beau se cacher, l'on aime...

forme des idées de beau ou de laid sur toutes choses. Cependant, quoique l'homme cherche de quoi remplir le grand vide qu'il a fait en sortant de soi-même, néanmoins il ne peut pas se satisfaire par toutes sortes d'objets. Il a le cœur trop vaste; il faut au moins que ce soit quelque chose qui lui ressemble, et qui en approche le plus près. C'est pourquoi la beauté qui peut contenter l'homme consiste non seulement dans la convenance, mais aussi dans la ressemblance : elle la restreint et elle l'enferme dans la différence du sexe.

— La nature a si bien imprimé cette vérité dans nos âmes, que nous trouvons cela tout disposé; il ne faut point d'art ni d'étude; il semble même que nous ayons une place à remplir dans nos cœurs et qui se remplit effectivement. Mais on le sent mieux qu'on ne le peut dire. Il n'y a que ceux qui savent brouiller et mépriser leurs idées qui ne le voient pas.

— Quoique cette idée générale de la beauté soit gravée dans le fond de nos âmes avec des caractères ineffaçables, elle ne laisse pas que de recevoir de très grandes différences dans l'application particulière; mais c'est seulement pour la manière d'envisager ce qui plaît. Car l'on ne souhaite pas nûment une beauté, mais l'on y désire mille circonstances qui dépendent de la disposition où l'on se trouve; et c'est en ce sens que l'on peut dire que chacun a l'original de sa beauté, dont il cherche la copie dans le grand monde. Néanmoins les femmes déterminent souvent cet original. Comme elles ont un empire absolu sur l'esprit des hommes, elles y dépeignent ou les parties des beautés qu'elles ont, ou celles qu'elles estiment, et elles ajoutent par ce moyen ce qui leur plaît à cette beauté radicale. C'est pourquoi il y a un siècle pour les blondes, un autre pour les brunes, et le partage qu'il y a entre les femmes sur l'estime des unes ou des autres fait aussi le partage entre les hommes dans un même temps sur les unes et sur les autres.

— La mode même et les pays règlent souvent ce que l'on appelle beauté. C'est une chose étrange que la coutume se mêle si fort de nos passions. Cela n'empêche pas que chacun

n'ait son idée de beauté sur laquelle il juge des autres, et à laquelle il les rapporte ; c'est sur ce principe qu'un amant trouve sa maîtresse plus belle, et qu'il la propose comme exemple.

— La beauté est partagée en mille différentes manières. Le sujet le plus propre pour la soutenir, c'est une femme. Quand elle a de l'esprit, elle l'anime et la relève merveilleusement.

— Si une femme veut plaire, et qu'elle possède les avantages de la beauté, ou du moins une partie, elle y réussira ; et même si les hommes y prenaient tant soit peu garde, quoiqu'elle n'y tâchât point, elle s'en ferait aimer. Il y a une place d'attente dans leur cœur, elle s'y logerait.

— L'homme est né pour le plaisir : il le sent, il n'en faut point d'autre preuve. Il suit donc sa raison en se donnant au plaisir. Mais bien souvent il sent la passion dans son cœur sans savoir par où elle a commencé.

— Un plaisir vrai ou faux peut remplir également l'esprit. Car qu'importe que ce plaisir soit faux, pourvu que l'on soit persuadé qu'il est vrai?

— A force de parler d'amour, l'on [1] devient amoureux. Il n'y a rien si aisé. C'est la passion la plus naturelle à l'homme.

— L'amour n'a point d'âge ; il est toujours naissant. Les poètes nous l'ont dit ; c'est pour cela qu'ils nous le représentent comme un enfant. Mais sans leur [2] rien demander, nous le sentons.

— L'amour donne de l'esprit, et il se soutient par l'esprit. Il faut de l'adresse pour aimer. L'on épuise tous les jours les manières de plaire ; cependant il faut plaire, et l'on plaît.

— Nous avons une source d'amour-propre qui nous représente à nous-même [3] comme pouvant remplir plusieurs places au dehors ; c'est ce qui est cause que nous sommes [4] aises d'être aimés. Comme on le souhaite avec ardeur, on le remarque bien vite, et l'on se [5] reconnaît dans

1. *Var.* 19 303 : *on* devient....
2. *Var.* 19 303 : sans *lui* rien demander....
3. *Var.* 19 303 : à nous-*mêmes*....
4. *Var.* 19 303 : nous sommes *bien* aises....
5. *Var.* 19 303 : *On le* reconnaît....

les yeux de la personne qui aime. Car les yeux sont les interprètes du cœur; mais il n'y a que celui qui y a intérêt qui entend leur langage.

— L'homme seul est quelque chose d'imparfait; il faut qu'il trouve un second pour être heureux. Il le cherche le plus [1] bien souvent dans l'égalité de la condition, à cause que la liberté et que l'occasion de se manifester s'y rencontrent plus aisément. Mais l'on [2] ira quelquefois bien au-dessus, et l'on sent le feu s'agrandir, quoique l'on [3] n'ose pas le dire à celle qui l'a causé.

— Quand l'on [4] aime une dame sans égalité de condition, l'ambition peut accompagner le commencement de l'amour; mais en peu de temps il devient le maître. C'est un tyran qui ne souffre point de compagnon; il veut être seul; il faut que toutes les passions ploient et lui obéissent.

— Une haute amitié remplit bien mieux qu'une commune et égale [5]; le cœur de l'homme est grand, les petites choses flottent dans sa capacité; il n'y a que les grandes qui s'y arrêtent et qui y demeurent.

— L'on écrit souvent des choses que l'on ne prouve qu'en obligeant tout le monde à faire réflexion sur soi-même et à trouver la vérité dont on parle. C'est en cela que consiste la force des preuves de ce que je dis.

— Quand un homme est délicat en quelque endroit de son esprit, il l'est en amour. Car comme il doit être ébranlé par quelque objet qui est hors de lui, s'il y a quelque chose qui répugne à ses idées, il s'en aperçoit, et il le suit [6]. La règle de cette délicatesse dépend d'une raison pure, noble et sublime : ainsi l'on se peut croire délicat, sans qu'on le soit effectivement, et les autres ont droit [7] de nous condamner : au lieu que pour la beauté chacun a sa règle souveraine et indépendante de celle des autres.

1. *Var.* 19 303 : il le cherche bien souvent....
2. *Var.* 19 303 : *Néanmoins* l'on *va* quelquefois....
3. *Var.* 19 303 : quoiqu'*on*....
4. *Var.* 19 303 : Quand *on* aime....
5. *Var.* 19 303 : égale le cœur de l'homme, *et* les petites....
6. *Var.* 19 303 : et il le *fuit*....
7. *Var.* 19 303 : ont *le* droit....

Néanmoins entre être délicat et ne l'être point du tout, il faut demeurer d'accord que, quand on souhaite d'être délicat, l'on n'est pas loin de l'être absolument. Les femmes aiment à apercevoir une délicatesse dans les hommes; et c'est, ce me semble, l'endroit le plus tendre pour les gagner : l'on est aise de voir que mille autres sont méprisables, et qu'il n'y a que nous d'estimables.

— Les qualités d'esprit ne s'acquièrent point par l'habitude; on les perfectionne. Seulement[1] de là, il est visible que la délicatesse est un don de la nature, et non pas une acquisition de l'art.

— A mesure que l'on a plus d'esprit, l'on trouve plus de beautés originales; mais il ne faut pas être amoureux; car quand l'on aime, on[2] n'en trouve qu'une.

— Ne semble-t-il pas qu'autant de fois qu'une femme sort d'elle-même pour se caractériser dans le cœur des autres, elle fait une place vide pour les autres dans le sien? Cependant j'en connais qui disent que cela n'est pas vrai. Oserait-on appeler cela injustice? Il est naturel de rendre autant que l'on[3] a pris.

— L'attachement à une même pensée fatigue et ruine l'esprit de l'homme. C'est pourquoi pour la solidité et la durée[4] du plaisir de l'amour, il faut quelquefois ne pas savoir que l'on aime : et ce n'est pas commettre une infidélité, car l'on n'en aime pas d'autre; c'est reprendre des forces pour mieux aimer. Cela se fait sans que l'on y pense; l'esprit s'y porte de soi-même; la nature le veut; elle le commande.

— Il faut pourtant avouer que c'est une misérable suite de la nature humaine, et que l'on serait plus heureux si l'on n'était point obligé de changer de pensée; mais il n'y a point de[5] remède.

1. *Var.* 19 303 : les perfectionne seulement. De là il est *aisé de voir* que la délicatesse est un don de nature....

2. *Var.* 19 303 : *l'on* n'en trouve....

3. *Var.* 19 303 : autant *qu'on* a pris....

4. Le ms. 19 303 porte : et la du plaisir.... Cousin avait conjecturé *durée* ou *douceur*.

5. *Var.* 19 303 : il n'y a point remède....

— Le plaisir d'aimer sans l'oser dire a ses épines [1], mais aussi il a ses douceurs. Dans quel transport n'est-on point de former toutes ses actions dans la vue de plaire à une personne que l'on estime infiniment? L'on s'étudie tous les jours pour trouver les moyens de se découvrir, et l'on y emploie autant de temps que si l'on devait entretenir celle que l'on aime. Les yeux s'allument et s'éteignent dans un même moment; et quoiqu'on [2] ne voie pas manifestement que celle qui cause tout ce désordre y prenne garde, l'on a néanmoins la satisfaction de sentir [3] ces remuements pour une personne qui le mérite si bien. L'on voudrait avoir langue pour se [4] faire connaître; car comme l'on ne peut pas se servir de la parole, l'on est obligé de se réduire à l'éloquence d'action.

— Jusque-là on a toujours de la joie, et l'on est dans une assez grande occupation. Ainsi l'on est heureux; car le secret d'entretenir toujours une passion, c'est de ne pas laisser naître aucun vide dans l'esprit, en l'obligeant de s'appliquer sans cesse à ce qui le touche si agréablement. Mais quand il est dans l'état que je viens de décrire, il n'y peut pas durer longtemps, à cause qu'étant seul acteur dans une passion où il en faut nécessairement deux, il est difficile qu'il n'épuise bientôt tous les mouvements dont il est agité.

— Quoique ce soit une même passion, il faut de la nouveauté; l'esprit s'y plaît, et qui sait [5] la procurer sait se faire aimer.

— Après avoir fait ce chemin, cette plénitude quelquefois diminue, et ne recevant point de secours du côté de la source, l'on décline misérablement, et les passions ennemies se saisissent d'un cœur qu'elles déchirent en mille morceaux. Néanmoins un rayon d'espérance, si bas que l'on soit, relève aussi haut que l'on était [6] auparavant.

1. *Var.* 19 303 : a ses *peines*....
2. *Var.* 19 303 : quoique *l'on* ne voie....
3. *Var.* 19 303 : de sentir *tous* ces remuements....
4. *Var.* 19 303 : avoir *cent langues* pour *le* faire connaître....
5. *Var.* 19 303 : et qui sait *se* la procurer....
6. *Var.* 19 303 : aussi haut *qu'on* était....

C'est quelquefois un jeu auquel les dames se plaisent; mais quelquefois en faisant semblant d'avoir compassion, elles l'ont tout de bon. Que l'on est heureux quand cela arrive!

— Un amour ferme et solide commence toujours par l'éloquence d'action; les yeux y ont la meilleure part. Néanmoins il faut deviner, mais bien deviner.

— Quand deux personnes sont de même sentiment, ils ne devinent point, ou du moins il y en a une qui entend [1] ce que veut dire l'autre sans que cet autre l'entende ou qu'il ose l'entendre.

— Quand nous aimons, nous paraissons à nous-mêmes tout autres que nous n'étions auparavant. Ainsi nous nous imaginons que tout le monde s'en aperçoit; cependant il n'y a rien de si faux. Mais parce que la raison a sa vue bornée par la passion, l'on ne peut s'assurer, et l'on est toujours dans la défiance.

— Quand l'on aime, on se persuade que l'on découvrirait la passion d'un autre : ainsi l'on a peur.

— Tant plus le chemin est long dans l'amour, tant plus un esprit délicat sent de plaisir.

— Il y a de certains esprits à qui il faut donner longtemps des espérances, et ce sont les délicats. Il y en a d'autres qui ne peuvent pas résister longtemps aux difficultés, et ce sont les plus grossiers. Les premiers aiment plus longtemps et avec plus d'agrément; les autres aiment plus vite, avec plus de liberté, et finissent bientôt.

— Le premier effet de l'amour, c'est d'inspirer un grand respect; l'on a de la vénération pour ce que l'on aime. Il est bien juste : on ne reconnaît rien au monde de grand comme cela.

— Les auteurs ne nous peuvent pas bien dire les mouvements de l'amour de leurs héros eux-mêmes [2].

— L'égarement à aimer en plusieurs [3] endroits est aussi monstrueux que l'injustice dans l'esprit.

— En amour, un silence vaut mieux qu'un langage. Il

1. *Var.* 19 303 : une qui *devine*....

2. *Var.* 19 303 : de leur héros : *il faudrait qu'ils fussent héros eux-mêmes*....

3. *Var.* 19 303 : à aimer en *divers* endroits....

est bon d'être interdit; il y a une éloquence de silence qui pénètre plus que la langue ne pourrait[1] faire. Qu'un amant persuade bien sa maîtresse quand il est interdit, et que d'ailleurs il a de l'esprit! Quelque vivacité que l'on ait, il est des rencontres où il est bon[2] qu'elle s'éteigne. Tout cela se passe sans règle et sans réflexion; et quand l'esprit le fait, il n'y pensait pas auparavant. C'est par nécessité que cela arrive.

— L'on adore souvent ce qui ne croit pas être adoré, et on ne laisse pas[3] que de luy garder une fidélité inviolable, quoiqu'il n'en sache rien. Mais il faut que l'amour soit bien fin et[4] bien pur.

— Nous connaissons l'esprit des hommes, et par conséquent leurs passions, par la comparaison que nous faisons de nous-mêmes avec les autres. Je suis de l'avis de celui qui disait que dans l'amour on oubliait sa fortune, ses parents et ses amis : les grandes amitiés vont jusque-là. Ce qui fait que l'on va si loin dans l'amour, c'est qu'on ne songe pas que l'on aura[5] besoin d'autre chose que de ce que l'on aime : l'esprit est plein; il n'y a plus de place pour le soin ni pour l'inquiétude. La passion ne peut pas être belle sans cet[6] excès; de là vient que l'on ne se soucie pas[7] de ce que dit le monde, que l'on sait déjà ne devoir pas condamner notre conduite, puisqu'elle vient de la raison. Il y a une plénitude de passion, il ne peut pas y avoir un commencement de réflexion.

— Ce n'est point un effet de la coutume[8], c'est une obligation de la nature, que les hommes fassent les avances pour gagner l'amitié d'une dame[9].

1. *Var.* 19 303 : la langue ne *saurait*....
2. *Var.* 19 303 : il est *bon dans certaines rencontres* qu'elle s'éteigne.
3. *Var.* 19 303 : et *l'on* ne laisse pas de lui....
4. Les différents éditeurs donnent : *ou*. Mais *et* est donné aussi par le 19 303.
5. *Var.* 1903 : que l'*on* ne songe pas que l'on a besoin....
6. *Var.* 19 303 : la passion ne peut pas être sans excès....
7. *Var.* 19 303 : *qu'on* ne soucie *plus*....
8. *Var.* 19 303 : de la *constance*. *Coutume* avait été déjà conjecturé par plusieurs éditeurs.
9. *Var.* 19 303 : l'amitié *des dames*....

— Cet oubli que cause l'amour, et cet attachement à ce que l'on aime, fait naître des qualités que l'on n'avait point[1] auparavant. L'on devient magnifique, sans jamais l'avoir[2] été. Un avaricieux même qui aime devient libéral, et il ne se souvient pas d'avoir jamais eu une habitude opposée : l'on en voit la raison en considérant qu'il y a des passions qui resserrent l'âme et qui la rendent immobile, et qu'il y en a qui l'agrandissent et la font répandre au dehors.

— L'on a ôté mal à propos le nom de raison à l'amour, et on les a opposés sans un bon fondement, car l'amour et la raison n'est que la[3] même chose. C'est une précipitation de pensées qui se porte d'un côté sans bien examiner tout, mais c'est toujours une raison, et l'on ne doit et on ne peut souhaiter[4] que ce soit autrement, car nous serions des machines très désagréables. N'excluons donc point la raison de l'amour, puisqu'elle en est inséparable.

— Les poètes n'ont donc pas eu raison de nous dépeindre l'amour comme un aveugle; il faut lui ôter son bandeau, et lui rendre désormais la jouissance de ses yeux.

— Les âmes propres à l'amour demandent une vie d'action qui éclate en événements nouveaux. Comme le dedans est mouvement, il faut aussi que le dehors le soit, et cette manière de vivre est un merveilleux acheminement à la passion. C'est de là que ceux de la cour sont mieux reçus dans l'amour que ceux de la ville, parce que les uns sont tout de feu, et que les autres mènent une vie dont l'uniformité n'a rien qui frappe.

— La vie de tempête surprend, frappe et pénètre. Il semble que l'on ait toute une autre âme quand l'on aime que quand l'on n'aime pas[5]; on s'élève par cette passion, et on devient tout[6] grandeur, il faut donc que le reste ait pro-

1. *Var.* 19 303 : que l'on n'avait *pas*....
2. *Var.* 19 303 : sans *l'avoir jamais* été....
3. *Var.* 19 303 : n'est *qu'une* même....
4. *Var.* 19 303 : on ne peut *pas* souhaiter....
5. *Var.* 19 303 : quand *on* aime que quand *on* n'aime....
6. *Var.* 19 303 : on devient *toute* grandeur.....

portion ; autrement cela ne convient pas, et partant cela est désagréable.

— L'agréable et le beau n'est que la même chose, tout le monde en a l'idée. C'est d'une beauté morale que j'entends parler, qui consiste dans les paroles et dans les actions de[1] dehors. L'on a bien une règle pour devenir agréable ; cependant la disposition du corps y est nécessaire ; mais elle ne se peut acquérir.

— Les hommes ont pris plaisir à se former une idée d'agréable si élevée, que personne[2] n'y peut atteindre. Jugeons-en mieux, et disons que ce n'est que le naturel, avec une facilité et une vivacité d'esprit qui surprennent. Dans l'amour ces deux qualités sont nécessaires : il ne faut rien de forcé, et cependant il ne faut point[3] de lenteur. L'habitude donne le reste.

— Le respect et l'amour doivent être si bien proportionnés qu'ils se soutiennent sans que le[4] respect étouffe l'amour.

— Les grandes âmes ne sont pas celles qui aiment le plus souvent ; c'est d'un amour violent que je parle : il faut une inondation de passion pour les ébranler et pour les remplir. Mais quand elles commencent à aimer, elles aiment beaucoup mieux.

— L'on dit qu'il y a des nations plus amoureuses les unes que les autres : ce n'est pas bien parler, ou du moins cela n'est pas vrai en tout[5] sens. L'amour ne consistant que dans un attachement de pensées[6], il est certain qu'il doit être le même par toute la terre. Il est vrai que, se terminant[7] autre part que dans la pensée, le climat peut ajouter quelque chose, mais ce n'est que dans le corps.

— Il est de l'amour comme du bon sens ; comme l'on

1. *Var.* 19 303 : les actions *du* dehors....
2. *Var.* 19 303 : une idée *désagréable*....
3. *Var.* 19 303 : il ne faut rien de *force*, et cependant il ne faut *rien* de lenteur....
4. *Var.* 19 303 : sans que *ce* respect....
5. *Var.* 19 303 : en *tout* sens....
6. *Var.* 19 303 : un attachement de *pensée*....
7. *Var.* 19 303 : se *déterminant* autre part....

croit avoir autant d'esprit qu'un autre, on croit aussi aimer de même. Néanmoins quand l'on [1] a plus de vue, l'on aime jusques aux moindres choses, ce qui n'est pas possible aux autres. Il faut être bien fin pour remarquer cette différence.

— L'on ne peut presque faire semblant d'aimer que l'on ne soit bien près d'être amant, ou du moins que l'on n'aime en quelque endroit; car il faut avoir l'esprit et les pensées de l'amour pour ce semblant, hé! le moyen d'en [2] bien parler sans cela? La vérité des passions ne se déguise pas si aisément que les vérités sérieuses. Il faut du feu, de l'activité et un jeu [3] d'esprit naturel et prompt pour la première; les autres se cachent avec la lenteur et la souplesse, ce qu'il est plus aisé de faire.

— Quand on est loin de ce que l'on aime, l'on prend la résolution de faire et [4] de dire beaucoup de choses; mais quand on est près, l'on [5] est irrésolu. D'où vient cela? C'est que quand l'on [6] est loin la raison n'est pas si ébranlée, mais elle l'est étrangement à [7] la présence de l'objet : or, pour la résolution il faut de la fermeté, qui est ruinée par l'ébranlement.

— Dans l'amour, l'on [8] n'ose hasarder parce que l'on craint de tout perdre : il faut pourtant avancer, mais qui peut dire jusqu'où? L'on tremble toujours jusqu'à [9] ce que l'on ait trouvé ce point. La prudence ne fait rien pour s'y maintenir quand on l'a trouvé.

— Il n'y a rien de si embarrassant que d'être amant, et de voir quelque chose en sa faveur sans l'oser croire : l'on

1. *Var.* 19 303 : quand *on* a plus de vue....
2. *Var.* 19 303 : *et* le moyen *de* bien parler....
3. *Var.* 19 303 : *feu* d'esprit....
4. Les précédents éditeurs donnent : *ou* : mais *et* se trouve également dans le 19 303.
5. *Var.* 19 303 : *l'on* est irrésolu....
6. *Var.* 19 303 : quand *l'on* est loin....
7. *Var.* 19 303 : *en* la présence....
8. *Var.* 19 303 : *On* n'ose hasarder....
9. *Var.* 19 303 : qui peut dire *jusques* où? L'on tremble toujours *jusques* à ce que....

est également combattu de l'espérance et de la crainte. Mais enfin, la dernière devient victorieuse de l'autre.

— Quand on aime fortement, c'est toujours une nouveauté de voir la personne aimée après un moment d'absence; on la trouve[1] de manque dans son cœur. Quelle joie de la retrouver! l'on sent aussitôt une cessation d'inquiétudes.

— Il faut pourtant que cet amour soit déjà bien avancé; car quand il est naissant et que l'on n'a fait aucun progrès, l'on[2] sent bien une cessation d'inquiétudes, mais il en survient d'autres.

— Quoique les maux[3] succèdent ainsi les uns aux autres, on ne laisse pas de souhaiter la présence de sa maîtresse par l'espérance de moins souffrir; cependant quand on la voit, on croit souffrir plus qu'auparavant. Les maux passés ne frappent plus, les présents touchent, et c'est[4] sur ce qui touche qne l'on juge. Un amant dans cet état n'est-il pas digne de compassion?

1. *Var.* 19 303 : la personne aimée. Après un moment d'absence on la trouve....

2. *Var.* 19 303 : *on* sent bien....

3. *Var.* 19 303 : *se* succèdent....

4. *C'est*, conjecturé par plusieurs éditeurs, a été omis dans le 19 303.

UNE HÉROÏNE CORNÉLIENNE

JACQUELINE PASCAL[1]

Je voudrais ici, sans recherche d'érudition singulière, mais simplement en laissant parler des textes déjà connus, esquisser un nouveau portrait de celle qui fut la sœur préférée, la sœur héroïque et sainte de Blaise Pascal.

I

Elle était la dernière des quatre enfants d'Étienne Pascal. Des trois survivants, Gilberte, la future Mme Perier, était l'aînée : elle avait trois ans et demi de plus que Blaise, près de six ans de plus

1. *Œuvres complètes de Pascal*, publiées suivant l'ordre chronologique, avec documents complémentaires, introductions et notes (Collection des *Grands écrivains de la France*), par MM. Léon Brunschvicg et Pierre Boutroux. *Première série : Jusqu'au Mémorial de 1654*, 3 vol. in-8, Hachette, 1908. — Tous les textes essentiels, au moins jusqu'à 1654, sont recueillis dans cette très belle édition, véritable monument d'information méthodique et d'ingé-

que Jacqueline, — ou Jacquette. Celle-ci était née le 5 octobre 1625, et comme tous ses frère et sœurs, à Clermont-Ferrand, vieille cité âpre et triste où les volontés fortement trempées semblent naître moins rares qu'ailleurs. Quelques mois après, la mère, Antoinette Bégon, mourait à trente ans. Nous ne savons malheureusement rien de la mère de Blaise et de Jacqueline Pascal. Elle était, comme son mari, de vieille souche auvergnate, et l'on se plaît à penser, ou à conjecturer, que ses enfants tenaient un peu d'elle, avec leur chétive santé, leur âme énergique et ardente.

Le père, quoique jeune encore — il n'avait que trente-huit ans, — ne se remaria pas, et se consacra tout entier à l'éducation de ses enfants. Il était très cultivé, et avait des « clartés » de toutes choses, et même plus que des clartés, notamment en matière scientifique. D'intelligence vive, spontanée, lucide, avec ce quelque chose de direct et d'*autodidacte* qui caractérise nombre d'esprits à cette époque, il semble avoir produit, sur tous ceux

niosité historique, et qui serait parfaite si les textes y étaient plus méthodiquement établis : les œuvres de Jacqueline s'y entrelacent tout naturellement à celles de son frère. — Pour la période qui suit 1654, voir, en attendant la fin de l'édition Brunschvicg et Boutroux, *Lettres, Opuscules et Mémoires de Mme Perier et de Jacqueline, sœurs de Pascal et de Marguerite Perier, sa nièce*, publiés sur les manuscrits originaux, par Faugère, Paris, Vaton, 1845, in-8 (les textes y sont reproduits d'une façon plus exacte et plus complète que dans la grandiloquente *Jacqueline Pascal* de Victor Cousin, Didier, 1844, in-16). — Cf. encore le *Recueil d'Utrecht*; le *Port-Royal* de Sainte-Beuve; les *Études sur Blaise Pascal*, de Vinet; *Jacqueline Pascal*, par Marie Dutoit, Fischbacher, 1897, in-16; les travaux de MM. E. Boutroux et G. Michaut; et surtout F. Strowski, *Pascal et son temps*, t. II et III, Plon, 1907 et 1908, in-16.

qui l'ont approché, l'impression d'un homme supérieur. Et de fait, il l'était. Bon chrétien d'ailleurs, mais sans rigidité, sans étroitesse, indulgent même aux compagnies un peu libres, pourvu qu'elles fussent intelligentes, mais d'une « grande probité » et d'une intégrité scrupuleuse, « il pensait pouvoir allier des vues de fortune avec la pratique de l'Évangile ». En un mot, « il avait un très grand mérite et tout l'esprit possible », et il réalisait avec une rare distinction ce type de « l'honnête homme selon le monde » dont Montaigne venait de tracer le vivant modèle.

Étienne Pascal avait fait jadis ses études de droit à Paris. On peut sans témérité supposer qu'il avait gardé de la grande ville un agréable et toujours jeune souvenir. Demeuré veuf, c'est là qu'il vint se fixer en 1631, avec toute sa famille, après avoir vendu à son frère Blaise sa charge de Président à la Cour des Aides et la plus grande partie de ses biens qu'il mit en rentes sur l'Hôtel de Ville. La précocité intellectuelle de son fils unique l'avait si vivement frappé qu'il voulut être le seul maître de l'enfant, et se placer lui-même dans les meilleures conditions possibles pour procéder en toute liberté à une éducation qui allait désormais absorber tous ses soins. Paris, à cet égard, lui offrait des commodités de toute nature qu'il n'aurait pu rencontrer à Clermont.

Jacqueline avait alors six ans. Ce fut, elle aussi, tout comme Blaise, une façon d'enfant prodige. « Je me souviens, nous dit Mme Perier, que, dès

qu'elle commença à parler, elle donna de grandes marques d'esprit. Elle était outre cela parfaitement belle, et d'une humeur douce et la plus agréable du monde; de sorte qu'elle était autant aimée et caressée qu'un enfant le peut être.... Ces qualités la faisaient souhaiter partout; de sorte qu'elle ne demeurait presque point chez nous. » On ne commença pas à lui apprendre à lire avant l'âge de sept ans; et Gilberte, que son père avait chargée de ce soin, y aurait éprouvé quelque difficulté, vu « la grande aversion » que l'enfant témoignait pour cet exercice, si Jacqueline, entendant sa sœur aînée lire des vers tout haut, n'avait pas d'elle-même demandé qu'on usât comme livre de lecture d'un volume de poésie. On fit « ce qu'elle souhaitait, et ainsi elle apprit peu à peu à lire. Depuis ce temps-là, elle parlait toujours de vers; elle en apprenait toujours par cœur quantité, car elle avait la mémoire excellente; elle voulut en savoir les règles; et enfin *à huit ans*, avant de savoir lire, elle commença à en faire qui n'étaient point mauvais : cela fait voir que cette inclination lui était bien naturelle. » L'un invente la géométrie, l'autre découvre la poésie. Si jamais enfants furent marqués du sceau du génie, ce sont bien ceux d'Étienne Pascal.

A onze ans, en compagnie des deux filles de Mme Saintot, — la maîtresse de Voiture, — Jacqueline compose et joue une comédie en cinq actes et en vers : « on y trouva quantité de jolies choses : de sorte que ce fut l'entretien de tout

Paris durant un long temps. » Des vers qu'elle composa à treize ans sur la grossesse de la Reine lui donnèrent l'occasion d'être présentée à la Cour, où elle fut souvent dans la suite, et où son précoce talent, sa gentillesse, la finesse et l'à-propos de ses reparties lui valurent force compliments et caresses. « Cependant, tout cela ne diminuait rien de la gaieté de son humeur, et elle jouait avec les autres de tout son cœur à tous les jeux des petits enfants et, quand elle était en particulier, elle était sans cesse après ses poupées. » Le père chérissait cette délicieuse enfant « avec une tendresse tout extraordinaire ». Il allait bientôt lui devoir sa fortune.

En cette même année, — mars 1638, — Étienne Pascal se trouva compromis, à tort, semble-t-il, dans une protestation, quelque peu séditieuse, des rentiers sur l'Hôtel de Ville : trois de ses amis furent mis à la Bastille; il réussit à s'échapper, et dut se cacher pour éviter le même sort. Mais Jacqueline ayant été atteinte de la petite vérole, le père, sans souci du danger qu'il courait, revint chez lui, s'installa au chevet de la malade et ne la quitta pas d'un instant. Elle fut sauvée, mais demeura défigurée. Loin de pleurer la perte d'une beauté qui était, nous dit-on, remarquable, elle fit des vers pour remercier Dieu, non seulement de l'avoir guérie, mais de lui avoir envoyé cet « accident » qu'elle « considéra comme une faveur ». Puis, elle retourna à ses poupées. Nous avons ces *Stances pour remercier Dieu au sortir de la petite vérole* : elles sont médiocres de forme; mais l'inspiration, qui fut

toute « de son propre mouvement », en est bien touchante. Cette enfant de treize ans a l'âme tout naturellement héroïque.

Peu de temps après, Richelieu eut la fantaisie de se faire jouer une comédie par des enfants. Sa nièce, la duchesse d'Aiguillon, fit demander Jacqueline. Gilberte répondit fièrement : « M. le cardinal ne nous donne pas assez de plaisir pour que nous pensions à lui en faire[1]. » Sur l'instance de Mme d'Aiguillon et de quelques amis, elle se ravisa : l'enfant joua son rôle à merveille et, après la représentation, alla demander au cardinal la grâce de son père : elle récita un compliment en vers de sa composition ; elle fut charmante, et, comme toujours, pleine de décision et d'à-propos. Richelieu fut ravi, lui prodigua « des caresses si extraordinaires que cela n'était pas imaginable », et accorda tout ce qu'on voulut. « Dites à votre père, répéta-t-il plusieurs fois, quand il sera revenu, qu'il me vienne voir. » Nous avons la lettre que Jacqueline, au retour de la fête, écrivit à Étienne Pascal pour lui annoncer la bonne nouvelle ; elle est adorable de simplicité et de naïveté : « On nous mena ensuite dans une salle où il y eut une collation magnifique de confitures sèches, de fruits,

1. Ceci est la version du *Recueil d'Utrecht*. Peut-être est-elle un peu arrangée, car la réponse rapportée par Marguerite Perier est un peu moins cornélienne : « Ma mère répondit tristement qu'elle était à Paris seule sans père ni mère, avec son frère et sa sœur, bien affligée de l'absence de son père ; et qu'ils n'avaient pas assez de joie, ni de gaîté pour donner du plaisir à M. le cardinal, ni les uns ni les autres. »

limonade et choses semblables. » Nous serions fâchés qu'elle eût omis ce détail; mais elle n'en omet aucun, et sa présence d'esprit est admirable : « Je vous prie de prendre la peine de lui écrire [à l'acteur Mondory, qui avait longuement parlé en faveur d'Étienne Pascal] par le premier ordinaire, pour le remercier, car il le mérite bien. Pour moi, je m'estime extrêmement heureuse d'avoir aidé en quelque façon à une affaire qui peut vous donner du contentement... » On conçoit qu'Étienne Pascal ait conservé précieusement cette lettre de sa fille. Rentré à Paris, il vint saluer Richelieu avec ses trois enfants, car le cardinal « n'avait point voulu le voir seul ». Le tout-puissant ministre le reçut « parfaitement bien ». « Je vous recommande ces enfants, ajouta-t-il, *j'en ferai un jour quelque chose de grand.* » Si le mot, rapporté par Marguerite Perier, est authentique, Richelieu n'en a pas prononcé qui fasse plus d'honneur à sa puissance d'intuition.

En attendant, il envoya Étienne Pascal à Rouen pour y servir d'adjoint, pendant une période difficile, à M. de Paris, intendant de Normandie. Étienne Pascal y resta neuf ans, remplissant avec conscience les devoirs de sa charge, appliquant avec une vigoureuse fermeté les ordonnances royales, et sans d'ailleurs perdre de vue l'éducation et l'établissement de ses enfants. Tandis que Gilberte épousait, en 1640, Florin Perier, un de ses parents, que Blaise poursuivait ses travaux scientifiques, inventait la machine arithmétique,

Jacqueline, dans ce nouveau milieu, très lettré et très mondain, où on l'accueillit avec transport, Jacqueline continua à faire des vers, et à jouer aux poupées. Corneille était un familier de la maison : ce fut sur ses encouragements que Jacqueline prit part à un concours organisé par une confrérie religieuse, en l'honneur de la Conception de la Vierge, et la jeune fille ayant obtenu le prix, ce fut lui encore qui, dans une improvisation en vers, — en mauvais vers, — remercia « pour la jeune Muse absente ».

Un certain nombre des vers juvéniles, — les meilleurs sans doute, — de Jacqueline Pascal nous ont été conservés[1]. Ils sont loin de valoir l'admiration qu'ils ont provoquée parmi les contemporains; et il n'y a pas à en appeler du jugement de Sainte-Beuve, qui déclare que ces productions de l'enfant prodige « n'étaient guère capables de faire revenir son frère du peu d'estime qu'il ressentait pour la poésie ». Le mauvais goût du temps y fleurit avec une fâcheuse abondance. Voici un *Quatrain fait sur-le-champ, sur ce que Madonte faisait fermer les volets de sa chambre.* Jacqueline, il est vrai, n'avait pas treize ans, quand elle le composa :

1. Quelques-uns de ces vers ont été réimprimés du vivant même de l'auteur, en un petit volume in-4° intitulé : *Vers de la Petite Pascal*, 1638, sans nom d'imprimeur. Ce volume, qui contenait une épître dédicatoire de Jacqueline à la Reine, existait encore au XVIIIe siècle, puisque le P. Guerrier l'a eu entre les mains : il est devenu introuvable.

Voyez la bonté de Madonte :
Son œil, qui n'a point de pareil,
Ne veut pas souffrir le soleil,
De crainte de lui faire honte.

La phraséologie sentimentale de l'époque fait aussi trop souvent les frais de cette poésie, et si Cathos et Madelon ont lu les *Stances pour une dame amoureuse d'un homme qui n'en savait rien*, soyons sûrs qu'elles s'en sont pâmées d'aise. Voiture, Benserade, Scudéry et sa sœur, voilà le groupe auquel tout naturellement s'apparente Jacqueline, et Benserade en personne a riposté galamment à la pièce que nous venons de rappeler. Sainte-Beuve n'a donc pas eu tort, ce semble, en parlant de Jacqueline poète, de dire qu' « elle aurait pu devenir en littérature une mademoiselle de Scudéry, et mieux ». Et pourtant, cela suffit-il entièrement? Suffit-il même d'ajouter que ces vers « marquent beaucoup de facilité et de bel esprit »? Çà et là, ne voyons-nous pas poindre, parmi tous ces madrigaux et ces épigrammes, quelque vers de vrai poète :

Sacré refuge du silence?

Ailleurs, par la fermeté de la langue et la sobre plénitude du mouvement, cette poésie de cour ne nous rend-elle pas comme un écho du grand Corneille :

Grand Dieu, je te conjure avec affection
De prendre notre reine en ta protection,
Puisque la conserver, c'est conserver la France?

Et n'est-ce pas encore du Corneille, — M. Strowski l'a déjà finement observé, — que ces *Stances contre l'amour*, où la jeune poétesse de dix-sept ans accable de son fier dédain les faiblesses et les surprises de la sensibilité, et les range impérieusement sous la loi de la « vertu » et de la « raison » :

Amour, quitte cet arc dont tu nous veux combattre...
. . . . . .
Tes feux sont sans effet et tes flèches sans force,
Quand le cœur a goûté d'une plus douce amorce,
Et lorsque la vertu se le peut asservir...
. . . . . .
Et c'est le seul lien qui retient ma franchise
Libre de ton servage et de cette rigueur
Qui fait que *la raison te fuit et te méprise...*
. . . . . .
Qui veut te résister est aussitôt le maître...
. . . . . .
C'est à cette beauté qui n'a point de seconde
Qu'est réservé l'honneur de vaincre l'univers...
. . . . . .
Et pense qu'en cédant à tant d'appas divers
On cède à la vertu qui les rend invincibles.

Ce stoïcisme tout cornélien, on le retrouve encore dans une autre pièce *Sur la guérison apparente du Roi*. C'est Louis XIII qui parle :

Pour amoindrir mon mal, il fallait des miracles,
Et si je fus guéri malgré tous ces obstacles,
C'est ma seule vertu qui fut mon médecin.

Toute stoïcienne qu'elle soit, par esprit d'imitation peut-être, mais je crois aussi par tendance

naturelle et « affinité élective », Jacqueline reste très simplement et profondément chrétienne : ses vers *Pour remercier Dieu du don de sa poésie*, *A sainte Cécile*, *Sur la Conception de la Vierge*, son *Sonnet de dévotion* sont d'assez pauvres productions, mais la sincérité du sentiment est indéniable, et, parfois même, surtout si l'on songe à ce qui va suivre, ne laisse pas d'entraîner une certaine éloquence fort significative :

Grand Dieu! si je finis dans ces froides langueurs,
Conserve pour le moins mes sincères ardeurs,
Et fais que mon amour ne puisse être mortelle!

Mais le sentiment religieux n'est accompagné chez elle d'aucun fanatisme. Ses stances *Sur la mort d'une huguenote* (1645) sont empreintes, nous dirions volontiers d'un large sentiment de tolérance, s'il n'était plus simple de parler ici de très chrétienne charité :

Mon Dieu, je ne pénètre pas
Dans les secrets dont ici-bas
Vous nous ôtez la connaissance;
Mais j'espère en votre équité,
Et crois que votre Providence
Suit les lois de votre bonté.

Cependant Jacqueline atteignait sa vingtième année. Choyée et adulée de tous, sa douceur, sa bonté, son extraordinaire « indifférence » aux compliments et aux éloges, « l'agrément et l'égalité de son humeur qui était incomparable », tant d'aimables qualités faisaient d'elle le radieux sou-

rire de la maison d'Étienne Pascal. Son père et son frère l'aimaient tendrement. Plusieurs partis se présentèrent : diverses raisons les firent écarter. « Elle ne témoigna jamais dans ses rencontres, nous dit Mme Perier, ni attache, ni aversion, étant fort soumise à la volonté de son père, sans qu'elle eût jamais eu aucune pensée de religion [de vie religieuse], au contraire *en ayant un grand éloignement et même du mépris, parce qu'elle croyait qu'on y pratiquait des choses qui n'étaient pas capables de satisfaire un esprit raisonnable.* » Notons ce trait : il est essentiel. Dans cette âme forte et haute, le mysticisme sera une sorte de raison supérieure, lucide et logique toujours, une exaltation, non pas une abdication de la raison.

Ce fut sur ces entrefaites que « Dieu éclaira toute la famille ». Au mois de janvier 1646, Étienne Pascal, ayant fait une chute sur la glace, et s'étant démis la cuisse, se mit entre les mains de deux gentilshommes de ses amis, qui pratiquaient la médecine, MM. Deslande et de la Bouteillerie. Gens de bien et de grande piété, ces deux gentilshommes, qui étaient frères, s'étaient « donnés entièrement à Dieu » : « la voie étroite de la pénitence et le vrai esprit de l'Église touchant l'usage des sacrements » leur avaient été révélés par M. Guillebert, curé de Rouville, en Normandie, lequel s'était lié d'amitié avec Arnauld et Saint-Cyran. Très pénétrés des doctrines nouvelles sur la grâce et le véritable objet de la vie chrétienne, les deux frères, dans leur ardeur d'apostolat, ne pou-

vaient manquer cette occasion qui leur était offerte de propager leurs idées et de faire d'illustres recrues. « Ils s'attachèrent beaucoup à M. Pascal, mon oncle, nous dit Marguerite Perier, pour le faire entrer dans des lectures de livres de piété solides et pour les lui faire goûter. Ils y réussirent très bien.... Et quand ils l'eurent gagné à Dieu, ils eurent toute la famille. » Blaise entraîna son père[1], sa sœur Jacqueline, puis sa sœur Gilberte et son mari, qui vinrent peu après à Rouen, et tous ensemble « se soumirent à la conduite » de M. Guillebert.

Chez aucun des siens l'ardente parole de Blaise Pascal ne trouva un terrain mieux préparé, une âme plus intacte, plus vibrante et plus prête que chez Jacqueline. Dans cette famille très unie, les

1. Je suis ici la version de Marguerite Perier, dont M. F. Strowski a essayé récemment d'infirmer le témoignage, sous prétexte qu'il n'est que de seconde main, et qu'il est contredit par un témoignage tout contemporain, celui de Jacqueline écrivant le 1er avril 1648 à Mme Perier : « (Dieu) ne nous a pas seulement faits frères les uns des autres, mais encore enfants d'un même père, car tu sais que *mon père nous a tous prévenus* et comme conçus par le dessein ». Mais il faudrait d'abord prouver que ce passage d'une lettre d'ailleurs fort obscure, et qui, écrite par Jacqueline, a été dictée par Blaise, a exactement le sens qu'on lui attribue. D'autre part, j'observe que le témoignage de Marguerite nous montrant Blaise le premier converti, convertissant ensuite toute sa famille, a ceci pour lui d'être conforme à la tradition, mais aussi à la vraisemblance psychologique, et qu'il est enfin formellement confirmé par Mme Perier, dans la *Vie* de son frère : « Mon frère, dit-elle, continuant de chercher de plus en plus les moyens de plaire à Dieu, cet amour de la perfection s'enflamma de telle sorte dès l'âge de vingt-quatre ans, qu'il se répandit sur toute la maison ; mon père même, *n'ayant pas honte de se rendre aux enseignements de son fils*, embrassa pour lors une manière de vie plus exacte.... »

deux derniers nés, plus rapprochés par l'âge, et restés seuls au foyer, avaient conçu l'un pour l'autre une de ces jalouses et profondes tendresses, comme il en naît parfois entre un frère et une sœur presque contemporains et élevés côte à côte. Ils se ressemblaient même physiquement[1], mais plus encore par l'intelligence et par le cœur : ils pensaient, ils sentaient à l'unisson; leurs esprits, comme deux tiges jumelles issues d'un même arbre, avaient poussé, drus et fiers, d'un même élan; leurs deux âmes semblaient forgées du même pur métal résistant et sonore, de celui dont on fait les héros et les saints. Il y avait dans la mâle affection de Blaise quelque chose de protecteur, de dominateur aussi, et ce besoin de prêcher, d'entraîner, de convertir, qui devait faire de lui un apologiste; il y avait dans celle de Jacqueline plus de douceur et plus de grâce, quelque admiration sans doute aussi pour ce génie qui s'annonçait si ferme et si hardi, et un peu enfin de cette pitié inquiète, de cette sollicitude quasi maternelle qu'en vraie femme qu'elle était elle devait éprouver d'autant plus vive pour ce frère souvent malade, que leur mère n'était plus là pour veiller sur la chère santé compromise. Quoiqu'elle fût alors recherchée en mariage, son âme était libre de toute grande attache mondaine. Elle eut pourtant quelque peine à se laisser convaincre par l'âpre logique

1. Il existe deux portraits de Jacqueline Pascal : l'un qui se trouve à l'oratoire-musée de Port-Royal, — c'est celui que nous reproduisons, — l'autre au château de Bosmelet (Seine-Inférieure).

passionnée de Blaise. « Comme elle avait beaucoup d'esprit, nous dit Mme Perier, dès que Dieu lui eut tourné le cœur, elle comprenait comme mon frère toutes les choses qu'il disait de la sainteté de la religion chrétienne. » La mère Angélique avait désormais une fille de plus.

II

A la fin de l'année 1646, Jacqueline se prépara à la confirmation, qu'elle n'avait pas encore reçue, par la lecture des traités de Saint-Cyran. « L'on peut croire, écrit Mme Perier, qu'elle y reçut véritablement le Saint-Esprit, car depuis cette heure-là elle fut toute changée. Toutes ces lectures et tous ces discours firent une si forte impression dans son cœur, que peu à peu elle se trouva à la fin de l'année 1647 dans une résolution parfaite de renoncer au monde. »

Peu après, ayant accompagné à Paris son frère « qui avait besoin d'y être pour ses indispositions », elle alla souvent avec lui entendre M. Singlin, l'admirable directeur de Port-Royal. « Et voyant, ajoute Mme Perier, qu'il parlait de la vie chrétienne d'une manière qui remplissait tout à fait l'idée qu'elle en avait conçue depuis que Dieu l'avait touchée, et considérant que c'était lui qui conduisait la maison de Port-Royal, elle crut dès lors, comme elle me l'a dit en propres termes, *qu'on pouvait être là-dedans religieuse raisonnablement.*

Elle communiqua cette pensée à mon frère qui, bien loin de l'en détourner, l'y confirma, car il était dans les mêmes sentiments. Cette approbation la fortifia de telle sorte que depuis ce temps-là elle n'a jamais hésité un instant dans le dessein de se consacrer à Dieu. » Il y aura dans la vie morale de Blaise et dans son évolution religieuse des reprises, des hésitations, des retours en arrière, des moments d'oubli et de divertissement; le drame intérieur de sa conversion sera plus dispersé et plus complexe; il faudra que par deux fois Dieu frappe à la porte de son âme pour la déterminer à le suivre. Rien de tel dans Jacqueline. Moins mobile, moins nuancée peut-être et moins diverse, plus simple et plus logique, plus « raisonnable », comme elle eût dit sans doute, du jour où la vérité de sa vocation lui apparut clairement, elle consomma sans coup férir le don absolu d'elle-même, et dans la voie étroite, mais lumineuse, où son Dieu l'appelait, elle entra sans jamais jeter un regard derrière elle : le sacrifice était complet, et il allait être définitif.

Blaise, pour l'instant, « était ravi de la voir dans cette sainte résolution, de sorte qu'il ne pensait à autre chose qu'à la servir pour faire réussir ce dessein ». On se mit en rapport avec la mère Angélique, avec M. Singlin, qui, si prudent et si discret qu'il fût d'ordinaire, déclara, dès la première entrevue, « qu'il n'avait jamais vu en personne de si grandes marques de vocation ». Ce témoignage remplit Blaise de joie, et, au mois de mai 1648, Étienne Pascal étant revenu à Paris, — les Inten-

dants allaient être supprimés, — on résolut, sur le conseil très pressant de M. Singlin, de lui apprendre la résolution de sa fille. « Mon frère se chargea de cette commission, nous dit Mme Perier, parce qu'il n'y avait que lui qui le pût faire. » Blaise avait sans doute un grand ascendant sur son père. Celui-ci, nous l'avons vu, s'était laissé « convertir » par ce fils pour le génie duquel il devait éprouver comme une tendre et fière admiration. Mais il aimait aussi tendrement Jacqueline, et ce lui fut une profonde et douloureuse surprise que d'apprendre son désir d'entrer au couvent. Quelque prévenu qu'il fût en faveur de Port-Royal et des rigoureuses « maximes du christianisme », il était père, et, comme chez tant de pères chrétiens, la nature s'émut fortement en lui; les voix de la chair et du sang parlèrent plus haut que tout le reste. « L'affection si tendre qu'il avait pour ma sœur, écrit Mme Perier, l'attachait si fort à elle qu'il ne pouvait se résoudre de s'en séparer pour jamais. » Gilberte était mariée; Jacqueline, sa dernière née, si distinguée et si aimable, était la poésie et la grâce et le charme de son foyer; il avait soixante ans, et, pensant à la vieillesse commençante, à la mort peut-être prochaine, il avait rêvé que l'enfant qui peut-être lui rappelait le mieux celle qui les avait quittés, resterait auprès de lui pour lui fermer les yeux. Après avoir quelque temps hésité, il répondit nettement à Blaise qu'il ne pouvait donner son consentement. Et même, — chose trop humaine, — il s'irrita contre son fils de ce qu'il eût, à son insu, et sans avoir

pris son avis, favorisé le dessein de Jacqueline ; et, un peu aigri et devenu méfiant à l'égard de ses deux enfants, il alla jusqu'à faire surveiller leurs allées et venues par une ancienne domestique. « L'honnête homme » d'autrefois, le « converti » de la veille devenait jaloux de Dieu.

Jacqueline, très attristée, et fort gênée dans ses mouvements, se soumit, mais ne se relâcha point de sa ferveur. Elle rompit complètement avec le monde, s'affranchissant même peu à peu de « la conversation domestique », et « demeurant toute la journée seule dans son cabinet ». En « cette exacte solitude », « on s'apercevait de jour en jour qu'elle faisait un progrès admirable dans la vertu ». Au reste, elle trouvait le moyen de rester en relations étroites avec Port-Royal : elle y allait quelquefois, elle y envoyait souvent et en recevait des lettres, « car elle avait une adresse admirable pour cela, et ainsi elle se soutenait ».

Nous possédons d'elle une lettre à son père, datée de cette époque, 19 juin 1648, lettre infiniment touchante, habile et tendre sous ses formes respectueuses, lentement déduites et un peu compassées, et que je ne puis relire sans songer à la prière de l'Iphigénie de Racine. Citons-en quelques lignes, puisque aussi bien Sainte-Beuve ne l'a même point mentionnée dans son *Port-Royal* :

Monsieur mon père,... avant toutes choses, je vous conjure, au nom de Dieu (que nous devons seul considérer en toutes matières, mais particulièrement en celle-ci), de ne

vous point étonner de la prière que je vous vais faire, puisqu'elle ne choque en rien la volonté que vous m'avez témoigné que vous aviez. Je vous conjure aussi, par tout ce qu'il y a de plus saint, de vous ressouvenir de la prompte obéissance que je vous ai rendue sur la chose du monde qui me touche le plus, et dont je souhaite l'accomplissement avec plus d'ardeur. Vous n'avez pas oublié sans doute cette soumission si exacte, *vous en parûtes trop satisfait* pour qu'elle soit si tôt sortie de votre esprit. Dieu m'est témoin que je crois avoir fait mon devoir d'en user ainsi, et que ce que je vous en dis n'est que pour vous faire comprendre que toutes mes maximes me portent à *ne rien entreprendre d'important* que par votre consentement, et que jamais il ne m'arrivera de vous fâcher, s'il m'est possible....

Et à quoi vont toutes ces longues « préparations » ? Tout simplement à obtenir l'autorisation d'aller faire une retraite de quinze jours ou trois semaines à Port-Royal. Certes, elle aurait pu prendre sur elle de s'y rendre, « sans offenser en rien » son père ; mais il en eût été surpris, et elle veut éviter jusqu'à l' « image d'une désobéissance ». Et elle poursuit, toujours humblement implorante et soumise, mais avec infiniment d'adresse et de tact et d'ingéniosité tendrement persuasive dans sa délicate insistance :

Puisque Dieu me fait la grâce d'augmenter de jour en jour l'effet de la vocation qu'il lui a plu me donner (*et que vous m'avez permis de conserver*), qui est le désir de l'accomplir *aussitôt qu'il m'aura fait connaître sa volonté par la vôtre*; puis, dis-je, que ce désir m'augmente de jour en jour, et que je ne vois rien sur la terre qui me pût empêcher de l'accomplir *si vous me l'aviez permis*, cette retraite me servira d'épreuve pour savoir si c'est *en ce lieu-là* que

Dieu me veut. Je pourrai là l'écouter seul à seule, et *peut-être par là je trouverai que je ne suis pas née pour ces sortes de lieux*; *et, s'il en est ainsi, je vous prierai franchement de ne plus songer ni vous préparer à ce que je vous avais dit*; mais bien, si Dieu me fait entendre que j'y suis propre, *je vous promets* que je mettrai tout mon soin à attendre sans inquiétude *l'heure que vous voudrez choisir pour sa gloire*; *car je crois que vous ne cherchez que cela*; au lieu que je vis à présent dans un désir continuel d'une chose que je ne sais si elle pourrait réussir, *quand même vous la souhaiteriez*... C'est pourquoi je vous conjure, *si j'ai jamais été assez heureuse pour vous satisfaire en quelque chose*, de m'accorder promptement ce que je vous demande. *Ces religieuses* [quelle subtilité charitable encore dans l'imprécision volontaire de la formule!] ces religieuses ont eu assez de bonté pour me l'accorder de leur part; M. Perier, mon frère, et ma fidèle [Mme Perier] l'approuvent et en sont contents, *pourvu que vous y consentiez, si bien qu'il ne dépend que de vous seul. J'ai pris la hardiesse de vous prier de peu de chose en ma vie*; je vous supplie, autant que je le puis et avec tout le respect possible, de ne me point refuser celle-ci, et surtout de ne me point laisser sans réponse.... S'il y avait quelque conjuration plus forte que l'amour de Dieu, pour vous obliger de m'accorder *en sa faveur* cette petite prière, je l'emploierais en une occasion pour laquelle j'ai tant d'affection et qui me fait vous conjurer, au nom de ce saint amour que Dieu nous porte et *que nous lui devons*, d'accorder ma demande *ou à ma faiblesse*, ou à mes raisons, puisque vous devez être certain, plus par la dernière épreuve que vous en avez faite que par toutes les autres, *que vos commandements me sont des lois*, et que toutes les fois qu'il s'agira de votre satisfaction, *au préjudice même du repos de toute ma vie*, vous connaîtrez par la promptitude avec laquelle j'y courrai que *c'est par reconnaissance et par affection plutôt que par le devoir*, et que, quand je vous accordai ce que vous me demandiez, *c'était par pure affection à votre service* (*selon Dieu*), lequel vous me dites être la cause pourquoi vous me reteniez auprès de vous. *J'espère en Dieu qu'il vous fera connaître quelque jour combien*

plus je vous pourrai servir auprès de lui qu'auprès de vous[1]....

Nous ne savons pas ce qu'Étienne Pascal répondit à cette admirable lettre où tous les mots portent, et où toutes les susceptibilités, même les moins légitimes, d'un cœur endolori sont touchées d'une tendre main de femme, si chrétiennement délicate et légère. Mais il est à croire qu'il donna son consentement, et que le résultat de cette retraite fut ce qu'il était facile de prévoir, et ce que Jacqueline, même en écrivant ce qu'on vient de lire, ne pouvait manquer de prévoir elle-même. Car Mme Perier nous a conservé le souvenir d'un entretien, daté du mois de mai 1649, et qui nous fait saisir d'une façon aussi vivante que touchante l'attitude respective du père et de la fille :

Mon père, qui était persuadé qu'elle avait choisi la meilleure part, et qui ne résistait à son dessein que par affec-

1. Cf. Racine, *Iphigénie* :

Mon père,
Cessez de vous troubler, vous n'êtes point trahi :
Quand vous commanderez, vous serez obéi.
Ma vie est votre bien : vous voulez le reprendre :
Vos ordres sans détours pouvaient se faire entendre.
D'un œil aussi content, *d'un cœur aussi soumis*
Que j'acceptais l'époux que vous m'aviez promis,
Je saurais, s'il le faut, *victime obéissante*,
Tendre au fer de Calchas une tête innocente,
Et, respectant le coup *par vous-même ordonné*,
Vous rendre tout le sang que vous m'aviez donné.
Si pourtant ce respect, si cette obéissance,
Paraît digne à vos yeux d'une autre récompense....
J'ose vous dire ici qu'en l'état où je suis,
Peut-être assez d'honneurs environnaient ma vie
Pour ne pas souhaiter qu'elle me fût ravie....

N'est-ce pas la même langue et les mêmes formules, la même habileté dialectique, le même mouvement et, si je puis dire, les mêmes intonations?

tion et par tendresse, voyant qu'elle s'affermissait tous les jours dans sa résolution, lui dit qu'il voyait bien qu'elle ne voulait pas penser au monde, qu'il approuvait de tout son cœur ce dessein, et qu'il lui promettait de ne lui faire jamais aucune proposition d'engagement, aussi avantageux qu'il parût, mais qu'il la priait de ne le point quitter; *que sa vie ne serait possible pas encore bien longue, et qu'il la priait d'avoir cette patience*; et cependant qu'il lui donnait la liberté de vivre comme elle voudrait dans sa maison. Elle le remercia de toutes ces choses, et *ne lui fit point de réponse positive* sur la prière qu'il lui faisait de ne le point quitter, se contentant seulement de lui promettre qu'elle ne lui donnerait jamais sujet de se plaindre de sa désobéissance.

Jacqueline tint fidèlement sa promesse. A Clermont, où toute la famille séjourna près d'un an et demi, elle continua à mener, parmi les siens, la vie claustrale qu'elle avait inaugurée à Paris, ne sortant de sa chambre que pour aller à l'église et prendre ses repas, se dérobant le plus possible aux entretiens inutiles, à toutes les superfluités de l'existence. Un Oratorien ayant appris qu'elle était douée pour la poésie, lui conseilla de mettre en vers les hymnes de l'Église. Elle commença par l'hymne de *Jesu, nostra redemptio*; mais un scrupule l'ayant prise au sujet de ce travail, elle consulta Port-Royal; la mère Agnès, qui lui écrivait souvent, — nous avons quelques-unes de ses lettres, — lui répondit : « C'est un talent dont Dieu ne nous demandera point compte, puisque c'est le partage de notre sexe que l'humilité et le silence; il faut l'ensevelir[1]. » Jacqueline obéit, et, sauf une

1. Ce texte, cité par Sainte-Beuve, a été un peu arrangé par lui,

dernière exception, ensevelit pour toujours un talent qui, s'il avait été longuement cultivé, aurait peut-être produit des œuvres remarquables. Elle se retrancha plus que jamais dans une vie d'austérité et de mortifications, passant tout un hiver sans feu, mangeant à peine, ruinant sa santé déjà chétive par ses veilles et ses abstinences, « habillée comme une femme âgée », et déjà comme une religieuse, faisant des visites de charité, travaillant pour les pauvres, et d'un dévouement inlassable dès que la santé d'un des siens réclamait son secours. Elle édifiait tout le monde par sa parfaite bonté et l'affable égalité de son humeur. La dévotion ne l'avait rendue ni importune, ni chagrine.

A Paris, où toute la famille revint au mois de novembre 1650, sa vie de recluse continua. Son père la laissait complètement libre, sauf pour ses rapports avec Port-Royal, qu'elle entretenait pourtant de son mieux, mais en secret. Son frère, à qui les médecins avaient prescrit instamment quelque divertissement et « les conversations ordinaires du

d'après la version originale et la version donnée par Mme Perier. Voici le vrai texte de la mère Agnès : « Il vaut mieux que cette personne [Jacqueline elle-même] cache le talent qu'elle a pour cela que de le faire valoir, car Dieu ne lui en demandera pas compte, puisque c'est le partage de notre sexe que l'humilité et le silence. » (*Lettres de la mère Agnès Arnauld, abbesse de Port-Royal*, publiées sur les textes authentiques avec une Introduction, par P. Faugère, 2 vol. in-8°; Paris, Benjamin Duprat, 1858; t. I, p. 171 : cette importante publication est en réalité l'œuvre de Mlle Rachel Gillet.)

Corneille a traduit en vers, lui aussi, cet hymne *Jesu, nostra redemptio* : la traduction de Jacqueline vaut au moins la sienne.

monde », s'était laissé persuader, non sans beaucoup de peine, et se relâchait peu à peu de son ancienne ferveur. Peut-être Jacqueline avait-elle sa part de responsabilité dans ce changement. Elle avait quelque temps vécu avec Blaise dans une étroite communion spirituelle ; convertie par lui, elle l'avait pris pour confident de sa vie intérieure ; elle s'intéressait à ses travaux et veillait anxieusement sur sa santé ; elle lui avait servi de secrétaire et de garde-malade ; elle avait écrit avec lui et pour lui à leur sœur Gilberte et à son mari de véritables lettres de direction. Un peu brusquement, semble-t-il, cette communauté d'existence avait cessé : en même temps que Blaise était fortement poussé et encouragé, probablement par son père, à se divertir au dehors, Jacqueline, elle, se renfermait de plus en plus dans son isolement un peu farouche, « seule à seul » avec son Dieu. Elle ne s'était pas rendu compte que, moins pure peut-être et moins ardente que celle dont elle brûlait elle-même, la flamme qui animait son frère avait besoin d'être fidèlement entretenue et attisée par le contact quotidien et par le vivant et présent exemple de sa propre ferveur. Quand elle s'en aperçut, il était peut-être trop tard, ou du moins sa discrétion, sa timidité de femme durent s'imaginer volontiers qu'il était trop tard : elle souffrit, et pria en silence. « Prie Dieu pour moi, — écrivait-elle, dès 1649, à Mme Perier, — mais tout de bon ; rends-lui aussi grâces pour tous et *pour mon frère quelques prières et quelques actions de grâces particulières.* » Évidemment, l'âme et le

salut de Blaise étaient l'objet de ses plus constantes préoccupations.

La mère Agnès essayait de calmer ses impatiences et ses tristesses : « Pour cette personne, lui écrivait-elle, il vous faut voir souvent cette vérité que si Dieu n'édifie les âmes, on travaille en vain; c'est pourquoi il faut plus prier pour elles que non pas leur parler de Dieu, sinon par l'exemple. » Et elle lui envoyait le 20 mai 1651, selon l'usage de Port-Royal, un « billet qui était le *Mystère de la mort de Notre-Seigneur* » : ce sujet lui inspira une suite de pensées que Mme Perier déclare « admirables », et qui nous ont été conservées. Avouons-le : il n'y a rien là qui vaille et qui rappelle, même de loin, cet émouvant *Mystère de Jésus* que Pascal nous a laissé. Ce n'est pas ce dialogue sublime qui s'engage entre le divin Crucifié et l'âme implorante et prosternée du pécheur. Ce ne sont pas ces mots de flamme qui tombent de la croix comme des larmes brûlantes sur les douleurs et les plaies humaines pour les purifier et les guérir; ce ne sont pas ces reprises étouffées, ardentes de la voix pécheresse, ces élans d'amour et de joie et tout ce jaillissement lyrique qui s'épanche d'un cœur trop plein : « Console-toi, tu ne me chercherais pas, si tu ne m'avais trouvé. J'ai pensé à toi dans mon agonie, j'ai versé telles gouttes de sang pour toi.... Veux-tu qu'il me coûte toujours du sang de mon humanité sans que tu donnes des larmes?... Si tu connaissais tes péchés, tu perdrais cœur. — Je le perdrai donc, Seigneur.... Seigneur, je vous donne tout.... — Je

t'aime plus ardemment que tu n'as aimé tes souillures.... » Ces mystiques effusions, cet accent d'intimité passionnée manquent dans la méditation de Jacqueline. Elle raisonne, elle déduit trop. Elle s'applique à elle-même, avec une trop exacte et lente minutie, tous les détails, toutes les circonstances de la mort du Sauveur. Son émotion ne s'extériorise guère ; au lieu de se traduire en cris de pénitence ou de tendresse, elle se transpose en analyses subtiles et d'une littéralité trop ingénieuse ; c'est la différence d'un médiocre sermon de Bourdaloue aux plus beaux sermons de Bossuet. On croirait que Jacqueline n'a pas revécu pour elle-même le drame douloureux du Calvaire :

Jésus meurt tout nu.

Cela m'apprend à me dépouiller de toutes choses.

— Encore que Jésus ait bien voulu souffrir ce dépouillement, il ne s'est pas néanmoins dépouillé soi-même.

Cela m'apprend non seulement à me dépouiller de toutes choses, mais à souffrir que Dieu m'en dépouille par quelque voie que ce soit.

Le talent d'expression de Jacqueline n'est pas ici à la hauteur de son âme.

Au mois de septembre 1651, Étienne Pascal tomba malade de la maladie dont il mourut. Jacqueline le soigna jour et nuit avec un dévouement infatigable. « Lorsqu'elle voyait qu'elle n'était pas si nécessaire auprès de lui, elle se retirait dans son cabinet où elle était prosternée en larmes, priant sans cesse pour lui. » Il mourut le 24 septembre ; sa fin fut « si chrétienne, si heureuse, si sainte et

si souhaitable », — ce sont les propres expressions de son fils, — que le curé de Saint-Jean-en-Grève, sa paroisse, « fit son éloge en chaire, ce qu'il n'avait jamais fait d'aucun de ses paroissiens ». Tous ses enfants furent vivement affectés par cette mort, et Blaise peut-être plus que tous les autres : Mme Perier, qui était en couches à Clermont, quand l'événement eut lieu, avait son foyer à part, ses affections, sa vie particulière; Jacqueline, enfin affranchie de la contrainte qui pesait sur elle, allait pouvoir entrer au couvent; il allait, lui, brusquement se trouver seul, privé tout à la fois de la double compagnie d'un père et d'une sœur très tendrement aimés, sans compensations d'aucune sorte : car, quel que fût l'attrait qu'exerçât dès lors sur lui la vie mondaine, il n'était pas homme à être trop dupe des satisfactions qu'elle promet et des jouissances qu'elle procure; quand d'ailleurs le deuil qui venait de le frapper ne l'eût pas condamné, pour quelque temps du moins, à une existence plus retirée, il était encore trop chrétien, trop pénétré des sévères doctrines de Saint-Cyran, — sa *Lettre sur la mort de M. Pascal le père* nous le prouve, — pour trouver, dans les agréments de la vie de société, une diversion suffisante à sa peine. Surtout, il ne pouvait pas se faire à l'idée d'être désormais séparé de Jacqueline. Si contradictoire que fût son attitude présente avec celle qui, jadis, lui avait valu les amers reproches de son père, et même avec les idées de haute spiritualité qu'il professait encore, — mais la logique n'est pas la règle

du cœur humain, — voici qu'il épousait maintenant et qu'il reprenait pour ainsi dire à son compte[1] les sentiments d'opposition jalouse que, trois années durant, Étienne Pascal avait manifestés à sa fille. Toute son humaine tendresse fraternelle se réveillait dans son âme[2]. Tous les souvenirs d'une jeunesse vécue côte à côte lui remontaient au cœur. Jacqueline avait été étroitement associée à tous les actes de sa vie intellectuelle et morale : elle avait été le témoin attendri et fier de ses découvertes scientifiques, elle avait vu éclore et monter sa jeune gloire; mieux encore, elle avait été la fille aînée de sa pensée religieuse; Jacqueline enfin avait été, depuis le mariage de Gilberte, l'unique sourire féminin de son austère et chaste jeunesse.

1. Cf. Pascal lui-même dans la *Lettre sur la mort de M. Pascal le père* : « Une des plus solides et plus utiles charités envers les morts est de faire les choses qu'ils nous ordonneraient s'ils étaient encore de ce monde.... » (éd. Brunschvicg, t. II, p. 558).

2. Je ne tiens, à dessein, dans tout ceci, aucun compte des raisons d'ordre matériel que Pascal aurait pu avoir de garder sa sœur auprès de lui; car il ne me paraît pas du tout prouvé qu'*à ce moment-là* il ait été aussi âprement intéressé que l'ont insinué M. Strowski et M. Brunschvicg. Non pas que je veuille idéaliser outre mesure l'auteur des *Provinciales* : l'humanité d'une nature comme la sienne doit nous suffire. Mais il ne faut pas non plus rabaisser, et peut-être calomnier, sans preuve suffisante. Or, il me semble que les conclusions qu'on serait tenté de tirer des actes notariés signés par Pascal, et qu'a publiés en 1888 M. Barroux (*Bulletin des travaux historiques et scientifiques, section d'histoire et de philologie*) et qu'a réimprimés M. Brunschvicg, sont en contradiction si formelle, — ne parlons même pas de vraisemblance psychologique, car, psychologiquement, tout est possible, — avec les témoignages de Mme Perier et de Jacqueline elle-même, qu'il est de toute prudence de suspendre notre jugement. Peut-être les documents exhumés ne sont-ils pas complets. Il serait à souhaiter qu'un homme du métier reprît cette délicate question.

Après avoir été la confidente, pouvait-elle, dans le deuil qui les frappait tous, se refuser à être la consolatrice?

Mais laissons Mme Perier, dans son style si uni et pourtant si fortement suggestif, nous raconter ce douloureux épisode. J'ai toujours regretté que cette admirable page ne figurât point dans le *Port-Royal* de Sainte-Beuve :

Mon frère, qui était sensiblement affligé, et *qui recevait beaucoup de consolations de ma sœur*, s'imagina que sa charité la porterait à demeurer avec lui au moins un an, pour lui aider à se résoudre dans le malheur. Il lui en parla, mais d'une manière qui faisait tellement voir qu'il s'en tenait assuré, qu'elle *n'osa le contredire*, de crainte de redoubler sa douleur, de sorte que cela l'obligea de dissimuler jusqu'à notre arrivée [fin novembre]. Alors elle me dit que son intention était d'entrer en religion aussitôt que nos partages seraient faits, mais *qu'elle épargnerait mon frère*, en lui faisant accroire qu'elle y allait faire seulement une retraite. Elle disposa toutes choses pour cela en ma présence; nos partages furent signés le dernier jour de décembre, et elle prit jour pour entrer le 4 janvier.

La veille de ce jour-là, elle me pria d'en dire quelque chose à mon frère le soir, afin qu'il ne fût pas si surpris. Je le fis avec le plus de précaution que je pus; mais quoi que je lui disse, que ce n'était qu'une retraite pour connaître un peu cette sorte de vie, il ne laissa pas d'en être fort touché. *Il se retira donc fort triste* dans sa chambre, *sans voir ma sœur* qui était lors dans un petit cabinet où elle avait accoutumé de faire sa prière. Elle n'en sortit qu'après que mon frère fut hors de la chambre, *parce qu'elle craignait que sa vue lui donnât au cœur*. Je lui dis de sa part *les paroles de tendresse qu'il m'avait dites* : après quoi, nous nous allâmes tous coucher. Mais quoique je consentisse de tout mon cœur à ce qu'elle faisait, à cause que je croyais que c'était le plus grand bien qui lui pût arriver, néanmoins la

grandeur de cette résolution m'étonnait de telle sorte et m'occupait si fort l'esprit que je n'en dormis point de toute la nuit. Sur les sept heures, comme je voyais que ma sœur ne se levait point, je crus qu'elle n'avait point dormi non plus, et j'eus peur qu'elle ne se trouvât mal, de sorte que j'allai à son lit, *où je la trouvai fort endormie*. Le bruit que je fis l'ayant réveillée, elle me demanda quelle heure il était : je le lui dis, et lui ayant demandé comment elle se portait et si elle avait bien dormi, elle me dit qu'elle se portait bien et qu'elle avait bien dormi. Ainsi elle se leva, s'habilla et s'en alla, *faisant cette action comme toutes les autres dans une tranquillité et une égalité d'esprit inconcevable. Nous ne nous dîmes point adieu, de crainte de nous attendrir, et je me détournai de son passage lorsque je la vis prête à sortir*. Voilà de quelle manière elle quitta le monde. Ce fut le 4 janvier de l'année 1652, étant lors âgée de vingt-six ans et trois mois.

O Racine, vous qui alliez pleurer aux prises de voile de vos filles, vous n'avez pas, dans toute votre œuvre tragique, de page plus belle, plus noble, plus sobrement, et, si je l'ose dire, plus chastement émouvante que celle-là. Beauté toute intérieure, toute morale, faite de sa simplicité et de sa nudité mêmes, et qui est si bien dans la grande manière et selon l'esprit de Port-Royal. Émotion involontaire, d'autant plus pénétrante qu'elle est plus contenue. Noblesse qui semble n'avoir pas conscience d'elle-même, et qui est sans faste, sans étalage, comme il convient aux gestes les plus naturels de l'âme. Et quelles âmes, profondes, vibrantes, héroïques, vraiment maîtresses d'elles-mêmes, ce récit sans apprêt dresse vivantes devant nous! Bossuet a beaucoup admiré la bravoure tranquille du grand Condé qu'il fallut réveiller

d'un profond sommeil au matin de la bataille de Rocroy : le calme sommeil de Jacqueline Pascal dans les heures qui précèdent son entrée à Port-Royal n'est-il pas presque aussi admirable? Et tous ceux qui pensent qu'il n'y a pas de véritable héroïsme « sans humanité » sauront bien, sous la pudeur voilée des termes et la prudente réserve des attitudes, reconnaître et admirer la richesse de sensibilité et la profondeur de tendresse qui se dérobe, se refrène et se trahit tout ensemble.

III

Le « consentement » de Mme Perier ne pouvait suffire à Jacqueline. Deux mois après son entrée à Port-Royal, elle écrivit à son frère pour lui demander le sien et pour le prier d'assister à la cérémonie de ses vœux. Nous avons la longue et curieuse lettre qu'elle lui adressa en cette occasion. Sainte-Beuve n'en a cité qu'une dizaine de lignes, non les plus significatives, et s'est abstenu d'un commentaire qui, pourtant, répondait si bien à son objet. Cette lettre est le digne pendant de celle que, quatre ans auparavant, Jacqueline écrivait à son père; mais ici, ce n'est plus à l'Iphigénie de Racine qu'elle nous fait songer, c'est au Polyeucte de Corneille, dont elle retrouve spontanément l'inspiration, et dont elle parle tout naturellement la langue. Jacqueline Pascal est à la lettre une héroïne cornélienne. Elle exhorte « son très cher

frère » à « étouffer les sentiments de la nature »; elle souhaite que « Dieu exauce enfin les prières et les larmes presque continuelles qu'elle lui offre depuis plus de quatre ans ». Et elle ajoute :

Car *encore que je sois libre*, et qu'il ait plu à Dieu qui châtie en favorisant et dont les châtiments sont des faveurs, de lever en la manière que vous savez et que je n'ose nommer pour ne mêler rien de triste parmi ma joie, *le seul obstacle légitime* qui pouvait s'opposer à l'engagement où je désire d'entrer, je ne laisse pas d'avoir besoin de votre consentement et de votre aveu, que je demande de toute l'affection de mon cœur, non pas pour pouvoir accomplir la chose, *puisqu'ils n'y sont point nécessaires*, mais pour pouvoir l'accomplir avec joie, avec repos d'esprit, avec tranquillité, puisqu'ils y sont nécessaires absolument et que sans cela je ferai la plus grande, la plus glorieuse et la plus heureuse action de ma vie avec une joie extrême mêlée d'une extrême douleur, et dans une agitation d'esprit si indigne d'une telle grâce que *je ne crois pas que vous soyez assez insensible pour vous pouvoir résoudre à me causer un si grand mal.*

Même dans la juste et insistante revendication de ses droits, — qui sont les droits de Dieu, — que de délicate et ardente affection, que d'humaine et touchante tendresse! Et elle poursuit, plus pressante encore :

C'est pourquoi je m'adresse à vous *comme au maître* en quelque façon de ce qui me doit arriver, pour vous dire : Ne m'ôtez point ce que vous n'êtes pas capable de me donner; car *encore que Dieu se soit servi de vous pour me procurer le progrès des premiers mouvements de sa grâce*, vous savez assez que c'est de lui seul que procède tout l'amour et toute la joie que nous avons pour le bien.... *Vous devez connaître et sentir en quelque façon ma tendresse par la vôtre*, et juger que si je suis assez forte pour ne laisser pas de

passer outre malgré vous, je ne la suis pas assez peut-être pour être à l'épreuve de la douleur que j'en recevrai.... Et ne m'obligez pas à *vous regarder comme l'obstacle de mon bonheur*[1], si vous êtes capable de différer l'exécution de mon dessein, ou comme l'auteur de mon mal, si vous êtes cause que je l'accomplisse avec tiédeur.

Et elle continue sur ce thème, évoquant tour à tour l'affection de Blaise, et l'équité de ses sentiments chrétiens : « Ne vous rendez pas ingrat envers Dieu de la grâce qu'il fait à une personne que vous aimez : plus elle doit vous être chère, plus les faveurs qu'elle reçoit vous doivent être sensibles. » Puis, brusquement, comme la Pauline de Corneille, — comme l'Amélie de *René* dans la célèbre lettre à son frère, — emportée par le flot de l'émotion, elle quitte là ces cérémonieuses formules, et ce *vous* solennel, et elle revient au tutoiement familier, qu'elle abandonne bien vite, pour le reprendre encore, comme par surprise et involontaire retour à la douce intimité du passé. Et parfois aussi, le ton se fait plus âpre, plus impérieux, plus sévère :

1. Cf. *Polyeucte* :

> Et je ne regarde Pauline
> Que *comme un obstacle à mon bien.*

Dans tout le cours de la lettre on pourrait relever d'involontaires réminiscences de *Polyeucte*. Je crois bien que ce sont des réminiscences véritables. Jacqueline était à Rouen, et elle avait dix-huit ans quand Corneille donna *Polyeucte* (1643). Elle ne serait pas Jacqueline, si elle n'avait pas beaucoup admiré la « tragédie chrétienne » du grand poète qu'elle connaissait. Qui sait même si la lecture de la pièce n'aurait pas réveillé ou fait naître dans l'âme de la jeune fille des sentiments de sacrifice et d'héroïsme chrétiens dont, trois ans plus tard, sa conversion allait bénéficier?

Fais par vertu ce qu'il faut que tu fasses par nécessité. *Donne* à Dieu ce qu'il *te* demande en le prenant : car il veut que nous lui donnions ce qu'il nous ôte comme nous faisons véritablement ce qu'il fait en nous. Je suis ravie que *vous ayez* cette occasion de mériter. Contentez-*vous* que c'est pour *votre* considération que je ne suis pas céans il y a plus de six mois, et que j'aurais déjà l'habit *sans vous*; car nos mères ont reçu le noviciat de quatre années que j'ai fait dans le monde pour toute épreuve.... Si bien que la seule peur que j'ai eue de fâcher ceux que j'aime a différé jusques ici mon bonheur. *Il n'est pas raisonnable que je préfère plus longtemps les autres à moi, et il est juste qu'ils se fassent un peu de violence pour me payer celle que je me suis faite depuis quatre ans.* J'attends ce témoignage d'amitié *de toi* principalement, *et je te prie* pour mes fiançailles qui se feront, Dieu aidant, le jour de la Sainte-Trinité....

J'écris à ma fidèle; je *vous* supplie de la consoler si elle en a besoin et de l'encourager. Je lui mande que, si elle s'y sent disposée et qu'elle croie que je la pourrai encore davantage fortifier, je serai ravie de la voir; mais que si elle vient pour me combattre[1], je l'avertis qu'elle perdra son temps. Je *vous* en dis de même et à tous ceux qui voudraient l'entreprendre, pour vous épargner à tous une peine inutile. *Je n'ai que trop patienté....*

Ce n'est que par forme que je *t'ai* prié de *te* trouver à la cérémonie, car je ne crois pas que *tu* aies la pensée d'y manquer. *Vous* êtes assuré que je *vous* renonce si *vous* le faites. Adieu, je suis de tout mon cœur....

Faites de bonne grâce ce qu'il faut que vous fassiez, c'est-à-dire en esprit de charité, et ne me donnez point de déplaisir, car il me semble que je ne vous en ai point donné de sujet, mon très cher frère.

Votre très humble et très obéissante sœur et servante

S[œur] J[acqueline] d'[e] Sainte-Euphémie.

1. Cf. *Polyeucte* :

> Madame, quel dessein vous fait me demander?
> Est-ce *pour me combattre*, ou pour me seconder?

Singulière lettre, et qui dut tout à la fois froisser, irriter, et toucher profondément Pascal. Comme on sent, sous la volontaire retenue du langage, bouillonner une fière et impatiente et pourtant charmante personnalité! A chaque instant, elle fait éclater de sa vivacité impérieuse ou câline la rigidité des cadres que la politesse monacale lui impose. Le moi a été réprimé, il n'a pas été effacé ou éteint. Ces Pascal sont tous les mêmes : ils ont beau proclamer le moi « haïssable » : ils ne parviendront jamais à le supprimer entièrement.

Nous savons par une autre lettre de Jacqueline à Mme Perier l'effet que produisit cette lettre sur Blaise : « il vint le lendemain fort outré avec un grand mal de tête que cela lui causait, et néanmoins fort adouci »; il avait, peu auparavant, demandé à sa sœur d'attendre deux ans encore : il ne demandait plus maintenant que d'attendre jusqu'à la Toussaint; la voyant à la fois « ferme » et « complaisante », « il s'adoucit entièrement et eut pitié de la peine que cela lui faisait ». Mais il fallut encore l'intervention chaleureuse et adroite de M. d'Andilly, pour le faire céder tout à fait : encore aurait-il souhaité tout d'abord un délai « considérable »; mais il finit par accepter la date proposée. Ce frère qui aimait sa sœur « d'une tendresse toute particulière » ne pouvait se résoudre à l'abandonner à Dieu.

Il allait faire plus encore. Jacqueline partie à Port-Royal. Pascal, un peu désemparé sans doute, secrètement irrité peut-être et déçu, repris par sa

gloire naissante et par je ne sais quel désir instinctif de s'épanouir plus largement à la vie, Pascal « se remit dans le monde » avec l'ardeur fiévreuse qu'il portait en toutes choses. Il semble avoir mené assez grand train, et plus peut-être que son état de fortune ne le lui permettait. M. Strowski a finement relevé ce mot des *Pensées*, qui a tout l'air d'un aveu personnel : « Les choses qui nous tiennent le plus, *comme de cacher son peu de bien....* » Ce fut alors que Jacqueline, sur le point de faire profession, lui écrivit, ainsi qu'à Mme Perier, « pour mettre la dernière main à ses affaires » et pour les avertir qu'elle désirait disposer de son bien en faveur de Port-Royal. Cette lettre fut l'origine d'un véritable drame de famille et de cloître, dont la sœur de Sainte-Euphémie nous a laissé une admirable *Relation* que connaissent bien tous les lecteurs du *Port-Royal*. Sainte-Beuve l'a si ingénieusement extraite, citée et commentée qu'on ne peut, après lui, que passer rapidement, en indiquant les faits et les traits essentiels. A la grande surprise de Jacqueline, son frère et sa sœur[1] se montrèrent fort « choqués » et lui répondirent « chacun à part, mais de même style »,

1. Blaise est alors en Auvergne, auprès de Mme Perier. Est-ce que je me trompe? Et vais-je commettre, par hasard, un jugement téméraire? Mais il me semble que Gilberte dut être pour beaucoup dans l'opposition faite à Jacqueline. « C'est la Marthe de la famille », a très joliment dit M. Strowski. Dans une autre circonstance (édition Brunschvicg, t. I, p. 27), on l'entrevoit plus intéressée que son mari. Et peut-être Blaise, laissé à sa seule inspiration, eût-il été plus conciliant. Une fois arrivé à Paris, on le voit céder assez vite.

faisant mille difficultés, et parlant même de « déshéritement » à leur préjudice. « Je sais bien, qu'*à la rigueur leurs raisons étaient véritables*, mais nous n'avions pas accoutumé d'en user ensemble[1]. » Et elle ajoute, et on peut l'en croire sur parole : « Aussi la douleur que j'en ressentis fut si violente, que je ne puis assez m'étonner de n'y avoir pas succombé. »

Car elle se voyait dans la nécessité « ou de différer sa profession de quatre ans,... ou de *recevoir la confusion d'être reçue gratuitement* et d'avoir le déplaisir de faire cette injustice à la maison ». Dernier vestige peut-être d'amour-propre mondain, et je suis tenté de dire « bourgeois » dans cette âme si profondément chrétienne : la fille du président Pascal ne pouvait se résoudre à être reçue gratuitement, comme une simple fille du peuple. En vain la mère Agnès et M. Singlin, tous deux admirables de ferme bon sens, de fine bonté et de vrai désintéressement, intervinrent-ils pour la raisonner et la calmer : un moment apaisée et « endormie », sa confusion reprenait le dessus, « cette confusion qui, dit-elle, était tout à fait insupportable à son orgueil ». Elle « supplia instam-

1. M. Brunschvicg qui suit, pour le texte de la *Relation*, un manuscrit communiqué par M. Gazier et intitulé : *Diverses lettres de piété de quelques religieuses de Port-Royal et autres personnes*, donne en notes d'intéressantes variantes tirées d'un autre manuscrit ; mais il ne donne pas cette phrase que j'emprunte à la « vulgate », publiée par Cousin et Faugère, et qui est pourtant fort importante : car elle justifie, ou du moins elle excuse dans une certaine mesure Pascal et Mme Perier. Le vrai texte critique de la *Relation* aurait mérité d'être méthodiquement établi.

ment qu'on la reçût en qualité de sœur converse » M. Singlin s'y opposa pour des raisons d'une bien subtile et juste délicatesse[1], et il fut convenu que, conformément aux conseils de la mère Angélique, Jacqueline écrirait à ses parents qu'elle « leur laissait le tout... non plus que s'il ne lui appartenait point ». La lettre écrite, sœur de Sainte-Euphémie se sentait encore toute triste. La mère Angélique qui, déjà, la veille, avait essayé de la réconforter, « ayant remarqué pendant la prière une tristesse extraordinaire sur son visage, sortit du chœur avant le commencement de la messe », et la fit appeler « pour donner quelque soulagement à sa douleur ».

Mais parce que cet espace était trop bref pour sa charité, aussitôt après la messe, elle me fit signe de la suivre, et, me faisant mettre auprès d'elle, *elle me tint une heure entière la tête appuyée sur son sein, en m'embrassant avec la tendresse d'une vraie mère.* Hélas! je puis dire avec vérité qu'elle n'oublia rien de tout ce qui était en son pouvoir pour enchanter mon déplaisir.

Il faut relire ici dans le texte même tout le récit de cette scène, où la mère Angélique apparaît si grande, si hautement désintéressée, et en même temps si tendre, si délicatement persuasive, si clairvoyante aussi et si ferme dans son rôle de mère et de consolatrice. Quelle merveilleuse

1. Dans toute cette affaire, l'attitude de M. Singlin est aussi admirable que celle de la mère Angélique, et justifie pleinement ce qu'a dit de lui Racine dans son *Abrégé de l'histoire de Port-Royal* (édition Gazier, p. 88-89), quand il loue « *son bon sens*, joint à une piété et à une charité extraordinaire ».

conductrice d'âmes était cette femme, et comme l'autorité que lui conférait sa règle était bien placée entre ses mains! Enjouement, gravité, douceur, indulgence, elle sait prendre tous les tons qui peuvent toucher, convaincre et courber les volontés rebelles. Et comme elle sait bien lire jusqu'au fond des âmes, celle qui parle ainsi à Jacqueline!

Mais cela vous doit faire voir *qu'il vous reste encore bien de l'amour-propre*, si, *quoi que vous pensiez*, ce n'est proprement ni la maison, ni la justice que vous considérez le plus en cela, *mais vous-même* et la peine que vous avez de ce que les choses ne vont pas comme vous les demandez. *S'il était venu des voleurs cette nuit, qui eussent emporté notre argent, en pleureriez-vous et vous en affligeriez-vous comme vous faites à présent? Il est sans doute que non...*

Jacqueline alors proposant de remettre sa profession de quatre ans, pour dégager son bien, et « faire justice à la maison », la mère Angélique s'y refuse formellement; elle l'empêche même d'en « *menacer* » ses parents, « pour voir l'effet que cela fera », — toujours l'amour-propre qui reparaît, et un moi dominateur qui veut avoir le dernier mot : « Non, dit-elle, ma fille, gardez-vous-en bien, vous détruiriez tout ce que vous voulez faire par votre démission.... N'en parlez donc plus, et n'y pensez plus. » Et, « sans vouloir plus de réplique », la vieille abbesse congédie la trop raisonneuse novice.

A quelques jours de là, Pascal vint à Port-Royal voir sa sœur; et la trouvant toute triste, quelque

effort qu'elle fît pour cacher ses sentiments, il en comprit l'origine, et allait commencer à se plaindre quand, ayant été mis au courant des dispositions du monastère, un brusque revirement se fit en lui : « il fut touché de confusion et, de son propre mouvement, il se résolut de mettre ordre à cette affaire, s'offrant de prendre sur lui toutes les charges et les risques du bien, et de faire en son nom, pour la maison, ce qu'il jugeait bien qu'on ne pouvait omettre sans injustice ». Pascal ici se relève : l'honnête homme en lui fait honte au chrétien des misères et des chicanes auxquelles celui-ci s'était un moment arrêté, et en quelques séances et entrevues où Jacqueline laisse encore percer « cette malheureuse nature que tous les soins de nos mères, dit-elle, n'avaient encore pu entièrement mortifier », mais où, jusqu'au bout, la mère Angélique reste à la hauteur de son rôle, les arrangements furent terminés à la commune satisfaction. Pascal « protestait souvent qu'il était bien fâché de n'être pas en état de faire plus » ; la mère Angélique affirmait de son côté « qu'il donnait largement à proportion de son bien, surtout si on le comparait presque à tous les autres » ; et la sœur de Sainte-Euphémie, enfin rassérénée, après avoir failli mourir de la déception morale que lui avait infligée son frère, put faire profession, le 5 juin 1653, dans les sentiments « de joie, de repos d'esprit et de tranquillité » qu'elle jugeait indispensables au don qu'elle allait consommer d'elle-même.

Peu de semaines après, Mme Perier étant très

gravement malade, et sur le point, croyait-on, de mourir en couches, Jacqueline écrivit à son beau-frère une lettre qui nous peint au vif l'état d'esprit et d'âme qui va être le sien désormais. Lettre un peu dure pour notre goût moderne, et où perce un peu trop l'orgueil monacal de sa chasteté, touchante pourtant par la naïveté, par l'humaine tendresse qui, malgré tout, s'y mêle, et atténue l'âpre intransigeance de ce jansénisme. Car est-il bien chrétien de dire que « tous nos efforts et tous nos souhaits seront inutiles contre le décret de Dieu »? Et un saint François de Sales eût-il signé cette phrase : « Étouffons donc autant qu'il nous sera possible tous les sentimens de la nature »? Et ceci encore :

Car, encore que votre union soit toute légitime et toute sainte, néanmoins *il y a quelque chose de plus parfait*; et possible Dieu, connaissant par sa sagesse divine que vous n'eussiez pas été disposé à écouter l'inspiration qu'il vous aurait pu donner d'aspirer à un état si pur et de vous résoudre à *prévenir par un divorce saint et tout volontaire* cette dure séparation qui est inévitable tôt ou tard, il veut vous témoigner que tous les prétendus obstacles que l'amour-propre suggère en ces occasions sont levés en un moment quand il lui plaît, et que, lorsqu'il le veut, il fait faire par nécessité ce qu'on n'a pu faire volontairement. *C'est une pensée que m'a donnée le bonheur de ma condition*, qui me semblera imparfaite, tant que ceux que j'aime comme mon frère [1] et vous deux ne le connaîtront pas assez et n'y participeront point...

Et cependant, elle dit très vrai, quand elle ajoute : « Dieu sait que j'aime plus ma sœur, sans

1. Son frère, d'abord.

comparaison, que je ne faisais lorsque nous étions toutes deux du monde, quoiqu'il me semblât en ce temps que l'on ne pouvait rien ajouter à l'affection que j'avais pour elle. » Je n'en veux pour preuve que ce touchant détail qu'elle nous donne elle-même : « Quelque violente que soit ma douleur et la crainte et l'émotion où je suis à toute heure qu'on me vienne porter cette nouvelle [de la mort de Gilberte], qui fait que, *dès qu'on me regarde pour me parler, il me prend un tremblement tel que je ne puis me soutenir....* » Évidemment, celle qui parle et qui sent ainsi, et dont le langage parfois nous étonne, n'a rien répudié des sentiments qui font seuls le charme profond et la vraie valeur de la vie.

Elle les a si peu répudiés que, parmi toutes ses émotions, son frère, son « pauvre frère », comme elle l'appelle, reste encore l'objet de ses préoccupations les plus intimes. Il est si loin d'elle, maintenant, ce frère qu'elle a tant aimé, qu'elle aime plus profondément que jamais, lui qui, jadis, lui a ouvert la voie du salut et du bonheur, et dont l'âme, elle le sait, vaut infiniment mieux que sa vie présente ! Et elle écrit à son beau-frère et à sa sœur mourante :

Comme je sais que Dieu est proche des affligés et qu'il écoute favorablement leurs prières, j'y joins *mon* pauvre frère [pourquoi pas *notre*?], et je vous supplie d'en faire autant, afin que Dieu daigne se servir de cette affliction pour le faire rentrer dans lui-même et lui ouvrir les yeux sur la vanité de toutes les choses du monde [1]...

1. Jacqueline revient encore sur cette idée en terminant, en y joignant d'ailleurs une considération qui, pour être un peu inat-

Au moment où elle écrivait ces lignes, — 31 juillet 1653, — la sœur Jacqueline de Sainte-Euphémie n'avait plus bien longtemps à attendre le retour de l'enfant prodigue.

IV

Ce fut, — nous le savons par une mémorable lettre de Jacqueline elle-même, — ce fut vers la fin de septembre 1654. Pascal vint voir sa sœur, et « s'ouvrit à elle d'une manière qui lui fit pitié ». Il lui avoua qu'il avait » depuis plus d'un an un grand mépris du monde et un dégoût presque insupportable de toutes les personnes qui en sont ». Mais « il était dans un si grand abandonnement du côté de Dieu, qu'il ne sentait aucun attrait de ce côté-là ». « Cette confession, déclare Jacqueline, me surprit autant qu'elle me donna de joie ; et, dès lors, je conçus des espérances que je n'avais jamais eues. » Et en effet, à partir de ce jour-là, Blaise multiplia les longues visites à Port-Royal, si bien, dit sa sœur, « que je pensais n'avoir plus d'autre ouvrage à faire ». On sait quel fut le dénouement logique de ce long drame intérieur, dont nous essaierons quelque jour de raconter les péripéties, et, dans la nuit du 23 novembre 1654, les mystiques

tendue sous sa plume, n'en est pas moins intéressante : « Qu'elle (Gilberte) prie pour mon frère, pour la sainte Église et *pour tout l'État* ; car Dieu écoute les prières des malades, quand ils sont tout à lui comme je sais qu'elle y est. »

effusions dont le *Mémorial* nous a transmis le brûlant souvenir : « Certitude, certitude, sentiment, joie, paix,... soumission totale à Jésus-Christ et à mon directeur. » Un moment rompue, l'étroite communion d'âme du frère et de la sœur allait désormais se reformer avec une ferveur nouvelle.

Quelle a été au juste dans la lente préparation de cette progressive évolution morale, dans cette crise d'âme, qui durait « depuis plus d'un an », la part propre de Jacqueline? Si l'on en croit les historiens jansénistes, elle eût été assez active. « Jusqu'alors, nous dit le compilateur du *Recueil d'Utrecht*, jusqu'alors cette sainte religieuse, dont la piété était reconnue éminente par toute la communauté, lui avait parlé en vain avec autant de douceur que de force ; il la laissait dire et continuait d'agir de la même manière. » Je ne sais, — tout témoignage direct nous faisant ici défaut, — si le chroniqueur ne s'abuse pas un peu sur la nature du rôle de la sœur de Sainte-Euphémie en toute cette affaire, et j'imagine que son action qui fut, certes, non seulement considérable, mais capitale, dut être toute d'exemple, d'attitude, de discrétion silencieuse : ce ne sont pas là, on le sait, et surtout à l'égard d'une personnalité comme celle de Pascal, les actions les moins efficaces. En tout cas, à partir du jour où son frère la prit comme confidente, elle semble avoir été parfaite de tact, de prudence et de réserve : « Je ne faisais, écrit elle, que le suivre sans user d'aucune sorte de persuasion, et je le voyais peu à peu croître de

telle sorte que je ne le connaissais plus. » Et à propos de la délicate question d'un directeur : « Je ne voulus pas néanmoins faire aucune avance en cela ; je me contentai seulement de lui dire que je croyais qu'il fallait faire pour le médecin de l'âme comme pour celui du corps, choisir le meilleur. » C'était si bien là le genre de « direction » qui convenait à Blaise Pascal, que M. Singlin, en attendant qu'il se fût résolu à « se charger » de ce nouveau pénitent, « constitua » Jacqueline « directrice » de son frère, « dignité » dont elle s'empressa d'ailleurs de se décharger, dès qu'elle le put, sur M. de Saci et sur M. Singlin lui-même.

Nous avons quelques fragments des « lettres de direction » de Jacqueline à Blaise : elles sont charmantes d'enjouement, de tendresse et de bon sens :

Je ne sais comment M. de Saci s'accommode d'un pénitent si réjoui et qui prétend satisfaire aux vaines joies et aux divertissements du monde par des joies un peu plus raisonnables et par des jeux d'esprit plus permis, au lieu de les expier par des larmes continuelles... (19 janvier 1655).

J'ai bien intérêt que vous soyez tout à Dieu avec tout ce qui vous appartient, puisque je suis du nombre, par sa grâce autant pour le moins que par la nature. *Car, proprement, je suis votre fille : je ne l'oublierai jamais* (26 octobre 1655).

On m'a congratulée pour la grande ferveur qui vous élève si fort au-dessus de toutes les manières communes, que vous mettez les balais au rang des meubles superflus... Il est nécessaire que vous soyez, au moins durant quelques mois, aussi propre que vous êtes sale, afin qu'on voie

que vous réussissez aussi bien dans l'humble diligence et vigilance sur la personne qui vous sert, que dans l'humble négligence de ce qui vous touche... (1er décembre 1655).

Il y avait si bien dans la sœur de Sainte-Euphémie une admirable « directrice » que sa sœur aînée Gilberte n'hésite pas à s'adresser à elle pour avoir de bons conseils touchant l'organisation intérieure de sa maison et la manière de traiter ses domestiques. Et Jacqueline, après s'être dérobée par humilité de « petite novice » et s'être d'ailleurs couverte de l'autorité de M. de Rebours, s'exécute, et envoie à Mme Perier d'excellentes directions chrétiennes d'administration familiale[1]. Une autre fois, elle se laisse entraîner par son instinct naturel à donner des « avis spirituels » à ses nièces; et un scrupule la prend : « Je ne m'aperçois pas, mes chères sœurs, que je fais une chose bien étrange de vous donner des avis au lieu où vous êtes : *je n'y viens que de penser.* » Ces Pascal, — Blaise à cet égard ressemble à Jacqueline, — ces Pascal sont nés directeurs de conscience.

A Port-Royal, où l'on savait utiliser tous les talents, on s'avisa d'assez bonne heure de ces remarquables aptitudes de la sœur de Sainte-Euphémie. Peu après sa profession, on l'employa à « former les postulantes et les enfants à la piété, et ensuite les novices ». Il est probable que la méthode qu'elle appliqua dut donner de bons résul-

1. Notez, entre autres, cette observation qui va loin : « Car il faut savoir que *le peuple et les enfants* sont comme les juifs qui n'agissent que par menaces et par promesses.... »

tats, car son directeur, M. Singlin, la pria de lui en rendre compte par écrit. Telle fut l'origine de ce *Règlement pour les enfants* que Jacqueline rédigea en avril 1657, et qui est parvenu jusqu'à nous.

Avouons-le : à le lire de nos jours, ce *Règlement* nous paraît singulièrement sévère. Ni l'auteur du *Traité de l'éducation des filles*, ni celui de l'*Introduction à la vie dévote* ne l'eussent volontiers signé. C'est à proprement parler un *Règlement* de religieuse et à l'usage des religieuses, non même pas futures, mais actuelles. Quelque prévenu que l'on puisse être contre le laisser-aller, le relâchement d'épicurisme qui s'introduit dans les habitudes pédagogiques et dans les mœurs contemporaines, quelque convaincu que l'on soit qu'ascétisme et moralité sont choses inséparables, et qu'on ne saurait de trop bonne heure inculquer cette juste notion à l'enfance, il y a une limite à tout; et cette limite, la pédagogie janséniste en général, et celle de Jacqueline en particulier l'ont souvent dépassée. *Cui non risere parentes....* On ne riait pas à Port-Royal, et l'on y proscrivait même le sourire. La règle la plus étroite, la plus minutieuse et la plus dure; peu de jeux et peu d'ébats; peu de variété dans les exercices et dans les lectures; beaucoup de travail et beaucoup de prières; une perpétuelle surveillance sur soi-même; l'âme tout entière absorbée et comme ensevelie dans la méditation d' « une grande pensée triste », et toute la volonté tendue à la poursuite du salut personnel; voilà le régime que l'on imposait à des enfants d'une dizaine

d'années. Pauvres petites âmes si comprimées, si sevrées de tout plaisir et de tout rayon! On se sent pris pour elles d'une sorte de pitié rétrospective, et l'on en veut un peu à Jacqueline d'avoir si étrangement interprété, — ou méconnu, — le *Sinite parvulos*. Comme son frère Blaise, et comme presque tout Port-Royal, elle n'a pas eu le sentiment de la diversité des vocations individuelles[1].

Ceci dit, — et il faut le dire, — on est plus à son aise pour reconnaître combien, dans le détail de son programme d'éducation, la sœur de Sainte-Euphémie a déployé d'ingéniosité, de souplesse, de bon sens, de réalisme même. Elle devait savoir admirablement manier les âmes, et les enfants qui subirent l'ascendant de sa personnalité dominatrice durent longtemps en garder l'empreinte.

Parmi les enfants qu'elle eut sous sa direction

1. Le premier éditeur du *Règlement pour les enfants* l'a si bien senti qu'en l'imprimant à la suite des *Constitutions du monastère de Port-Royal du Saint-Sacrement* (Mons, Gaspard Migeot, 1665), il l'a fait précéder d'un court *Avertissement* qui est bien curieux à relire : « Quoique ce Règlement des Enfants ne soit pas une idée, mais qu'il ait été dressé sur ce qui s'est pratiqué à Port-Royal des Champs pendant plusieurs années, *il faut néanmoins avouer* que, pour l'extérieur, il ne serait pas toujours facile, *ni même utile* de le mettre en usage dans toute cette exactitude. Car il se peut faire, et que *tous les enfants* ne soient pas capables d'un si grand silence et *d'une vie si tendue*, sans tomber dans l'abattement et dans l'ennui, ce qu'il faut éviter sur toutes choses : et que toutes les maîtresses ne puissent pas les entretenir dans une si exacte discipline, en gagnant en même temps leur affection et leur cœur, ce qui est tout à fait nécessaire pour réussir dans leur éducation. C'est donc à la prudence *à tempérer* toutes ces choses, et *à allier*, selon la parole d'un Pape, *une force qui retienne les enfants sans les rebuter, et une douceur qui les gagne sans les amollir*. »

se trouvait sa propre nièce, Marguerite Perier, celle-là même qui, au mois de mars 1656, au plus fort de la polémique des *Provinciales*, fut guérie d'une fistule à l'œil gauche par l'attouchement d'« un éclat d'une épine de la Sainte-Couronne ». Jacqueline nous a laissé tout au long, en des lettres à sa sœur Gilberte, le récit de cet événement qui fit grand bruit alors, non seulement à Port-Royal, mais dans toute la France[1]. On devine les sentiments de joie et de pieuse gratitude qui animèrent en cette occasion la sœur de Sainte-Euphémie. « C'est une double joie, écrivait-elle à Mme Perier, d'être favorisé de Dieu lorsqu'on est haï des hommes. Priez Dieu pour nous, afin qu'il nous empêche de nous élever en l'un et de nous abattre en l'autre, et qu'il nous fasse la grâce de les regarder tous deux également comme des effets de sa miséricorde. » Et ailleurs : « Tout ce qui regarde Dieu est ineffable et s'apprend beaucoup mieux par l'expérience que par les paroles. » Si Jacqueline et Blaise avaient jamais douté de la justice de leur cause, qui était celle de Port-Royal tout entier, le miracle de la Sainte-Épine, survenu en pleine bataille, leur eût enlevé toute inquiétude. Dieu, en accomplissant un miracle dans

1. L'église de Linas possède aujourd'hui deux tableaux ex-voto représentant Marguerite Perier et Claude Baudran, une autre miraculée de la Sainte-Épine. Cousin, avec l'intrépidité d'affirmation sans preuve qui le caractérise, attribuait naturellement à Philippe de Champaigne le portrait de Marguerite, *qu'il n'avait d'ailleurs pas vu*. M. Hallays a reproduit ces deux ex-voto dans son charmant *Pèlerinage de Port-Royal* (Perrin, 1909), et il y a finement discuté la question d'authenticité.

la sainte maison persécutée et dans la famille même de celui qui avait pris sa défense, Dieu ne marquait-il pas sa volonté expresse de ne pas abandonner ses vrais serviteurs et de leur manifester son approbation ?

Ce fut à cette occasion que la sœur de Sainte-Euphémie se souvint une dernière fois qu'elle avait jadis été poète. Elle composa sur le miracle de la Sainte-Epine une longue pièce de vers que Sainte-Beuve juge « parfaitement détestables », tandis que Victor Cousin déclarait que « plusieurs de ces stances, et particulièrement la première, ne dépareraient par l'*Imitation* de Corneille ». Sainte-Beuve exagère : la pièce est trop longue, et elle contient des vers médiocres, mais elle en renferme d'autres qui ont réellement une allure cornélienne. Ainsi, par exemple, cet éloge de la ville de Clermont-Ferrand sous Henri IV :

Cette heureuse cité fit voir dans le hasard
Qu'elle rendait justice à Dieu comme à César,
En conservant sa foi sans devenir rebelle.

Et voici la strophe signalée par Cousin :

Invisible soutien de l'esprit languissant,
Secret consolateur de l'âme qui t'honore,
Espoir de l'affligé, juge de l'innocent,
Dieu caché sous ce voile où l'Église t'adore,
Jésus, de ton autel jette les yeux sur moi ;
Fais-en sortir ce feu qui change tout en toi ;
Qu'il vienne heureusement s'allumer dans mon âme,
Afin que cet esprit, qui forma l'univers,
Monte, en rejaillissant de mon cœur dans mes vers,
Qu'il donne encore aux tiens une langue de flamme !

Nous n'avons pas sur les six dernières années de la vie de la sœur de Sainte-Euphémie tous les renseignements dont nous serions curieux. Il est infiniment probable qu'elle dut réaliser à bien peu près le type de la « religieuse parfaite », telle qu'on le trouve décrit dans un petit livre dont elle semble avoir été l'auteur[1]. L'historien des *Vies intéressantes et édifiantes des Religieuses de Port-Royal* nous dit d'elle : « Elle parut dès le commencement un modèle parfait des vertus religieuses. Surtout, il n'y a jamais eu, au jugement de ses supérieurs, rien de plus édifiant que sa douceur, son humilité, sa soumission, son obéissance, sa modestie et son amour pour la pauvreté; tous ses talents étant tellement couverts de l'éclat de ses vertus qu'on avait peine à les apercevoir. Sa vie fut toujours si sainte, que ce fut un continuel sujet d'édification pour la communauté.... Elle aurait été certainement élevée aux plus grandes charges, si elle ne fût pas morte jeune. Mais, quoi

1. *L'Image d'une religieuse parfaite et d'une imparfaite, avec les occupations intérieures pour toute la journée*, 2e édition, Paris, Charles Savreux, 1666, in-16. — Dans l'excellente édition que M. A. Gazier vient de publier de l'*Abrégé de l'Histoire de Port-Royal* de Racine (Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, 1908; in-16, p. 197), je lis ceci : « *La Religieuse parfaite* a été recueillie par la sœur Euphémie sous la mère Agnès, lorsque celle-ci était maîtresse des novices. » (*Diverses particularités concernant Port-Royal recueillies par mon père de ses conversations avec M. Nicole.*) Le témoignage de Louis Racine est formel, mais il est un peu énigmatique : car, dans ce livre, qu'est-ce qui est exactement de la mère Agnès, qu'est-ce qui est de la sœur de Sainte-Euphémie ? C'est ce qu'il est bien difficile de démêler. Et voilà pourquoi je n'insiste pas sur ce petit volume.

qu'il en soit, pendant le peu d'années qu'elle a passées dans le cloître, on doit dire qu'elle a rempli une longue course. » On peut conjecturer aussi sans témérité que, dans sa joie sans mélange de voir revenir son frère aux sévères « maximes du christianisme », il entrait, pour une certaine part, le désir et l'espoir de le voir mettre son génie au service d'une cause qui lui était chère entre toutes. « Je supplie Dieu, lui écrivait-elle au début de sa conversion, de continuer sur vous sa miséricorde *en vous faisant profiter du talent qu'il vous donne.* » Elle dut trouver sans doute que ce talent faisait merveille dans la polémique des *Provinciales*, et il est probable qu'elle applaudit avec une tendre admiration aux « petites lettres ». Peut-être enfin, — on le voudrait du moins, — applaudit-elle plus encore au dessein des *Pensées*. Même séparée de lui, elle sentait son affection pour lui s'approfondir, et s'accroître, et se purifier encore. C'était un peu son œuvre, à elle, ce frère tant aimé et tant admiré : par ses prières, par son exemple, par ses conseils spirituels, n'était-elle pas la secrète inspiratrice de sa vie nouvelle? et ne lui avait-elle pas bien rendu ce que jadis il lui avait prêté? Elle lui écrivait sous la date du 16 novembre 1660[1] :

Bonjour et bon an, mon très cher frère : vous ne doutez pas que je ne vous l'aie souhaité de bon cœur dès le commencement, quoique je n'aie pu vous le dire qu'à la fin. Je m'assure que vous vous étonnez d'être prévenu; mais il

1. Je me demande si cette lettre est bien exactement datée.

était raisonnable [cette expression revient souvent sous sa plume] que le vœu finît par où il avait commencé, et que je vous assurasse que *cette année, que j'ai donnée à Dieu de bon cœur, ne vous a rien ôté de tout ce que vous pouviez attendre de moi devant lui.* Mon Dieu! quand je pense combien cette séparation, qu'il semblait que la nature devait appréhender, s'est passée doucement, et combien cette année a été tôt passée, je ne puis m'empêcher de désirer l'éternité; car en vérité, le temps est peu de chose....

Elle n'avait plus bien longtemps à désirer l'éternité. Elle avait été trop mêlée à toute la vie de Port-Royal pour ne pas prendre sa part très intime des luttes que dut soutenir la pieuse maison et des persécutions qu'elle eut à souffrir. En 1661, les religieuses reçurent l'ordre de renvoyer à leurs familles respectives toutes leurs pensionnaires, puis toutes les novices et postulantes; un des grands vicaires de l'archevêché de Paris vint même au monastère pour les interroger sur leur foi. Nous avons, rédigé par elle-même, l'interrogatoire de la sœur de Sainte-Euphémie : ses réponses sont pleines d'à-propos, de franchise et de noble fermeté. Elle parle « comme devant Dieu ». Voici, par exemple, l'une de ses reparties : « D'où vient, lui demande-t-on, qu'il y en a tant qui se perdent éternellement? »

Je vous avoue, monsieur, — répond-elle, — que cela me met souvent en peine, et que d'ordinaire, quand je suis à la prière, et particulièrement devant un crucifix, cela me vient à l'esprit, et je dis à Notre-Seigneur en moi-même : Mon Dieu! comment se peut-il faire, après tout ce que vous avez fait pour nous, que tant de personnes périssent misérablement? Mais quand ces pensées me viennent, je les

rejette, parce que je ne crois pas que je doive sonder les secrets de Dieu; c'est pourquoi je me contente de prier pour les pécheurs.

Ce n'était là que le commencement de l'orage. En février 1661, l'Assemblée du clergé, sous la pression royale, avait rédigé un formulaire, que tous les ecclésiastiques devaient signer, pour condamner en droit et en fait les cinq propositions[1]. D'accord avec « Messieurs de Port-Royal », qu'ils favorisaient secrètement, les vicaires généraux avaient composé un trop habile mandement, — Pascal passait pour l'avoir écrit, — qui avait pour objet de rassurer les consciences inquiètes, et d'obtenir la signature du formulaire, tout en réservant les croyances intimes[2]. Parvenu à Port-Royal des Champs, le mandement parut aux religieuses « obscur et embarrassé ». Plus que toute autre, la sœur de Sainte-Euphémie éprouva de la répugnance à signer le formulaire. Elle avait encore dans l'oreille les héroïques exhortations, les « paroles de feu » de la mère Angélique qui, tout infirme et mourante qu'elle fût, était, au premier bruit de la persécution, rentrée à Paris pour sou-

1. Voir, pour tous ces événements, les précieux *Mémoires de Godefroi Hermant sur l'histoire ecclésiastique du XVIIe siècle*, publiés par M. A. Gazier, t. IV et V. Paris, Plon, 1908.

2. Sur cette question de la signature du formulaire, la première attitude de Pascal était celle qu'eut plus tard Bossuet, dans sa *Lettre aux religieuses de Port-Royal* (juillet 1665). Voir cette *Lettre* au tome I de la très belle et sans doute définitive édition de la *Correspondance de Bossuet*, qu'ont commencée récemment MM. Levesque et Urbain dans la *Collection des Grands Écrivains de la France* (Hachette, 1909, p. 84 et suiv.).

tenir le courage de ses filles : « Quoi! disait la vieille religieuse, je crois que l'on pleure ici? Allez! mes enfants, qu'est-ce que cela? N'avez-vous point de foi? et de quoi vous étonnez-vous? Quoi! les hommes se remuent; eh bien! ce sont des mouches qui volent et qui font un peu de bruit. Vous espérez en Dieu, et vous craignez quelque chose! Croyez-moi, ne craignons que lui, et tout ira bien. » Voyant que les habiles du parti faisaient peu de cas de leurs scrupules, Jacqueline voulut libérer son âme. Le 22 juin 1661, « après avoir communié dans une grande amertume de cœur », « tandis qu'elle faisait son action de grâces, ou plutôt qu'elle gémissait devant Dieu, il lui vint une forte pensée d'écrire toutes ses pensées, sur ce sujet, ou plutôt les principales », et, s'adressant à la sœur Angélique de Saint-Jean, la fille d'Arnauld d'Andilly, sous-prieure à Port-Royal de Paris, elle écrivit une très belle lettre, la plus éloquente, la plus âprement passionnée, la plus cornélienne de toutes celles qui nous ont été conservées de l'admirable fille. Le lendemain, elle l'envoya à Arnauld, avec un billet où elle trouvait le moyen d'approuver avec une « joie incroyable » la conduite de son frère et la solution qu'il avait imaginée, et en même temps où elle revendiquait pour elle-même le droit et le devoir de faire plus : « Il me semble, mon père, que ce qui est assez pour les uns, serait un horrible défaut aux autres. A la bonne heure que les choses soient de cette sorte, pourvu que l'on permette à *ceux qui en auront le courage d'aller plus avant*, et

que l'on ne prétende pas que nous nous sauverons en voilant la vérité. » Et elle ajoutait, comme si elle sentait la fragilité de son être intime : « Ne croyez pas, je vous en supplie, *quelque forte que je paraisse, que la nature n'appréhende beaucoup toutes les suites* ; mais j'espère que la grâce me soutiendra, et il est vrai qu'il me semble quasi que je la sens. »

Et elle disait à la sœur Angélique de Saint-Jean :

Il n'y a que la vérité qui délivre véritablement, et il est sans doute qu'elle ne délivre que ceux qui la mettent elle-même en liberté en la confessant avec tant de fidélité qu'ils méritent d'être confessés eux-mêmes et reconnus pour de vrais enfants de Dieu.

Je ne puis plus dissimuler la douleur qui me perce jusqu'au fond du cœur[1] de voir que les seules personnes à qui Dieu a confié sa vérité lui soient si infidèles, si je l'ose dire, que de n'avoir pas le courage de s'exposer à souffrir, quand ce devrait être la mort même, pour la confesser hautement.

Je sais le respect qui est dû aux puissances de l'Église; je mourrais d'aussi bon cœur pour le conserver inviolable, comme je suis prête à mourir avec l'aide de Dieu pour la confession de ma foi dans les affaires présentes.

Ce n'étaient point là, — elle allait le faire voir, — de vaines paroles. Et du geste, de l'accent de Polyeucte marchant au supplice :

Que craignons-nous? Le bannissement et la dispersion pour les religieuses, la saisie du temporel, la prison et la

1. Cf. *le Cid* :

Percé jusques au fond du cœur
D'une atteinte imprévue aussi bien que mortelle.

mort, si vous le voulez : mais n'est-ce pas notre gloire[1], et ne doit-ce pas être notre joie?

Renonçons à l'Évangile, ou suivons les maximes de l'Évangile : et estimons-nous heureuses de souffrir quelque chose pour la justice. — Mais peut-être on nous retranchera de l'Église. — Mais qui ne sait que personne n'en peut être retranché malgré soi, et que l'esprit de Jésus-Christ étant le lien qui unit ses membres à lui et entre eux, nous pouvons bien être privés des marques, mais non jamais de l'effet de cette union, tant que nous conserverons la charité, sans laquelle nul n'est un membre vivant de ce saint corps? Et ainsi ne voit-on pas que tant que nous n'ériger-rons point autel contre autel, que nous ne serons pas assez malheureuses pour faire une Église séparée, et que nous demeurerons dans les termes du simple gémissement et de la douceur avec laquelle nous porterons notre persécution, la charité qui nous fera embrasser nos ennemis... nous attachera inviolablement à l'Église.

Ce n'est pas qu'elle n' « admirât la subtilité de l'esprit, » — celui de son frère, — dont témoignait le mandement. « Je crois, déclarait-elle avec force, je crois qu'il est bien difficile de trouver une pièce aussi adroite et faite avec tant d'art. Je louerais très fort un hérétique en la manière qu'un père de famille louait son dépensier, s'il était aussi finement échappé de la condamnation sans désavouer son erreur, *que nous consentons par là au mensonge sans nier la vérité.* »

Mais des fidèles, — reprenait-elle avec indignation, — des gens qui connaissent et qui soutiennent la vérité, l'Église catholique, user de déguisement et biaiser! Je ne crois pas que cela se soit jamais vu dans les siècles passés,

1. C'est le mouvement même de *Polyeucte :*

Où le conduisez-vous? — A la mort! — A la gloire!

et je prie Dieu de nous faire mourir tous aujourd'hui plutôt que de souffrir qu'une telle abomination s'introduise dans l'Église.... En vérité, ma chère sœur, j'ai bien de la peine à croire que cette sagesse vienne du Père des lumières, mais plutôt je crois que c'est une révélation de la chair et du sang. Pardonnez-moi, je vous en supplie, ma chère sœur, je parle dans *l'excès d'une douleur à quoi je sens qu'il faudra bien que je succombe*, si je n'ai la consolation de voir au moins quelques personnes se rendre volontairement victimes de la vérité et protester par une vraie fermeté ou par une fuite de bonne grâce contre tout ce que les autres feront, et *conserver la vérité en leur personne*. Car, je vous le demande, ma très chère sœur, au nom de Dieu, dites-moi quelle différence vous trouvez entre ces déguisements et donner de l'encens à une idole sous prétexte d'une croix qu'on a dans sa manche?

C'était retourner contre son propre frère l'ironie même des *Provinciales*. Et elle poursuivait avec une fougue d'éloquence que Pascal n'a pas dépassée :

Je sais bien que ce n'est pas à des filles à défendre la vérité, quoique l'on peut dire, par une triste rencontre, que, *puisque les évêques ont des courages de filles, les filles doivent avoir des courages d'évêques*; mais si ce n'est pas à nous à défendre la vérité, c'est à nous à mourir pour la vérité et à souffrir plutôt toutes choses que de l'abandonner.

Et elle concluait, douloureusement :

Du reste, arrive ce qui pourra, la pauvreté, la dispersion, la prison, la mort, tout cela me semble rien en comparaison de l'angoisse où je passerais le reste de ma vie, si j'avais été assez malheureuse pour faire alliance avec la mort en une si belle occasion de rendre à Dieu les vœux de fidélité que nos lèvres ont prononcés.

Elle signa pourtant, la sœur de Sainte-Euphé-

mie, car il fallut bien se soumettre aux avis autorisés des directeurs de Port-Royal; mais elle signa, la mort dans l'âme, disant qu' « elle serait la première victime du formulaire ». Ses sombres pressentiments ne l'avaient pas trompée. La douleur d'avoir agi contre ce qu'elle croyait être la voix de sa conscience fut pour la sainte fille le coup de grâce. Elle s'alita et, deux mois après la mère Angélique, elle mourait à Port-Royal des Champs, le 4 octobre 1661, à l'âge de trente-six ans.

Quand Pascal apprit la nouvelle de la mort de sa sœur, quoique ce fût « assurément, nous dit Mme Perier, la personne qu'il aimait le plus », il dit simplement : « Dieu nous fasse la grâce d'aussi bien mourir! » Dix mois après, il expirait à son tour. C'est ainsi que l'on meurt à Port-Royal. Aucun geste, aucun cri, aucune plainte; des larmes tout intérieures; mais le cœur se brise, et, par la fissure intime, la vie s'écoule avec les pleurs....

Sainte-Beuve, à propos de Jacqueline Pascal, a écrit de belles et pénétrantes pages sur les sœurs des grands hommes qui, « quand elles sont égales, sont plutôt supérieures à leur frère illustre. Elles se retrouvent meilleures. Ce sont comme des exemplaires de famille, des *doubles* du même cœur, qui se sont conservés sans aucune tache au sein du foyer, ou dans l'intérieur du sanctuaire ». Comme le critique a ici délicatement raison! Dans « l'ordre » de l'intelligence et du génie littéraire,

la sœur de Sainte-Euphémie est assurément moins grande que son frère; dans « l'ordre » du cœur, de la moralité, et de la sainteté, ne lui est-elle pas supérieure? Chez elle, rien de ces compromissions, de ces défaillances, de cette poussière d'humanité dont Pascal lui-même a subi l'atteinte. Sa vie nous présente la simplicité d'ordonnance et l'unité d'une belle tragédie classique. Éprise d' « honnêteté » tout d'abord, elle traverse, sans s'y attarder, le bel esprit et la frivolité des distractions mondaines; ni son esprit, ni son cœur ne s'en laissent corrompre; elle est comme indifférente aux séductions du milieu qui l'acclame, et comme dans l'attente d'un idéal supérieur. Quand cet autre idéal lui est révélé par son frère, elle l'embrasse avec une ferveur et, pour ainsi parler, avec une plénitude d'âme dont rien d'humain ne saurait désormais la distraire ou la divertir. Ce n'est pas, comme chez Blaise, son intelligence seule, c'est son être tout entier qui est engagé dans cette première et, pour elle, définitive conversion. Sa voie découverte, elle la suit avec une âpreté d'énergie, une rigueur de logique, un besoin d'aller jusqu'au bout de son sacrifice, bref, une virilité d'héroïsme dont il n'y a pas beaucoup d'exemples. Jacqueline Pascal est un admirable type de ces fortes générations de la première moitié du XVIIe siècle, dont nous retrouvons l'image, à peine idéalisée, dans le théâtre de Corneille. Le vieux poète n'a guère eu qu'à copier ce qu'il voyait autour de lui pour faire de ses drames une vivante école de grandeur d'âme.

SŒUR DE SAINTE-EUPHÉMIE (JACQUELINE PASCAL)

Peinture ancienne, Musée de Port-Royal.

La petite poétesse dont à Rouen il avait salué la réputation naissante est digne de figurer parmi ses plus nobles héroïnes. Jacqueline Pascal, c'est Pauline après la grâce.

A Port-Royal des Champs, dans le petit oratoire qu'on a élevé sur les ruines de l'église détruite, on nous a conservé un médiocre portrait de la sœur de Sainte-Euphémie. Moins émouvant que celui que nous possédons de sa sœur Gilberte, à l'hôpital de Clermont, il a bien pourtant son austère et parlante beauté. Jacqueline est revêtue du sévère et imposant costume des Bernardines de l'ordre de Cîteaux : grande robe de laine blanche aux plis raides et lourds; par devant, une croix rouge se détachant sur la blancheur du scapulaire; la guimpe blanche, le voile noir enserrent et encadrent le long et fin ovale du visage. La jeune sous-prieure est assise : la main droite, appuyée au bras du fauteuil, touche, d'un geste familier, le blanc rosaire; la main gauche tient un livre d'heures. Moins anguleuse, moins heurtée, la physionomie rappelle en plus doux celle de son frère. Le pli de la lèvre est bien spirituel, et l'on sent que le léger sourire qui éclaire cette noble figure serait aisément ironique. Moins vifs et moins perçants que ceux de Blaise, les beaux grands yeux profonds regardent droit devant eux avec calme, avec confiance, avec courage. Pourtant, il y a dans l'expression de ces traits quelque chose de subtilement douloureux qui inquiète et provoque à la rêverie.... A quoi songe la sœur de Sainte-

Euphémie? et quelles sont ses raisons d'être triste? L'idée de la mort et du jugement hante-t-elle son esprit? Pense-t-elle aux malheurs qui fondent sur la sainte maison, et aux conséquences de la signature du formulaire? Ou bien plutôt, sa mélancolie n'aurait-elle pas pour cause le souvenir de ce frère tant aimé qui s'attarde aux vanités du monde et pour le salut duquel elle donnerait si joyeusement sa vie?... On ne sait; ou, du moins, on ne sait qu'une chose : c'est que ceux-là sont dignes d'admiration et d'envie qui savent mourir pour leur croyance, et que, dans cette existence si courte, et pourtant si bien remplie de Jacqueline Pascal, l'idéalisme français a trouvé l'une de ses plus hautes et plus mémorables expressions.

15 avril 1909.

L'ÉVOLUTION RELIGIEUSE DE PASCAL[1]

« Un cas humain représenté au vif » : je ne sais pas de formule qui exprime mieux que ce mot du vieil Amyot l'intérêt dramatique et toujours vivant qui s'attache à l'histoire morale de « cet effrayant génie » auquel nous devons tout à la fois le *Traité du Vide* et le *Mystère de Jésus*.

1. *Œuvres de Pascal*, par MM. Léon Brunschvicg et Pierre Boutroux, 6 vol. in-8, Hachette, 1904-1909; — *Port-Royal au XVIIe siècle, Images et Portraits*, par M. Augustin Gazier, 2e édition, in-4; Hachette, 1909; — *Mémoires de Godefroi Hermant sur l'histoire ecclésiastique du XVIIe siècle*, publiés par M. A. Gazier, 5 vol. in-8; Plon, 1905-1908; — *Pascal et son temps*, par M. F. Strowski, 4e édition revue et corrigée, 3 vol. in-16; Plon, 1909; — *Pascal inédit*, par M. Ernest Jovy, Vitry-le-François, Tavernier, in-8, 1908; — *l'Angoisse de Pascal*, par M. Maurice Barrès (*Journal de l'Université des Annales*, 25 mai 1909); — *la Conversion de Pascal*, par Henri Brémond (*l'Inquiétude religieuse*, 2e série, in-16; Perrin, 1909, étude fort remarquable, et à laquelle nous ferons plus d'un emprunt); — *Notes sur Pascal et son temps*, par M. Ch.-H. Boudhors (*l'Enseignement secondaire*, 1er et 15 décembre 1909). — Cf. *Pascal*, par M. Émile Boutroux, in-16; Hachette; — *les Époques de la Pensée de Pascal*, par M. G. Michaut, in-16 Fontemoing.

I

Il est né en pleine renaissance religieuse. C'est le moment où le catholicisme français, pour mériter et consolider la victoire qu'il a remportée sur l'hérésie, opère sur lui-même la rigoureuse réforme qu'on avait réclamée de lui depuis plusieurs siècles. Nombre d'ordres nouveaux se fondent; les ordres anciens reviennent à la pureté de leur institution primitive; le clergé séculier remet en honneur ses antiques traditions de science et de vertu. De saints personnages apparaissent, François de Sales, Vincent de Paul, Olier, Bérulle, combien d'autres, véritables héros de l'action chrétienne, qui usent leur vie à restaurer dans le cloître et dans le monde l'idéal évangélique. Le P. de Condren, qui « dirigeait tout ce qu'il y avait de saints dans Paris », n'hésitait pas à dire que ce siècle « était le siècle des saints et ne cédait en rien aux premiers temps de l'Église ». C'est en 1623, année de la naissance de Blaise Pascal, que Saint-Cyran entre en rapports avec la mère Angélique; et, à quatre ans de là, le duc de Ventadour créait la Compagnie du Saint-Sacrement.

Si la mère de Pascal avait vécu, aurait-elle mêlé quelque raffinement de mysticisme féminin à l'éducation chrétienne de ses enfants? Nous ne le savons pas : nous ignorons à peu près tout d'Antoinette Bégon, de son caractère, de sa tournure d'esprit, de son tempérament moral, et nous en

sommes réduits sur son compte à cette ligne trop laconique du *Recueil d'Utrecht* : « Elle avait aussi beaucoup d'esprit, et elle était très pieuse et très charitable. » Ce qui est sûr, c'est que le président Pascal, resté veuf, éleva ses trois enfants fort chrétiennement, mais sans austérité, et même avec une certaine liberté d'allures : l' « intime ami » de cet épicurien de Le Pailleur, dont M. Strowski nous a tracé un si vivant portrait, ne semblait pas prédestiné à un jansénisme bien farouche. A vrai dire, il croyait aux sorciers, et Marguerite Perier nous a conté à son sujet une bien étrange histoire de diablerie. Mais, à l'ordinaire, sa religion, solide, sensée, dépourvue de toute exaltation, était celle d'un « honnête homme ». Il avait « pour maxime, nous dit Mme Perier, *que tout ce qui est l'objet de la foi ne le saurait être de la raison*, et beaucoup moins y être soumis » ; et ces maximes, « souvent réitérées », pieusement et docilement acceptées par son fils, avaient fait « une si grande impression sur l'esprit » de ce dernier qu'elles le préservèrent toujours, et de son propre aveu, de tout « libertinage » et que, de très bonne heure, elles le rendirent « soumis à toutes les choses de la religion comme un enfant ». Cette rigoureuse distinction des deux domaines, cette « cloison étanche » que l'on établit entre deux groupes de réalités, de facultés et de connaissances, entre le laboratoire et l'oratoire, correspondait si bien à un besoin de la pensée du temps, qu'on la retrouve au fond de la philosophie de Descartes, et que celui-ci lui dut

une partie de son succès. Conception ingénieuse, profonde peut-être, mais surtout commode, et qui convient excellemment à une époque également éprise d'activité religieuse et de rationalisme scientifique. Pour être pleinement efficace et remplir tout son objet, elle exige de ceux qui l'ont adoptée une pondération, un équilibre qui sont toujours chose assez rare chez un être humain. Combien d'hommes seraient capables de faire deux parts exactes de leur vie et de vouer l'une à la science, et l'autre à la « connaissance mystique »? Suivant le côté où l'on penche, la théorie qu'Étienne Pascal avait inculquée à son fils peut tout aussi bien légitimer une certaine incuriosité des choses religieuses que des enquêtes rationnelles. On réserve, on met à part, — pour n'y guère pénétrer, — le domaine qu'on ne se sent point fait pour explorer; et le vers ironique du poète peut ici trouver aisément son application :

Sacrés ils sont, car personne n'y touche.

C'est ce que vérifie à bien des égards le cas de Pascal lui-même. Chrétien sincère, respectueux, et même, si l'on veut, très suffisant, il a commencé, pourtant, à l'exemple de son père, par n'être pas un chrétien très fervent. La précocité de son génie scientifique l'emporte sur tout le reste; « bornant » tout d'abord « sa curiosité aux choses naturelles », son ardeur de connaître, de chercher, d'inventer, de comprendre était incroyable: et chacun autour de lui, à commencer par son père, tout fier d'avoir

un tel fils, s'entendait à encourager cette passion des certitudes rationnelles. A seize ans, il est considéré comme un jeune maître par les plus grands savants de l'époque, Roberval, Fermat, Desargues; il compose un *Essai pour les coniques* qui contient un théorème auquel il a laissé son nom, et « qui passa pour un si grand effort d'esprit, qu'on disait que, depuis Archimède, on n'avait rien vu de cette force ». A vingt ans, il conçoit le principe d'une *Machine arithmétique* qui allait faire l'admiration des contemporains. Tout ce que le *libido sciendi* peut comporter de jouissances, Blaise Pascal l'a de bonne heure épuisé.

Si la science pure l'occupe surtout, elle ne l'absorbe pourtant pas d'une manière exclusive. La culture que lui avait donnée son père était fort suffisamment littéraire et philosophique. Nul doute qu'il ne se tînt au courant, et qu'il ne lût ce qui paraissait d'important, et probablement aussi quelques bons livres du passé. Je serais étonné, par exemple, qu'il n'eût pas pris déjà contact avec Montaigne; et comment eût-il ignoré Corneille, lequel d'ailleurs fréquentait chez son père? Il est à présumer aussi qu'à Paris, et surtout à Rouen, il vit un peu le monde. Mais son travail ne lui laissait apparemment pas beaucoup de loisirs, et ses affections familiales, surtout celle qui l'unissait à sa sœur Jacqueline, donnaient pleine satisfaction aux besoins de sa sensibilité juvénile. En un mot, la vie qu'il menait, peu différente de celle d'Étienne Pascal, était exactement celle d'un « honnête

homme selon le monde » particulièrement voué aux recherches scientifiques; et manifestement, jusque vers l'âge de vingt-trois ans, les préoccupations religieuses sont à l'arrière-plan de sa pensée.

Je dis à l'arrière-plan; je ne dis pas qu'elles en aient été complètement absentes. D'abord, nous sommes très loin de tout connaître de la première jeunesse de Pascal, et par exemple, sur une âme ardente et passionnée comme la sienne, nous serions assez curieux de savoir quel fut l'effet, si souvent décisif, de la première communion. D'autre part, si ignorants que nous puissions être de bien des faits essentiels de sa vie intérieure, nous entrevoyons néanmoins que l'idée chrétienne y était encore assez présente. L'*Essai pour les coniques* se termine par ces lignes fort significatives : « Après quoi, si l'on juge que la chose mérite d'être continuée, nous essaierons de la pousser *jusques où Dieu nous donnera la force de la conduire.* » Nous ne voyons pas bien Laplace terminant un traité de mathématique par une formule de cette nature.

Il semble bien pourtant que l'ivresse des certitudes scientifiques soit alors la passion dominante de ce savant de vingt ans. Son invention d'une machine arithmétique l'a rempli de joie et de fierté, et il faut l'entendre, dans sa lettre dédicatoire au chancelier Séguier, célébrer « cette véritable science, qui, par une préférence toute particulière, a l'avantage de ne rien enseigner qu'elle ne démontre ». « Il a osé tenter une route nouvelle

dans un champ tout hérissé d'épines, et sans avoir de guide pour s'y frayer le chemin. » A ce ton d'orgueilleuse audace, à cette confiance dans son génie et dans la raison, on reconnaît une âme que l'humilité chrétienne n'a pas encore pénétrée bien profondément.

Mais s'il est vrai, comme le dira plus tard l'auteur des *Pensées*, que « la maladie soit l'état naturel du chrétien », c'est un état dont l'expérience personnelle ne devait pas lui être longtemps épargnée. Si fier et si hardi que soit le « roseau pensant », c'est une loi de la condition humaine qu'il ne tarde guère à rencontrer sa limite : le « brin d'herbe », la « goutte d'eau » « qui suffisent pour le tuer » ne sont jamais bien loin de sa route. Le labeur ininterrompu auquel s'était livré Pascal depuis sa plus tendre enfance avait fini par ébranler sa santé, qui paraît avoir toujours été un peu chétive. « Il nous a dit quelquefois, écrit Mme Perier, que, depuis l'âge de dix-huit ans, il n'avait pas passé un jour sans douleur. » Il est à croire que la maladie eut sur lui son effet habituel : elle a ramené sa pensée sur elle-même, l'a arrachée aux « divertissements », même nobles, qui risquaient de l'absorber et de la séduire, elle l'a rappelée aux méditations essentielles ; elle l'a aidée à prendre conscience de sa « grandeur » et en même temps de sa « misère » ; enfin elle dut affiner, exaspérer une sensibilité qui semble avoir toujours été à la fois très subtile et très ardente et qui, pour s'être renfermée dans le cercle étroit des

tendresses familiales, n'en était pas moins riche, ni moins profonde. Sous l'apparence régulière de ses occupations coutumières et de son activité scientifique, son âme, à son insu peut-être, se renouvelait donc. Le Dieu « sensible au cœur » allait pouvoir y frapper.

II

On sait en quelles circonstances se fit ce qu'on est convenu d'appeler « la première conversion » de Blaise Pascal : la chute de son père sur la glace, en janvier 1646, l'intervention et l'apostolat de deux gentilshommes jansénistes, les nouvelles lectures de piété faites sous leur influence et, finalement, l'enthousiaste adoption des doctrines et des pratiques léguées par Saint-Cyran. On venait de publier les *Lettres chrétiennes et spirituelles* de ce dernier; c'était le vivant commentaire du traité, alors récent, d'Arnauld, sur la *Fréquente communion*, et de l'*Augustinus*, de Jansénius. Si l'on joint à tous ces ouvrages un discours de l'évêque d'Ypres, sur la *Réformation de l'homme intérieur*, qu'Arnauld d'Andilly venait de traduire en français, et que tous les historiens nous signalent comme ayant fait une très vive impression sur Pascal, on aura là les principaux écrits dont la lecture fit naître ou redoubla dans toute la famille « le désir de se donner à Dieu ».

Blaise fut « le premier touché », et nous savons avec quelle ardeur conquérante, une fois converti

lui-même, il convertit son père, puis sa sœur Jacqueline, et enfin sa sœur Gilberte et son beau-frère, M. Perier. Une fois *converti*, écrivons-nous : qu'est-ce à dire ? Le mot conversion, au XVIIe siècle et particulièrement dans la langue janséniste, ne s'entend pas du tout, et nécessairement, du passage de l'incrédulité à la foi, mais simplement d'une religion un peu tiède à un christianisme plus scrupuleux et plus exactement pratiqué. Tel fut bien le cas de Pascal. Rien ne nous permet de penser, — surtout jusqu'en 1646, — et, au contraire, tout nous porte à nier que sa foi chrétienne ait été, ne disons même pas entamée, mais effleurée par aucun doute. Le témoignage de Mme Perier sur ce point est formel : « Il avait été jusqu'alors préservé, par une protection de Dieu particulière, de tous les vices de la jeunesse, et *ce qui est encore plus étrange à un esprit de cette trempe et de ce caractère,* il ne s'était jamais porté au libertinage pour ce qui regarde la religion. » Il n'y a pas lieu d'y contredire.

Mais ce qui est sujet à discussion, à distinction et à réserve, c'est le caractère même de cette première conversion de Pascal, c'en est la nature ou l'espèce, et le degré, non pas certes de sincérité, mais de profondeur. S'il était possible d'expliquer et de définir d'un mot ce quelque chose d'assez complexe et obscur, qu'est toujours une crise d'âme, je dirais volontiers que cette conversion de Pascal fut essentiellement une conversion *intellectuelle*. Ce qui fut « touché » en lui, dans ce premier

contact avec le jansénisme, ce n'est pas, ou ce n'est guère ce qu'il appellera plus tard « le cœur », je veux dire les parties les plus profondes de sa nature, sa sensibilité, sa volonté, mais bien plutôt celles qui passent à juste titre pour les plus superficielles de notre être, cette intelligence dont il était si fier et dont, jusqu'alors, il avait si âprement poursuivi les satisfactions. On se rappelle, dans l'*Avenir de la Science*, le mot de Renan sur lui-même à vingt-cinq ans : il se représente « vivant uniquement dans sa tête et croyant frénétiquement à la vérité. » Le mot s'appliquerait assez bien au Pascal de 1645 : l' « encéphalite », dont il est atteint lui aussi, a jeté en lui de vivaces racines. Il ne voit partout que questions à résoudre, théories à édifier, syllogismes à enchaîner. La solution janséniste du problème de la vie et de la destinée frappe son esprit par sa rigueur logique et il l'accepte sans coup férir. Sous les subtils raisonnements des « livres de piété » qu'il a lus, il ne semble guère avoir vu et senti la profonde vie intérieure qu'ils recouvrent. Du moins, il ne paraît pas avoir éprouvé la nécessité ou le besoin, comme après une grande crise morale, de changer du tout au tout le train de son existence quotidienne et de travailler activement à la « réformation de l'homme intérieur ». La vérité religieuse est pour lui un système déterminé d'idées « claires et distinctes » auquel il apporte l'adhésion de son intelligence, non pas une communion croissante de tout l'être intime avec une réalité ineffable qui le pénètre, le

renouvelle et l'affranchit. Dans cette première ferveur de ses vingt-trois ans, Pascal s'est surtout converti à une théologie.

Et c'est pourquoi, sans doute, il a pu, sans difficulté, et, ce semble, sans grande lutte intime, se laisser reprendre à sa vie scientifique. Il n'a pas quitté la région des idées pures et des vérités abstraites. Mme Perier, suivie en cela par le *Recueil d'Utrecht*, se trompe quand elle déclare que « la première conversion de Pascal termina toutes ses recherches, de sorte que, dès ce temps-là, il renonça à toutes les autres connaissances pour s'appliquer uniquement à l'unique chose que Jésus-Christ appelle nécessaire ». Les faits et textes connus sont formels à cet égard [1] : c'est après 1646 que Blaise

1. Il est pourtant nécessaire d'observer que nous sommes loin de tout connaître de cette période de la vie de Pascal, et que, peut-être, si nous en connaissions tout ce qu'il y aurait intérêt à en bien connaître, serions-nous amenés à simplifier moins que nous ne le faisons, à nuancer davantage l'interprétation que nous croyons devoir en proposer. Par exemple, de janvier 1646 à octobre 1646, date de l'expérience de M. Petit, nous ne saisissons aucune trace positive de l'activité scientifique de Pascal, ce qui, bien entendu, ne veut pas dire qu'il n'y en eût pas. Mais il se pourrait aussi, — ce qui expliquerait dans une certaine mesure les affirmations, en tout état de cause excessives, de Mme Perier et du *Recueil d'Utrecht*, — que, pendant ces huit ou neuf mois, Pascal, plus touché à fond que nous ne le pensions, par les condamnations de Jansénius, eût pris, et un moment tenu, la résolution de renoncer à ses recherches, résolution que la voix impérieuse de son génie lui aurait bientôt fait abandonner. Notez que c'est pendant ce temps-là que ses pressantes exhortations détachent Jacqueline du monde. Et qui sait même si lui aussi n'avait pas d'abord sérieusement songé à prêcher d'exemple? Mme Perier dit en propres termes que « Dieu l'éclaira de telle sorte par la lecture (des écrits jansénistes), qu'il comprit parfaitement que la religion chrétienne nous oblige à *ne vivre que pour Dieu* et n'avoir

Pascal a fait ses plus belles découvertes scientifiquus et ses plus décisives expériences et, manifestement, la condamnation portée par Jansénius contre les vaines curiosités de l'esprit ne l'a pas atteint, ou du moins il ne s'en est pas longtemps senti ébranlé. L'oratoire n'a point fait tort au laboratoire.

Un autre signe fort instructif, et même un peu déplaisant, de ce très naturel état d'esprit nous est fourni par l'attitude de Pascal dans l'affaire Saint-Ange. Un ancien capucin, du nom de Jacques Forton et qu'on appelait le frère Saint-Ange, professait à Rouen, sur diverses questions de haute théologie, des opinions dont l'orthodoxie parut suspecte à Blaise, ainsi qu'à quelques-uns de ses amis. Ils le dénoncèrent à l'archevêque à plusieurs reprises, et n'eurent de cesse qu'ils n'eussent obtenu une rétractation complète. A surprendre Pascal dans ce rôle désobligeant d'inquisiteur, nous entrevoyons du moins la conception toute formelle, littérale et j'oserai dire pharisaïque qu'il se fait alors de l'orthodoxie : il faut et il suffit à ses yeux qu'on adhère de l'esprit à un certain nombre de propositions et de formules élaborées par quelques grands penseurs chrétiens et fidèlement conservées par l'Église ; l'attitude intérieure,

point d'autre objet que lui ». Et le *Recueil d'Utrecht* : « Il ne fit plus d'autre étude que celle de la Religion, et *commença à goûter les charmes de la solitude chrétienne.* » Peut-être toute cette histoire morale de Pascal a-t-elle été plus accidentée encore, plus diverse, plus dramatique aussi que nous ne la concevons, par les échos trop fragmentaires qui nous en sont parvenus.

l'état concret de l'âme individuelle, bref, tout ce qui constitue la vie morale et vraiment religieuse, tout cela ou lui échappe ou lui reste indifférent. Et c'est pourquoi sans doute ce nouveau théologien se fait si promptement persécuteur.

De la superbe confiance qu'il met alors dans les constructions de l'intelligence, nous avons un témoignage fort curieux, d'autant plus curieux même qu'il nous permet de rapporter à une époque apparemment peu éloignée de sa première conversion les premières velléités apologétiques de Pascal. Il écrit de Paris, le 26 janvier 1648, à sa sœur, Mme Perier, qu'il a vu M. Rebours, l'un des confesseurs de Port-Royal : « Je lui dis, ajoute-t-il, avec ma franchise et ma naïveté ordinaires, que nous avions vu leurs livres et ceux de leurs adversaires, que c'était assez pour lui faire entendre que nous étions de leurs sentiments. Il m'en témoigna quelque joie. Je lui dis ensuite que *je pensais que l'on pouvait, suivant les principes mêmes du sens commun, démontrer beaucoup de choses que les adversaires* [1] *disent lui être contraires*

1. S'agit-il ici des adversaires de la religion en général, ou plutôt, et exclusivement, comme le pense M. Strowski, des adversaires des jansénistes, à savoir les Jésuites? Le texte est obscur et admet les deux interprétations, lesquelles d'ailleurs ne sont point inconciliables. Même dans les *Pensées*, qui sont pourtant dirigées « contre les athées », Pascal n'a jamais distingué très nettement entre les ennemis du christianisme et ceux de Jansénius. Et si, dans le passage en question, il a surtout songé aux molinistes, l'application de ses vues apologétiques à un ordre d'idées plus vastes et plus hautes était chose si simple, si naturelle, que ce serait vraiment miracle qu'à un esprit généralisateur comme le sien la pensée n'en fût pas venue.

et que le raisonnement bien conduit portait à les croire, quoiqu'il les faille croire sans l'aide du raisonnement. Ce furent mes propres termes, où je ne crois pas qu'il y ait de quoi blesser la plus sévère modestie. Mais, comme tu sais que toutes les actions peuvent avoir deux sources, et que *ce discours pouvait procéder d'un principe de vanité et de confiance dans le raisonnement*, ce soupçon, qui fut augmenté par la connaissance qu'il avait de mon étude de la géométrie, suffit pour lui faire trouver ce discours étrange, et il me le témoigna par une repartie si pleine d'humilité et de modestie, qu'elle eût sans doute confondu l'orgueil qu'il voulait réfuter.... » Ne saisit-on pas ici sur le vif l'opposition intime, irréductible, qui existe entre le véritable esprit chrétien, si défiant à l'égard de la raison raisonnante, si profondément convaincu que la foi n'est point affaire de raisonnement, et ce rationalisme obstiné qui est celui de tant d'apologistes, et qui leur persuade trop aisément que la foi est et doit être au bout d'un syllogisme, comme un corollaire au bout d'un théorème? De ce rationalisme-là, Pascal, quoi qu'il en dise, est, à cette époque, plus féru qu'il ne le pense.

Ce fut vers le même temps qu'il fut repris plus fortement par la maladie qui le tenaillait. Maladie bizarre qu'on n'a pas encore étudiée comme elle le mériterait, et qui, jointe aux étranges remèdes dont on la compliqua, l'affligea de douleurs peu communes. « Mon frère, nous dit Mme Perier, ne s'en plaignait jamais, il regardait tout cela comme

un gain pour lui. Car comme il ne connaissait pas d'autre science que celle de la vertu et qu'il savait qu'elle se perfectionnait dans les infirmités, il faisait avec joie de toutes ses peines le sacrifice de sa pénitence. » N'exagère-t-elle pas un peu ici ? Et de même qu'elle prête à son frère un désintéressement à l'égard de la science qu'il ne professa que plus tard, ne lui attribue-t-elle pas, sur le chapitre de ses infirmités, une résignation, un stoïcisme joyeux, une ardeur ascétique de mortification, qu'il n'a peut-être pleinement atteints que dans les dernières années de sa vie ? Je ne sais, et, en l'absence de documents directs [1] et de témoignages contemporains, on ne peut guère que poser la question, sans prétendre à la résoudre. Ce qui qui est sûr, c'est que les médecins conseillèrent très vivement une vie moins surmenée, moins

1. J'avais cru longtemps, avec la plupart des pascalisants, sur la foi de l'avertissement de la première édition des *Pensées*, que la célèbre *Prière pour le bon usage des maladies* était de cette époque : « Une prière que M. Pascal composa étant jeune », dit la Préface. Mais un nouveau texte de la *Vie de Pascal* par Mme Perier, qu'a découvert et publié M. Brunschvicg, se prononce si affirmativement pour une époque ultérieure, qu'il me paraît bien difficile de ne pas le suivre : « On ne peut mieux connaître les dispositions particulières dans lesquelles il souffrait toutes ses nouvelles incommodités *des quatre dernières années de sa vie*, que par cette prière admirable que nous avions apprise de lui *qu'il fit en ce temps-là* pour demander à Dieu le bon usage des maladies... ». L'affirmation, on le voit, est catégorique. J'ajoute, — et sans vouloir attacher à ces impressions, nécessairement un peu subjectives, plus d'importance qu'il ne convient, — qu'à y regarder de plus près, il me semble bien maintenant que l'inspiration, l'accent et le style même de la *Prière* ne sont pas en effet du premier Pascal. Oui, tout le morceau paraît bien contemporain du mot fameux : « La maladie est l'état naturel des chrétiens. »

préoccupée et moins claustrale, bref, des « divertissements », « c'est-à-dire, en un mot, — nous explique Mme Perier, — les conversations du monde : car il n'y avait point d'autres divertissements convenables à mon frère, mais quel moyen à un homme touché comme lui de pouvoir s'y résoudre ! En effet *il y eut beaucoup de peine d'abord* ; mais on le pressa tant de toutes parts qu'il se laissa aller *à la raison spécieuse* de remettre sa santé ; on lui persuada que c'est un dépôt dont Dieu veut que nous ayons soin. » Acceptons sans discussion ce témoignage ; croyons qu'en effet Pascal eut d'abord beaucoup de peine à suivre ces conseils. Il n'en est pas moins vrai qu'il les a finalement suivis, que ses habitudes et ses goûts d'humaine logique ont fini par trouver « spécieuse » « la raison » qu'on faisait valoir à ses yeux. L'ascète chrétien qui, dans sa dernière maladie, va « appréhender même de guérir », n'est pas encore parvenu à ce degré de ferveur mystique qui lui fera préférer à la santé les plus violentes souffrances physiques.

Cette disposition à fuir les suggestions ou les entraînements de la sensibilité, à concevoir toutes choses, et même la religion, sous les espèces de l'intelligence, se traduit dans toutes les lettres d'alors que nous avons conservées de lui. Ce ne sont que sermons didactiques et austères, dures dissertations de théologie. En voici le ton. J'extrais ces lignes au hasard d'une lettre à Mme Perier : « C'est pourquoi tu ne dois pas craindre de nous

remettre devant les yeux les choses que nous avons dans la mémoire, et qu'il faut faire rentrer dans le cœur, puisqu'il est sans doute que ton discours en peut mieux servir d'instrument à la grâce que non pas l'idée qui nous en reste en la mémoire, puisque la grâce est particulièrement accordée à la prière, et que cette charité que tu as eue pour nous est une prière du nombre de celles qu'on ne doit jamais interrompre.... » Combien il y a plus de spontanéité et de naturel daus les lettres qu'écrit Jacqueline à la même époque ! Celle-ci, songeant sans doute à son père, demande un jour à Mme Perier de prier pour elle, « afin, dit-elle, qu'il plaise à Dieu d'*envoyer sa lumière dans les cœurs plutôt que dans les esprits* ». Ce vœu aurait pu s'appliquer à Blaise aussi bien qu'à Étienne Pascal. La rigoureuse métaphysique janséniste l'a séduit ; sa pensée se meut à l'aise dans ce système clos, mais sa pensée seule, et, à tout propos, elle éprouve le besoin d'en ressasser les principes. En vain la vie fait-elle effort pour échapper à ces cadres fixes ; il essaiera de les lui imposer de force jusqu'à ce qu'elle les fasse définitivement éclater.

Veut-on toucher en quelque sorte du doigt cet intellectualisme foncier et persistant de Pascal, et cette ardeur de passion théologique qu'il porte avec lui partout? Qu'on relise la *Lettre* célèbre *sur la mort de M. Pascal le père*. Certes, Pascal aimait tendrement ce père qui avait été pour lui le plus admirable des maîtres et le plus sûr des amis, et qu'il n'avait à peu près jamais quitté : son

père et sa sœur Jacqueline ont été, je crois, les deux plus grandes affections de sa vie. Eh bien! rien de cette tendresse ne transparaît à travers la longue homélie janséniste qu'il adresse à sa sœur aînée et à son beau-frère pour les consoler. Jamais discours funèbre n'a affecté pareille austérité dialectique, pareil détachement des émotions humaines, pareille dureté, au moins apparente. Aucun de ces mots émus, vibrants et comme chargés d'humanité, qui nous touchent si profondément dans les oraisons funèbres de Bossuet : « Madame a été douce envers la mort comme elle l'était envers tout le monde... » La seule parole un peu moins tendue que j'y relève est la suivante; et encore peut-on trouver que ce retour sur soi trahit une préoccupation quelque peu égoïste du salut individuel : « Si je l'eusse perdu il y a six ans, écrit Pascal, je me serais perdu, et quoique je croie en avoir à présent une nécessité moins absolue, je sais qu'il m'aurait été nécessaire encore dix ans, et utile toute ma vie. » Mais tout le reste n'est guère qu'une raisonneuse et laborieuse dissertation, imitée de Saint-Cyran, — M. Strowski l'a finement observé, — mais sans les « frémissements intérieurs » de Saint-Cyran, sur la meilleure manière de concevoir chrétiennement la mort et d'en utiliser les leçons. Pascal disserte et prêche au lieu de pleurer et de prier; ou plutôt, tout « accablé de douleur » qu'il soit, il domine sa sensibilité; il lui impose le masque rigide, — et trompeur, — d'une théorie abstraite. Chose curieuse, et pourtant plus fréquente qu'on ne pense : son

premier contact avec le christianisme vivant semble avoir tari son « abondance du cœur[1] » ; sa vie intérieure n'a point passé dans sa foi.

Est-ce à dire cependant que cette première conversion, tout intellectuelle, et superficielle, et imparfaite qu'elle fût, ait été comme non avenue dans l'histoire morale de Blaise Pascal? Le fameux principe : « Rien ne se perd », discutable et même faux, — nous le savons aujourd'hui[2], — dans l'ordre des phénomènes matériels, reste rigoureusement vrai dans l'ordre des choses morales. Peut-être certaines natures, à la fois très riches et très profondes, sont-elles ainsi faites, en raison même de leur richesse et de leur profondeur, qu'elles n'arrivent pas de prime saut à la vérité intégrale; elles ont besoin de s'y reprendre à plusieurs fois; elles tâtonnent, elles essaient avant de s'engager dans la grande voie royale qui doit les conduire au but entrevu et désiré. Mais ces tâtonnements mêmes et ces essais ne sont point perdus; ils sont la condition peut-être nécessaire des découvertes ultérieures. La seconde conversion de saint Augustin n'aurait pas été ce qu'elle a été, si elle n'avait pas été précédée, à l'âge de dix-neuf ans, d'une première conversion toute philosophique et intellectuelle, fort analogue à celle de Pascal. La psychologie religieuse fournirait, si on voulait l'interroger, bien d'autres cas

1. Ces expressions sont de Pascal : elles sont tirées de l'épitaphe qu'il avait composée pour son père.

2. Voyez à ce sujet le livre si suggestif de M. Bernard Brunhes sur *la Dégradation de l'énergie*, Paris, Flammarion, 1908.

semblables. « Qu'il y a loin, s'écriera plus tard Pascal, songeant sans doute à lui-même, qu'il y a loin de la connaissance de Dieu à l'aimer! » Et il a raison! Mais la connaissance, même abstraite, de Dieu,est, ou peut être un commencement d'amour, une « première étape » « sur les chemins de la croyance » et de la vie chrétienne. La première conversion de Pascal l'a dégagé des pieuses et machinales et tièdes routines où s'attardait la religion de son enfance; elle lui a nettement fait sentir qu'il n'avait guère, jusqu'alors, fait que le geste de la foi. Trop rapide peut-être pour être bien profonde, incomplète et un peu livresque, elle a du moins laissé dans son âme des germes qui fructifieront dans la suite, et comme un goût, un désir, et une nostalgie du divin que rien d'humain ne pourra remplir et contenter.

III

Mais, comme si l'homme pouvait suffire à l'homme, c'est d'abord à la vie mondaine que Pascal va demander les satisfactions qu'elle dispense à ceux qui s'en laissent séduire. Quand, en 1647 ou 1648, il s'était « mis dans le monde », pour suivre les conseils des médecins, ses premiers scrupules une fois vaincus, il avait goûté vivement le charme subtil de ces conversations entre « honnêtes gens » qui n'étaient pas pour lui une nouveauté, mais qu'il n'avait encore jamais recherchées avec beau

coup d'empressement. La vie sociale, qui a toujours eu en France une grâce toute particulière, a rarement été plus séduisante qu'elle ne le fut chez nous sous Louis XIII et dans la première moitié du règne de Louis XIV : à l'agrément spirituel, qui est resté son apanage traditionnel et son éternelle parure, elle joignait alors une solidité, une profondeur qui étaient bien faites pour attirer et retenir des esprits sérieux et pénétrants. Elle leur faisait goûter la « douceur de vivre », dont Talleyrand devait parler un jour, sous ses formes à la fois les plus piquantes et les plus hautes. Comment Pascal, tel que nous le connaissons, eût-il résisté au charme de séduction qui se dégage encore pour nous de cette fleur unique de civilisation et de culture? Il ne faisait jamais rien à demi, et toujours, quoi qu'il entreprît, il allait jusqu'au bout de son élan et de son effort. « Cet esprit si vif et si agissant ne pouvait pas demeurer oisif », nous dit de lui Marguerite Perier; et, de fait, l'ardeur de sa sensibilité était telle qu'il se mettait toujours tout entier dans chacune de ses occupations. Forcé de voir le monde, il voulut en éprouver, en épuiser toutes les jouissances. Peu d'influences contraires auraient pu d'ailleurs le retenir sur cette pente. La nature, qu'il avait si violemment comprimée jusqu'alors, reprenait en lui ses droits, — les droits d'une jeunesse intacte qui aspire à s'épanouir. La maladie, dont il ne cessait de subir les atteintes, entretenait sans doute en son âme un peu de cette fièvre, de ce besoin de jouir qu'elle allume sou-

vent chez certaines natures. Sa jeune gloire enfin l'entraînait, l'excitait à cueillir les brillants succès d'amour-propre que lui valaient ses découvertes. La religion plus intellectuelle que sentimentale qu'il s'était forgée ne pouvait être pour lui un de ces freins puissants qui s'imposent à la volonté et viennent à bout des plus intimes résistances. J'imagine aussi qu'Étienne Pascal, dans les dernières années de sa vie, bien loin de détourner son fils des honnêtes divertissements qu'il lui voyait prendre, devait l'y encourager au contraire, et se réjouir qu'une santé si chère se résignât enfin aux ménagements légitimes. Qui sait même s'il ne comptait pas un peu sur la vertu de l'exemple pour détacher Jacqueline des pensées de cloître auxquelles il l'avait vue s'arrêter non sans déplaisir? Or, la sœur préférée de Blaise, toujours fidèle à sa vocation, et comme pour protester contre le relâchement qu'elle constatait chez son frère, se renfermait dans une solitude de plus en plus claustrale, et peu à peu perdait imprudemment l'influence morale qu'elle n'eût pas manqué d'exercer, si elle ne s'était pas dérobée d'elle-même à la douce intimité d'autrefois. Ce fut bien pis après la mort du père. Désemparé, livré à lui-même, secrètement irrité aussi de l'abandon et du départ de Jacqueline, Blaise Pascal se replongea plus impétueusement que jamais dans cette vie toute « séculière » où il trompait son inquiétude.

En quoi consistait exactement cette existence mondaine qui allait provoquer les faciles anathèmes

de Port-Royal? Tout d'abord, les sciences y avaient leur juste part. Les nouveaux amis de Pascal, Méré, le duc de Roannez entre autres, avaient une sérieuse culture scientifique, et, plus d'une fois, ils stimulèrent son zèle et encouragèrent ses recherches; lui, comme il est naturel, ne demandait qu'à répondre à l'appel de son génie.

Il est probable aussi que les plaisirs proprement mondains, les visites, les réunions élégantes, les conversations spirituelles, le jeu peut-être, la société des femmes figuraient au programme de cette jeunesse éprise d' « honnêteté », de vie aimable et facile. Écartons, bien entendu, au moins en ce qui concerne Pascal, toute idée de « libertinage », au sens moderne du mot. Si les témoignages catégoriques de Mme Perier et du *Recueil d'Utrecht* ne suffisent pas à notre scepticisme, songeons à ce que plus tard la pensée d'anciens dérèglements aurait, dans une conscience comme celle de Pascal, entraîné de remords. « Or, — nous dit excellemment l'un de ses historiens, M. G. Michaut, — dans les passages où il exprime le plus pleinement l'idée de l'humilité chrétienne, où il a le sentiment le plus fort de la corruption des hommes, on ne sent pas l'humiliation cuisante qu'il eût éprouvée à ce seul souvenir, on ne voit pas, pour ainsi dire, la rougeur de la honte dont il eût été saisi[1]. » Serait-il d'autre part prouvé que le

1. Cf. la *Prière pour le bon usage des maladies* : « Seigneur, bien que ma vie ait été exempte de grands crimes, dont vous avez éloigné de moi les occasions.... »

Discours sur les passions de l'amour fût bien de lui, il n'en résulterait point, — j'ai essayé de le montrer plus haut, — que Pascal eût été amoureux. Mais il songeait à se marier, nous disent Marguerite Perier, le *Recueil d'Utrecht*, et Racine, dans son *Abrégé de l'histoire de Port-Royal* : cela nous prouve au moins qu'il n'était point insensible au charme féminin, et qu'à cet égard son passage dans les salons du temps n'a pas été perdu.

On causait dans ces salons, on y dissertait même sur toutes les choses de l'esprit et du cœur : l'homme, ses passions et ses mœurs, ses devoirs envers lui-même et envers les autres, telle était l'éternelle matière de ces libres entretiens, où chacun apportait sa part d'expérience de la vie et des livres. A ceux qu'un secret instinct poussait à chercher en dehors de la révélation la vérité morale, deux principaux maîtres fournissaient des solutions originales et précises. L'un, Montaigne, « le livre cabalistique des libertins », alimentait depuis un demi-siècle la pensée de ceux à qui tout effort de dogmatisme moral ou intellectuel semblait peu conciliable avec la véritable « honnêteté » et l'humilité native de la condition humaine. L'autre, Épictète, le héros de cette renaissance stoïcienne dont on n'a pas encore écrit l'instructive histoire, et qui, d'Amyot à Corneille, a été l'âme, souvent invisible, mais toujours présente, de tant d'œuvres considérables de notre littérature : il est le maître de chœur de tous ceux qui exaltent au-dessus d'elles-mêmes la raison et la volonté humaines, et

qui font à l'homme un impérieux devoir de se surpasser. Aucun de ces deux écrivains moralistes n'était assurément inconnu de Pascal : nul doute pourtant, — l'*Entretien avec M. de Saci* nous en est une preuve assez péremptoire, — qu'à les entendre louer et discuter dans les milieux qu'il fréquentait alors, il ne les ait lus de plus près et pratiqués plus intimement qu'il n'avait fait encore.

Parmi toutes ces préoccupations nouvelles, que devenait « l'unique chose que Jésus-Christ appelle nécessaire » ? La société où vivait et où se complaisait Pascal n'était point une école de mysticisme. Ces « honnêtes gens » auraient eu quelque peine à se transformer en « dévots » : quelques-uns étaient de francs « libertins », comme on disait alors, et pour les autres, une indifférence aimable, volontiers ironique, était, à l'égard des choses religieuses, leur état d'esprit le plus habituel. Que cette tiédeur ait été contagieuse, que Pascal soit à peu près revenu, au contact du chevalier de Méré et de ses amis, à une attitude intérieure assez voisine de celle de sa première jeunesse, c'est ce qui semble bien ressortir des trop rares documents que nous possédons sur cette période de sa vie. Je crois qu'il serait non seulement téméraire, mais historiquement et psychologiquement faux d'aller plus loin. Nous pouvons, je crois, affirmer que l'incroyance systématique, laquelle d'ailleurs est assez rare au XVIIe siècle, est un état d'âme que Pascal n'a jamais personnellement connu. Peut-on même admettre qu'il ait été en proie au doute? On s'ac-

corde généralement aujourd'hui à renvoyer cette hypothèse au pays des légendes romantiques. Les passages des *Pensées* qui, à première vue, sembleraient devoir la légitimer, s'expliquent fort bien sans qu'on la fasse intervenir. Pascal, — et c'est là peut-être sa principale supériorité sur la plupart des apologistes de profession, — Pascal était capable de se représenter avec une force singulière des états d'esprit qui lui étaient pleinement étrangers; s'il avait connu lui-même autrefois le doute ou l'incrédulité, peut-être, en évoquant ces douloureux souvenirs, son apologétique aurait-elle eu un accent plus tragique encore, plus déchirant et plus personnel; je ne pense pas qu'elle eût été plus directe, plus éprouvée et plus vécue.

Ce qui reste sûr, c'est que, pendant sa vie mondaine, Pascal, — il nous le dira lui-même tout à l'heure, — avait senti sa ferveur tomber graduellement, et sa vie religieuse lentement s'affaiblir. L'état moral qu'il avait jadis, dans une lettre à Mme Perier, si curieusement décrit, était devenu le sien : « Ainsi, disait-il, la continuation de la justice des fidèles n'est autre chose que la continuation de l'infusion de la grâce qui subsiste toujours : et c'est ce qui nous apprend parfaitement la dépendance perpétuelle où nous sommes de la miséricorde de Dieu, puisque, *s'il en interrompt tant soit peu le cours, la sécheresse survient nécessairement.* » Oui, à cette âme qui ne s'était donnée qu'à moitié, ou qui du moins n'avait livré que les portions les moins intimes et les moins précieuses d'elle-même,

Dieu avait retiré sa grâce, et il l'avait abandonnée à la « sécheresse » et aux « divertissements » du monde. Il ne devait pas la laisser s'y engloutir.

Mais de cette interruption apparente de vie spirituelle Pascal saura bien tirer parti, et son « expérience religieuse », loin d'en être appauvrie, finira par sortir de cette épreuve élargie, fortifiée, enrichie en tous sens. C'est surtout à la vie morale que l'on peut appliquer l'antique adage qui voulait que la nature eût horreur du vide ; et souvent les périodes qui paraissent les plus stériles sont justement celles qui en réalité sont les plus fécondes. Dans les profondeurs de notre être, et dans les obscures régions de l'inconscient, il se fait alors, à notre insu, un sourd travail intérieur d'élaboration et d'adaptation, dont les résultats se produiront plus tard au grand jour, et nous surprendront nous-mêmes. Lentement, progressivement, les idées abstraites qui, jusqu'alors, n'avaient enchanté que notre esprit, descendent en notre âme, s'y transforment en sentiments et en actes, en volonté et en vie. Par-dessous la régularité monotone des habitudes et des gestes de l'existence quotidienne, c'est un homme nouveau qui se prépare, et qui bientôt peut-être éclatera en pleine lumière. C'est ce qui devait arriver à Pascal. D'autre part, à fréquenter le monde, comme il l'a fait, il a appris à connaître l'homme : non pas l'homme abstrait, tel qu'on peut le voir dans les livres ; mais l'homme réel et vivant, avec ses intérêts et ses passions, ses grandeurs et surtout ses misères ; il a connu, coudoyé, fréquenté de vrais

incrédules; et sans même parler de tout ce que son génie de penseur et d'écrivain a gagné à ce supplément d'information et de culture, les *Pensées* sont là pour nous prouver qu'au point de vue même proprement religieux, il est loin d'y avoir perdu. A qui veut connaître « l'homme avec Dieu » il n'est point inutile d'avoir étudié « l'homme sans Dieu ».

IV

Nous sommes au 8 décembre 1654. Ce jour-là, à la suite d'un sermon qui « toucha très vivement[1] » Pascal, et d'un long entretien avec son frère, la sœur Jacqueline de Sainte-Euphémie écrivait à Mme Perier les lignes suivantes :

... Tout ce que je puis dire, n'ayant point de temps, c'est qu'il [Blaise] est par la miséricorde de Dieu dans un grand désir d'être tout à lui, sans néanmoins qu'il ait encore déterminé dans quel genre de vie. Encore qu'il ait, *depuis plus d'un an*, un grand mépris du monde et *un dégoût insupportable* de toutes les personnes qui en sont, *ce qui le devrait porter selon son humeur bouillante à de grands excès, il use néanmoins en cela d'une modération* qui me fait tout à fait bien espérer. Il est tout rendu à la conduite de M. Singlin, et j'espère que ce sera dans une soumission d'enfant, s'il veut de son côté le recevoir (car il ne lui a point encore accordé; j'espère néanmoins qu'à la fin il ne nous refusera pas). *Quoiqu'il se trouve plus mal qu'il n'ait fait depuis longtemps*, cela ne l'éloigne nullement de son entreprise : *ce qui montre que ses raisons d'autrefois n'étaient*

1. C'est à dessein que j'insiste peu sur ce sermon, dont le sujet, l'orateur, la date et la réalité mêmes sont loin d'être sûrs. Voyez à ce sujet les justes observations de M. G. Michaut.

que des prétextes. Je remarque en lui une humilité et une soumission, même envers moi, qui me surprend. Enfin, je n'ai plus rien à vous dire, sinon qu'il paraît clairement que ce n'est plus son esprit naturel qui agit en lui....

Elle ne dit pas tout, la sœur de Sainte-Euphémie, et, par modestie, par humilité chrétienne plutôt, elle dissimule son action personnelle, laquelle pourtant fut capitale en cette affaire. Jacqueline a été, ne disons pas la principale ouvrière, pour ne pas offenser sa pieuse mémoire, mais le principal instrument de cette seconde conversion de Blaise Pascal; et le peu que nous disent d'elle les historiens jansénistes nous permet cependant d'entrevoir et de deviner son rôle de directrice.

Pascal, si froissé et attristé qu'il eût été de l'entrée de sa sœur au couvent et de l'insistance qu'elle avait mise à réclamer sa dot, n'avait pourtant pas rompu toute relation avec elle. Nous savons d'ailleurs qu'il finit par avoir honte de l'esprit de chicane qu'il manifestait, et par s'exécuter en fort galant homme, de l'aveu même de Port-Royal. Il est assez naturel de conjecturer que l'attitude si généreuse et vraiment chrétienne de toute la sainte maison, de la mère Angélique, en particulier, fit une vive et durable impression sur lui, une de ces impressions qui cheminent lentement en nous et contribuent un jour à l'orientation décisive de notre vie morale[1]. Il aimait trop ten-

1. J'utilise ici une très fine remarque de Taine, dans des notes inédites qu'il a laissées sur Pascal : « Peut-être, écrivait-il, ces marques de sainteté et de désintéressement laissèrent un germe de conversion dans l'esprit de Pascal. »

drement sa sœur Jacqueline pour renoncer complètement à la voir. Il allait donc à Port-Royal de temps à autre pour lui rendre visite. Quelle était, dans ces entretiens, l'attitude de la sœur de Sainte-Euphémie? « Gémissant », comme elle le faisait dans son for intérieur, sur la vie de son frère et sur son avenir éternel, lui marquait-elle ces pieux sentiments « avec autant de douceur que de force »? Ou bien plutôt, évita-t-elle les prédications intempestives, et se contenta-t-elle de prêcher la perfection de la vie chrétienne par l'exemple de sa vertu souriante et de sa bonté toujours prête? Dans l'une ou l'autre hypothèse, on n'a pas de peine à imaginer les pensées de Pascal au sortir de ces conversations, et la pente involontaire que suivait sa rêverie. Comment n'eût-il pas comparé la sérénité, la paix, l'assurance tranquille qu'il constatait chez Jacqueline à l'agitation et à l'inquiétude qui formaient alors le fond de son âme? Ses goûts de vie mondaine, la ferveur de son amitié pour le duc de Roannez, ses projets de mariage, ce sont là tout autant de signes d'une sensibilité ardente et troublée, insatisfaite, et qui un peu partout cherche où se prendre. Mais l'âme de Pascal était de celles qui ne peuvent se reposer qu'en Dieu. Il ne goûtait pas sans remords les plaisirs de sa vie nouvelle. Et voici que peu à peu aux remords succède le « dégoût ». *Surgit amari aliquid....*

> Au fond des vains plaisirs que j'appelle à mon aide
> Je trouve un tel dégoût que je me sens mourir....

A ces remords, enfin, à ces dégoûts, la maladie qui, quelque temps avait fait trêve, ajoute l'amertume de ses aiguillons [1]. Qu'il regardât en lui ou en dehors de lui, que de choses invitaient Pascal à rompre des attaches qu'il va bientôt juger criminelles, mais qui, tout simplement, n'étaient pas dignes de lui!

Mais laissons Jacqueline, dans sa forte langue, et sous la dictée même des événements, nous raconter, avec toute la précision désirable, les circonstances de cette conversion :

Je croirais vous faire tort, — écrit-elle à Mme Perier le 25 janvier 1655, — si je ne vous instruisais de l'histoire depuis le commencement qui fut quelques jours devant que je vous en mandasse la première nouvelle, c'est-à-dire environ vers la fin de septembre dernier. Il me vint voir, et à cette visite il s'ouvrit à moi d'une manière qui me fit pitié, en m'avouant qu'au milieu de ses occupations qui étaient grandes, et parmi toutes les choses qui pouvaient contribuer à lui faire aimer le monde, et auxquelles on avait raison de le croire attaché, il était de telle sorte sollicité de quitter tout cela, et par une aversion extrême qu'il avait des folies et des amusements du monde, et *par le reproche continuel que lui faisait sa conscience*, qu'il se trouvait détaché de toutes choses d'une telle manière qu'il ne l'avait jamais été de la sorte, ni rien d'approchant; mais que d'ailleurs *il était dans un si grand abandonnement du*

1. C'est à dessein qu'à l'exemple de M. Boutroux, dans son très beau livre sur Pascal, je ne fais pas entrer en ligne de compte, parmi les circonstances préparatoires ou explicatives de la seconde conversion, le trop célèbre accident du pont de Neuilly. J'estime, en effet, et j'ai essayé de montrer plus haut, que cette anecdote qui repose sur un témoignage *unique*, *anonyme*, assez peu précis d'ailleurs et de quatrième ou cinquième main, n'est guère qu'une légende, à peine moins établie que celle de « l'abîme à gauche » chère aux Encyclopédistes. Quand d'ailleurs elle serait prouvée et historiquement rapportée à cette date, elle serait un accident tout à fait négligeable dans l'histoire morale de Pascal.

côté de Dieu qu'il ne sentait aucun attrait de ce côté-là; qu'il s'y portait néanmoins de tout son pouvoir, mais qu'*il sentait bien que c'était plus sa raison et son propre esprit qui l'excitait à ce qu'il connaissait le meilleur que non pas le mouvement de celui de Dieu*; et que, dans le détachement de toutes choses où il se trouvait, *s'il avait les mêmes sentiments de Dieu qu'autrefois*, il se croyait en état de pouvoir tout entreprendre ; et qu'il fallait qu'il eût en ces temps-là d'horribles attaches, *pour résister aux grâces que Dieu lui faisait et aux mouvements qu'il lui donnait* [1]. Cette confession me surprit autant qu'elle me donna de joie ; et dès lors je conçus des espérances que je n'avais jamais eues, et je crus vous en devoir mander quelque chose, afin de vous obliger à prier Dieu. Si je racontais toutes les autres visites aussi en particulier, il faudrait en faire un volume : *car depuis ce temps elles furent si fréquentes et si longues, que je pensais n'avoir plus d'autre ouvrage à faire*, je ne faisais que le suivre sans user d'aucune sorte de persuasion, et je le voyais peu à peu croître de telle sorte que je ne le connaissais plus, et je crois que vous en ferez autant que moi si Dieu continue son ouvrage, et particulièrement en l'humilité, en la soumission, *en la défiance et au mépris de soi-même et au désir d'être anéanti dans l'estime et la mémoire des hommes*. Voilà ce qu'il est à cette heure. Il n'y a que Dieu qui sache ce qu'il sera un jour.

1. Ceci tendrait à prouver, suivant une observation que nous avons déjà faite plus haut, que la première conversion de Pascal n'aurait pas été, au moins tout d'abord, aussi complètement « intellectuelle » que les faits et les textes positivement connus nous invitaient à le croire. C'est bien d'abord « le cœur « qui aurait été touché dans Pascal ; mais, après avoir cédé, il aurait « résisté aux grâces que Dieu lui faisait et aux mouvements qu'il lui donnait » ; son « intellectualisme », toujours prêt et toujours vivace, appuyé et favorisé d'ailleurs par une expérience religieuse et irréligieuse incomplète, aurait pris bien vite la place de ses velléités mystiques, et aurait régné, sinon sans trouble, au moins sans vrai partage, jusqu'à la seconde conversion. Simple hypothèse, assurément, et que nous proposons un peu timidement, ici, en note, à titre d'hypothèse, mais qui a pour elle de concilier tous les témoignages, et d'être assez conforme aux données générales de la psychologie religieuse.

Restait la délicate et nécesssaire question du choix d'un directeur. Ce ne fut qu' « après bien des visites et bien des combats qu'il eut à rendre en lui-même », que Pascal se résolut enfin à choisir M. Singlin. « Je vis clairement, observe ici bien profondément Jacqueline, que ce n'était qu'un reste d'indépendance caché dans le fond du cœur qui faisait arme de tout pour éviter un assujettissement qui ne pouvait être que parfait dans les dispositions où il était. » Elle note encore la « merveilleuse appréhension » qu'avait le « nouveau converti » que l'on sût ses nouvelles dispositions morales, et ses nouveaux rapports avec Port-Royal, et tous ses manèges pour dépister les soupçons. Enfin, M. Singlin, qui l'avait d'abord constituée la directrice de son frère, ayant consenti à se charger de lui, Pascal se retira quelque temps à Port-Royal des Champs : il avait une cellule parmi les solitaires, heureux d'être seul et pauvre, assistant en plein hiver à tout l'office, « depuis primes jusqu'à complies », « tout ravi » du nouveau directeur auquel l'a adressé M. Singlin et « qui est un homme incomparable », — — c'était ce délicieux M. de Saci, — enfin devenant peu à peu indifférent à l'opinion du monde sur lui-même, dépouillant tout respect humain et se départant des allures mystérieuses qu'il avait affectées tout d'abord. La vraie conversion était opérée et, cette fois, elle était définitive.

Mais elle ne dit pas tout encore, probablement parce qu'elle ignore, la sœur de Sainte-Euphémie.

Par humilité chrétienne, ou par pudeur religieuse, son frère semble bien ne pas lui avoir parlé de cette nuit mémorable du lundi 23 novembre 1654 où, feuilletant l'évangile de saint Jean, probablement dans une de ces éditions de la Bible qui, imprimées à Louvain, « conservaient en grande partie le français archaïque de Lefèvre d'Étaples[1] », il a entendu et suivi l'appel décisif de la grâce.

On a commenté avec ingéniosité, avec émotion, avec éloquence[2] le précieux papier où Pascal, de sa propre main, a consigné le vivant souvenir de cette nuit de novembre où Dieu, prenant en pitié sa détresse, vint enfin lui « retourner le cœur ». Je ne sais si la simple vue du mystique *Mémorial* n'est pas plus émouvante encore et plus parlante que les plus pieux et les plus pénétrants commentaires. La disposition même de cette page qui la fait ressembler à une strophe lyrique, ces phrases entrecoupées, où les lambeaux du texte sacré se mêlent et s'entrelacent aux brèves notations nerveuses de sentiments personnels, aux retours douloureux sur soi-même, aux actes de contrition et de repentir, aux ardents fermes propos, aux adjurations passionnées, ces mots qui se détachent en traits de flamme : *Feu*, — *Dieu d'Abraham*, *Dieu d'Isaac*, *Dieu de Jacob*, — *Dieu de Jésus-Christ*, — *Grandeur de l'âme humaine*, — *Joie*, *joie*, *joie*, *pleurs de joie*, — *Jésus-Christ*, — je ne sais rien

1. Ceci résulte des recherches de M. Strowski.
2. Voir notamment les commentaires de M. Boutroux, de M. Strowski, de M. Barrès, de M. Brémond.

qui fasse pénétrer plus à fond dans l'intimité d'une âme exceptionnelle surprise en l'un de ces moments uniques où elle se réalise et se dépasse tout ensemble. A quoi bon, après cela, discuter l'insoluble question de savoir si le mot « feu » est, oui ou non, symbolique, s'il y eut « vision » véritable, ou simplement illumination, toute spirituelle, de la grâce? Une seule chose est sûre, mais l'est d'une manière absolue. Le lundi 23 novembre 1654, « depuis environ dix heures et demie du soir jusques environ minuit et demie », le « Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, le Dieu de Jacob », « *non des philosophes et des savants* », ce « Dieu d'amour et de consolation, *qui remplit l'âme et le cœur de ceux qu'il possède* », ce « Dieu qui leur fait sentir intérieurement leur misère et sa miséricorde infinie, *qui s'unit au fond de leur âme*, qui la remplit d'humilité, de joie, de confiance, d'amour, qui les rend incapables d'autre fin que de lui-même », ce Dieu-là a parlé non plus à l'esprit, mais à l'âme et au cœur de Pascal; il leur a versé sa grâce, il leur a fait sentir sa présence réelle; il a rouvert les sources vives du « sentiment », et à cette âme qui se plaignait de sa « sécheresse » et qui se croyait « abandonnée », il a rendu « la certitude », la « joie » et la « paix ». Et comme elle se donnait tout entière, cette fois, sans restriction ni réserve, il lui a rendu facile désormais l' « oubli du monde et de tout, hormis Dieu ». « Joie, joie, joie, pleurs de joie! » En vain, dans un moment d'égarement, « je m'en

suis séparé », de ce Dieu, « je l'ai fui, renoncé, crucifié » : j'ai désormais l'espoir de n'en être « jamais séparé », et la « renonciation totale et douce » qu'il me demande, j'aurai, puisqu'il m'en donne la force, le courage de l'accomplir...

La « renonciation » tout d'abord ne fut pas aussi « totale » que Pascal l'eût peut-être souhaité. Tout d'abord, Port-Royal s'était profondément réjoui d'une conversion retentissante qui venait si à propos consoler la sainte maison des persécutions-commençantes. Par prudence, et aussi par un désir bien légitime d'utiliser un si rare génie qui venait s'offrir, on se garda bien de sevrer Pascal brusquement des études auxquelles il s'était voué jusqu'alors. De lui-même il arrêta les glorieuses recherches touchant la règle des partis et le triangle arithmétique qui l'occupaient encore deux mois auparavant; mais on l'entretint de conversations philosophiques et scientifiques, et on lui demanda d'inventer une méthode nouvelle pour apprendre à lire aux enfants et de rédiger pour eux des *Éléments de géométrie*. Il semble s'être prêté à ces divers désirs plutôt par obéissance que par dessein formé de reprendre le cours de ses occupations antérieures. « Quoiqu'il parlât peu de sciences, nous dit le *Recueil d'Utrecht*, cependant il disait son sentiment lorsqu'on le lui demandait. » N'avait-il pas écrit dans le *Mémorial* : « Soumission totale à Jésus-Christ et à mon directeur »? Donc, il se soumettait, non peut-être sans quelque crainte, trop justifiée, — à lire du

moins certains passages de l'*Entretien avec Saci* et de l'*Esprit géométrique*, — de se laisser reprendre à une passion trop chère, et de sentir les anciennes flammes se raviver dans son cœur. Évidemment, le vieil homme, trop épris de vérité abstraite, avait quelque peine à mourir pleinement en lui, et les quelques inquiétudes que nous croyons percevoir à ce sujet dans une des trop rares lettres de Jacqueline n'étaient pas dénuées de tout fondement.

Il est vrai que, d'autre part, on entrevoit, à travers ces lettres, que les pratiques de l'ascétisme le plus austère, — et cela semble assez nouveau chez lui, — lui devinrent bien vite familières. Il eût aimé à mener grand train, et il aurait eu quelque pente à « cacher son peu de bien » : il se condamna à la simplicité d'une vie toute monacale, et la lettre où sa sœur lui reproche gaiement de « mettre les balais au nombre des meubles superflus » semble bien indiquer, chez cette âme ardente et portée aux extrêmes, un certain excès jusque dans la recherche des mortifications salutaires.

N'aurait-il pas dès lors conçu le dessein du grand ouvrage dont les *Pensées* ne seront que les matériaux et l'ébauche? Je le croirais volontiers pour ma part; et quand l'*Entretien avec M. de Saci*, qui est certainement de janvier ou février 1655, ne serait pas là pour nous montrer très arrêtées quelques-unes de ses idées maîtresses, nous n'aurions qu'à songer à ses premières velléités apologétiques de 1648, pour concevoir combien un

pareil dessein était naturel à une âme comme la sienne. Les Pascal comme les saint Augustin sont nés apôtres et apologistes. A peine convertis, ils cherchent à convertir les autres, à rendre témoignage de leur croyance. La conversion de Pascal n'était pas à proprement parler, nous l'avons dit, une conversion véritable, puisqu'il n'a pas eu à passer de l'incrédulité à la foi; mais elle a eu en lui le retentissement, les effets et les caractères d'une conversion véritable. Il était, pouvait-il croire, à peine chrétien la veille; il l'était de toute son âme le lendemain. Il n'est pas impossible qu'il ait songé à une Apologie lors de sa première conversion, et peut-être même l'idée lui en était-elle revenue plus d'une fois à l'esprit, au cours de sa vie mondaine. Mais l'*Apologie* que nous connaissons est née dans la nuit du 23 novembre 1654 : elle est essentiellement un acte de gratitude, de repentir et d'amour.

Deux textes, auxquels il est bien difficile d'assigner une date certaine, mais qui, s'ils ne sont pas strictement contemporains de la seconde conversion, en prolongent et en redoublent l'inspiration, achèvent de nous éclairer sur le nouvel état d'âme qu'elle a déterminé chez Pascal, et qui, au total, malgré quelques obscurcissements fugitifs, restera le sien jusqu'à son dernier jour : ce sont la *Prière pour le bon usage des maladies* et le *Mystère de Jésus*.

La *Prière pour demander à Dieu le bon usage des maladies* compte parmi les pages les plus belles

et les plus touchantes qu'ait inspirées l'ascétisme chrétien. Par l'accent d'intimité qui les anime, par le mouvement rythmé qui les emporte, par la vivante brusquerie des « attaques » et des « reprises », certains morceaux font involontairement songer aux plus célèbres pièces lyriques modernes :

O Dieu, devant qui je dois rendre un compte exact de toutes mes actions à la fin de ma vie et à la fin du monde! *O Dieu*, qui ne laissez subsister le monde et toutes les choses du monde que pour exercer vos élus, ou pour punir les pécheurs! *O Dieu*, qui laissez les pécheurs endurcis *dans l'usage délicieux et criminel* du monde! *O Dieu*, qui faites mourir nos corps, et qui, à l'heure de la mort, détachez notre âme de tout ce qu'elle aimait au monde! *O Dieu*, qui m'arracherez, à ce dernier moment de ma vie, de toutes les choses auxquelles je me suis attaché, et où j'ai mis mon cœur! *O Dieu*, qui devez consumer au dernier jour le ciel et la terre, et toutes les créatures qu'ils contiennent, pour montrer à tous les hommes que rien ne subsiste que vous, et qu'ainsi rien n'est digne d'amour que vous, puisque rien n'est durable que vous! *O Dieu*, qui devez détruire toutes ces vaines idoles, et tous ces funestes objets de nos passions! Je vous loue, mon Dieu, et je vous bénirai tous les jours de ma vie, de ce qu'il vous a plu prévenir en ma faveur ce jour épouvantable, en détruisant à mon égard toutes choses, dans l'affaiblissement où vous m'avez réduit. Je vous loue, mon Dieu, et *je vous bénirai tous les jours de ma vie de ce qu'il vous a plu me réduire dans l'incapacité de jouir des douceurs de la santé* et des plaisirs du monde, et de ce que vous avez anéanti en quelque sorte pour mon avantage les idoles trompeuses que vous anéantirez effectivement, pour la confusion des méchants au jour de votre colère....

Que nous sommes loin ici de l'idéal stoïcien, cet idéal dont, plus que personne d'ailleurs, Pascal a

senti la grandeur[1] ! *Abstine et substine*. Une patience virile, une résignation muette et hautaine, voilà l'attitude du stoïcien en face de la douleur. Mais cette douleur que le stoïcien supporte et dédaigne, mais qu'il ne désire pas, l'appeler de ses vœux, l'aimer, la bénir, — et la convertir en sainteté, — voilà un effort d'héroïsme que seul le christianisme a conçu et rendu possible, et que Pascal, nous le savons par sa vie, a su noblement réaliser. De cette existence, où la souffrance physique a eu une si forte part, la *Prière pour le bon usage des maladies* est un émouvant commentaire. A qui ne veut pas la considérer « en païen », la douleur en effet a un sens et sa divine raison d'être. Elle est d'abord une expiation. « Vous m'aviez donné la santé pour vous servir, écrit Pascal, et j'en ai fait un usage tout profane.... Faites-moi bien connaître que les maux du corps ne sont autre chose que la punition et la figure tout ensemble des maux de l'âme.... Car, Seigneur, la plus grande de ses maladies *est cette insensibilité*, et cette extrême faiblesse qui lui avait ôté tout sentiment de ses propres misères. Faites-les-moi sentir vivement, et que *ce qui me reste de vie soit une pénitence continuelle* pour laver les offenses que j'ai commises. » Elle est ensuite une purification, un moyen de se rapprocher de Dieu, dont il est si facile d'oublier la voix dans le tumulte des sens et parmi le divertissement des créatures. « Que je m'estime heureux

1. « J'ose dire qu'il (Épictète) mériterait d'être adoré, s'il avait connu son impuissance... » (*Entretien avec Saci*).

dans l'affliction, et que, dans l'impuissance d'agir au dehors, vous purifiiez tellement mes sentiments qu'ils ne répugnent plus aux vôtres; et *qu'ainsi je vous trouve au dedans de moi-même*, puisque je ne puis vous chercher au dehors à cause de ma faiblesse. » Et elle est enfin une coopération à l'œuvre divine, un moyen, le plus efficace peut-être, d'imiter Dieu, et de collaborer au drame éternel de la rédemption. « O Dieu, qui ne vous êtes fait homme que pour souffrir plus qu'aucun homme pour le salut des hommes, entrez dans mon cœur et dans mon âme, pour y porter mes souffrances, et pour continuer d'endurer en moi ce qui vous reste à souffrir de votre passion. » Représentons-nous Pascal, dans sa cellule de Port-Royal, supportant patiemment, héroïquement, doucement les atroces souffrances dont nous a parlé Mme Perier : il avait acquis le droit, les ayant vraiment vécues, d'écrire ces nobles paroles. Je ne crois pas qu'on ait jamais plus éloquemment, ni plus profondément exprimé la conception chrétienne de la douleur.

Si belle et si puissamment émouvante que soit la *Prière pour le bon usage des maladies*, il est difficile de ne pas lui préférer encore le *Mystère de Jésus*. On sait l'origine probable de ce morceau qu'ont méconnu, — on ignore pourquoi, — les premiers éditeurs des *Pensées* : c'est une méditation analogue à celle qui nous a été conservée de Jacqueline sur un sujet proposé par un des « billets » mensuels de Port-Royal. A méditer sur « le mystère de la mort de Notre-Seigneur », Pascal a

littéralement revécu le drame ineffable du Calvaire. C'est bien d'abord une « méditation » véritable à laquelle il se livre. Il a sous les yeux le récit des quatre évangélistes sur la Passion du Sauveur, et, se transportant par la pensée au jardin des Oliviers, il revoit, dans leur réalité saisissante et tragique, tous les détails de la douloureuse scène. Il les revoit, et il rêve, notant aussi brièvement et simplement que possible les principaux moments de sa rêverie, les traits significatifs de sa vision :

... Il souffre cette peine et cet abandon dans l'horreur de la nuit.

Je crois que Jésus ne s'est jamais plaint que cette seule fois; mais alors il se plaint comme s'il n'eût plus pu contenir sa douleur excessive : « Mon âme est triste jusqu'à la mort... »

Jésus étant dans l'agonie et dans les plus grandes peines, prions plus longtemps....

Et la prière de Pascal est si fervente, son émotion est si poignante, que la vision enfin prend corps et se rapproche. Du haut de sa croix, le divin Crucifié laisse tomber un regard de compassion et d'amour sur cette pauvre âme tremblante qui est là, courbée à ses pieds. Et voici que dans l'horreur de la nuit, dans le silence de la pauvre cellule solitaire, une voix adorable se fait entendre :

Console-toi, tu ne me chercherais pas, si tu ne m'avais trouvé.

Je pensais à toi dans mon agonie, j'ai versé telles gouttes de sang pour toi....

Le Père aime tout ce que Je fais.

Veux-tu qu'il me coûte toujours du sang de mon humanité, sans que tu donnes des larmes....

Les médecins ne te guériront pas, car tu mourras à la fin. Mais c'est moi qui guéris et rends le corps immortel.

Je te suis plus ami que tel et tel; car j'ai fait pour toi plus qu'eux....

La voix est si douce, si tendrement persuasive qu'elle rend confiance et courage. Et voici qu'un dialogue sublime s'engage entre Pascal et son Dieu :

Si tu connaissais tes péchés, tu perdrais cœur.

— Je le perdrai donc, Seigneur, car je crois leur malice sur votre assurance.

— Non, car moi par qui tu l'apprends, t'en peux guérir, et ce que je te dis est un signe que je te veux guérir. A mesure que tu les expieras, tu les connaîtras, et il te sera dit : « Vois les péchés qui te sont remis. »

Fais donc pénitence pour tes péchés cachés et pour la malice occulte de ceux que tu connais.

— Seigneur, je vous donne tout!

— Je t'aime plus ardemment que tu n'as aimé tes souillures, *ut immundus pro luto.*

Qu'à moi en soit la gloire, et non à toi, ver et terre....

La vision a disparu; la voix divine cesse de se faire entendre. Retombant sur elle-même, l'âme pécheresse, l'âme pénitente connaît désormais sa misère, et l'unique, l'infaillible remède. Le Dieu qui « s'est uni » à Pascal « au fond de son âme » lui a révélé la voie à suivre pour son salut :

Je vois mon abîme d'orgueil, de curiosité, de concupiscence. Il n'y a nul rapport de moi à Dieu, ni à Jésus-Christ juste.... Mais il s'est guéri lui-même et me guérira à plus forte raison.

Il faut ajouter mes plaies aux siennes, et me joindre à

lui, et il me sauvera en me sauvant. Mais il n'en faut pas ajouter à l'avenir....

Faire les petites choses comme grandes, à cause de la majesté de Jésus-Christ qui les fait en nous, et qui vit notre vie; et les grandes comme petites et aisées, à cause de sa toute-puissance....

En d'autres termes, il faut être *saint*. La sainteté, voilà ce que sa seconde conversion a clairement révélé à Pascal; voilà la réalité nouvelle qui s'est en même temps imposée à son esprit, à sa volonté, à son cœur. Et certes, auparavant, il n'était pas sans connaissance de ces régions supérieures où si peu d'âmes peuvent atteindre, et même il était capable d'en raisonner avec beaucoup de lucidité et de force; mais il ne s'y était guère élevé que par les seules ressources de son intelligence; le reste de son âme était demeuré à terre. Cette fois, la grâce a tout envahi, balayé jusqu'aux dernières résistances, et c'est de toute son âme que Pascal s'est porté, et s'est senti soulevé jusqu'à son Dieu. Désormais, plus de vaine dialectique abstraite : l'action; plus de discussions théologiques inutiles, d'inquisitions, de dénonciations : l'humilité et la charité, c'est-à-dire la sainteté : voilà le vrai moyen, accessible à tous, d'aller à Dieu et de posséder Dieu.

V

Un moment Pascal va être détourné de sa voie par ses amis de Port-Royal eux-mêmes, puisque

ce sont eux qui l'ont engagé dans la polémique des *Provinciales*. Nous n'avons pas à raconter ici toute cette histoire, bien connue d'ailleurs, ni à apprécier de nouveau les « petites Lettres ». Du point de vue strict du christianisme intérieur, font-elles autant d'honneur à Pascal chrétien qu'à Pascal pamphlétaire et écrivain? Je ne sais, et je voudrais en être sûr. Quand au reste Pascal aurait eu raison sur tous les points et dans tout le détail de sa polémique avec les Jésuites, il resterait encore qu'il s'est complètement et fâcheusement mépris sur la question capitale de la casuistique. Erreur *intellectuelle*, dont il n'est pas entièrement responsable, puisqu'on l'a commise autour de lui, mais qui n'en est pas moins significative de sa part. Il n'y a qu'un pur théoricien qui puisse croire que la morale soit chose toujours très claire, et que les problèmes qu'elle pose se résolvent aussi facilement qu'un théorème de géométrie. Non, le devoir ne parle pas toujours aussi nettement que paraît le penser Pascal. Bien souvent, le difficile n'est pas de l'accomplir, mais de le bien connaître. Il y a d'ailleurs des devoirs contradictoires, et nous connaissons tous des consciences très droites et très pures qui sont restées longtemps angoissées par les antinomies morales où elles se débattaient. La vie morale n'est peut-être, à la bien prendre, qu'une succession de cas de conscience à résoudre. Et, dès lors, comment, de quel droit proscrire la casuistique, laquelle, née avec l'humanité elle-

même[1], ne disparaîtra sans doute qu'avec elle[2]? Mais les intelligences royales, comme l'était celle de Pascal, n'ont pas toujours de ces scrupules : le réel, dans son humble vérité, leur échappe parfois; et elles ont quelque peine aussi à mourir à elles-mêmes, à « s'abêtir », comme dira bientôt énergiquement l'auteur des *Pensées*, à renoncer définitivement aux constructions et aux systèmes où elles s'attardent et dont elles s'enchantent.

Et assurément Pascal n'est pas sans excuse. N'était-il pas approuvé et encouragé dans sa lutte par tous « ces Messieurs » qui, tout heureux d'avoir trouvé un « secrétaire », lui procuraient les textes et les documents dont il avait besoin? D'autre part, le miracle de la Sainte-Épine, qui devait faire une si forte impression sur lui, arriva aussi fort à propos pour redoubler son ardeur et le confirmer dans ses sentiments. Il put se croire, et il se crut, — la miraculée étant sa propre nièce et sa filleule, — l'objet d'un « décret nominatif » de Dieu, et le défenseur élu d'une cause sainte, — et son énergie, son âpreté combative s'en trouvèrent renforcées. Mais, quel que fût l'entraînement du combat, il ne se pouvait pas que Pascal ne sentît parfois se réveiller en lui les sentiments trop humains qu'il

1. Voyez à ce sujet la fort intéressante introduction d'Henry Michel à son édition des *Provinciales*, Paris, Belin. S. d.

2. Ces pages étaient écrites quand j'ai lu, sous la plume de Victor Cherbuliez, — voyez la *Revue des Deux Mondes* du 1er janvier 1910, — une défense de la casuistique présentée en termes parfois presque identiques à ceux que j'avais moi-même employés. Je me suis bien gardé de rien changer à mon texte, mais je ne puis m'empêcher de me féliciter de cette piquante coïncidence.

avait précisément voulu anéantir. A Port-Royal, les religieuses, la mère Angélique sûrement, peut-être aussi Jacqueline, avaient des doutes et des scrupules sur la légitimité des armes employées pour la défense de leur maison. Peut-être enfin Pascal eut-il, à de certaines heures, l'obscur pressentiment qu'il dépassait le but, et que la religion même pourrait bien un peu pâtir des coups qu'il donnait si vaillamment. Toutes ces raisons, ou d'autres encore, agirent-elles sur lui? Ce qui est certain, c'est que Pascal s'arrêta en pleine lutte, qu'une dix-neuvième *Provinciale* commencée est restée inachevée, et qu'à partir au moins de 1658, l'auteur des « petites Lettres » est plongé tout entier dans l'*Apologie* dont il a conçu le dessein.

Une dernière fois cependant, ressaisi comme malgré lui par son génie familier, par cet « esprit géométrique » dont il ne parvient pas à se défaire, Pascal revient aux recherches scientifiques, auxquelles il semblait avoir définitivement renoncé. On sait en quelles circonstances. Affligé d'un violent mal de dents, il essaya, pour s'en soulager, d'appliquer sa pensée au difficile problème de la Roulette, et il en découvrit la solution. Sur le conseil du duc de Roannez, qui voyait là un moyen de faire profiter la religion de l'admiration que provoquerait sa découverte, il ouvrit à ce sujet un concours dont il fut naturellement le lauréat. Dans cette affaire encore, il fit plus d'une fois preuve de ce *libido excellendi* qui avait toujours été sa pas-

sion dominante et, plus d'une fois sans doute, sa conscience dut lui reprocher de n'avoir pas su résister aux voix tentatrices, à son impérieux et naturel « désir de *se survivre* dans l'estime et la mémoire des hommes[1] ». Dans ce duel entre l'esprit chrétien et l'amour de la gloire humaine, c'est l'esprit chrétien qui devait avoir le dernier mot. Il écrivait au mois d'août 1660 au mathématicien Fermat :

Je vous dirai aussi que, quoique vous soyez celui de toute l'Europe que je tiens pour le plus grand géomètre, ce ne serait pas cette qualité-là qui m'aurait attiré ; mais que je me figure tant d'esprit et d'honnêteté en votre conversation, que c'est pour cela que je vous rechercherais. Car pour vous parler franchement de la géométrie, *je la trouve le plus haut exercice de l'esprit; mais en même temps je la connais pour si inutile, que je fais peu de différence entre un homme qui n'est que géomètre et un habile artisan.* Aussi je l'appelle le plus beau métier du monde; mais enfin ce n'est qu'un métier, et j'ai dit souvent qu'*elle est bonne pour faire l'essai, mais non pas l'emploi de notre force : de sorte que je ne ferais pas deux pas pour la géométrie*, et je m'assure fort que vous êtes fort de mon humeur. Mais il y a maintenant ceci de plus en moi, que *je suis dans des études si éloignées de cet esprit-là, qu'à peine me souviens-je qu'il y en ait....*

La « renonciation totale et douce » cette fois était complète. L'ascétisme chrétien l'a définitivement emporté sur toutes les « grandeurs de chair », sur toutes les « puissances trompeuses » de l'intelligence[2].

1. Voyez, pour les détails de cette affaire, le précieux *Pascal inédit*, de M. Ernest Jovy.

2. Il y a, dans l'histoire de Port-Royal, un autre exemple, exactement parallèle, et également admirable, d'une pareille « renonciation » : c'est celle de Racine, que M. Jules Lemaître appelle

C'est qu'à vrai dire, quand il écrivait ces lignes, Pascal avait trouvé le plus sûr moyen d' « utiliser » pour sa foi, sans inquiéter sa conscience, les dons prestigieux qu'il sentait en lui. Écrire une Apologie du christianisme qui ramasserait ce que l'on a écrit de plus décisif et de plus fort « contre les athées » et les divers hérétiques; qui, aux arguments déjà connus, ajouterait des preuves nouvelles dont l'apologiste aurait « fait l'essai sur son propre cœur »; donner à cette démonstration un tour si original et si vivant que les « honnêtes gens » pussent la lire non seulement sans ennui, mais avec passion; faire de cette œuvre de logique et de haute raison une œuvre de piété et une œuvre d'art; unir et fondre ensemble toutes les ressources de la plus pressante dialectique, de l'imagination la plus riche, de la plus chaude éloquence et de la plus ardente charité; prendre et mêler tous les tons, l'ironie, l'émotion, la pitié, la colère, la poésie, la tendresse ou la prière; être tour à tour savant ou philosophe, orateur ou moraliste, historien ou exégète, sociologue ou controversiste; essayer en un mot de satisfaire à toutes les curiosités, à toutes les objections, à tous les désirs, parler à toutes les facultés et « remplir tous les besoins » de l'incrédule dont il s'agit d'emporter l'adhésion : voilà l'œuvre, peut-

justement « le sacrifice le plus extraordinaire qu'ait enregistré l'histoire de la littérature ». Et le parallélisme se poursuit jusqu'au bout : *Esther* et *Athalie* sont, dans l'œuvre de Racine, ce que sont les *Pensées* dans l'œuvre de Pascal : une utilisation de leur génie au bénéfice de leur croyance.

être de bonne heure entrevue, à laquelle désormais Pascal va vouer tout ce qui lui reste de santé, de génie et d'ardeur. Il n'en était pas de plus digne de lui, ni qui fît plus d'honneur à la générosité et à la profondeur de son christianisme.

C'est dans les ruines grandioses de cette œuvre inachevée qu'il faut chercher le dernier état de la pensée religieuse de Parcal. Il n'est point malaisé à découvrir. Dans cette *Apologie* destinée à provoquer des conversions, Pascal, nous en avons l'assurance, aurait esquissé l'apologie, — et la philosophie, — de sa conversion personnelle. S'il y a une idée qui revient sans cesse dans les *Pensées*, et dont ces fragments mutilés nous crient, si je puis dire, la vérité profonde, c'est que la religion n'est pas affaire d'intelligence, mais de cœur[1]. Non, assurément, que l'intelligence n'ait ici ses droits, que Pascal, — l'admirable morceau du « roseau pensant » en est la preuve, — n'a jamais songé à diminuer ou à nier, mais qui, réduits à eux-mêmes, sont bien peu de chose. L'intelligence peut tout au plus poser les questions; elle ne les résout pas; elle fixe les conditions et les termes du « pari » : elle ne parie pas elle-même; ce sont des facultés à la fois plus modestes et plus profondes, qui interviennent pour engager l'avenir et transformer la pensée abstraite en

1. Rappelons que, dans la langue de Pascal, le mot *cœur* a un sens un peu particulier, — « le *cœur*, dit-il, sent qu'il y a trois dimensions », — et qui répondrait assez bien à ce que, de nos jours, nous appellerions : *intuition vécue*.

action et en vie.... Si la volonté et la sensibilité ne jetaient pas leur propre poids dans la balance, le pari, l'inévitable pari n'aurait jamais lieu, et la vie s'écoulerait tout entière dans une indécision perpétuelle. Ajoutons que l'intelligence est une faculté trop aristocratique, pour qu'on puisse, en aussi grave matière, lui concéder le droit des décisions essentielles. Si la religion devenait l'apanage des seuls privilégiés de l'intelligence, elle ne serait plus la religion, la chose de chacun et la chose de tous. « Une religion purement intellectuelle, a dit bien profondément Pascal, serait plus proportionnée aux habiles; mais elle ne servirait pas au peuple. » Ce mot pourrait être l'épigraphe de l'*Apologie* : je n'en sais pas qui en exprime plus fortement les tendances, et qui en résume mieux l'esprit.

Cette *Apologie*, à laquelle il avait déjà tant réfléchi et dont il tenait, semble-t-il, toutes les idées maîtresses, Pascal a eu le regret de la laisser inachevée. Ne nous laissons pas trop aisément consoler par le mot souvent cité de Sainte-Beuve : « Pascal, admirable écrivain quand il achève, est encore plus grand quand il est interrompu. » Je ne puis à cet égard partager l'opinion commune. Certes, les *Pensées*, telles qu'elles nous sont parvenues, sont un beau livre, le plus beau peut-être de la langue française, et, en tout cas, le plus profond et le plus humain; mais ce ne sont, au total, que les matériaux d'un livre. Et ce livre, si l'auteur des *Provinciales* avait eu « les dix années de santé » qu'il réclamait pour l'écrire, je ne

puis croire qu'il eût été inférieur à ce qu'il est présentement[1]. Pascal était de ceux qui savent réaliser leur dessein, si complexe et si élevé qu'il fût. Il le sentait bien; et d'être condamné à l'impuissance, de voir cette œuvre qu'il aurait voulue et qu'il pouvait faire si forte et si persuasive, lui tomber littéralement des mains, ce dut être, n'en doutons pas, pour cette âme ardente d'apôtre, une infinie douleur et comme un dernier sacrifice. Il semble l'avoir consommé sans murmure.

Ce ne fut pas le seul que, dans les dernières années de sa vie, il ait dû accepter et accomplir. Elles sont admirables, ces dernières années de Pascal, et je voudrais pouvoir ici, pour en donner l'impression directe et vivante, reproduire les pages émouvantes de Mme Périer. Le mot de *sainteté* qu'on a prononcé pour en caractériser l'héroïsme continu ne me paraît pas trop fort, et c'est bien, en effet, le seul qui convienne ici. L'enfant sublime, le géomètre génial, l'auteur du *Traité du vide*, le pamphlétaire des *Provinciales*, est devenu un ascète et un saint. Je sais les justes réserves que pourraient appeler certains traits de cet ascétisme; mais ces réserves, je ne me sens pas le courage de les formuler, les excès de cette vertu n'étant pas de ceux qui risquent d'être trop imités.

1. Tout ce que l'on pourrait accorder à Sainte-Beuve, c'est que, si Pascal avait achevé son livre, il en eût probablement effacé le caractère très personnel et, parfois, presque lyrique; qu'il en eût fait aussi disparaître le « clair obscur » que nous y admirons; et que peut-être enfin l'œuvre aurait-elle pour nous aujourd'hui quelque chose d'un peu moins suggestif. Et encore, qui sait?....

Sa patience à supporter les plus atroces douleurs, sa parfaite égalité d'âme, ses mortifications continuelles, ses multiples pratiques de la plus ardente piété, son inépuisable charité sont chose digne des saints de la légende. C'est merveille de voir ce rare génie, cette âme emportée, dominatrice et violente acquérir peu à peu l'humilité, la soumission, la « simplicité » d'un enfant. Il est probable qu'il n'y parvint pas du premier coup. « L'extrême vivacité de son esprit, nous dit Mme Perier, le rendait si impatient qu'on avait peine à le satisfaire; mais, quand on l'avertissait, ou qu'il s'apercevait qu'il avait fâché quelqu'un dans ses impatiences, il réparait incontinent cela par des traitements si doux et par tant de bienfaits, que jamais il n'a perdu l'amitié de personne par là. » Et encore : « Une des choses sur lesquelles il s'examinait le plus, c'était *cette fantaisie de vouloir exceller en tout*, comme se servir en toutes choses des meilleurs ouvriers, et autres choses semblables. » Et l'on sait l'histoire de la ceinture de fer pleine de pointes qu'il « mettait à nu sur sa chair », « se donnant des coups de coude pour redoubler la violence des piqûres, et se faire ainsi souvenir lui-même de son devoir ». Le « moi haïssable » était lent à mourir en lui; mais qu'il soit parvenu à le « supprimer », à l'abolir; qu'il ait pu dire, penser et vivre ceci : « Il est injuste qu'on s'attache à moi, quoiqu'on le fasse avec plaisir et volontairement. Je tromperais ceux à qui j'en ferais naître le désir; car je ne suis la fin

de personne et n'ai pas de quoi les satisfaire », — voilà le vrai miracle de cette pensée et de cette vie. Un savant de génie abdiquant peu à peu sa personnalité et son génie pour devenir un saint, c'est toute l'histoire morale de Pascal.

Il écrivait encore :

J'aime la pauvreté, parce que Jésus-Christ l'a aimée. J'aime les biens parce qu'ils donnent le moyen d'en assister les misérables. Je garde fidélité à tout le monde, je ne rends pas le mal à ceux qui m'en font; mais je leur souhaite une condition pareille à la mienne, où l'on ne reçoit pas de mal ni de bien de la part des hommes. J'essaie d'être juste, véritable, sincère et fidèle à tous les hommes; et j'ai une tendresse de cœur pour ceux à qui Dieu m'a uni plus étroitement; et soit que je sois seul, ou à la vue des hommes, j'ai en toutes mes actions la vue de Dieu qui les doit juger, et à qui je les ai toutes consacrées.

Voilà quels sont mes sentiments, et je bénis tous les jours de ma vie mon Rédempteur qui les a mis en moi, et qui, *d'un homme plein de faiblesses, de misères, de concupiscences, d'orgueil et d'ambition, a fait un homme exempt de tous ces maux par la force de sa grâce, à laquelle toute la gloire en est due, n'ayant de moi que la misère et l'erreur.*

L'évolution religieuse de Pascal est tout entière contenue dans ces quelques lignes ; et cette profession de foi est le plus éloquent commentaire de ce mot de la *Prière pour le bon usage des maladies* : « Tout ce qui n'est pas Dieu ne peut pas remplir mon attente. »

On se rappelle l'admirable et profonde page de Pascal sur les trois ordres de réalités et de grandeurs : « Il y a trois ordres de choses : la chair,

l'esprit, la volonté.... La distance infinie des corps aux esprits figure la distance infiniment plus infinie des esprits à la charité, car elle est surnaturelle.... Tous les corps, le firmament, les étoiles, la terre et ses royaumes, ne valent pas le moindre des esprits ; car il connaît tout cela, et soi ; et les corps, rien. Tous les corps ensemble, et tous les esprits ensemble, et toutes leurs productions, ne valent pas le moindre mouvement de charité. Cela est d'un ordre infiniment plus élevé. De tous les corps ensemble, on ne saurait en faire réussir une petite pensée : cela est impossible, et d'un autre ordre. De tous les corps et esprits, on n'en saurait tirer un mouvement de vraie charité, cela est impossible, et d'un autre ordre, surnaturel. » Il semble que Pascal ait illustré et vérifié par son propre exemple la justesse de cette théorie générale. Son évolution religieuse, c'est l'histoire des étapes par lesquelles il s'est successivement élevé d'un ordre de réalité à l'autre. Enfant et jeune homme, il a débuté, comme il était naturel, par la religion toute matérielle, et machinale, et *charnelle* de l'habitude. Puis, sa réflexion s'est éveillée sur cet ordre de questions et, « converti » une première fois, il s'est élevé à une conception plus haute, à la religion de l'*esprit*. Mais cette conversion était, par sa nature même, bien superficielle ; elle laissait en dehors de ses prises toute une partie de l'âme passionnée et profonde de Pascal. Après une longue crise d'incertitude, de langueur et de sécheresse, une seconde conversion le fait entrer dans l'ordre suprême,

dans la religion de la *charité*. Cette fois, tous les degrés de l'échelle de Jacob sont gravis; les sommets lumineux sont atteints; le Dieu sensible au cœur a conquis cette âme tout entière et l'appelle à partager sa sainteté. — Pascal a parcouru dans toute son étendue la longue voie douloureuse et royale qui conduit l'âme religieuse à la poursuite de son transcendant idéal; et les découvertes qu'il y a faites sont si bien les nôtres, les cris d'angoisse ou d'allégresse qu'il a poussés sur sa route ont un tel accent d'humanité générale, que le drame de sa vie intérieure nous apparaît comme le symbole ou la « figure » de tout ce qui cherche en gémissant.

1er février 1910.

TABLE DES MATIÈRES

GRAVURE

Sœur de Sainte-Euphémie (*Jacqueline Pascal*). Peinture ancienne, Musée de Port-Royal 272-273

AVANT-PROPOS V

LA PHILOSOPHIE DE PASCAL

I. UNE ÉDITION CRITIQUE DES « PENSÉES ». — Le problème bibliographique des *Pensées*. — Progrès dont était encore susceptible la constitution du texte de Pascal. — En quoi la nouvelle édition les réalise. 1

II. LA VIE DE PASCAL ET SON INFLUENCE SUR SA PENSÉE. — La science de la nature, la science de l'homme et la science de Dieu ; triple expérience que Pascal en a faite. — Influence de ses lectures : Descartes, Épictète et Montaigne. — Pascal est un génie essentiellement moral 8

III. LA PHILOSOPHIE PASCALIENNE. — Le problème de la nature de l'homme et de sa destinée. — Variété des solutions qu'en ont proposées les divers philosophes. — Excellence, même rationnelle, de la solution chrétienne. — Certitude morale et certitude mathématique. — Heureuse nécessité d'un risque à courir : l'argument du pari. — Le rôle du cœur et de la volonté dans l'acte de la croyance. — Le « cœur » d'après Pascal, et son action légitime dans tous les domaines de l'ordre humain. 16

IV. DE L'ACTUALITÉ DE LA PHILOSOPHIE PASCALIENNE. — Causes et raisons de cette actualité. — Rapport de la philosophie morale de la bonne volonté qu'a esquissée Pascal avec les principales doctrines contemporaines. 30

UNE LÉGENDE DE LA VIE DE PASCAL

L'Accident du pont de Neuilly.

La légende et les commentaires de Cousin. 37

I. Le témoignage unique. — Son origine et ses caractères. 38

II. Valeur et portée de ce témoignage. — Comment et quand est-il entré dans l'histoire? — Le *Recueil d'Utrecht*. — Marguerite Perier l'a-t-elle connu? — Qu'il est bien étrange que les contemporains de Pascal n'aient jamais dit un mot de cet accident. — Autres anecdotes rapportées par le manuscrit anonyme. — Conclusion : si l'accident a eu lieu à un moment quelconque, il n'a eu aucune espèce d'influence sur la vie morale de Pascal. 39

III. Histoire de la légende. — Ses rapports avec la légende de l'abîme à gauche. — Exploitation des deux légendes par Voltaire et les Encyclopédistes : la « folie » de Pascal. — Les enjolivements de Bossut. — L'accident du pont de Neuilly et la critique contemporaine : scepticisme croissant des historiens de Pascal 54

PASCAL ET NOS CONTEMPORAINS

Le Pascal des *Pensées* exerce sur la pensée contemporaine une sorte de hantise. — Preuves de fait qu'on en peut alléguer : multiplicité des éditions, des cours et des travaux dont Pascal a été l'objet. — Pascal et les romanciers : Mme Tinayre, Art Roë, M. Barrès. — Pascal et les poètes : Mme Ackermann, Sully Prudhomme. — Pascal et les critiques : Gaston Paris, James Darmesteter. — Autres témoignages significatifs de A. Sabatier, G. Monod, Joseph Bertrand, E. Boutroux, G. Lanson. — De l'action probable de Pascal dans certaines évolutions morales contemporaines : Pascal et M. Bourget; — Pascal et M. Brunetière. — Pascal et l'apologétique chrétienne : témoignages de Mgr Mignot, de l'abbé Laberthonnière. — Pascal et les philosophies contemporaines de la liberté : M. Édouard Le Roy et sa conception des trois ordres. — Avenir probable de ces doctrines. . . 65

PASCAL ET LES « PENSÉES »

I. Les Éditions récentes des œuvres de Pascal. — Les éditions des *Provinciales* : l'édition Faugère et l'édition Molinier; leurs mérites respectifs. — Le problème bibliographique et les éditions des *Pensées* : les éditions Gidel, Margival, Guthlin et Didiot; classements et restitutions. — L'édition G. Michaut : édition critique, reproduction de l'ordre du manuscrit autographe. — Les deux éditions Brunschvicg : nouvelle collation du manuscrit et nouveau classement : valeur de ces deux éditions. — La reproduction en phototypie du cahier autographe : intérêt de cette publication, et en quoi elle nous aide à mieux comprendre Pascal. 89

II. Les travaux récents sur Pascal. — Le livre de Joseph Bertrand : ses qualités et ses lacunes. — Le livre de Sully Prudhomme sur *la Vraie religion selon Pascal*. — Le livre de M. G. Michaut sur *les Époques de la Pensée de Pascal*. — Le *Pascal* de M. Souriau et celui de M. Hatzfeld. — Le *Pascal* de M. Émile Boutroux. — Originalité et mérites respectifs de ces divers travaux 111

III. Des raisons de l'actualité de l'œuvre de Pascal. — Que les *Provinciales* ont un peu vieilli, et pourquoi. — De la modernité des *Pensées*. — Le style : en quoi il intéresse l'homme tout entier, et en quoi il se trouve en conformité avec les exigences littéraires d'aujourd'hui. — La pensée : nombreuses idées toutes contemporaines que l'on retrouve dans Pascal. — La philosophie religieuse : que Pascal pose le problème religieux comme nous le posons de nos jours, et que son apologétique rejoint exactement la nôtre. — Pascal mérite mieux que Voltaire d'être considéré comme le plus grand écrivain français 125

PASCAL A-T-IL ÉTÉ AMOUREUX?

État de la question. — L'opinion des critiques. . . . 143

I. Le « Discours sur les passions de l'amour » est-il de Pascal ? — Opinion généralement affirmative des critiques; réserves de M. Gazier et de F. Brunetière. — Arguments littéraires et subjectifs sur lesquels on s'appuie pour attribuer le *Discours* à Pascal : leur peu de force probante. — Arguments externes : leur fra-

gilité. — Examen du manuscrit 19303 : la copie et l'attribution à Pascal sont d'un anonyme, et vraisemblablement d'un laïque non janséniste. — Un nouveau manuscrit du *Discours* découvert par M. Gazier : sa supériorité sur l'autre; il ne porte aucune attribution. — Il n'est donc pas du tout prouvé que le *Discours* soit de Pascal 145

II. La question des amours de Pascal. — Le *Discours*, fût-il de Pascal, ne prouve pas que Pascal ait été amoureux. — Discussion des arguments de M. Faguet. — Les *Pensées* ne sont pas non plus nécessairement d'un homme qui a aimé. — La question ne saurait être tranchée que par l'étude de la vie de Pascal . . 165

III. L'amour dans la vie intime de Pascal. — Pascal et Mlle de Roannez. — Que Pascal n'a certainement pas été amoureux d'elle. — La vie mondaine de Pascal : on n'y relève aucune trace de déréglement, ni même d'attachement amoureux. — Les projets de mariage : qu'ils n'impliquent aucune affection précise. — Si Pascal avait été amoureux, ses contemporains ou lui-même nous l'eussent fait savoir. — Sa sœur Jacqueline a été le seul grand attachement féminin de Pascal. — La vie sentimentale de Pascal et son apologétique. 177

Appendice. — *Le nouveau manuscrit du « Discours sur les Passions de l'Amour »* 199

UNE HÉROÏNE CORNÉLIENNE

Jacqueline Pascal.

I. L'enfance et la jeunesse. — Le milieu familial : Étienne Pascal. — Jacqueline enfant prodige et poète de cour. — Jacqueline et Richelieu. — La famille Pascal à Rouen : Corneille. — Les poésies de jeunesse : la préciosité et le stoïcisme cornélien. — La conversion de la famille Pascal. — Jacqueline et Blaise 212

II. De la conversion a l'entrée au couvent. — La vocation de Jacqueline, encouragée par Blaise, désapprouvée par le père. — Rapports avec Port-Royal. — Lettre de Jacqueline à son père : la prière d'une Iphigénie réelle. — Vie claustrale dans le monde : le

Mystère de la mort de Notre-Seigneur. — Mort d'Étienne Pascal et changement d'attitude de Blaise. — Entrée de Jacqueline au couvent : admirable page de Mme Perier 227

III. De l'entrée au couvent a la conversion de Blaise. — Les lettres de Jacqueline à son frère : réminiscences de *Polyeucte.* — L'affaire de la dot, drame de famille et de cloître. — Admirable *Relation* de Jacqueline. — Concessions de Blaise et profession de Jacqueline. — Maladie de Gilberte et lettre à M. Perier. . . 243

IV. Les dernières années de Jacqueline Pascal. — La conversion de Blaise et le rôle de Jacqueline : ses lettres de direction. — Le *Règlement pour les enfants.* — Le miracle de la Sainte-Épine. — L'affaire de la signature du formulaire : la lettre à sœur Angélique de Saint-Jean. — Mort de Jacqueline.

Jacqueline Pascal, c'est Pauline après la grâce. — Le portrait du musée de Port-Royal. 255

L'ÉVOLUTION RELIGIEUSE DE PASCAL

I. La jeunesse religieuse de Pascal. — Les « maximes » de M. Pascal le père. — Tiédeur du christianisme de Blaise. — Le *libido sciendi.* — Indices prochains d'une crise morale : la maladie et son influence. 276

II. La première conversion. — Ses caractères : ce fut surtout une conversion intellectuelle. — Preuves et textes à l'appui : continuation de la vie scientifique de Pascal, — l'affaire Saint-Ange, — la *Lettre sur la mort de son père.* — La maladie et les conseils de « divertissement » 282

III. La vie mondaine. — Occupations et vie religieuse de Pascal pendant cette période. — L'influence du milieu. — La « sécheresse » et l' « abandonnement du côté de Dieu ». — Pascal a-t-il connu l'incrédulité ou le doute ? 294

IV. La seconde conversion. — Ses caractères : ce fut la conversion du cœur. — Les lettres et le rôle de Jacqueline. — Le *Mémorial.* — La *Lettre pour le bon usage des maladies.* — Le *Mystère de Jésus.* — La sainteté . . 302

V. Les dernières années religieuses de Pascal. — Les « divertissements » des *Provinciales* et de la *Roulette.* — L'*Apologie* : qu'elle eût été aussi l'apologie de la

seconde conversion de Pascal. — Les progrès de l'ascétisme et de la sainteté. — La « renonciation totale et douce ». 318

CONCLUSION. — La théorie des trois ordres : en quoi elle s'applique à l'histoire morale de Pascal. — Les trois étapes de son évolution religieuse. — L'évolution religieuse de Pascal, symbole et « figure » de l'évolution religieuse humaine. 328

1719-09. — Coulommiers. Imp. PAUL BRODARD. — 2-10.

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie, 79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS

BIBLIOTHÈQUE VARIÉE, FORMAT IN-16

A 3 FR. 50 LE VOLUME

ÉTUDES SUR LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

ALBERT (P.) : *La poésie*..... 1 vol.
La prose..... 1 vol.
La littérature française, des origines à la fin du XVIe siècle..... 1 vol.
La littérature française au XVIIe siècle..... 1 vol.
La littérature française au XVIIIe siècle..... 1 vol.
La littérature française au XIXe siècle; les origines du romantisme..... 2 vol.
Poètes et poésies..... 1 vol.

BALDENSPERGER (F.) : *Etudes d'histoire littéraire*..... 1 vol.

BENOIST (Ant.): *Essais de critique dramatique*..... 1 vol.

BERTRAND (J.) . *La fin du classicisme et le retour à l'antique*..... 1 vol.

BRUNETIÈRE, de l'Académie : *Etudes critiques sur l'histoire de la littérature française*..... 8 vol.
Ouvrage couronné par l'Académie française.
L'évolution des genres dans l'histoire de la littérature..... 1 vol.
L'évolution de la poésie lyrique en France au XIXe siècle..... 2 vol.
Les époques du théâtre français..... 1 vol.
Victor Hugo..... 2 vol.

CRUPPI (J.) : *Un avocat journaliste au XVIIIe siècle.* Linguet..... 1 vol.

DELTOUR : *Les ennemis de Racine au XVIIe siècle*..... 1 vol.
Ouvrage couronné par l'Académie française.

FILON (A.) : *Mérimée et ses amis.* 1 vol.

GIRAUD (V.) : *Essai sur Taine.* 1 vol.
Ouvrage couronné par l'Académie française.
Chateaubriand, études littéraires.. 1 vol.

GLACHANT (P. et V.) : *Papiers d'autrefois*..... 1 vol.
Ouvrage couronné par l'Académie française.
Essai critique sur le théâtre de Victor Hugo..... 2 vol.

GRÉARD, de l'Académie française : *Edmond Schérer*..... 1 vol.
Prévost-Paradol..... 1 vol.

HAUSSONVILLE (Cte d'), de l'Académie : *A l'Académie française et autour de l'Académie*..... 1 vol.

LAFOSCADE (L.) : *Le théâtre d'Alfred de Musset*..... 1 vol.

LANGLOIS (Ch.-V.) : *La société française au XIIIe siècle*..... 1 vol.
La vie en France au moyen âge..... 1 vol.

LARROUMET (G.), de l'Institut : *Marivaux, sa vie et ses œuvres*..... 1 vol.
Ouvrage couronné par l'Académie française
La comédie de Molière..... 1 vol.
Etudes de critique dramatique..... 2 vol.
Derniers portraits..... 1 vol.

LATREILLE (C.): *Joseph de Maistre et la Papauté*..... 1 vol.

LE BRETON (A.) : *Le roman au XVIIe siècle*..... 1 vol.
Ouvrage couronné par l'Académie française.

LENIENT : *La satire en France au moyen âge*..... 1 vol.
Ouvrage couronné par l'Académie française.
La satire en France au XVIe siècle. 2 vol.
La comédie en France au XVIIIe et au XIXe siècle..... 4 vol.
La poésie patriotique en France au moyen âge et dans les temps modernes.. 3 vol.

MARTINENCHE (E.) : *La comédie espagnole en France de Hardy à Racine.* 1 vol.
Ouvrage couronné par l'Académie française.
Molière et le théâtre espagnol..... 1 vol.

MASSON (Maurice) : *Fénelon et Mme Guyon*..... 1 vol.

MERLANT (J.) : *Le roman personnel, de Rousseau à Fromentin*..... 1 vol.

MÉZIÈRES (A.), de l'Académie française : *Vie de Mirabeau*..... 1 vol.
Morts et vivants..... 1 vol.

MONOD (G.), de l'Institut : *Jules Michelet*, études sur sa vie et ses œuvres.. 1 vol.

MONTÉGUT (Émile) : *Dramaturges et romanciers*..... 1 vol.
Esquisses littéraires..... 1 vol.

PARIS (G.), de l'Académie française : *La poésie du moyen âge*..... 2 vol.
La littérature française au moyen âge. 3e édit. revue et complétée..... 1 vol.
Légendes du moyen âge..... 1 vol.

PELLISSIER : *Le mouvement littéraire au XIXe siècle*..... 1 vol.

REINACH (J.) : *Etudes de littérature et d'histoire*..... 1 vol.

RIGAL (E.) : *Le théâtre français avant la période classique*..... 1 vol.
Molière..... 2 vol.

RITTER (Eug.) : *La famille et la jeunesse de J.-J. Rousseau*..... 1 vol.
Ouvrage couronné par l'Académie française.

SAINTE-BEUVE : *Port-Royal.* 6e édit. revue et augmentée..... 7 vol.

SCHRŒDER (V.): *L'abbé Prévost, sa vie, ses romans*..... 1 vol.

SPULLER (E.) : *Lamennais*..... 1 vol.

STAPFER : *Molière et Shakespeare.* 1 vol.
Ouvrage couronné par l'Académie française.
La famille et les amis de Montaigne. 1 vol.

TAINE (H.) : *La Fontaine et ses fables*..... 1 vol.
Essais de critique et d'histoire..... 1 vol.
Nouveaux essais de critique et d'histoire..... 1 vol.
Derniers essais de critique et d'histoire..... 1 vol.
Sa vie, sa correspondance..... 4 vol.

TEXTE (J.) : *J.-J. Rousseau et les origines du cosmopolitisme littéraire*..... 1 vol.
Ouvrage couronné par l'Académie française.

1719-09. — Coulommiers. Imp. PAUL BRODARD. — 2-10-1670.

Giraud

Blaise Pascal

PQ
1876
.P3
Z568